BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LXXII
(2002)

Fascicule 2

*Publié avec l'aide financière du Ministère de la Communauté française
Direction générale de l'Enseignement non obligatoire et de la Recherche scientifique)
et de la Fondation Universitaire de Belgique*

BRUXELLES
2002

CONTINUITÉ ET RUPTURES DANS LA VIE POLITIQUE BYZANTINE : DE L'OSTRACISME À L'EXCOMMUNICATION

I. L'excommunication de Michel Paléologue : les faits

En 1204, pendant que les croisés pénétraient à Constantinople, les derniers représentants de l'autorité impériale élisaient Théodore Ier Laskaris comme *basileus*. En 1206, il fut couronné «Empereur des Romains» par le patriarche. C'est lui qui organisa à Nicée la résistance contre les Occidentaux et qui fonda la dynastie de Laskarides. De 1204 à 1258 se succédèrent à Nicée trois souverains remarquables qui préparèrent la restauration de l'empire. L'empire de Nicée devint l'état le plus fort de l'Orient surtout à l'époque de l'empereur Jean Vatatzès et de son successeur Théodore II Laskaris. En 1258 (1), Théodore II Laskaris mourut à l'âge de 37 ans (2). Son fils, Jean IV, était encore mineur (3). Théodore, avant de mourir, déclara tuteur du jeune empereur le protovestiaire Georges Mouzalôn (4), qui avait revêtu l'habit de

(1) Pour la chronologie dans l'histoire de Pachymère, cfr A. FAILLER, *Chronologie et composition dans l'histoire de Pachymère*, dans *REB*, 38 (1980), pp. 5-103 et 39 (1981), pp. 145-249.

(2) *Imperatoris Michaelis Palaeologi de Vita sua*, éd. H. GRÉGOIRE, dans *Byz.* 29-30 (1959-60), p. 453 : *Μεθίσταται ὁ αὐτοκράτωρ Θεόδωρος αἰσίῳ τέλει ἐκμετρήσας τὸν βίον.*

(3) ARSÈNE, *Testamentum*, *P.G.*, 140, col. 949 : *Ἐπεὶ δ' ἐκεῖνος ἐλειτούργησε τὸ χρεὼν ἐν μετανοίᾳ ὑπερβαλούσῃ καὶ ἐξομολογήσει θερμῇ, καὶ τὸν αὐτοῦ παῖδα κληρονόμον τῆς βασιλείας καὶ αὐτοῦ διάδοχον κατέλιπε, καὶ ἅπαντες τούτῳ ὤμοσαν, ὡς καὶ προγενέστερον τούτῳ ὁμόσαντες, καὶ ἀρχιερεῖς καὶ σύγκλητος καὶ ἅπας στρατὸς καὶ ἅπας δῆμος.* Cfr aussi G. ACROPOLITE, *Annales*, P.G., 140, col. 1177 ; N. GRÉGORAS, *Byzantinae historiae*, *P.G.*, 148, col. 189 ; G. PHRANTZÈS, *Annales*, *P.G.*, 156, col. 646.

(4) Sur les relations très proches entre Théodore Laskarès et Mouzalôn, cfr D. J. GEANAKOPLOS, *Emperor Michel Palaeologus and the West 1258-1282. A Study in Byzantine-Latin Relations*, Cambridge-Massachusetts 1959, p. 33, où il

moine (5). En même temps, le patriarche Arsène était chargé de veiller sur les droits du tout jeune empereur et de garantir la transmission légale du pouvoir (6). Notons ici qu'Arsène fut fortement favorisé par l'empereur Théodore II Laskaris et cela pour des raisons politiques. L'empereur était pressé d'attaquer les Bulgares et, en plus, il ne voulait pas Blemmyde pour patriarche à cause de son indépendance d'esprit (7). Arsène, un moine inconnu, d'une culture médiocre, n'était même pas clerc. En trois jours, tous les ordres majeurs lui furent conférés sans les ordres intermédiaires canoniques indispensables et ainsi il fut nommé patriarche.

La mort précoce de Théodore permit à Michel Paléologue d'approcher le pouvoir impérial. Il était le fils du grand dignitaire Andronic Paléologue et donc le plus important représentant de l'aristocratie, honoré de la charge de grand connétable (8). En 1258, neuf jours après la mort de Théodore, Georges Mouzalôn fut assassiné (9). L'initiative de la conspiration qui conduisit à cet assassinat fut imputée clairement par Pachymère au grand connétable, parce que c'était lui qui commandait les Italiens des contingents étrangers (10). En outre, Michel toujours suspecté

est question d'une lettre de Théodore adressé à Mouzalôn que l'empereur appelle : *Γλυκύτατέ μοι Μουζάλων, ποθεινέ μοι υἱέ, τῶν ὀφθαλμῶν μου τὸ γλύκιον.*

(5) G. PACHYMÈRE, *De Michaele Paleologo*, éd. A. FAILLER, *Georges Pachymérès, Relations historiques,* deux volumes, trad. franç. V. Laurent, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 63 : *Τότε δὲ θανόντος ἐκείνου, ἐπεὶ καὶ ὁ πρωτοβεστιάριος Μουζάλων τὴν ἐπιτροπὴν τοῦ ἀφήλικος βασιλέως ἔχειν ἠγγέλλετο παρὰ τοῦ πατρὸς καὶ βασιλέως τὸν μοναχὸν ἀπελθόντος.* Cfr aussi ACROPOLITE, col. 1180 ; GRÉGORAS, col. 189 ; PHRANTZÈS, col. 646.

(6) Cfr A. FAILLER, *REB,* 38 (1980), p. 24, qui affirme que Georges Mouzalôn avait seul la tutelle de Jean IV, tandis que GRÉGORAS, col. 189, est le seul qui remarque que Mouzalôn était tuteur avec le patriarche Arsène.

(7) ACROPOLITE, col. 1121, très vexé, puisque Vlemmydès était son maître, souligne le fait dans son histoire. Cfr aussi GRÉGORAS, col. 180-181. Il paraît utile de signaler ici que Grégoras n'était pas contemporain des événements relatifs au sujet traité dans cette étude.

(8) PACHYMÈRE, p. 37 : *Ὁ Παλαιολόγος Μιχαήλ τῷ τοῦ μεγάλου κονοσταύλου διέπρεπεν ἀξιώματι.* Cfr aussi ACROPOLITE, col. 1153 ; GRÉGORAS, col. 185.

(9) PACHYMÈRE, p. 87 ; ACROPOLITE, col. 1180-1181 ; GRÉGORAS, col. 193 ; PHRANTZÈS, col. 647.

(10) Cfr PACHYMÈRE, p. 79 : *Τοῖς δὲ τῶν ξενικῶν Ἰταλοῖς, οὓς δὴ καὶ ὑπὸ χεῖρα εἶχεν ὁ μέγας κονόσταυλος.* GRÉGORAS, col. 193, est, lui aussi, d'accord que la responsabilité de l'assassinat incombe à l'armée. Par contre, Acropolite

d'aspirer au pouvoir, avait donné au souverain des gages de fidélité et se trouvait lié par des malédictions épiscopales, qui le retranchaient de la communion des fidèles (une sorte d'excommunication), au cas où il se proposerait d'entrer en révolte ouverte avec les princes régnants (11). Après la mort de Mouzalôn, les dignitaires devaient élire un nouveau tuteur. Pourtant, ils ne pouvaient pas agir sans l'aval d'Arsène. C'est pourquoi il fut appelé de Nicée, où était son siège épiscopal (12). Mais, avant l'arrivée du patriarche, les dignitaires avaient élu pour tuteur Michel Paléologue, parce que l'homme était un général connu, qu' il était noble et parent du souverain (13). Ils avaient justifié leur choix en disant qu'ils lui offraient la tutelle dans l'intérêt de l'empereur et de l'empire et lui, à son tour. il l'avait acceptée pour les mêmes raisons. Le patriarche n'avait rien d'autre à faire que de soutenir Michel Paléologue dans les premières étapes de son ascension (14). On croyait avoir pris des garanties suffisantes qu'il sauvegarderait les droits du jeune empereur (15). Michel devint grand duc (16), en se plaçant ainsi au cinquième rang de la hiérarchie aulique et ensuite, le 13 novembre 1258, il atteignit le sommet de la

reste mystérieusement silencieux sur cette affaire. La responsabilité de Michel est aussi probable pour FAILLER, *REB* 38, p. 26.

(11) PACHYMÈRE, p. 37 ; PHRANTZÈS, col. 644-646.

(12) PACHYMÈRE, p. 95 ; ACROPOLITE, col. 1181 ; GRÉGORAS, col. 193 ; PHRANTZÈS, col. 648.

(13) Cfr PACHYMÈRE, p. 95 : a) *στρατηγικώτατον εἶναι τὸν ἄνδρα*, b) *οἱ ἐκ παλαιοῦ αὐταρκες εἶναι τὸ εὐγενές*, et c) *τὸ πρὸς τὸν κρατοῦντα συγγενές*. En ce qui concerne cette dernière justification, notons ici que le nom complet de Michel était Michel Dukas Ange Comnène Paléologue et c'est pour cela qu'Acropolite préfère l'appeler Michel Comnène. Michel s'appelait aussi *Διπλοπαλαιολόγος* (= deux fois Paléologue), parce que ses parents immédiats appartenaient à deux branches de la même maison. Cfr PHRANTZÈS, col. 641 et GRÉGORAS, col. 197 : *Ἐκ τούτων Κομνηνὸς γεγένηται Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος διπλοῦς ὡς εἰπεῖν Παλαιολόγος ὤν, πατρόθεν ἅμα καὶ μητρόθεν*. Sur la généalogie de Michel Paléologue, cfr V. LAURENT, *La généalogie des premiers Paléologues*, dans *Byz.* 8 (1933), pp. 125-149.

(14) GRÉGORAS, col. 197, donne un autre point de vue en disant : *Ὅ γε μὴν πατριάρχης ἀλλ' οὐδ' αὐτὸς πόρρω τῶν ἐκείνων φιλούντων ἔκειτο.*

(15) Cfr PACHYMÈRE, p. 111 ; ACROPOLITE, col. 1181-1185 ; GRÉGORAS, col. 197-200 ; PHRANTZÈS, col. 648. Cfr aussi ARSÈNE, col. 949 : *Περιέχουσαν δὲ κεφαλὴν λείποντός μου τὸν Παλαιολόγου πεποιήκασιν οἵ τε ἀρχιερεῖς καὶ ἡ σύγκλητος διὰ τὸ τοῦ βασιλέως ἄνηβον · καὶ κεφαλὴν αὐτὸν εὗρον, ἐκ τῆς Νικαίας πρὸς τὴν βασιλείαν ἐλθών. Καὶ ὅρκοις φρικωδεστάτοις αὐτὸς ἑαυτὸν κατησφάλισε, καὶ τόμοι σὺν τοῖς ὅρκοις ἐγένοντο.*

(16) PACHYMÈRE, p. 97 et GRÉGORAS, col. 200.

hiérarchie, en obtenant un titre de caractère impérial, celui de despote ([17]). Arsène agit au début en faveur de Michel Paléologue. Quand il vit que le despote revendiquait le pouvoir suprême pour lui-même et également pour ses descendants, il essaya de l'arrêter ([18]), mais il était déjà trop tard. Michel pressait Arsène de le couronner ([19]), en lui offrant des garanties pour les droits de Jean IV ([20]). Finalement, le 1er janvier 1259, Michel Paléologue et sa femme, Théodora, furent couronnés par Arsène à Nymphée, en écartant le jeune empereur qui ne reçut pas la couronne ([21]). Pour protester contre le sort réservé à l'enfant et la manière dont lui-même avait été trompé ([22]), Arsène quitta son siège vraisemblablement en 1260. L'empire de Nicée se trouva ainsi sans chef ecclésiastique, ce qui ne favorisait pas les projets de Michel. Or, un événement vint à son secours : la reconquête de Constantinople.

L'empereur latin de Constantinople était parti pour l'Occident, quand le césar Alexios Stratègopoulos approcha de la capitale avec une petite armée et, sans y rencontrer de résistance, entra dans la ville de sa propre initiative ([23]). Le 15 août 1261, Michel Paléologue entra en triomphateur à Constantinople. En mai ou juin 1261, Arsène reprit possession de son

(17) PACHYMÈRE, p. 111 ; ACROPOLITE, col. 1185 ; GRÉGORAS, col. 200. Michel lui-même, dans son Autobiographie, VI, 533, affirme qu'il vint à la tête de l'empire grâce à l'aide de Dieu.

(18) A la suite de GRÉGORAS, col. 205, et PHRANTZÈS, col. 649, Arsène pensa d'abord à l'excommunication, mais il reçut ensuite des garanties de la part de Michel.

(19) ARSÈNE, col. 952 : *Καὶ καιρὸς πολὺς οὐ παρελθών, καὶ πρὸς τὴν στέψιν ἤδη κατέπειγέ με. Πῶς ἂν ἀπαριθμήσωμαι τὰς τυραννίδας ἃς ὑπέστην ; πῶς τὰς ὑπεραπείρους βίας ἐκείνας, τὰς ἐν νυκτί, τὰς ἐν ἡμέρᾳ ;*

(20) ARSÈNE, col. 953 : *Οὗτος γὰρ ἦν ὁ ὅρκος καὶ ὅρκων ὁ φρικωδέστατος καὶ φοβερώτατος · ἔχειν τὸν Καλοϊωάννην τὸν βασιλέα εἰς πάντα τὰ πρωτεῖα, καὶ εἰς τὴν στέψιν, καὶ εἰς τὴν εὐφήμην, καὶ εἰς τὸν προπομπόν, καὶ εἰς πᾶσαν ἄλλην τιμήν · τὸν δὲ Παλαιολόγον τὰ δευτερεῖα.*

(21) Cfr PACHYMÈRE, pp. 143-147 ; ACROPOLITE, col. 1185 ; GRÉGORAS, col. 208 ; PHRANTZÈS, col. 649. Tous les autres sauf Pachymérès donnent un détail en plus : Cfr ACROPOLITE, col. 1185 ; PHRANTZÈS, col. 649 et GRÉGORAS, col. 205 : *Ἐπὶ τῆς ἀσπίδος ἐνταῦθα περὶ τὴν Μαγνησίαν καθίσαντες Μιχαὴλ τὸν Παλαιολόγον ἀναγορεύουσι βασιλέα οἱ δόξῃ καὶ γένει προΐχοντες.*

(22) PACHYMÈRE, pp. 159-161

(23) PACHYMÈRE, pp. 195-203. Cfr aussi l'*Autobiographie*, VIII, 535, de Michel Paléologue ; ACROPOLITE, col. 1209 ; GRÉGORAS, col. 216 ; PHRANTZÈS col. 651.

siège sur la demande de l'empereur ([24]). Pachymère confirma que Michel ne pouvait pas administrer l'Eglise sans chef ecclésiastique et c'est pourquoi Michel présenta à Arsène ses excuses pour ce qu'il avait fait. C'est Arsène lui-même qui couronna Michel à Sainte-Sophie pour la deuxième fois ([25]). Michel abaissa davantage Jean IV, qui se trouvait en Asie Mineure, puisqu'il ne participa pas à la cérémonie et son nom ne fut même pas mentionné. La passion de régner seul brûlait Michel ([26]), le «nouveau Constantin», et donc il s'empara du pouvoir, en écartant du trône l'héritier légitime, après l'avoir fait mutiler en décembre 1261 ([27]), le rendant ainsi inapte à jamais à l'empire. La légitimité de la dynastie des Paléologues et de ses dix couronnés est donc fondée sur la violence ([28]). Le patriarche, quand il apprit les crimes de son ex-protégé réagit violemment ([29]) et puis l'excommunia ([30]), en suivant la parole de Dieu : «séparant le digne de l'indigne, bénissant le premier et retranchant le second de l'ensemble du corps du Christ» ([31]). Arsène était accusé du fait que l'acte d'excommunication n'était pas en accord avec les règles, puisque, malgré l'excommunication infligée à l'empereur, le clergé con-

(24) Cfr PACHYMÈRE, p. 231. Aussi ARSÈNE, col. 953 ; ACROPOLITE, col. 1217-1218. GRÉGORAS, col. 220, ajoute qu'Arsène, cherchant la gloire, désirait revoir Constantinople et il explique : *Ἄνθρωπος γὰρ ἦν καὶ αὐτός.*

(25) PACHYMÈRE, p 233.

(26) Cfr PACHYMÈRE, p. 257 : *Ὑπέκαιε γὰρ αὐτὸν ὁ τῆς μοναρχίας ἔρως, καὶ τὴν παρερχομένην δόξαν περὶ πλείονος ἐτίθει τοῦ θείου φόβου διὰ τὴν τοῦ πλείονος ὄρεξιν.*

(27) PACHYMÈRE, p. 257 : *Γίνεται γοῦν ὡς τὴν ἀρχὴν προσετάχθη, καὶ τὸ βρέφους μικρὸν ὑπερβεβηκὸς παιδίον στερεῖται τοῦ βλέπειν.* Cfr aussi ARSÈNE, col. 956 ; GRÉGORAS, col. 225 ; PHRANTZÈS, col. 652.

(28) Cfr PHRANTZÈS, col. 653 : *Καὶ τοιουτοτρόπως ἦλθεν ἡ βασιλεία, ὡς εἰρήκαμεν, ἐπὶ Μιχαὴλ τὸν πρῶτον τῶν Παλαιολόγων, ὡς μὴ ὤφελεν.*

(29) GRÉGORAS, col. 225, nous transmet la réaction violente du patriarche : *Ἐταράχθη καὶ ἄνω καὶ κάτω τοῦ οἴκου περιιὼν ἐβόα θρηνῶν, ἔτυπτεν ἀπηνῶς χερσὶ μὲν τὰ στέρνα, λογισμοῖς δὲ ξιφηφόροις εἰπεῖν τὴν καρδίαν · γῇ καὶ ἡλίῳ τὴν ἀδικίαν προσήγγειλε · τὰ στοιχεῖα πρὸς ἐπικουρίαν ἐπεβοᾶτο τῆς ἀτοπίας · λύσιν τοῦ πάθους ὥρμα ζητεῖν · οὐκ ἔχων δὲ καπνούς στεναγμῶν ἐκ τοῦ στόματος σφοδροτάτους ἐνέπεμπεν, οὓς τὰ ξύλα τῆς λύπης ἐκ τῆς καρδίας ἀνέφλεγον. Ἐπεί δ' ἄπορα καὶ ὅλως ἀπεγνωσμένα τὰ τῆς ἐκδικήσεως ἦν, ἄλλην ἐβάδισε.* La dernière solution était donc l'excommunication du responsable. Cfr aussi PHRANTZÈS, col. 652.

(30) PACHYMÈRE, p. 269. Cfr aussi PHRANTZÈS, col. 653 et ARSÈNE, , col. 956 : *Καὶ μετὰ ταῦτα τοὺς ὀφθαλμούς τοῦ αὐθέντου καὶ βασιλέως αὐτοῦ ἐξώρυξε, καὶ γνωστόν μοι τοῦτο ἐγένετο, τῷ ἀφορισμῷ αὐτὸν καθυπέβαλον.*

(31) PACHYMÈRE, p. 269.

tinuait à se référer à son nom pendant l'eucharistie ([32]). Il convient de remarquer ici que personne parmi les historiens ne dit clairement si l'excommunication avait été imposée après la convocation d'un synode. Seul Pachymère nous informe qu'Arsène demanda le consensus des autres représentants du clergé qui, pourtant, hésitaient à punir l'empereur ([33]). Il faut aussi remarquer que l'excommunication de Michel lui était infligée pour un temps déterminé (*ἐπιτίμιον*).

La rivalité entre les deux hommes dura jusqu'au printemps 1265 et se termina par la déposition d'Arsène (1267) et son exil à Prokonnèsse. Michel présenta plusieurs fois ses excuses à Arsène ([34]), mais celui-ci refusa de les accepter. Finalement, Arsène fut déposé, accusé de trahison par un synode convoqué par l'empereur ([35]). L'accusation la plus grave était que le sultan d'Azatinès assistait souvent au sacrement d'eucharistie et qu'il y rencontrait le patriarche. Cette accusation n'était pas juste, parce que les parents du sultan étaient chrétiens et lui-même était baptisé. Le patriarche refusa de se présenter et de se défendre devant un synode qui agissait sur l'ordre de l'empereur. Finalement, Arsène fut condamné à la déposition et à l'exil par contumace. Le successeur d'Arsène, Nicéphore, fut aussi déposé. L'empereur attendit six ans avant d'être relevé de sa peine par le patriarche Joseph dans une cérémonie solennelle ([36]).

(32) Cfr PACHYMÈRE, p. 269 : *Ἐνταῦθά τις καὶ μέμψαιτο τοῖς γεγονόσιν οὐ κατὰ τρόπον γεγονόσι, καὶ ὑπεραπολογήσαιτο τῶν πραξάντων πάλιν ὡς οὐκ ἄλλως ποιεῖν ἐχόντων. Καὶ ἡ μὲν μέμψις, ὅτι θεὶς τὸν δεσμὸν ἐφῆκε τοῖς τοῦ κλήρου ψάλλειν ἐκείνου χάριν, ὥστε οἱ κοινωνεῖν ἐκείνους διὰ τῶν ἱερῶν τελετῶν, αὐτός τε τὰς ἱερὰς ἐτέλει μυσταγωγίας, ἐφ' αἷς ἦν ἀριδήλων τὸν δεσμοῖς πνευματικοῖς κατεχόμενον μνημονεύεσθαι. Ἡ δ' ἐπὶ τούτοις ἀπολογία, ὅτι αὐτάρκως εἶχε τοιούτῳ προσώπῳ τὰ τῆς ἐπιτιμήσεως, ὡς εἰ καὶ προσετίθετο πλέον, κινδυνεύειν συγκεχύσθαι τὰ πάντα κατὰ τὸν Ἐμπεδόκλειον σφαῖρον καί τι καὶ παράλογον προβῆναι τοῦ βασιλέως ἀπανθαδίσαντος.* Cfr aussi GRÉGORAS, col. 225.

(33) PACHYMÈRE, p. 269 : *Ταῦτα στήσας καθ' ἑαυτόν, τῶν ἄλλων τῷ μὲν δικαίῳ δυσωπουμένων τῷ δὲ φοβερῷ συστελλομένων.*

(34) Pachymère a consacré plusieurs chapitres du troisième livre de son histoire au récit des efforts de l'empereur pour se relever de sa peine.

(35) Cfr GRÉGORAS, col. 225-228 ; PACHYMÈRE, p. 285 : *Τόπος δὲ τῆς αὐτῶν συνόδου ὁ βασιλικὸς Ἀλεξιακὸς τρίκλινος ἦν, ἵνα καὶ προὐκάθητο μὲν ὁ κρατῶν, συγκαθέζοντο δὲ καὶ οἱ μεγιστᾶνες καὶ ὅσον ἐν ἀξιώμασιν ἦν, συνεδρίαζον δ' οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ πᾶν τὸ τῆς συγκλήτου παρίστατο. Συνῆσαν δὲ καὶ ἀπὸ πασῶν τῶν μονῶν οἱ προΐχοντες μονήρεις συνάμα τοῖς σφῶν προεστῶσιν.*

(36) PACHYMÈRE, p. 295 ; GRÉGORAS, col. 244-245.

II. Comment peut-on comprendre l'excommunication ?

L'excommunication de l'empereur Michel Paléologue est à mettre en relation avec :

1) le manque d'un ordre successoral à Byzance, réalité qui a facilité les usurpations et a engendré souvent les troubles les plus graves du début jusqu'à la fin de l'empire ;

2) le caractère ambigu des relations entre les deux pouvoirs suprêmes à Byzance, c'est-à-dire le pouvoir impérial et le pouvoir ecclésiastique,

3) la mutation sociale pendant les derniers siècles de l'empire et

4) la signification de l'excommunication et notamment celle d'un empereur, son origine et son rôle dans la procédure politique à Byzance.

1. *La succession impériale à Byzance* (37)

A Byzance, les successions impériales ne suivaient pas de règle (38). Toutefois, on peut les distinguer schématiquement en deux catégories : les successions légitimes et les usurpations.

Il faut d'abord noter qu'à Byzance il n'existait pas de loi qui réglait l'ordre de succession au trône. Les raisons ne sont pas toujours évidentes. Il y avait sans doute la tradition romaine qui légua à Byzance le caractère providentiel de la dignité impériale (39). Cela rendait difficile l'existence d'une loi de succession et entraînait la prépondérance de l'armée dans le choix de l'empereur et le culte de la personne du souverain (40). D'autre part, la conception même de l'Eglise interdisait l'existence d'une telle loi (41). Le pouvoir impérial, remodelé par le christianisme, a gardé pendant les onze siècles de la vie de l'empire son caractère providentiel. L'empereur était le représentant de Dieu sur terre et sa mission consistait

(37) Pour une analyse générale, cfr P. YANNOPOULOS, *La société profane dans l'empire byzantine des VIIe, VIIIe et IXe siècles*, Louvain 1975, pp. 76-101.

(38) Pour les conceptions différentes de la fonction et de la légitimité impériales, cfr G. DAGRON, *Empereur et prêtre. Etude sur le «césaropapisme» byzantin*, Paris 1996, pp. 44-55.

(39) Horace, *Odes* I, 2, et Virgile, *Ennéade*, VI, 788-807, affirment qu'Octave était élu de Dieu pour sauver l'empire après les guerres civiles et pour restaurer la paix et la prospérité.

(40) Cfr H.-G. BECK, *Das byzantinische Jahrtausend*, München 1978, pp. 47-51 (éd. grecque) et L. BRÉHIER, *Le monde byzantin*. II : *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris 1949, p. 582.

(41) Cfr L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 7 et 17.

en l'établissement sur terre du royaume de Dieu. Donc, le choix de l'empereur avait pour source le consentement de Dieu, qui se confirmait par les rites et le fond institutionnel du couronnement (42). En tout cas, l'avènement de l'empereur ne perdit jamais entièrement l'aspect révolutionnaire qu'il avait à son origine. Cela constituait un obstacle de plus pour l'établissement d'une tradition dynastique et explique peut-être les usurpations dans l'histoire de l'empire. Plus de la moitié des empereurs byzantins perdirent leur trône d'une façon violente. La puissance impériale risquait d'évoluer vers l' absolutisme. Cet absolutisme fut atténué par certains usages et surtout par le rôle du peuple dans le choix de l'empereur. Les factions du Cirque ou les dèmes jouaient un rôle décisif (43), ainsi que le sénat (44) et l'armée (45) et en plus, dans de nombreux cas, l'Eglise veillait au respect de la loi.

Puisque l'absence d'une loi successorale facilitait les usurpations, les byzantins donnaient au souverain la possibilité de désigner lui-même son

(42) Il paraît clair que la légitimité était assurée par la procédure du couronnement, même ou surtout au cas des usurpations et c'est pourquoi le couronnement était un acte politique. Cfr P. YANNOPOULOS, *Le couronnement de l'empereur à Byzance : rituel et fond institutionnel*, dans *Byz.* 41 (1991), pp. 71-92. A la page 74, il affirme que «la légitimité d'un empereur, couronné suivant le rituel établi, n'était jamais mise en doute».

(43) La puissance des dèmes est montrée par Jean MALALAS, *Chronographie*, P.G., 97, col. 616, au VIe siècle, qui n'hésite pas à parler de démocratie. Cfr aussi G. DAGRON, *La naissance d'une capitale : Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974, p. 297 : «On trouve au cirque de Rome l'origine du phénomène factionnel, mais on observe le caractère original que prend à Byzance ce curieux pluriel de *populus*, sa fonction plus nettement politique, débordant le cadre de la capitale et de ses jeux». Aussi L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 197 : «On a pu dire, non sans quelque exagération que l'hippodrome était pour lui (le peuple) l'asile de ses dernières libertés». Aussi A. DUCELLIER-M. CAPLAN, *Byzance IVe-XVe siècles*, Paris 1996, p. 15 : «L'un des lieux privilégiés de dialogue et de confrontation entre l'empereur et le peuple était l'hippodrome». Le rôle des dèmes à Byzance reste ouvert. Il convient de remarquer ici l'opposition de certains historiens qui rejettent le rôle politique des dèmes comme l'expression des opinions du peuple. Il est vrai que les dèmes commencèrent à perdre de leur importance à partir du VIIe siècle.

(44) Pour le rôle et l'évolution du Sénat, cfr G. DAGRON, *La naissance*, pp. 191-210 et YANNOPOULOS, *Société profane*, pp. 74-75.

(45) La participation de l'armée au choix de l'empereur nous rappelle l'origine romaine du pouvoir impérial. A l'époque, le *basileus* devait être d'abord *imperator*. A Byzance, les forces armées étaient des facteurs décisifs surtout lors des changements dynastiques.

successeur. Habituellement, c'était son fils ou bien une personne que l'empereur adoptait ou avec laquelle il créait des liens de parenté par un mariage. L'empereur conférait le titre de *basileus* à son successeur qui régnait comme co-empereur. Après la mort de l'empereur, ce co-empereur accédait au pouvoir impérial. Dans les cas de successions illégitimes, une personne était portée au pouvoir sans en avoir aucun droit. Le cas le plus courant était celui de la régence (46). Le rôle du régent (en général, une personne appartenant à la maison impériale) était d'assurer les droits successoraux de l'héritier légitime qui était mineur.

En ce qui concerne notre sujet, il paraît clair que les byzantins avaient déjà adopté une certaine procédure de légitimation à partir du XIe siècle. Il est significatif que Théodore Laskaris, avant sa mort, essaya d'assurer la légitimité de sa succession en recevant des gages de fidélité de la part des hauts dignitaires, y compris Michel Paléologue. Ce dernier est arrivé au pouvoir suprême en exerçant la tutelle de Jean IV. Dans ce cas précis, la tutelle du jeune empereur était en plus assurée par le patriarche Arsène (47), qui, pourtant, consentit au couronnement de Michel deux fois, en écartant ainsi son petit protégé. Michel, couronné à Nymphée, n'avait qu'à légitimer son usurpation. En outre, Michel, pour accéder à la tutelle, assassina Georges Mouzalôn, nommé régent par l'empereur et père de Jean IV (48) ; plus tard il fit aveugler l'enfant, le rendant ainsi inapte à régner (49). Des telles actions n'étaient pas vraiment rares à

(46) D'après YANNOPOULOS, *Le couronnement*, p. 72, dans ce cas-là «nous pouvons parler d'une succession à la limite de la légitimité».

(47) Cela prouve que le patriarche tenait une place très importante dans la procédure de la légitimation de l'empereur et explique son rôle d'intermédiaire de la grâce divine accordée à l'élu de Dieu pendant le rite du couronnement. Notons aussi le comportement de Michel envers le patriarche avant son premier couronnement à Nymphée. Il l'honore énormément, puisque son consentement était indispensable pour que Michel devienne empereur effectif. Cfr PACHYMÈRE, pp. 103-105.

(48) Il est intéressant que Michel Paléologue convoqua deux fois l'assemblée générale du peuple : d'abord après l'assassinat de Mouzalôn et puis après la reconquête de Constantinople. Le but de Michel était d'assurer sa position et de gagner une sorte de légitimation pour pouvoir aboutir à son but final : régner sur l'empire comme seul souverain. En tout cas, cet acte confirme le rôle politique du peuple, dont nous avons déjà parlé, même aux siècles tardifs de l'empire.

(49) St. RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers. A History of the Mediterranean World in the Later Thirteen Century*, Cambridge 1958, p. 44 : « The unscrupulousness of his pathway to the throne and his cruelty and disloyalty towards his young colleague have for ever stained the reputation of Michael Paleologus. Yet,

Byzance en ce qui concerne la passation des pouvoirs. Cependant, dans cet exposé c'est plutôt la réaction du patriarche (auto-déposition, excommunication de Michel) qu'il faut expliquer et comprendre.

2. *Le rôle du chef ecclésiastique dans la succession impériale*

Dans l'excommunication de Michel, le patriarche agissait-il comme un simple chef de l'Eglise qui voulait s'imposer et se tailler une place institutionnelle plus importante que dans le passé, ou agissait-il dans un sens politique ? Pour répondre à cette question, nous devons considérer le problème des relations entre les deux pouvoirs à Byzance.

D'après les sources, l'empereur était le chef politique de l'état byzantin et en plus le chef de l'Eglise ([50]). C'est lui qui convoquait les synodes, qui donnait à leurs décisions force de loi, qui nommait les dignitaires ecclésiastiques et qui les punissait. L'empereur intervenait donc d'une façon décisive dans les affaires ecclésiastiques. Pourtant, le pouvoir de l'empereur sur l'Eglise fut plusieurs fois mis en cause, l'opposition de l'Eglise, d'autre part, étant plusieurs fois considérée comme restriction à l'absolutisme impérial. De toute façon, l'empire byzantin était désigné comme un empire romain et chrétien (*res publica christiana*). L'empereur était le lieutenant de Dieu sur terre et ce rôle lui était conféré par l'Eglise lors du couronnement pendant lequel le patriarche agissait en tant que représentant des citoyens ainsi qu'instrument de la volonté divine ([51]).

Dans le cas que nous étudions ici, le patriarche était chargé d'un rôle supplémentaire : celui de la personne qui garantissait la passation légale du pouvoir au fils mineur de Théodore Laskaris après la mort de l'empereur. Etant fortement favorisé par Théodore, Arsène aurait dû lui être fidèle. Pourtant, il consentit deux fois à l'écartement de l'héritier légitime du trône par Michel. Et c'est lui qui a deux fois couronné l'usurpateur. Pour quelles raisons ? Pour Pachymère, Arsène était très honoré par Michel, il a reçu de nombreuses promesses que Michel respecterait les droits dynastiques de l'enfant. Paléologue, ayant l'armée de son côté, se

once he had acquired supreme power, he showed himself a just and vigorous ruler, unsparing of himself and generous to his foes, and above all, devoted to the welfare of the Empire ».

(50) Pour le rôle de l'empereur dans l'empire byzantin, cfr YANNOPOULOS, *La société profane*, pp. 76-101.

(51) Pour les opinions opposées des historiens, cfr YANNOPOULOS, *Le couronnement*, pp. 87-88.

tourna ensuite vers le clergé. Une fois nommé grand duc, Michel montra *de facto* sa générosité et sa modestie, recevant le patriarche, qui venait de Nicée, d'une façon majestueuse ([52]). La question est : Arsène, fut-il vraiment convaincu par les actes et les promesses de Michel ou bien agissait-il en faveur de ses propres intérêts ? Paléologue était l'élu de l'aristocratie et même de l'armée et ses ambitions étaient déjà évidentes. Arsène, voulait-il être du côté du futur vainqueur ? C'est peut-être cette dernière pensée qui peut expliquer le deuxième couronnement de Michel par le patriarche. Sur ce point-là, Grégoras parle clairement. Après la reconquête de la capitale, Arsène désirait la gloire d'être lui-même le premier patriarche du siège de Constantinople. Donc, il accepta le deuxième couronnement de Paléologue. Sa réaction après la mutilation de Jean prouve qu'il ne pouvait pas imaginer que son nouveau protégé arriverait au but. Une phrase de Grégoras peut être significative. L'historien décrit le patriarche comme un homme sans grandes capacités intellectuelles ([53]). Les historiens contemporains proposent d'autres explications. Runciman confirme qu'Arsène agissait pour les intérêts de l'État ([54]). C'est la peur d'une guerre civile qui persuada Arsène d'accepter l'ascension de Michel, affirme Dölger ([55]).

De toute façon, le patriarche déposé se vengea après quelques années. Michel Paléologue, pour des raisons diplomatiques (la faiblesse progressive de l'empire était évidente et l'union était la seule façon de le renforcer contre ses ennemis divers et surtout contre les menaces de Charles d'Anjou), entreprit de réaliser l'union des deux Eglises, en faisant des concessions très importantes à la papauté. Le résultat de cet effort fut le Concile de Lyon, qui déclara l'union. Mais le peuple de Constantinople n'était pas d'accord avec les actes de son empereur ([56]). La peur de la

(52) GEANAKOPLOS, *Emperor*, p. 44, soutient que l'accueil du patriarche par Michel unifiait deux éléments : un élément religieux évoquant l'entrée de Jésus à Jérusalem et un second fondé sur une pratique occidentale.

(53) Cfr GRÉGORAS, col. 180-181 : *Ἀνὴρ περιφανὴς μὲν τὴν καθ' αὑτὸν ἀρετήν, τὸν δὲ τρόπον ἁπλοῦς καὶ μὴ πολλὰς ἐξελίττειν εἰδὼς τὰς λαβυρίνθους περὶ τὸν λογισμόν.*

(54) St. RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers*, p. 44 : «The Patriarch Arsenius, acting in the best interests of the State, persuaded the nobles and people of the Empire to entrust him with the regency».

(55) F. DÖLGER, *Παρασπορά. 30 Aufsätze zur Geschichte, Kultur und Sprache des byzantinischen Reiches*, Passau 1961, p. 178.

(56) Pour les efforts de Michel et l'opposition du peuple de l'empire, cfr GEANAKOPLOS, *Emperor*, pp. 264-273.

latinisation de l'Eglise orthodoxe, l'opposition à l'autorité absolue du pape, la mémoire des croisades et les cinquante-sept ans de domination latine à Constantinople créaient des sentiments anti-latins dans le peuple de l'empire. En réalité, l'empire dans sa totalité s'opposait à la politique impériale de Michel. L'opposition à l'union fut dirigée surtout par les Arsénites, moines et partisans du patriarche Arsène, déposé par Michel Paléologue. Remarquons aussi qu'Arsène fut déposé par le synode de 1267, quand Michel manifesta son intention de demander au Pape d'être relevé de l'excommunication infligée par le patriarche ([57]). L'empereur essaya de limiter les oppositions punissant les anti-unionistes. Mais les oppositions devinrent plus grandes, quand Michel nomma patriarche l'unioniste Jean Vekkos, et cette fois elles touchèrent la famille impériale elle-même. Eulogie, la sœur de l'empereur, qui dans le passé l'encourageait à réaliser ses projets ambitieux, était opposée à l'union. Encore plus grande était la réaction des princes de la famille des Anges. Nicéphore d'Epire et son frère, le duc Jean de Thessalie, fut alors considéré comme champion de l'orthodoxie. Ils donnaient refuge aux anti-unionistes et ils avaient ainsi créé une cellule révolutionnaire dans leurs régions. Il faut aussi remarquer que les deux princes étaient en même temps en contact avec Charles d'Anjou, réalité qui rend suspecte leur opposition à la politique de Michel.

Trois années après Lyon, au mois d'avril 1277, dans le palais des Blachernes, Michel, devant un synode auquel assistaient le clergé byzantin, les hauts dignitaires de l'empire et le nonce du Pape, reconnut la primauté du Pape. Les actes du Synode furent envoyés à Nicéphore et à Jean avec le commandement de s'y conformer. Mais les Anges n'obéirent pas. C'est pourquoi le 16 avril 1277, à un autre synode tenu à Sainte-Sophie, les deux princes reçurent l'anathème (le nonce seul refusa de participer à cette procédure). En revanche, ceux-ci convoquèrent tout de suite un synode à Neopatras. Ce synode, auquel participaient surtout des moines réfugiés, excommunia encore une fois (cette fois il s'agissait d'un anathème) Michel et même le patriarche et le Pape comme hérétiques.

3. *La mutation sociale au XIIIe siècle*

Comme nous l'avons déjà signalé, Théodore Laskaris, dans son testament, chargea le protovestiaire Georges Mouzalôn, ami très proche dès

(57) C'est une des raisons pour lesquelles Michel fut considéré comme *latinophron*. De telles accusations n'étaient pas justes. Simplement Michel estimait la survie de l'empire plus importante que le dogme.

son enfance, de la régence de son fils mineur Jean IV. L'élu du souverain était un homme d'origine humble et mal vu par la noblesse nicéenne ([58]). Théodore était au courant de l'attitude hostile des nobles contre Mouzalôn ([59]) et il essaya d'assurer la légitimité de la régence par deux actes : d'une part, il charga le patriarche de la responsabilité de garantir la passation légale du pouvoir à son fils et, par ailleurs, il demanda des garanties suffisantes que les nobles respecteraient les droits de Jean. L'attitude de la noblesse paraît avoir été une opposition à l'empereur Théodore lui-même plus qu'une opposition à Mouzalôn ([60]). En effet Théodore, suivant la politique de son père, essaya de limiter l'influence des «puissants», d'une manière encore plus drastique.

Le groupe des «puissants» réunissait en son sein les chefs militaires, les dignitaires de l'administration centrale et provinciale, les membres du concile et de la hiérarchie ecclésiastique, qui ne furent jamais consentants à la priorité du pouvoir impérial et au respect de la loi. Dans l'Orient grec, l'État, pendant toute sa durée, fonda sa puissance économique, sociale et militaire sur les paysans libres. Les «puissants» essayaient d'absorber la petite propriété terrienne, menaçant ainsi le pouvoir central de Byzance. Runciman a bien noté que, surtout depuis Justinien 1er jusqu'à la dynastie macédonienne, l'histoire de Byzance et la politique de l'État furent

(58) Il est significatif qu'ACROPOLITE, col. 1177, exprimant l'idée des nobles contre le choix de Mouzalôn par Théodore, l'appelle «ἀνδράριον οὐτιδανόν». Cfr aussi GRÉGORAS, col. 189 : *Ἀνὴρ γάρ τις Μουζάλων ἐπίκλην, Γεώργιος ὄνομα, γένους ὢν οὐ λαμπροῦ, διὰ δὲ μόνην ἐπιτηδειότητα γνώσεως καὶ ἠθῶν ἀστειότητα ἐς τὴν αὐτοκρατορικὴν παρεισδὺς οἰκίαν ἐξέτι παιδός.*

(59) GRÉGORAS, col. 192, assure que : *Τῶν γὰρ ἐν ἀξιώμασί τινες κἀπὶ γένους σεμνυνομένων λαμπρότητι νεωτερίσασαν οὕτω ταχέως ἰδόντες τὴν τοῦ Μουζάλωνος τύχην διεψιθύριζον πρὸς ἀλλήλους, ἀχθόμενοι τῇ πέρα τούτου τιμῇ, πολλῶν ὄντων ἑτέρων οἱ μᾶλλον ἐκείνου προσήκουσι τήν τε ἐπιτροπὴν τοῦ βασιλικοῦ παιδὸς ἀναδέχεσθαι καὶ ἅμα τὴν τῶν κοινῶν πραγμάτων διοίκησιν.*

(60) ACROPOLITE, col. 1180, affirme aussi que Mouzalôn n'était pas élu par l'empereur en faveur des intérêts de son fils. Mais il paraît possible que la réaction d'Acropolite exprime plutôt son aversion contre Théodore et non pas contre le protovestiaire. C'est au moins l'explication de GEANAKOPLOS, *Emperor*, p. 34. Il convient de remarquer ici qu'Acropolite devint peu après premier ministre sous le règne de Michel Paléologue. Cela explique sa faveur envers Michel, tandis que Pachymère lui était toujours opposé. H.-G. BECK, *Das byzantinische Jahrhundert*, p. 90, remarque aussi que les actes profanes de Michel peuvent être expliqués par le fait que Théodore Laskaris favorisa dans son empire les «hommes nouveaux» en excluant ainsi les chefs militaires.

marquées par les actions et les luttes engagées contre les «puissants» et en faveur des «pauvres», c'est-à-dire des paysans libres ([61]). Les mesures les plus dures furent prises par la dynastie macédonienne et notamment par Basile II. Après lui, un déséquilibre s'installa en faveur des «puissants». Il ne fait pas de doute qu'ils ne furent jamais dotés d'une légitimité féodale sur le modèle de la féodalité occidentale. Cependant, favorisés par la conquête latine, ils furent inspirés de plus en plus par ce modèle, affaiblissant l'économie agricole et par conséquent les points d'appui traditionnels du pouvoir central y compris l'armée.

La dynastie des Laskarides lutta contre les «puissants» et c'est dans ce contexte qu'on peut expliquer le choix de Théodore pour la personne de Mouzalôn, visant à rétablir le prestige blessé du pouvoir impérial contre les «puissants». Préférant un homme d'origine humble comme tuteur de son fils, Théodore s'attacha une classe de serviteurs civils qui lui étaient personnellement fidèles ([62]). Pour la même raison, il honora les deux frères de Mouzalôn par les titres de grand domestique et de protokynégos. Il convient de noter ici que Mouzalôn, à cause de son amitié pour l'empereur, fut considéré comme responsable des vexations imposées aux nobles par Théodore ([63]).

C'est aussi dans le même contexte qu'on peut comprendre la réaction de Michel Paléologue, représentant illustre de l'aristocratie, agissant en faveur des ses intérêts personnels et également en faveur de sa classe ([64]). L'accession de Mouzalôn à la tutelle, plaça Michel, descendant d'Alexis III Ange-Comnène et déjà général célèbre, à un rang inférieur à celui de Mouzalôn. En outre, Michel jouissait de la confiance de l'armée très défavorisée par Théodore Laskaris sous l'influence du protovestiaire ([65]).

(61) RUNCIMAN, *Byzantine Civilisation*, 1933, p. 116 (éd. grecque).

(62) Il s'agit aussi de l'explication donnée par GEANAKOPLOS, *Emperor*, p. 34.

(63) Cfr GRÉGORAS, col. 192 : *Τό τε συνεργόν γενέσθαι τῷ βασιλεῖ πολλάκις ἐς τὰς τῶν πολλῶν τιμωρίας.* ACROPOLITE, col. 1177, cite une liste de personnes fortement défavorisées par Théodore et Mouzalôn.

(64) PHRANTZÈS, col. 642, est clair : *Πολλοὶ αὐτὸν ἠγάπουν καὶ ἤθελον, καὶ ἐν εὐκολίᾳ πάντας εἵλκιζε στρατηγοὺς ταξιάρχας δημότας καὶ τῆς συγκλήτου πολλούς.*

(65) Comme l'explique GEANAKOPLOS, *Emperor*, p. 35, Théodore avait entrepris une réforme militaire révolutionnaire. Nicée, étant assiégée par des ennemis, ne disposait que d'une armée de mercenaires étrangers. L'empereur avait l'intention de remplacer totalement ces étrangers par des grecs, chose qui diminuerait la puissance des ses troupes. Cfr la lettre de Théodore à Nicéphore

En plus, l'empereur n'avait pas payé les soldats mercenaires et cela malgré les trésors énormes bien conservés (66) et donc ceux-ci étaient prêts à tout, si quelqu'un les inspirait (67). Pachymère est clair sur ce point-là : Paléologue avait justement sous son commandement les Italiens des contingents étrangers (68) et c'est avec leur aide qu'il commit l'assassinat de Mouzalôn. Peu après, le césar Alexios Stratègopoulos reconquit Constantinople au nom de Michel, qui se trouvait campé à Meteôrion sans être au courant de l'initiative de son général (69). Encore une fois Michel s'appuya sur l'armée pour assurer sa position et pour arriver à son but de régner comme «nouveau Constantin» sur la capitale reconquise. Ensuite vint son excommunication à cause de la manière indigne avec laquelle Michel Paléologue avait traité l'héritier légitime de l'empire. Et cela nous fait revenir aux mœurs de la cité antique et notamment à la pratique de l'ostracisme.

4. *L'exclusion politique dans l'Antiquité et l'excommunication byzantine : le cadre théorique*

L'excommunication imposée à l'empereur par le patriarche après la mutilation de Jean IV, est un cas peu courant. C'est pourquoi nous avons déjà exploré le cadre politique dans lequel cet acte de l'excommunication fut posé, compris et appliqué. Une exploration du cadre théorique de cet acte pourrait être davantage révélatrice, ainsi qu'un détour par l'Antiquité classique et notamment par la pratique de l'ostracisme.

La cité antique (*πόλις*) était fondée sur la primauté de la participation (*κοινωνεῖν*). Les Grecs acceptaient que dans le cadre de la vie politique la multiplicité soit évidente (70) et ils cherchaient les moyens appropriés

Blemmydès, citée par GEANAKOPLOS, *Emperor*, p. 35. En tout cas, il paraît que finalement la réforme ne fut pas accomplie.

(66) Cfr PACHYMÈRE, p. 79 : *Καταφρονοῖντο ἐφ' οἷς ἐδικαίουν ἑαυτοὺς τετιμῆσθαι.*

(67) PACHYMÈRE, p. 80 : *Τούτους καὶ τοῖς τοιούτοις τὸ ξανθόν τε καὶ ἀρειμάνιον γένος ἐπεθιζόμενοι ἕτοιμοι ἦσαν κατασφάττειν ἐκείνους, εἰ μόνον τις παρορμώη*

(68) PACHYMÈRE, p. 79.

(69) Il faut signaler ici que Alexios Stratègopoulos était fidèle à Michel, parce que Théodore Laskaris avait fait mutiler son fils. Cfr ACROPOLITE, col. 1177.

(70) Selon ARISTOTE, *Politique* 1277 a 5-11, la cité est constituée «de gens dissemblables».

(notamment le débat et l'argumentation) pour la dépasser ([71]). Et cela pour établir un ordre dont le modèle était l'ordre cosmique ([72]). Tous les aspects de la vie dans la cité tendaient alors à favoriser cette multiplicité. Extension spatiale petite et nombre limité d'habitants ([73]) étaient les traits essentiels de la cité «qui sera selon nos vœux» ([74]). En outre, il existait un caractère de «pleine publicité» ([75]), parce que les actions politiques avaient lieu dans l'espace public : l'Agora et l'Assemblée du peuple. Cela nous conduit à l'autre principe fondamental dans la pratique politique en Grèce antique : la participation de tous les citoyens à ce qu'Aristote appelait 'Αόριστον 'Αρχήν ([76]). Tous les citoyens, sans exception et sans aucune présupposition (connaissance, spécialisation), étaient juges et magistrats ([77]) d'une façon réciproque et réversible. C'est de cette façon que les Grecs équilibraient les différentes qualités des hommes dans la cité.

Dans ce cadre, il faut placer l'ostracisme, qui, d'après Aristote, remonte à Clisthène ([78]). C'était le droit des citoyens d'exclure de la vie politique les personnes qui mettaient en danger la sécurité de la cité. Les détenteurs

(71) Cfr ARISTOTE, *Physique* 204 b 13-14 : *Car il faut qu'ils soient plusieurs, que les contraires s'égalent toujours, et que nul d'entre eux ne soit infini.*

(72) Le monde, même selon sa définition étymologique était considéré comme un ornement d'ordre et d'harmonie, comme le dit PYTHAGORE 21 (D-K I 105, 24-25) : *C'est Pythagore le premier qui a donné le nom de cosmos à l'enveloppe de l'univers, en raison de l'organisation qui s'y voit. L'élément commun entre le cosmos et l'homme est la rationalité qui se manifeste comme ordre et pas comme chaos.*

(73) Les mots *symétrie*, *mesure*, *loi*, *ordre* dominent dans la pensée d'Aristote en ce qui concerne l'expansion spatiale de la cité et même le nombre de ses habitants, Cfr ARISTOTE, *Politique.* 1325 b 33-1326 a 26 et notamment 1326 a 29-31 : *Car la loi est un certain ordre, c'est-à-dire que la bonne législation est nécessairement un ordre harmonieux, or un nombre <de gens> trop important ne peut admettre d'ordre, car ce serait là l'œuvre d'une puissance divine, celle-là <même> qui assure la cohésion de notre univers.*

(74) ARISTOTE, *Politique* 1325 b 36.

(75) Jean-Pierre VERNANT, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, 7e édition, 1997, p. 46.

(76) ARISTOTE, *Politique.* 1275 a 31-32 : *Magistrature sans limite.*

(77) Selon ARISTOTE, *Politique* 1275 a 22-23 : *Le citoyen au sens plein, ne peut pas être mieux défini que par la participation à une fonction judiciaire et à une magistrature.*

(78) ARISTOTE, *Constitution d'Athènes* XXII, 1.

d'un pouvoir démesuré ou d'une richesse excessive ([79]) devaient quitter la cité pour un certain temps, après une procédure de scrutin ([80]). La personne qui voulait être supérieure, commettait une sorte d'*hybris* contre l'égalité absolue des citoyens. La punition était sa mort politique. En quittant la cité, le citoyen «était un homme sans foyer» ([81]). C'est-à-dire qu'il perdait le droit à la participation, en s'excluant de la communauté. Puisque la participation était pour les Grecs le seul moyen de se définir, l'ostracisme prenait un sens symbolique : ce n'était pas un lieu que le coupable abandonnait, mais sa propre nature ([82]). La loi de l'ostracisme était un rappel continu que l'homme pouvait se définir uniquement dans le cadre de son activité politique qui constitue le seul moyen d'arriver à la vérité de son existence ([83]).

L' «œcoumène» byzantin constituait un *ordo rerum* mis en évidence dans l'espacé très particulier de l'*imperium* d'Orient, c'est-à-dire, dans un milieu hellénique ou hellénisé. Cette nouvelle organisation politique était fondée sur le même principe que la cité grecque : celui de la «parti-

(79) L'idéal selon ARISTOTE, *Politique* 1308 b 10-12, s'exprimait ainsi : *Une règle commune à un régime populaire, une oligarchie, une monarchie et à toute constitution quelle qu'elle soit, c'est que personne n'y prenne un accroissement par trop hors de proportion.*

(80) Cfr ARISTOTE, *Politique* 1284 a 19-22 : *Ces États (les cités démocratiques) en effet, semblent rechercher l'égalité avant toute autre chose ; en conséquence, les gens qui paraissaient avoir trop d'influence à cause de leur richesse ou du nombre de leurs relations ou de toute autre forme de puissance politique, on les frappait d'ostracisme et on les bannissait de la cité pour une période déterminée.*

(81) HÉRODOTE, *Histoires* VIII, 61.

(82) Il convient de remarquer ici que, dans la pensée d'ARISTOTE, *Politique* 1253 a 2-3 et 1278 b 19, l'homme était considéré exclusivement comme citoyen. D'ailleurs, la cité est «naturelle». Cfr IDEM, *Politique* 1252 b 30-31 : *Voilà pourquoi toute cité est naturelle : c'est parce que les communautés antérieures <dont elle procède> le sont aussi.* L'homme, en se détachant de la vie politique, rejetait, selon Aristote, sa nature et il dépassait alors son caractère humain, en appartenant à une autre espèce. Il devenait «soit un être dégradé soit un être surhumain» : IDEM, *Politique* 1253 a 4.

(83) Une autre violation de sa nature était l'abstention volontaire de l'activité politique. PLATON, *Protagoras* 327 a, déclare : *Pour qu'une cité pût subsister, il ne devait pas y avoir d'ignorants* ; THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, B 40, appelle celui qui ne participe pas aux affaires politiques de la cité non pas «tranquille», mais «inutile», littéralement : *Seuls, en effet, nous considérons l'homme qui ne prend aucune part (aux affaires publiques) comme un citoyen non pas tranquille, mais inutile.*

cipation». Cette fois, le modèle est donné par la relation entre les trois personnes de la Sainte Trinité. La divinité a une essence unique ([84]), inconnue, incommunicable ([85]). Dieu, inaccessible et inconnaissable selon son essence ([86]), est pourtant personnel. Les énergies divines mettent en évidence le mode personnel d'existence de Dieu, qui se révèle à travers une relation et une communion personnelles ([87]). La personne humaine constitue la conséquence de la révélation personnelle de Dieu, l'image des personnes divines. L'incarnation de la deuxième personne de la Trinité ([88]) rend possible une communion personnelle entre l'homme et Dieu, communion perdue à cause du péché originel d'Adam. Il s'agit d'une relation parmi des personnes libres de toute prédestination, même celle de l'essence.

La vie ecclésiastique est elle aussi une action de participer. L'Eglise (*ἐκκλησία*) est une assemblée, le résultat d'un appel, de l'appel de Dieu. Elle n'enseigne pas le salut, mais elle est un événement de salut. La par-

(84) Cfr MAXIME LE CONFESSEUR, *Commentaire sur les Noms Divins*, *P.G.*, 4, col. 369 D, 412 C : *Ἀλλὰ καὶ ὑπὲρ πάντα ἐστὶν ἀριθμὸν εἰ γὰρ καὶ λέγοιτο ὁ Θεὸς εἷς καὶ ἓν ἀλλ' οὖν ὑπὲρ τὸ ἕν ἐστι...Κἂν τριάς, ἐπάγει, κἂν μονὰς ὑμνεῖται ἡ ὑπὲρ πάντα Θεότης, οὔτε τριὰς οὔτε μονάς ἐστιν, ἡ παρ' ἡμῶν δι' ἀριθμῶν γνωριζομένη, ἢ παρ' ἑτέρου.* IDEM, col. 221 A : *Ὅτιπερ ὁ Θεὸς καὶ Πατήρ, κινηθεὶς ἀχρόνως καὶ ἀγαπητικῶς, προῆλθεν εἰς διάκρισιν ὑποστάσεων, ἀμερῶς τε καὶ ἀμειώτως μείνας ἐν τῇ οἰκείᾳ ὁλότητι.*

(85) Cfr la formulation de MAXIME LE CONFESSEUR, *Commentaire*, col. 204 D-205 A : *Αὐτὸ δὲ οὐδέν. Τὸ οὐδὲν εἶναι τὸν Θεόν οὕτω νοητέον, ὡς τῶν ὄντων μηδὲν ὄντα · ὑπὲρ γὰρ τὰ ὄντα ὁ αἴτιος τῶν ὄντων · ὅθεν ὁ Θεός · καὶ πανταχοῦ καὶ οὐδαμοῦ θεολογεῖται · ἐπεὶ γοῦν οὐδαμοῦ ἐστι, πάντα μὲν δι' αὐτοῦ, καὶ ἐν αὐτῷ πάλιν, ὡς πανταχοῦ ὄντι, ἕτερα δὲ δι' αὐτοῦ τὰ πάντα, ὅτι αὐτὸς οὐδαμοῦ καὶ πληροῖ μὲν τὰ πάντα, ὡς πανταχοῦ ὤν, κατὰ τὸν προφήτην · οὐδαμοῦ δέ ἐστι καθ' ἕτερον λέγοντα... εἰ γὰρ μόνον ἦν πανταχοῦ, αὐτὸς ἂν ἦν τὰ πάντα καὶ ἐν πᾶσι τοπικῶς · οὕτως οὖν καὶ οὐδέν, ὡς ὑπὲρ τὰ ὄντα.*

(86) Cfr MAXIME LE CONFESSEUR, *Commentaire*, col. 245 C : *Οὐχ ὅτι ἐστὶ μέν, οὐ κατελήφθη δέ · μὴ οὕτω νοήσεις · ἀλλ' ὅτι αὐτὸ οὔτε ἐστι · τοῦτο γάρ ἐστιν ἡ ἐν ἀγνωσίᾳ γνῶσις.*

(87) Cfr Chr. YANNARAS, *De l'absence et de l'inconnaissance de Dieu d'après les écrits aréopagitiques et Martin Heidegger*, Paris 1971, p. 103.

(88) Cfr DENYS AREOPAGITE, *La Hiérarchie ecclésiastique*, *P.G.*, 3, col. 441, AB : *Ἡ δὲ τῆς θεαρχικῆς ἀγαθότητος ἀπειροτάτη φιλανθρωπία καὶ τὴν αὐτουργὸν ἡμῶν ἀγαθοπρεπῶς οὐκ ἀπηνήνατο πρόνοιαν, ἀλλὰ ἐν ἀληθεῖ μεθέξει τῶν καθ' ἡμᾶς ἑνοποιηθεῖσα, μετὰ τῆς τῶν οἰκείων ἀσυγχύτου καὶ ἀλωβήτου παντελῶς ἕξεως, τὴν πρὸς αὐτὴν ἡμῖν κοινωνίαν ὡς ὁμογενέσι λοιπὸν ἐδωρήσατο, καὶ τῶν οἰκείων ἀνέδειξε μετόχους καλῶν.*

ticipation à l'Eglise est la participation à la nature commune du Verbe incarné. Et cela suscite une connaissance, non pas subjective, mais universelle, qui se réalise par la communion sacramentelle au corps et au sang du Christ. Cette connaissance devient ainsi un fruit organique de l'hypostase eucharistique de l'Eglise, un fruit de la participation à la coupe de l'Eucharistie ([89]).

L'«ex-communication» est exactement cet acte d'exclusion d'un membre de la communauté hors du corps ecclésiastique ([90]). La justification théorique de cette pratique est attribuée à Jean Chrysostome qui souligne la puissance que possède l'Eglise d'infliger des sanctions à ses membres, si elle le juge nécessaire ([91]). La plus grave de toutes les censures est l'excommunication, rejetant hors de la société des fidèles celui qui en est frappé ([92]). Cette sanction s'adresse soit à des clercs et elle est donc accompagnée par leur déposition ([93]), soit à des laïcs (les empereurs y compris, comme nous l'avons constaté). Dans ce second cas, l'interdit empêche la participation aux offices divins et aux autres biens spirituels dont jouit la communauté. Il s'agit donc vraiment d'une peine spirituelle, soit parce qu'elle est apportée par la puissance spirituelle, pour l'utilité

(89) Cfr DENYS AREOPAGITE, *La hiérarchie*, col. 428 B : *Ἡ δὲ θειοτάτη τοῦ ἑνὸς καὶ ταυτοῦ καὶ ἄρτου καὶ ποτηρίου κοινὴ καὶ εἰρηναία μετάδοσις ὁμοτροπίαν αὐτοῖς ἔνθεον ὡς ὁμοτρόφους νομοθετεῖ*.

(90) Il s'agit de la *segregatio* latine. La langue grecque sauvegarde la signification principale du mot : ἀπὸ+ὅρια qui veut dire que la personne qui en est frappé, se place hors des limites de la communauté ecclésiastique.

(91) Cfr JEAN CHRYSOSTOME, *In epist. ad Hebraeos*, C11, homil. IV, n. 6, P.G., 63, col. 45.

(92) Pour la notion, les divisions et les effets de l'excommunication, cfr A. VACANT-E. MANGENOT-E. AMANN, *Dictionnaire de Théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, Paris 1923, tom. 5e, partie 2e, col. 1734-1744 et tom. 2e, partie 2e, col. 2113-2136. Cfr aussi A. CATOIRE, *Nature, auteur et formule des peines ecclésiastiques d'après les Grecs et les Latins*, dans *Echos d'Orient* 78 (1909), pp. 265-271, étude comparée sur les peines ecclésiastiques remarquant quelques divergences entre le droit canonique grec et le droit canonique latin.

(93) Nous rencontrons cette pratique dans les monastères. Chaque monastère avait son propre code disciplinaire, même par rapport aux punitions pour les manquements à la règle. Saint Basile, dans sa réforme de la vie monastique, laissait les peines au jugement de l'higoumène, mais celles qu'il recommandait étaient surtout spirituelles. Les plus graves étaient la séparation de la communauté, l'isolement du coupable et la privation des bénédictions. Cfr *P.G.*, 31, col. 1306-1316.

spirituelle des chrétiens, soit parce qu'elle prive des biens spirituels. Plus précisément ceux qui en sont punis, n'ont plus le droit de participer au sacrement d'eucharistie. Il y a deux types d'excommunication : celle qui est infligée pour un temps déterminé et l'anathème, c'est-à-dire l'excommunication complète, la condamnation à la mort spirituelle éternelle. L'excommunication a pour but de corriger les sujets rebelles et elle est infligée lorsqu'il ne reste plus aucun autre remède. On dirait alors qu'elle a un caractère thérapeutique.

Toutes ces conditions (exclusion du corps eucharistique et imposition de la censure comme remède) se rencontrent dans le cas de l'excommunication de Michel Paléologue. Le texte de Pachymère affirme l'intention d'Arsène de«retrancher Michel du corps du Christ comme un membre désormais pourri et allergique à tout remède» ([94]). Dans son *Testamentum* Arsène décrit, sans beaucoup de détails la procédure de l'excommunication.

> *Ἀλλὰ μετὰ τριετίαν ἐνώπιον τῶν πατριαρχῶν καὶ τῶν μητροπολιτῶν καὶ τῆς συγκλήτου καὶ τοῦ αὐτοῦ κλήρου, ἐκ τῆς ἐκκλησίας τοῦτον ἐξέβαλον ὡς ἀπάξιον τῆς πρὸς αὐτὴν εἰσόδου* ([95]).

Michel Paléologue ne fut pas simplement excommunié, mais il subit les reproches les plus durs devant le public. Arsène lui inerdit la participation à l'assemblée des fidèles et lui infligea l'interdiction de recevoir le sacrement d'eucharistie. C'est Pachymère qui nous fournit plus de détails sur la punition de l'empereur :

> *Πλὴν οὐ σωματικῶς σφάττειν ἠρεῖτο -οὐδὲ γὰρ ἄξιον- ὅσον δ' ἦκε κατὰ ψυχὴν*
> *πράττειν, οὐκ ἐῤῥαθύμει. Τὸ δ' ἦν πάντως ὅπερ διὰ τῆς μαχαίρας τοῦ πνεύματος*
> *γίνεται, ὅ ἐστι ῥῆμα Θεοῦ ὡς διαιμεῖν τὸν ἄξιον καὶ τὸν ἀνάξιον, καὶ τὸν μὲν*
> *εὐλογεῖν, τὸν δ' ἐκπέμπειν τῆς ὁλομελείας τοῦ σώματος τοῦ Χριστοῦ* ([96]) *... ἐπιφέρει τὴν*
> *τοῦ πνεύματος τομήν, τὸν ἀφορισμόν* ([97]).

(94) PACHYMÈRE, p. 261 : *Ἀποκόπτειν ἐκεῖνον τῆς τοῦ Χριστοῦ ὁλομελείας ὡς μέλος σεσηπὸς καὶ θεραπείαν μὴ προσιέμενον.* Cette fois Arsène était prêt à excommunier Michel parce qu'il était tombé amoureux d'Alamane et qu'il voulait l'épouser en répudiant sa femme Théodora.

(95) ARSÈNE, col. 956.

(96) PACHYMÈRE, p. 269.

(97) PACHYMÈRE, p. 269.

Ce texte prouve le caractère spirituel de la censure de l'excommunication et on y répète encore une fois la formule «retrancher du corps du Christ».

III. En guise de conclusion

Nous pouvons relever les points communs des deux pratiques, de l'ostracisme et de l'excommunication. Il s'agissait toujours d'une exclusion de caractère disciplinaire qui avait pour but le salut de la communauté (politique dans le cas de l'ostracisme, ecclésiastique dans le cas de l'excommunication). Dans les deux cas, la communauté était considérée comme un corps qui assurait à ses membres la possibilité de «communier» et donc la prospérité ou la bénédiction. En outre, les deux pratiques étaient infligées à ceux qui avaient commis des crimes graves mettant en danger le bonheur de la communauté. L'ostracisme ainsi que l'excommunication étaient des peines à caractère surtout spirituel. L'exclusion était imposée pour sauvegarder le même principe dans l'empire de grande étendue ainsi que dans la cité antique de petite dimension : celui de «participer».

Il faut en plus ajouter que dans l'affaire de Michel Paléologue la pratique de l'excommunication prend, comme nous l'avons déjà signalé, un caractère qui n'est plus exclusivement religieux mais aussi politique (98). Cette fois l'excommunication est calquée sur la mesure ancienne de l' ostracisme et sert les mêmes buts. Il convient de noter ici également que l'empereur Marcien imposa une exclusion pareille aux Verts, l'une des deux factions le plus fortes à Byzance. Les factions avaient pris à l'époque une importance politique très grande, comme cela est confirmé par la coutume datant des premiers siècles de l'empire, d'après laquelle chaque empereur prenait parti à son avènement pour l'une ou l'autre. Marcien favorisa les Bleus et cela provoqua une grande irritation des Verts. Pour les punir, l'empereur les priva de l'exercice de leurs fonctions civiles pendant trois ans (99). Phocas imposa la même mesure à la même

(98) Remarquons aussi que la deuxième excommunication infligée à un empereur était celle de Léon VI, qui, pour avoir un héritier, épousa Zoé en quatrième mariage, chose interdite par les canons de l'Eglise. Mais cette excommunication dépasse les intentions de cette étude.

(99) *Chronique Pascale*, *P.G.*, 92, col. 817 : *Ὁ βασιλεὺς Μαρκιανὸς ἐφίλει τὸ Βένετον μέρος οὐ μόνον ἐν Κωνσταντινουπόλει ἀλλὰ καὶ πανταχοῦ. Ὃς*

faction en 609 ([100]), parce que les Verts l'avaient insulté dans l'Hippodrome, disant : Πάλιν τὸν καῦκον ἔπιες πάλιν τὸν νοῦν ἀπώλεσας.

En tout cas, il y a quelque chose qui reste alors invariable au cours des siècles. C'est la demande de la liberté de l'homme, qui se trouve chaque fois dans un milieu différent : pour la Grèce antique c'est la politique, pour l'empire d'Orient c'est l'*ecclésia*. La participation rationnelle à la logique cosmique impersonnelle qui dominait en Grèce antique se transforme en participation aux énergies divines du Dieu/Créateur et donc en participation personnelle.

Les conséquences de ce passage sont significatives et concernent fortement l'homme moderne.

Université Libre de Bruxelles. Zoé ANTONOPOULOU-TRECHLI.

ταραχῆς γενομένης ὑπὸ τῶν τοῦ Πρασίνου μέρους, διάταξιν αὐτοῦ θείαν ἐξεφώνησεν μὴ πολιτεύεσθαι Πρασίνους μήτε στρατεύεσθαι ἐπὶ ἔτη γ'.

(100) Cfr THEOPHANE LE CONFESSEUR, *Chronographia*, (éd. C. de Boor, Bonn, 1883, p. 296) : *Θυμωθεὶς ὁ Φωκᾶς ἐκέλευσεν τούς Πρασίνους μηκέτι πολιτεύεσθαι.*

CHRISTIANITY AND ROYALTY : THE TOUCH OF THE HOLY (*)

What has always made the connection of Christianity with Royalty so strong is the very essence of the medieval state ideology : the concept of direct interrelation between the celestial and terrestrial realm. Since medieval men conceived the latter as an authentic reflection of the former, comparing of the two was to become a constant issue of the royal iconography and literature throughout the Christian history both of the West and the East (1). In this article we shall bring to the reader's mind several unusual examples of the royal imagery from the Balkan medieval art. Our aim is to analyze unexpected uses of two ancient symbols regularly encountered in Christian art. One is the aureole (halo, nimbus) (2), the other a Hand of God emerging from the sky, both pre-Christian by

(*) This article is the final version of the paper given at the International conference held in Tbilisi, Georgia, honouring 2000 years of Christian tradition. For the summary see : *International Symposium "Christianity : Past, Present, Future."* Patriarchate of Georgia, The Javakhishvili Institute of History and Ethnology, Georgian Academy of Sciences, and NGO Fund "Udabno", October 11-17, 2000, Tbilisi, Georgia. Short contents of papers. Ed. by M. CHKHARTISHVILI and L. MIRIANASHVILI, Tbilisi, 2000, pp. 105-106.

(1) For an excellent survey see : S. MARJANOVIĆ-DUŠANIĆ, *The Royal Ideology of Nemanids. A Diplomatic Study*, Belgrade, 1998 (in Serbian).

(2) For nimbus see : F. CABROL, H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, XII, Première partie, Paris, 1935, p. 1272 ; A. WEYL CARR, A. KAZHDAN, *Nimbus*, in *ODB*, 3, p. 1487. For a variety of forms and compositional values of nimbi in Byzantine art see : V. MAKO, *Geometrical Forms of Aureoles and Mandorlas in Medieval Art of Byzantium, Serbia, Russia and Bulgaria*, in *Zograf*, 21 (1990), pp. 41-59 and V. MAKO, *Compositional Role of the Nimbus in Serbian Medieval Art*, in *Zograf*, 25 (1995), pp. 13-24 (both in Serbian). See also S. TOMEKOVIĆ, *Evolution d'un procédé décoratif (fonds et nimbes de couleurs différents) à Chypre, en Macédoine et dans le Péloponnèse (XIIe s.)*, Διεθνὲς συμπόσιο : Βυζαντινὴ Μακεδονία 324-1430 μ.Χ., Thessalonica, 1995, pp. 321-344.

origin (3). Deeply rooted in medieval philosophy, the gestures of the holy were often included in the royal imagery, stressing manifest exertion of divine power towards chosen royal personages (4).

Symbols, such as the Hand of God emerging from an arc of Heaven and an aureole painted behind the ruler's head, were understood by beholders as an allusion to the divine origin of the ruler's power, referring at the same time to his anointment with a holy chrism. Accordingly, coronation scenes especially were formulas intended to demonstrate a divine right to rule and the messianic character of the ruler (5). Therefore, royal images were not seen only as personal representations of specific rulers, but also as a picture of general truth and dynastic legitimacy (6). The sym-

(3) For Hand of God see : A. GRABAR, *Christian Iconography. A Study of its Origin*, Princeton, 1968, p. 40 ; A. WEYL CARR, A. KAZHDAN, *Hand of God, in ODB*, 2, p. 901. See recently published : B. PENKOVA, *Darstellungen der Hand Gottes in der Kirche von Bojana*, in *Problemi na izkustvoto, Izvânreden broi*, (1998), pp. 11-16 (in Bulgarian).

(4) A. GRABAR, *Christian Iconography*, pp. 7-85 et passim ; M. MCCORMICK, *Imperial Cult*, in *ODB*, 2, pp. 989-990.

(5) M. BLOCH, *The Royal Touch : Sacred Monarchy and Scrofula in England and France*, London, 1973, pp. 112-116. For gestures in general see : B. KÖTTING, *Geste und Gebärde*, in *RAC*, II, cols. 898-900 ; K. WESSEL, *Gesten*, in *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, II, Stuttgart, 1971, cols. 766-783 ; E. BAKALOVA, *Function and Symbolism of the Gesture in Medieval Art*, in *Izkustvo*, 5 (1989), pp. 2-9 (in Bulgarian) ; J.-C. SCHMITT, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, 1990 ; A. CUTLER, A. KAZHDAN, *Gestures*, in *ODB*, 2, pp. 849-850.

(6) For the general account see : A. GRABAR, *L'Empereur dans l'art byzantin*, London, 1971 ; P. MAGDALINO, R. NELSON, *The Emperor in Byzantine Art of the Twelfth Century*, in *BF*, 8 (1952), pp. 123-183 ; E. BAKALOVA, *Ktitorskite portreti na car Ivan Aleksander kato izraz na političeskata i religioznata ideologia na epohata*, in *Problemi na izkustvoto*, 4 (1985), pp. 45-57 ; C. JOLIVET-LEVY, *L'image du pouvoir dans l'art byzantin à l'époque de la dynastie macédonienne (867-1956)*, in *Byz.* 57 (1987), pp. 441-447 ; M. MCCORMICK, *Eternal Victory : Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Cambridge, 1986 ; I. KALAVREZOU, *Portraits and Portraiture*, in *ODB*, 3, pp. 1702-1706 ; G. DAGRON, *Empereur et prêtre. Etude sur le "césaropapisme" byzantin*, Paris, 1995 ; H. MAGUIRE, *Davidic Virtue : The Crown of Constantine Monomachos and Its Images*, in *Jewish Art*, 23/24 (1997/98), pp. 117-123 ; J. OTT, *Krone und Krönung : die Verheissung und Verleihung von Kronen in der*

bols and gestures that will be analyzed in this article are found both in religious and portrait scenes, thus proving that the same pictorial language was used for both sacred and profane. What was used to designate the divine, was exactly the same denoting the royal, from stylized frontal postures and imperial gestures to surrealistic symbolism of aureoles.

Bright discs painted behind the heads of saints were also regularly used to represent royal figures. But quite often aureoles had decisive role in denoting special personalities in the royal imagery. To distinguish someone more important from others in the portrait scenes was mostly achieved by including or excluding the aureole, as shown by the famous miniature in the manuscript given by Manuel II Palaiologos to the Abbey of St-Denis, now in the Bibliothèque Nationale in Paris (7). Here imperial portraits of the *family of Manuel II Palaiologos* reveal that the aureoles were put only behind the heads of the emperor, the empress and the heir to the throne. The emperor's minor children were depicted without nimbi. The same can be seen in the *Nemanide Genealogy Tree* in Dečani, Serbia, where only the most important members of the dynasty have aureoles (8). The origin of this symbolic usage of the nimbi probably springs from religious iconography. Christ's Parable of the Pharisee and the Publican (Fig. 1), illustrated in the Resava monastery may finely demonstrate it (9). The message of the parable is instantly sent by an aureole placed only behind the Publican's head as the two leave the temple, showing that it was only him who received God's grace. In some other illustrations of the same story the nimbus is missing (e.g. Gračanica and Dečani) (10). By excluding the aureole the point of the parable in these

Kunst von der Spätantike bis um 1200 und die geistige Auslegung der Krone, Mayence, 1998.

(7) I. SPATHARAKIS, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, Leiden, 1976, pp. 139-144, fig. 93.

(8) For the Nemanide genealogy tree in Dečani see : D. VOJVODIĆ, *Portraits of Rulers, Church Dignitaries and Patricians*, in *Mural Painting of Monastery of Dečani. Material and Studies*, ed. V. J. DJURIĆ, Belgrade, 1995, p. 295 (in Serbian). For the Nemanide genealogy trees in general see : E. HAUSTEIN, *Der Nemanjidenstammbaum. Studien zur mittelalterlichen serbischen Herrscherikonographie*, Bonn, 1985.

(9) B. TODIĆ, *Monastery of Resava*, Belgrade, 1995, p. 122 (in Serbian).

(10) For Gračanica see : B. TODIĆ, *Gračanica. La peinture murale*, Belgrade, 1988, pp. 85, 96, 158, 184 ; B. ŽIVKOVIĆ, *Gračanica. Les dessins des*

FIG. 1. — Parable of the Pharisee and the Publican. Resava 1418

two churches is not as clear as in the Resava example (11). Also, in the famous London Psalter (Add. 19.352), in the illustration of the *Psalm*

fresques, Belgrade, 1989, pl. III/11. For Dečani see : M. MARKOVIĆ, *Cycle of Christ's Public Ministry*, in *Mural Painting of Monastery of Dečani. Material and Studies*, p. 141 ; V. R. PETKOVIĆ, Dj. BOŠKOVIĆ, *Monastery of Dečani*, II, Belgrade, 1941, p. 40, pl. CCXXXIII (all in Serbian).

(11) For iconography of the parable see : R. OSTENECK, *Pharisäer und Zöllner*, in *Lexikon der christlichen Ikonographie*, 3, Rome-Freiburg-Bâle-Vienna, 1970, pp. 425-426.

XIII (XIV) 1-6 the just man was depicted haloed but the unwise was not ([12]).

Inclusion or exclusion of aureoles was also used to stress the hierarchy of the figures depicted, as shown in tiny enamelled plaques from the *Holy crown of Hungary*. Here aureoles were put only behind heads of the Byzantine emperor Michael VII and his son Constantine. On the other hand, Hungarian king Geza I was deprived of this sacred mark. Being only a king, Geza was entitled to different insignia ([13]).

It is also known that various forms of nimbi were used to designate distinct categories of figures. Accordingly, in early Christian period the saints were represented with circular aureoles, while the laymen and priests were depicted with rectangular ones ([14]). However, different colour of aureoles sometimes also served to distinguish important figures, as seen in a miniature from the so-called "Imperial Menologion" from Sinai (gr. 183), showing the *Martyrdom of St Alexios Man of God* ([15]). The miniaturist painted a golden aureole behind the saint's head, emphasizing his sainthood, but behind the emperor's only a blue one. We can see the same instruments adopted in the famous Menologion of Basil II, in a miniature showing the *Transfer of the relics of St John Chrysostom*, where a hierarch has a golden nimbus, and the emperor a dark green one ([16]). Additional evidence of this practice is seen in the monastery of Žiča, in Serbia. In the fresco illustrating the *Last Supper* Judas was differentiated from other apostles by the darkened colour of his nimbus ([17]).

Distinction in status between figures in the royal iconography was achieved in exactly the same way. This can be exemplified by a fresco from the Rudenica monastery, in Serbia (Fig. 2). There the *royal portraits*

(12) S. DER NERSESSIAN, *L'illustration des psautiers grecs du moyen âge, II. Londres, Add. 19.352*, Paris, 1970, fig. 23, fol. 12. v.

(13) For colour plate see : H. MAGUIRE, *Images of the Court*, in *The Glory of Byzantium. Art and Culture of the Middle Byzantine Era A.D. 843-1261*, ed. H. C. EVANS and W. D. WIXOM, New York, 1997, p. 187.

(14) For excellent examples from the church of St Demetrius in Thessaloniki see : V. N. LAZAREV, *Istoria vizantijskoi zhivopisi*, Moscow, 1986, pl. 39-44.

(15) For colour plate see : *The Glory of Byzantium*, p. 101.

(16) For colour plate see : Ch. SCHUG-WILLE, *Byzanz und seine Welt*, Baden-Baden, 1967, p. 172.

(17) As stated in : M. ČANAK-MEDIĆ, B. TODIĆ, *Monastery of Žiča*, Belgrade, 1999, p. 41 (in Serbian).

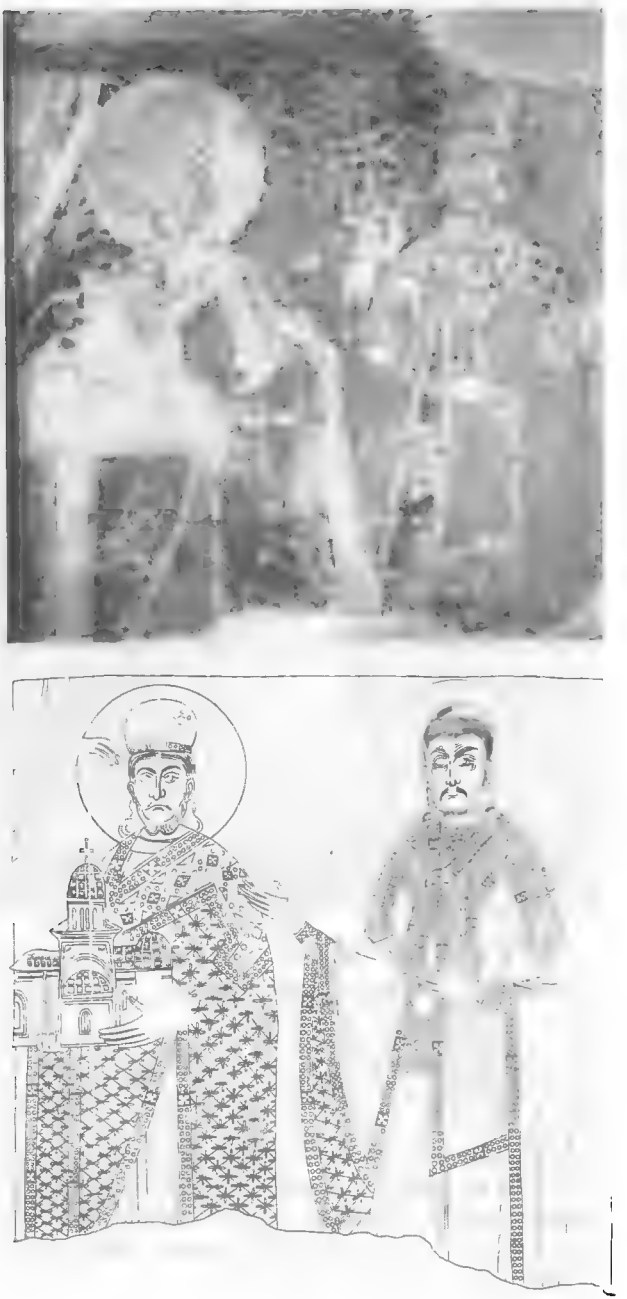


FIG. 2. — Portraits of Despot Stefan and his brother Vuk. Rudenica *ca.* 1405

comprise two figures representing the ruling brothers, Stefan and Vuk of the Lazarević dynasty ([18]). Stefan, being the elder son of the Holy Prince Lazar killed in the Battle of Kosovo, already had a despotic title at the time, while his younger brother Vuk had only a modest title of *gospodin*. That is why the golden nimbus was painted only behind the head of the former, who was the *primus*. Behind the head of the latter we see a dark blue nimbus, hardly discernible in the identically coloured fresco background, showing that he was only a co-ruler. A similar solution was applied in a mosaic in Nea Moni, Chios, but with different intentions. There, in the *Anastasis* fresco, we find the prophet David accompanied by his son Solomon having the features of the Byzantine emperor Constantine IX Monomachos, the monastery's founder. The prophet was distinguished with a red aureole, while the "emperor" only by a grey one. In that way probably Constantine Monomachos was to be conceived as the New Solomon ([19]).

Quite contrary to the known byzantine models a number of royal portraits in Balkan medieval art show asymmetric rendering of the semicircles representing sky with the Hand of God or Christ's bust. Such a practice, for instance, is found in the monasteries of *Ravanica* ([20]) and *Ljubostinja* ([21]) in Central Serbia. There, in both cases Christ, blessing from inside the semicircular sky was obviously painted closer to the male ruler. In the monastery of *Dobrun*, Republic of Srpska (Bosnia and Herzegovina), Christ's hand is also depicted nearer to the male ruler, almost touching him ([22]). Why did painters make such deviations ? Did

(18) D. Vojvodić, *Portraits des despotes serbes en qualité de souverains*, in *Monastery of Resava. History and Art*, Despotovac, 1995, pp. 65-67, fig. 1 (in Serbian).

(19) Already noted in D. Mouriki, *The Mosaics of Nea Moni on Chios*, I, Athens, 1985, pp. 136-139. For an excellent colour plate also see : V. N. Lazarev, *Istoria vizantijskoi zhivopisi*, pl. 151.

(20) B. Cvetković, *Nouvelle contribution aux recherches sur la composition de ktitor à Ravanica*, in *Saopštenja*, 26 (1994), pp. 37-51, fig. 3 ; M. Belović, *Ravanica. History and Paintings*, Belgrade, 1999, pp. 50-55, pl. II (both in Serbian).

(21) Sv. Radojčić, *Portraits of Serbian Rulers in the Middle Ages*, Belgrade, 1996, pp. 66-67, pl. VIII ; S. Djurić, *Ljubostinja*, Belgrade, 1985, pp. 90-92, pl. IV (both in Serbian).

(22) Sv. Radojčić, *Portraits of Serbian Rulers in the Middle Ages*, pl. VI.

they do it deliberately or not ? Or was it a deviation at all ? Knowing the nature and the slow process of the fresco painting mastery, possible inaccuracies in the preparation of the ground schemes must certainly be ruled out ([23]). Therefore, uncommon solutions mentioned above may have been used to emphasize only the ruler himself, but not his wife. Such a conclusion might be reinforced having in mind medieval conception of sexes ([24]). The practice was already noted in Byzantine imperial portraits, with Christ turning his head towards the emperor, which was the way to stress the emperor's more important status ([25]).

A similar, but more complex situation is found in the royal composition in the Episcopal church of Arilje with the famous *portraits of the brother kings* Stefan Uroš II Milutin on the left, and Stefan Dragutin on the right (Fig. 3) ([26]). Both of them were rulers of Serbia, the former being the latter's heir. Here we see the younger, Milutin, as the ruling king with all royal insignia and the elder, Dragutin, as the ex-king and founder of the cathedral, bearing the model of the church in his hands. They are depicted under Christ's bust blessing the two of them from inside the segment of the sky. But the close reading of Christ's bust would reveal that the painter managed to emphasize the Lord's right hand blessing the actual ruler, by making the right arm more stretched than the left one, which is directed to the ex-king. It should also be noted that in the famous imperial portraits of John II Comnenus and his son and co-ruler Alexius, from the *Vatican. Urb. Gr. 2*, Christ's right foot directly rests upon the emperor's body, stressing John's leading position ([27]).

The Arilje cathedral offers one more example, which is perhaps the most unusual one. Amongst the number of historical figures in this

(23) M. MEDIĆ, *Old Painters' Manuals*, Belgrade, 1999 (in Serbian).

(24) *The Lexicon of Serbian Middle Ages*, ed. S. ĆIRKOVIĆ and R. MIHALJČIĆ, Belgrade, 1999, pp. 189-191 (in Serbian).

(25) I. KALAVREZOU, *Irregular Marriages in the Eleventh Century and the Zoe and Constantine Mosaic in Hagia Sophia*, in *Law and Society in Byzantium : Ninth-Twelfth Centuries*, ed. A. E. LAIOU and D. SIMON, Washington, 1994, pp. 241-259.

(26) For Arilje portraits see S. PETKOVIĆ, *Arilje*, Belgrade, 1965, p. IV, fig. 3 ; M. ČANAK-MEDIĆ, *St Achillius in Arilje*, Belgrade, 1982, p. 32 ; Sv. RADOJČIĆ, *Portraits of Serbian Rulers in the Middle Ages*, pp. 33-34 (all in Serbian).

(27) For a colour plate : *Glory of Byzantium*, t. 144, p. 209. Also see : I. SPATHARAKIS, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, pp. 79-83.

FIG. 3. — Portraits of King Milutin, King Dragutin and Queen Katelina. Arilje 1296

church there are also *portraits of king Dragutin's sons* – Vladislav, the elder and Urošic, the younger on the east wall of the narthex (Fig. 4). Both of them raise hands in prayer towards Christ's bust incorporated in the semicircular segment of the sky. It is of the major importance to note that the semicircle containing Christ's bust distinctly overlaps only Vladislav's aureole. Such an extraordinary rendering of Vladislav's portrait needs an explanation. It may be found in historical sources of the

FIG. 4. — Portraits of Princes Vladislav and Urošic. Arilje 1296

period. According to the dynastic contract between the two brother kings, after Milutin's reign had come to an end the heir to the throne was to become Dragutin's elder son Vladislav ([28]). In conformity with this, the very agreement between the brothers obviously matched Vladislav's portrait in the Arilje cathedral. Although an extremely unusual way to emphasize someone's special importance, it was undoubtedly understood amongst beholders of the time. Otherwise, a portrait like this would have never been painted.

(28) M. DINIĆ, *Les relations entre le roi Milutin et son frère Dragutin*, in *Zbor.* 3 (1955), pp. 49-82 (in Serbian).

The origins of this unprecedented solution may derive from the religious iconography. Medieval illustrations of the Old Testament story of *Cain and Abel* give persuasive grounds for such contaminated iconography. The Dečani fresco (Fig. 5) ([29]) or Monreale mosaic ([30]), the both showing Lord respecting Abel and his offering, present analogous solutions, with God's mercy falling only to the *right* side ([31]). In cult literature of medieval Serbia ([32]) there are corresponding passages where several royal personages are compared to Abel indeed, in their sincere loving of Christ ([33]). Are we, therefore, entitled to assume that Vladislav's portrait in Arilje may be looked at as a figure of a New Abel, the one granted with God's mercy ? ([34]).

The semicircle that overlaps the aureole can also be found in the Bačkovo ossuary chapel. There we find the famous portrait of the Bulgarian *czar Ivan Alexander*, whose nimbus is largely screened by the

(29) See : *Mural Painting of Monastery of Dečani*, fig. 2, p. 331.

(30) See : O. Demus, *The Mosaics of Norman Sicily*, London, 1950, pl. 98 A ; E. Borsook, *Messages in Mosaic. The Royal Programmes of Norman Sicily 1130-1187*, Woodbridge, 1998, figg. 88-89.

(31) Similar examples : for Capella Palatina, Palermo see : O. Demus, *The Mosaics of Norman Sicily*, pl. 29 B ; for San Marco, Venice see : Idem, *The Mosaics of San Marco in Venice*. Vol. II, Chicago, 1984, pl. 134, 137-139 ; for Suzdal, Russia see : S. Gabelić, *Cycles of the Archangels in Byzantine Art*, Belgrade, 1991, p. 62 (in Serbian) ; for San Vitale, Ravenna and San Apollinare, Classe see : Dj. Stričević, *The Iconography of the Compositions Containing Imperial Portraits in San Vitale*, in *Starinar n.s.*, 9-10 (1959), pp. 71-72, figg. 4-5 (in Serbian) ; L. Mirković, *Les mosaïques des basiliques ravennates*, in *Zbor.* 9 (1966), p. 277, fig. 7 (in Serbian).

(32) V. J. Djurić, *Slika i istorija u srednjovekovnoj Srbiji*, in *Glas SANU*, 338, knj. 3 (1983), pp. 117-133.

(33) Quotations from Old Serbian vitae : Domentijan, *Život Svetoga Save i Život Svetoga Simeona*, Belgrade, 1988, pp. 91, 289, 308 ; Teodosije, *Žitija*, Belgrade, 1988, p. 160 ; Teodosije, *Službe, kanoni i Pohvala*, Belgrade, 1988, p. 176 ; Danilo Drugi, *Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih*, Belgrade, 1988, p. 98.

(34) For similar examples in medieval portrait painting see : V. J. Djurić, *Le nouveau Joasaph*, in *CA*, 33 (1985), pp. 103-106 ; I. M. Djordjević, *Saint Siméon Nemanja comme nouveau Joasaph*, in *Leskovački zbornik*, 33 (1993), pp. 159-166 (in Serbian).

semicircular sky containing busts of the Virgin and Christ ([35]). Two angels putting the crown on the emperor's head imply that the whole arrangement with Christ and the Virgin alluded to the divine power of Ivan Alexander, ruler of all Bulgarians and Greeks, who was the new ktitor of the Petritzoni monastery dedicated to Virgin Mary ([36]).

A similar solution can be seen at the Lesnovo monastery, in the renowned portraits of *Stefan Dušan*, the emperor of Serbia, and his family (Fig. 6) ([37]). Here, too, we see the emperor's aureole slightly overlapped by Christ's mandorla. But here, one is encountered with another significant metaphor. It is most probably an allusion not only to the divine origin of the ruler's power, but also the one inferring direct comparison between the celestial and terrestrial lord. A closer analysis shows that the Lesnovo royal portraits express the widespread conviction of the emperor's being Christ's earthly representative. Two obvious hints lead to this conclusion : firstly, the emperor's features astonishingly resemble those of Christ ([38]) ; and secondly, Christ sends crowns only to Empress Jelena and Prince Uroš, while forming a vertical line with the Emperor himself ([39]). The fact that the emperor's aureole overlaps Christ's mandorla and the fact that only lateral figures are being crowned suggest direct comparison between the Emperor and Christ. Identical symbolism was attained in the *Genealogy Tree* of the Dečani monastery, where we see analogous vertical lineage consisted of sacred members of the Nemanide dynasty ([40]).

Several uncommon gestures from the Balkan iconography deserve close attention too. It seems that their origin may be traced back to the gestures of Christ crowning rulers or embracing saints and donors ([41]).

(35) E. BAKALOVA, *Bachkovo Ossuary Chapel*, Sofia, 1977, pp. 164-165 (in Bulgarian).

(36) E. BAKALOVA, *Ktitorskite portreti na car Ivan Aleksander kato izraz na političeskata i religioznata ideologia na epohata*, p. 49.

(37) S. GABELIĆ, *The Monastery of Lesnovo. History and Painting*, Belgrade, 1998, p. 168 (in Serbian).

(38) Already noticed in : Sv. RADOJČIĆ, *The Portraits of Serbian Rulers*, p. 92.

(39) See : S. GABELIĆ, *The Monastery of Lesnovo*, p. 168.

(40) D. VOJVODIĆ, *Portraits of Rulers, Church Dignitaries and Patricians*, pp. 294-297.

(41) S. DJURIĆ, *Svetiteljev zagrljaj - istorija teme do XII veka*, in *Godišnik na S.U. "Sv. Kliment Ohridski". Centür za Slavyano-vizantijski proučvaniya*

FIG. 5. — Cain and Abel. Dečani *ca.* 1340.

FIG. 6. — Royal portraits. Lesnovo 1349.

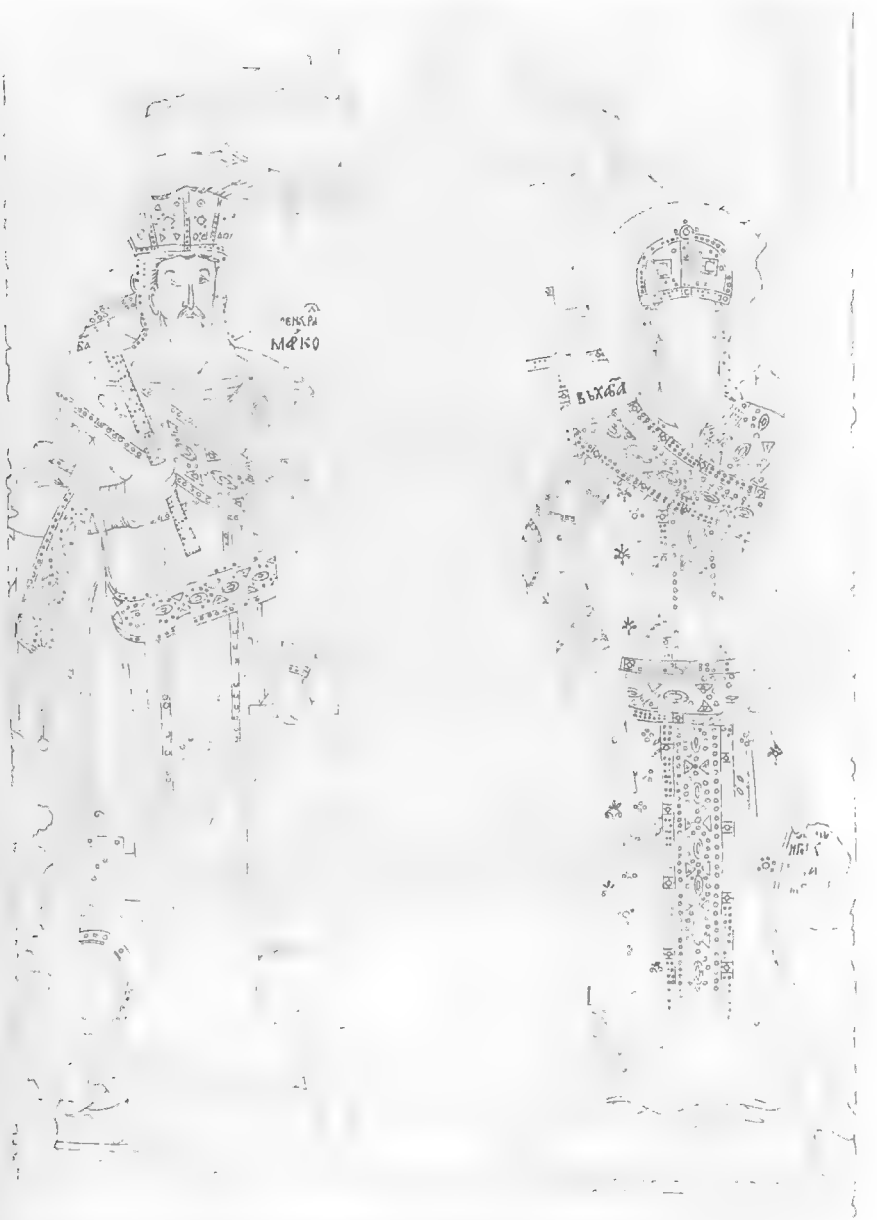


FIG. 7. — Portraits of King Marko and of King Vukašin. Prilep *ca.* 1372.

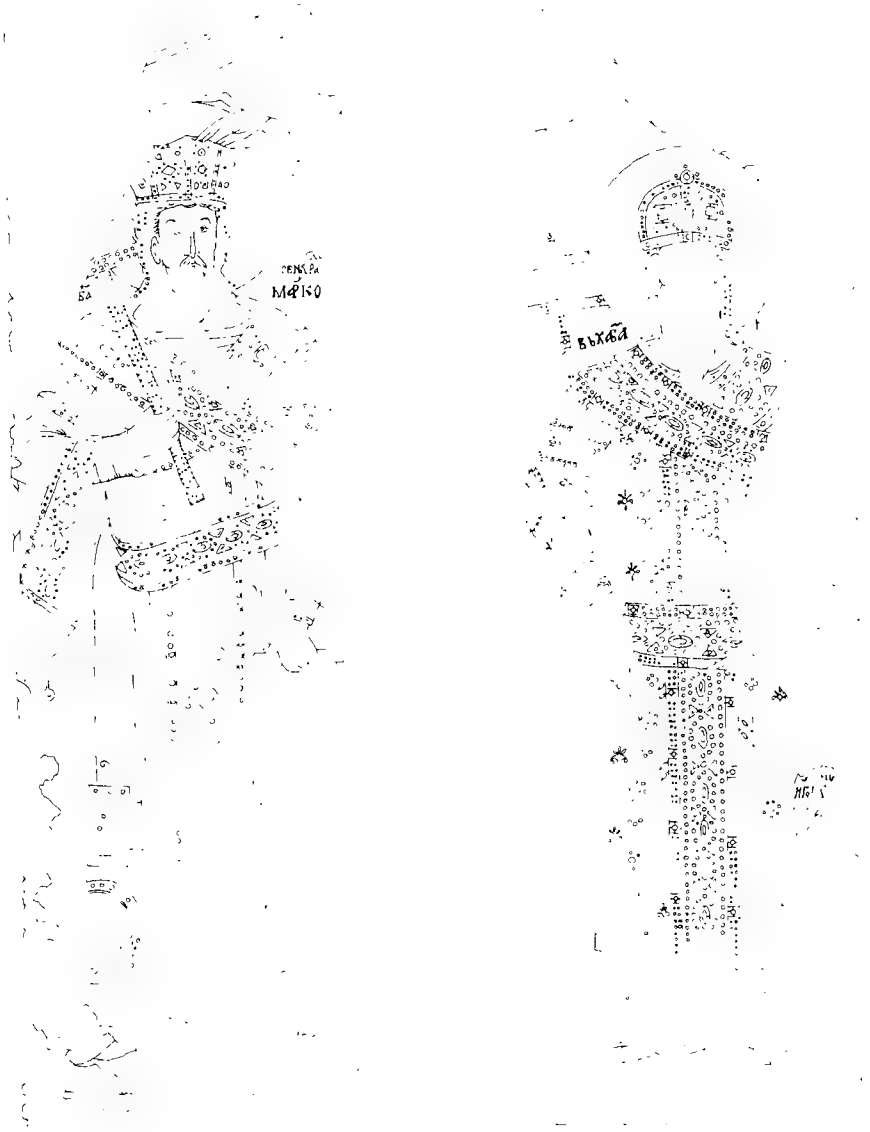


FIG. 7. — Portraits of King Marko and of King Vukašin. Prilep *ca.* 1372.

Although an obsolete gesture for the late medieval period, the motive of the saint embracing the donor can be seen, for example, in the monastery of Dečani (portrait of the *noble George Ostouša Pećpal* being embraced by St George) ([42]) or in the funeral chapel in the village of Staničenje (portrait of the *noble Constantine* being embraced by St Nicholas) ([43]). Perhaps the most curious gestures are found in imperial portraits from the sanctuary of the southern chapel in Dečani. Here we find the family portraits of the emperor Stefan Dušan in the *last episode of the Akathistos cycle* ([44]). With their only child, the minor prince Uroš between them, Emperor Dušan is depicted placing his left hand literally on the prince's aureole, while Empress Jelena is shown holding young child's left shoulder with her right hand. Such uncommon gestures may be understood in terms of a humane and tender relationship between parents and their only child. But the technical execution of the emperor's gesture especially leaves us in doubt, suggesting intended symbolism.

A somewhat similar example is found in the portraits on the western wall of the southern chapel in Dečani. Here again we have figures of *Empress Jelena, her minor son prince Uroš and his halfbrother Simeon* ([45]). The Empress is represented putting her right hand behind her son's head, obviously stressing her son's position as the future legitimate heir to his father's throne. Almost identical gestures are found in the *donors' composition* in the Psača monastery, where female members are shown touching the heads of the youngest ([46]), but also on an initial in the

"Ivan Duičev", 88 (7) 1995, Sofia, 1999, pp. 85-94 ; V. J. DJURIĆ, *Svetiteljev zagrljaj u slikarstvu vizantijskog sveta od XII do XIV veka*, in *eodem*, pp. 95-103.

(42) B. POPOVIĆ, *The Pećpal Family Chapel*, in *Mural Painting of Monastery of Dečani*, pp. 451-452 (in Serbian) ; D. VOJVODIĆ, *Portraits of Rulers, Church Dignitaries and Patricians*, pp 282-284.

(43) S. GABELIĆ, *A Contribution to the Insight into the Paintings of St. Nicholas' Church near Staničenje*, in *Zograf*, 18 (1987), pp. 22-35 (in Serbian).

(44) G. BABIĆ, *The Akathistos of the Virgin*, in *Mural Painting of Monastery of Dečani*, pp. 157-158, fig. 13.

(45) D. VOJVODIĆ, *Portraits of Rulers, Church Dignitaries and Patricians*, pp. 265-275, fig. 15.

(46) See : I. M. DJORDJEVIĆ, *The Wall Paintings of the Serbian Nobility of the Nemanide Era*, Belgrade, 1994, fig. 36, pl. 21 (in Serbian). See also Z. RASOLKOSKA-NIKOLOVSKA, *Sur les portraits historiques à Psača et sur l'époque de leur réalisation*, in *Zograf*, 24 (1995), pp. 39-52, figg. 5-6, 17, 19 (in Serbian).

FIG. 8. — St Thomas' Incredulity. Meteora *ca.* 1385.

Petropolis Psalter Gr. 214, with miniature imperial figures forming the letter M ([47]). Although the warm emotional relationship between the parents and their children is detectable here (as is the case of *portraits* from the Gospels of Queen Keran, now in Jerusalem) ([48]), the gestures involved are certainly drawn from the iconography of the crowning

(47) V. N. LAZAREV, *Istoria vizantijskoi zhivopisi*, pl. 224 ; I. SPATHARAKIS, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, pp. 36-37.

(48) For colour plate see : *The Glory of Byzantium*, p. 355.

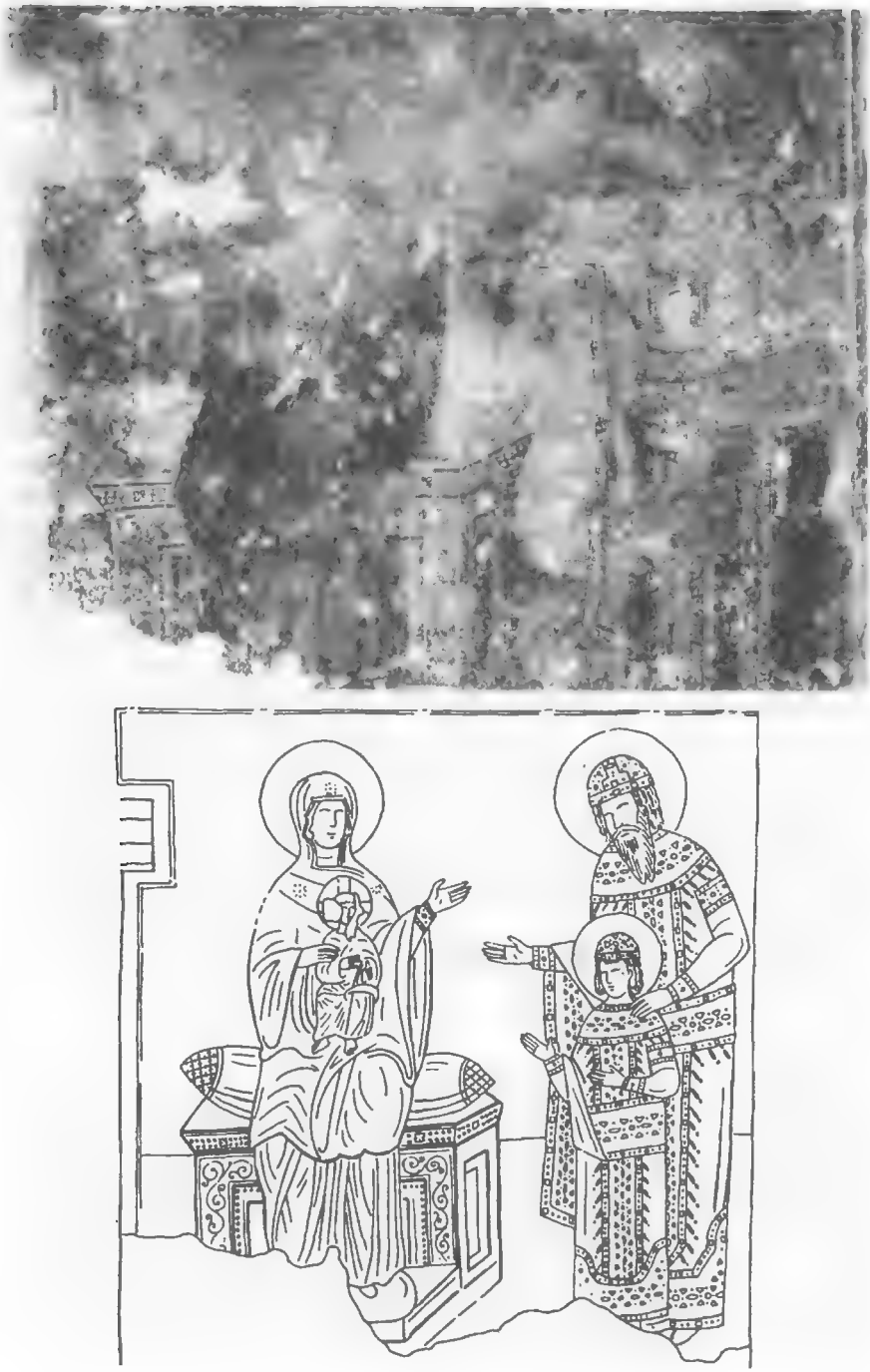


FIG. 1. – Le roi Uroš et le jeune roi Dragutin devant la Vierge à l'Enfant, Sopoćani, narthex, 1272-1276.

FIG. 2. – Mission des apôtres, Communion et Évêques officiant (avec les archevêques serbes Arsenije et Sava II), Sopoćani, sanctuaire, 1272-1276.

FIG. 3. – Communion, Incrédulité de Thomas et Évêques officiant (l'avant-dernier, saint Sava Ier), Sopoćani, sanctuaire, 1272-1276.

investiture. The evidence can be found on royal imagery from St Archangels' church in Prilep, now in Macedonia. There we find *double portraits of kings* Marko and Vukašin of the Mrnjavčević dynasty (Fig. 7). After Vukašin had perished in the Marica battle, Marko inherited his father's throne. St Archangels' church was painted at the time of Marko's coronation. Above the southern door he was depicted being crowned by the Hand of God from above – the holy touch included – while his father, the late king was portrayed only being blessed by God ([49]).

One of the most interesting examples of unusual treatment of the holy touch would be the icon of *St Thomas' Incredulity*, now in the Meteora monastery of Transfiguration, painted in memory of the late Epirote despot Thomas Preljubović (Fig. 8) ([50]). Here we find, amongst the figures of apostles, the portrait of his wife, basilissa Maria Angelina Doukaina Palaiologina, depicted in her imperial robes, with Christ exposing his wounds to St Thomas. The painter inserted into a religious theme a secular detail by putting together two canonically distinctive parts. The explanation is easily revealed by Christ's gesture : while raising his right hand to show his wounds, he reaches the crown of basilissa and with such a gesture the painter directly connects Divine with royal. The aim is recognizable at once : since the basilissa ordered the painting of the icon as a votive offering for her late husband, Christ's holy touch most likely signified that her own prayers would also be accepted.

The originality of the selected examples prove the importance of the messages and ideas often treated in the Balkan royal imagery, such as dynastic ideology, problems of inheritance, devotional practices etc. Although at some points the artists' real intentions must remain questionable, the analyzed examples elaborate in their own way the multifarious ties between Christianity and Royalty. Certain historical or ideological concepts were thus given special importance, here and there revealing facts otherwise proved by written sources.

Regional Museum, Jagodina (Serbia). Branislav CVETKOVIĆ.

(49) Sv. RADOJČIĆ, *Portraits of Serbian Rulers in the Middle Ages*, pp. 62-64, pl. 54.

(50) P. MIJOVIĆ, *Les icônes avec les portraits de Toma Preljubović et de Marie Paléologine*, in *Zbornik za likovne umetnosti Matice Srpske*, 2 (1966), pp. 185-194, fig. 4 (in Serbian) ; D. VOJVODIĆ, *Portraits des despotes serbes en qualité de souverains*, figg. 5, 6.

LA CONTRIBUTION DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE À LA COMPOSITION DES *GEOPONICA*

Les *Geoponica* ou *Περὶ γεωργίας ἐκλογαί*, compilation datant du milieu du Xe s. (1), abordent des thèmes ayant trait à l'agriculture – agronomie au sens large, et regroupent des informations relatives à la culture et autres domaines annexes : élevage, médecine vétérinaire, apiculture, pisciculture, chasse, et à tout ce que des gens vivant et travaillant à la campagne doivent savoir. L'ouvrage comprend également des références complémentaires à des sujets connexes extrêmement variés : astronomie, mythologie, magie, médecine, mais également recettes de parfums, de vins ou de mets (2), par exemple. La compilation se base sur l'œuvre de Cassianus Bassus (VIe s. après J.-C.), composée essentiellement d'anthologies plus anciennes d'écrits antiques (3).

(1) *Geoponica sive Cassiani Bassi scholastici De re rustica eclogae*, éd. H. BECKH, Lipsiae 1895 et édition anastatique 1994 (dorénavant *Geoponica)*.

(2) Cfr par ex. *Geoponica* K΄, 46, la recette du fameux *γάρος*, la sauce à base de poissons, particulièrement appréciée.

(3) On considère que l'ouvrage de Cassianus s'articule essentiellement autour du *Περὶ γεωργίας ἐκλογαί* de Didyme d'Alexandrie (Ier s. av. J.-C.-Ier s. après J.-C.) et de la *Συναγωγὴ γεωργικῶν ἐπιτηδευμάτων* de Οὐινδάνιος Ἀνατόλιος- Ouindanios Anatolios (IVe s.). Pour un inventaire des auteurs qui figurent dans les anthologies et notamment pour la graphie correcte de leurs noms, cfr le prologue de l'édition et notamment *Geoponica* pp. V-XXXVII, ainsi que E. FEHRLE, *Richtlinien zur Textgestaltung der griechischen Geoponica*, *Sb. Heidelb. Ak. Wiss., phil.-hist. Kl.* 1920 et du même auteur, *Studien zu den griechischen Geoponikern*, Leipzig-Berlin, 1920. Cfr également E. LIPSIK, *Geoponiki. Vizantijskaja selskochozjajstvennaja enciklopedija X veka*, Moscou-Leningrad, 1960. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I-II, Munich 1978, tome II pp. 273-275 (dorénavant HUNGER, *Profane Literatur*) ainsi que P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris 1971, pp. 288-292 (dorénavant LEMERLE, *Humanisme*) et dans l'édition grecque, où le texte est traduit et

L'utilité pratique des *Geoponica* a contribué à ce que le texte soit conservé en un nombre considérable d'exemplaires, à la fois en grec et dans des versions étrangères (4). Le début de l'ouvrage a été conservé corrompu et son titre exact n'est pas connu. C'est pourquoi l'intitulé de l'édition que nous utilisons présente, à tort, Cassianus Bassus comme rédacteur (5), passant entièrement sous silence une quelconque contribution de Constantin Porphyrogénète, auquel d'habitude on attribue simplement l'idée de la création des *Geoponica* (6). Un bref texte initial qui dans l'édition dont nous disposons est présenté comme un προοίμιον-préambule pourrait être d'un recours sérieux. Ce texte en parlant des *Geoponica* devient un éloge de l'empereur. La renaissance de la vie intellectuelle pendant son règne est présentée comme un succès personnel. Son œuvre est jugée équivalente à celle de Constantin le Grand et même supérieure à l'œuvre d'autres empereurs fameux dans le domaine des constructions et des victoires. Les *Geoponica* sont célebres en tant que produit intellectuel en soi, mais également en tant que guide sur des questions pratiques liées à la survie et même à la qualité de la vie (*βιωφελῆ*). Leur création est notamment attribuée au fait que l'empereur aime la beauté (*φιλόκαλος*) et le genre humain (*φιλάνθρωπος*) (7). Le plus important est que dans ce texte d'introduction on ne fait état d'aucun autre créateur du traité en dehors de Constantin. Au contraire y est décrite avec précision la méthode de travail, la compilation, sa méthode personnelle reconnue, qui en cet ouvrage se présente bien réussie à cause du génie personnel de l'empereur : *τὰ διαφόροις τῶν παλαιῶν μετὰ*

revu, *Ὁ πρῶτος βυζαντινός οὑμανισμός*, Athènes 1985, pp. 264-268. Le dernier ouvrage contient une présentation plus détaillée des problèmes posés à propos de *Geoponica* : compilateur, date de compilation, état des manuscrits, etc.

Composées au xe s. après J.-C., les *Geoponica* regroupent des pages choisies d'auteurs de l'antiquité et de l'antiquité tardive, comme Zoroastre (628-551 av. J.-C.), Varon (Ier s. av. J.-C.), Diophane (Ier s. av. J.-C.), Didyme (Ier s. av. J.-C. ou apr. J .-C.), Pamphile (2e moitié du Ier s. av. J.-C.), Damigéron (IIe s. après J.-C.), Apulée (IIe s. après J.-C.), Οὐινδάνιος Ἀνατόλιος- Ouindanios Anatolios (IVe s. après J.-C.).

(4) Cfr HUNGER, *Profane Literatur*, *op. cit.*, et LEMERLE, *Humanisme*, p. 290 n. 66 et p. 292.

(5) Cfr les réticences de LEMERLE, *Humanisme*, pp. 291-292.

(6) Cfr HUNGER, *Profane Literatur*, *op. cit.*, et LEMERLE, *Humanisme*, p. 288.

(7) Cfr *Geoponica*, προοίμιον, 10.

πάσης ἐπιμελείας καὶ πείρας ἐξευρεθέντα ...μεγέθει φύσεως καὶ βάθει φρενῶν εἰς ἓν συλλεξάμενος, κοινωφελὲς ἔργον τοῖς πᾶσι προτέθεικας (8). Enfin, il n'y a aucun indice suggérant que le rédacteur de cette notice initiale puisse être le rédacteur des *Geoponica*, comme on l'a supposé jusqu'à présent (9). Il paraît donc logique et vraisemblable qu'il salue tout simplement la création de l'ouvrage. D'après toutes ces observations, il devient nécessaire de déterminer de nouveau le compilateur et de concrétiser le genre et le degré de contribution personnelle du Porphyrogénète.

Même si le texte introductif, que nous venons d'examiner, n'existait pas, le caractère *encyclopédique* de la «table des matières» des *Geoponica* fait immédiatement penser à l'époque et à la personne de Constantin VII, comme inspirateur du traité. La langue des textes antiques, adaptée à la langue du milieu du Xe siècle (10), est aussi un procédé conforme aux choix personnels de Constantin, exprimés dans le *De cerimoniis aulae byzantinae* et dans le *De administrando imperio* par lui-même (11).

(8) Cfr *Geoponica*, προοίμιον, 7.

(9) Cfr LEMERLE, *Humanisme*, p. 291.

(10) Cfr HUNGER, *Profane Literatur*, *op. cit.*

(11) Cfr respectivement *ὡς ἂν σαφῆ καὶ εὐδιάγνωστα εἶεν τὰ γεγραμμένα, καὶ καθωμιλημένῃ καὶ ἁπλουστέρᾳ φράσει κεχρήμεθα καὶ λέξεσι ταῖς αὐταῖς καὶ ὀνόμασι τοῖς ἐφ' ἑκάστῳ πράγματι πάλαι προσαρμοσθεῖσι καὶ λεγομένοις* ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΟΥ, *Ἔκθεσις τῆς βασιλείου τάξεως*, éd. I. REISKE t. I-II Bonn 1829-1830 (*CSHB*) – connu sous le titre *De cerimoniis aulae byzantinae* – (dorénavant *De cerimoniis*) 5, 2-6 ; *εἰ δὲ σαφῆ καὶ κατημαξευμένῳ λόγῳ καὶ οἷον εἰκῇ ῥέοντι πεζῷ καὶ ἁπλοϊκῷ πρὸς τὴν τῶν προκειμένων ἐχρησάμην δήλωσιν, μηδὲν θαυμάσῃς υἱέ. Οὐ γὰρ ἐπίδειξιν καλλιγραφίας ἢ φράσεως ἠττικισμένης καὶ τὸ διηρμένον διογκούσης καὶ ὑψηλὸν ποιῆσαι ἐσπούδασα, ἀλλὰ μᾶλλον διὰ κοινῆς καὶ καθωμιλημένης ἀπαγγελίας διδάξαι σοι ἔσπευσα, ὅπερ οἶομαι δεῖν σε μὴ ἀγνοεῖν, καὶ ἃ τὴν ἐκ μακρᾶς ἐμπειρίας σύνεσίν τε καὶ φρόνησιν εὐμαρῶς σοι δύναται προξενεῖν.*, ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΟΥ, *De administrando imperio*, éd. G.Y. MORAVCSIK, trad. anglaise R. JENKINS, (*CFBH* 1), Washington, 1967 (dorénavant *De administrando imperio*) 1/8-15. Cfr également la référence aux améliorations *πρὸς τὸ σαφέστερον καὶ πλατικώτερον* apportées au texte de Léon Katakylas dans la nouvelle édition des *Βασιλικῶν ταξειδίων* dans *Constantine Porphyrogenitus Three Treatises on Imperial Military Expeditions*, éd. J. F. HALDON, (*CFHB*, 28), Wien 1990, texte C 38 (dorénavant HALDON) ; cfr également B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Ὁ γεωγραφικὸς κόσμος Κωνσταντίνου τοῦ*

La connaissance de l'antiquité et la forme qu'elle revêt dans le présent traité est un autre élément d'ensemble, qu'il faut mettre en relation avec Constantin. Cette connaissance se présente plus marquée que dans les autres compilations rapportées au Porphyrogénète à cause de la provenance chronologique des œuvres qui constituent les *Geoponica*. On trouve en plus, insérées au fil du texte, de nombreuses citations d'Aristote, de Théophraste, de Platon, de Plutarque ainsi que des Pythagoriciens et de Virgile, des vers d'Hésiode et d'Homère ([12]), un proverbe ancien ([13]) et quelques éléments mythologiques épars ([14]). Or, on sait bien que dans les textes attribués à Constantin figurent une multitude de références analogues ([15]). Mais plus charactéristique encore, semble être dans le premier livre des *Geoponica* une observation, relative à la connaissance de l'antiquité : *Ταῦτα μὲν εἴρηται τοῖς ἀρχαίοις. ἐγὼ δὲ ἕνια τῶν εἰρημένων ἀπρεπῆ λίαν ἡγοῦμαι καὶ φευκτά, καὶ πᾶσι παραινῶ μηδ' ὅλως τούτοις προσέχειν τὸν νοῦν. τούτου γὰρ χάριν αὐτὰ συνέγραψα, ἵνα μὴ δόξω παραλιμπάνειν τῶν τοῖς ἀρχαίοις εἰρημένων* ([16]). Un point de vue qui, en principe, n'est pas étranger aux Byzantins et qui, en outre, trouve sa justification à première vue, puisqu'il est présenté à la suite de recettes magiques. Toutefois, le lecteur rattache cet «aphorisme» spontanément au Porphyrogénète, car il concorde parfaitement avec la double approche qu'il a, en général, de la culture profane. Dans le *De thematibus*, il la présente comme inutile et pleine de mensonge (*ψεύδους μεμεστωμένην*) et il note que les Grecs

Πορφυρογεννήτου, t. I-II, Athènes 1991-1993 et notamment tome I, pp. 345-347 (dorénavant KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*).

(12) Cfr respectivement Aristote : *Geoponica* Γ', 3, ΙΓ', 16, ΙΔ', 26, ΙΕ', 1, ΙΣΤ', 9 ; Théophraste : *Geoponica* Γ', 3, 4, ΙΕ', 1 ; Platon : *Geoponica* ΙΕ', 1, ΙΣΤ', 2 ; Plutarque : *Geoponica* ΙΓ', 9, ΙΕ', 1 ; Pythagoriciens : *Geoponica* ΙΒ', 13 ; Virgile avec la graphie Βιργίλιος : *Geoponica* Β', 18 et avec la graphie Οὐιργίλιος : *Geoponica* Β', 14 ; Hésiode : *Geoponica* Ζ', 6 ; Homère : *Geoponica* Ζ', 31, Ι', 87, ΙΑ', 13.

(13) Cfr *Geoponica* ΙΕ', 1, le proverbe : *'Εν κορυδοῦ κοίτῃ σκολιὴ κέκρυπται ἄγρωστις.*

(14) Cfr par exemple les références à Enée : *Geoponica,* ΙΑ', 9, à Amphiaraos : *Geoponica*, Β', 35, à Héraclès : *Geoponica*, Β', 42 et à Orphée : *Geoponica*, Β', 35.

(15) Cfr KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*, notamment, pp. 345-347.

(16) Cfr *Geoponica* Α', 14.

tiennent des propos mensongers (*οἱ Ἕλληνες ψευδολογοῦσι*) tout en incluant un grand nombre des passages de textes anciens très variés ([17]). Concernant la connaissance de l'antiquité, il y a dans les *Geoponica* un élément d'importance capitale : les versions de récits mythologiques grecs antiques à propos de plantes. Ils sont relatés dans un style simple et ne semblent pas recopier mot à mot les œuvres mythologiques usueles. Ils rapportent des points de vue généralement connus, exactement comme le fait Constantin dans la biographie qu'il consacre à son grand-père Basile ([18]). En outre, contrairement à ce qui se passe pour les autres textes des *Geoponica*, les récits mythologiques ne sont attribués à aucun auteur en particulier. Tous sont simplement intitulés : «histoire» (*ἱστορία*) ; par exemple, *Ἱστορία περὶ ἐλαιῶν* (Histoire des oliviers) ou *Περὶ μυρσίνης. Ἱστορία* (Histoire du myrte) ([19]). Or, c'est précisément le type de titre habituel qui est adopté aussi par le Porphyrogénète dans ses interventions au fil des textes de ses écrits connus, notamment quand elles relèvent de l'onomastique ([20]). Et c'est exactement un caractère essen-

(17) Cfr Constantino Porfirogenito, *De thematibus*, éd. A. PERTUSI, Cittá del Vaticano 1952, XVII, 3-4 et 2, 17 (dorénavant *De thematibus*) et KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*, et notamment p. 343.

(18) Cfr KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*, pp. 343-344 ; cfr aussi passim *Ἱστορικὴ διήγησις τοῦ βίου καὶ τῶν πράξεων τοῦ Βασιλείου τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως*, incorporé dans le CONTINUATEUR DE THEOPHANE, éd. I. BEKKER, dans *CSBH*, Bonn, 1838, pp. 211-352 et spécialement les mentions de Chiron et d'Achille (p. 220, 4), de Briarée (p. 258, 15) et de Dionysos (p. 251, 10) (dorénavant *Ἱστορικὴ διήγησις*). L'œuvre est aussi connue sous le titre de *Vita Basilii*.

(19) Les onze récits mythologiques figurant dans *Geoponica* sont : *Ἱστορία περὶ ἐλαιῶν*, Θ′, 1 (oliviers)· *Περὶ δάφνης .Ἱστορία*, ΙΑ′, 2 (laurier)· *Περὶ κυπαρίσσου. Ἱστορία*, ΙΑ′, 4 (cyprès)· *Περὶ μυρσίνης. Ἱστορία*, ΙΑ′, 6 (myrte)· *Περὶ πίτυος. Ἱστορία*, ΙΑ′, 10 (pin)· *Περὶ δενδρολιβάνου. Ἱστορία*, ΙΑ′, 15 (romarin)· *Περὶ ῥόδου. Ἱστορία*, ΙΑ′, 17 (rose)· *Περὶ κρίνου. Ἱστορία*, ΙΑ′, 19 (lys)· *Περὶ ἴου. Ἱστορία*, ΙΑ′, 22 (violette)· *Περὶ ναρκίσσου. Ἱστορία*, ΙΑ′, 24 (narcisse)· *Περὶ κιττοῦ. Ἱστορία*, ΙΑ′, 29 (lierre). Ils constituent l'essentiel des mythes qui se réfèrent à des plantes ; cfr *Ἀπολλοδώρου Βιβλιοθήκη*, édition et traduction anglaise de J. G. FRAZER, I-II, Londres, 1921 et J. MURR, *Die Pflanzenwelt in der griechischen Mythologie*, Innsbruck, 1890 et édition anastatique, Groningen, 1969.

(20) Par ex. les expressions caractéristiques *De thematibus* 12, 4, 10, 8-9 et 12, 31 *ἔκει δὲ ἡ ἱστορία οὕτως* ou *ἔσχε ...τὴν αἰτίαν* ... ou *ἀπὸ ἱστορίας*

tiellement onomastique qu'ont les récits mythologiques des *Geoponica*, parce que presque tous établissent au moins une corrélation entre le nom d'une plante et celui d'un être ou d'un événement mythologique. D'autre part on sait bien que les scolies onomastiques exercaient un vif attrait sur Constantin, attrait qui transparaît dans toutes ses œuvres et notamment dans le *De thematibus* ([21]). Ce qui constitue un indice supplémentaire d'une implication personnelle du Porphyrogénète dans la rédaction des *Geoponica*, constatation qui appelle une étude plus détaillée de récits mythologiques.

Sur les onze récits figurant dans les *Geoponica*, un seul, celui qui a trait à la rose (ῥόδον), n'a rien d'onomastique. Quatre autres, l'«histoire» du myrte (μυρσίνη), du pin (πίτυς), du lierre (κιττός) et du narcisse (νάρκισσος), se bornent à rattacher ces plantes à deux filles (pour les deux premiers) et à deux jeunes gens (pour les deux seconds), portant le même nom. Tous les autres récits en revanche comportent des observations onomastiques plus spécialisées.

Le plus simple cas est celui de l'«histoire» des oliviers, qui n'est autre que celle du nom que Zeus choisit de donner à la ville d'Athènes en l'honneur d'Athéna.

Le commentaire onomastique figurant dans le texte consacré au cyprès (κυπάρισσος) est plus analytique, mais simple et c'est sans doute peu impressionnant, mais caractéristique : *Διττὸν αἱ κυπάρισσοι ὄνομα ἔχουσιν, ἡδεῖαι καὶ τερπναὶ καὶ ταῖς κόμαις ἴσαι Χάριτες μὲν διὰ τὴν τέρψιν καλούμεναι, κυπάρισσοι δέ, διὰ τὸ κύειν καὶ φύειν παρίσους τούς τε κλάδους καὶ τοὺς καρπούς. Ἐτεοκλέους δὲ αὗται καθεστήκασι παῖδες. ὑποροχούμεναι δὲ ταῖς θεαῖς, εἰς φρέαρ ἐξελιττόμεναι πίπτουσι. Γῆ δὲ ἐλεοῦσα τὸ πάθος φυτὰ εὐθαλῆ ὅμοια ταῖς κόραις ἀνῆκε, τέρψιν ἀνθρώποις καὶ μνήμην ἐπ' αὐταῖς ἐμποιοῦσα.* Il s'agit du récit intégral et on voit bien que son pivot est avant tout onomastique, et non pas mythologique ([22]). Il en va de même pour la violette (*ἴον*). Celle du romarin (δενδρολίβανον) semble plus complexe parce que les notions citées en rapport avec le nom *λίβανος* concernent

τοιαύτης... ou *ἐπιτιθέασιν ...ἄλλην μυθικὴν ἱστορίαν* ; cfr également KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*, pp. 343-344.

(21) Dans le *De thematibus*, *Προοίμιον*, l'étude des noms est présentée comme l'objet essentiel de l'ouvrage ; cfr KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*, pp. 281-332.

(22) Dans l'Annexe I, à la fin de l'article, on trouvera les éléments mythologiques-onomastiques relatifs à la violette, au romarin et au lys .

trois choses différentes : la montagne, la plante et le présent des Rois Mages au Christ nouveau-né. Dans le récit consacré au lys (*κρίνος*) deux noms sont commentés, celui de la plante et de la galaxie. Toutefois, l'écriture la plus intéressante est celle du texte ayant trait au laurier (δάφνη) : *τὸ μὲν δένδρον ἀπὸ τῆς παρθένου δάφνην προσηγόρευσεν ὁμωνύμως* (sc. Apollo), *λαβὼν δὲ ἀπὸ τοῦ φυτοῦ πτόρθον ἐστεφανώσατο, καὶ μαντικῆς ἔκτοτε γέγονε σύμβολον τὸ φυτόν· καὶ προσῆκον καὶ τοῦτο, τὴν κόρην Σωφρόνην ὀνομάζουσι, (τὸ χρησμωδεῖν γὰρ ἐκ σωφροσύνης προέρχεται) καὶ διὰ τοῦτο οἱ παλαιοὶ τῷ Ἀπόλλωνι καθιεροῦσι τὴν δάφνην, ὅτι πυρὸς πλῆρες τὸ φυτόν, καὶ ὁ Ἀπόλλων πῦρ. ὁ ἥλιος γάρ ἐστιν. ὅθεν καὶ ἀπεχθάνεται δαίμοσι, καὶ ἔνθα ἂν ᾖ δάφνη, ἐκ ποδῶν δαίμονες. ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς μαντείαις καίοντες αὐτὴν παράστασιν προφητείας δοκοῦσιν εὑρηκέναι. λέγουσι δὲ καὶ τοῦτο περὶ τῆς δάφνης, ὅτι ὑγείας ἐστὶν ἐργαστική. ὅθεν καὶ φύλλα αὐτῆς ἐπιδίδονται τοῖς ἄρχουσι παρὰ τοῦ δήμου τῇ πρώτῃ τοῦ Ἰαννουαρίου μηνός, καὶ ἰσχάδες. Οὐδὲ γὰρ ἡ ἱερὰ νόσος ἢ δαίμων παρενοχλεῖ τῷ τόπῳ, ἐν ᾧ δάφνη ἐστίν, ὥσπερ οὐδὲ κεραυνός, ὅπου συκῆ. ἀλλὰ καὶ Δάφνη τὸ παλάτιον* (à Constantinople) *ὠνομάσθη, ἀπὸ τῆς ἐπικλήσεως Δάφνης τῆς ἐν Ρώμῃ. φασὶ γὰρ Λατῖνον τὸν Τηλεγόνου μὲν ἀδελφόν, Κίρκης δὲ παῖδα, πενθερὸν δὲ Αἰνείου, κτίζοντα τὴν ἀκρόπολιν πρὸ τῆς Αἰνείου παρουσίας, εὑρηκέναι ἐκεῖ δάφνην. Ἀκροπόλεις δὲ ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ τὰς κατασκηνώσεις τῶν βασιλέων, ὡς διὰ τὴν ἀσφάλειαν ἐν ταῖς ἄκραις τῶν πόλεων ᾠκοδομημένας*. Dans cette «histoire» sont comprises cinq scolies onomastiques au total. Elles ont trait à l'arbre, à l'association de la jeune fille avec la science divinatoire, aux édifices de Rome et de Constantinople et au terme *ἀκρόπολις*-acropole.

Des scolies onomastiques analogues se trouvent ailleurs dans *Geoponica* sans être inclus dans une «histoire» mythologique. Le dixième Livre comporte deux paragraphes-chapitres (les 73 et 74), qui sont exclusivement onomastiques. Ils portent des titres qui les attribuent à Démocrite et leur rédaction vise à la compréhension des termes plus anciens du recueil et de ce Livre en particulier. On peut lire le commentaire des *βασιλικὸν κάρυον-κάρυον* (noix), *ποντικὸν κάρυον-λεπτοκάρυον* (noisette), *Διὸς βάλανος-κάστανον* (marron), *κοκκύμηλον-δαμασκηνὸν* (prunelle), *ἀρμενιακόν-βερίκοκκον* (appricot), *τέρμινθος-τερέβινθος* (térébinthe) et *ὀπῶραι* (fruits) ([23]). Dans des textes attribués

(23) Les textes sont cités dans leur intégralité dans l'Annexe II, à la fin de l'article.

à Didyme, à Apulée et à Africanus ([24]), on trouve également quelques scolies onomastiques particulières à propos des termes *φυτώριον* (pépinière), *ὀμφάκινον ἔλαιον* (huile faite d'olives encore vertes), *ὄλυνθος* (espèce de figues), et *οὐβολίβα* (une plante produisant des olives et des raisins) et de nouveau *Διὸς βάλανος-κάστανον* (marron) et *καστανέαι* (châtaignes), qui sont insérés dans le cadre d'un récit mythologique. Pour tous ces cas, il ne peut pas être exclu que les scolies onomastiques aient été introduites par un compilateur plus ancien. Ainsi, il est certain que les commentaires sur la pépinière et sur le térébinthe proviennent de Cassianus Bassus : ils se réfèrent tous deux à des conceptions prévalant en Bithynie, où il vivait et cultivait ses domaines. Cela n'empêche pas que ce qui a trait à l'onomastique revienne à Constantin, puisqu'il rapporte souvent des commentaires d'autres auteurs, quelquefois cités nommément. Le cas le plus significatif est observé dans un texte sans paternité – mais qui, comme nous verrons plus bas, a de fortes présomptions pour être attribué à l'empereur. Il s'agit d'une référence aux *Βρουμάλια* : *ἡ ἡμέρα τῆς ἑορτῆς, ἣν οἱ Ῥωμαῖοι Βροῦμα καλοῦσιν, τουτέστιν ἡ τετάρτη εἰκὰς τοῦ Δίου μηνὸς ἤτοι Νοεμβρίου* ([25]). La formule fait manifestement songer à des commentaires onomastiques, figurant dans des œuvres du Porphyrogénète à propos d'autres mots d'origine latine ([26]). En l'occurrence, on vise à situer dans le calendrier le jour où commence la célébration des Brumalies, parce que selon la croyance, le temps de l'hiver ou du mois de décembre serait autant rigoureux ou clément que le temps qu'il fait le jour des Brumalies ([27]). Pour notre

(24) Cfr en détail in Annexe III, à la fin de l'article.

(25) Cfr *Geoponica* A′, 5.

(26) Cfr par exemple le commentaire sur César dont le nom est rattaché à la césarienne et aux termes latins *caesura* et *caesi* : *ἀνατομὴν τζαῖσαι καλοῦσιν οἱ Ῥωμαῖοι* (*De thematibus* XI 1-7) et également *βουκελλάριος γὰρ κατὰ Ῥωμαίων διάλεκτον ὁ φύλαξ τοῦ ἄρτου καλεῖται* (*De thematibus* VI, 1-7), ou encore les commentaires aux *Διάδωρα* (*De administrando imperio* 29/272-275) et *Ῥαούσιον* (*De administrando imperio* 29/217-222), avec l'expression : *τῇ Ῥωμαίων διαλέκτῳ* ; cfr aussi les observations à propos de *καμπάγια, νηρεγιάτον/νηβενσιατόν, παπιλιών* dans Constantin Porphyrogénète, *De cerimoniis* 639, 15, 389 8-11, 413 4-9 ; KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος*, où l'on trouve d'autres exemples dans le chapitre consacré à l'onomastique.

(27) Le jour des Brumalies, comparable aux modernes *μερομήνια*, du 1er au 6 août, on se livrait à des prévisions météorologiques populaires pour l'hiver.

recherche, c'est l'objet du commentaire, les Brumalies, qui mérite d'être souligné. Il peut être rapproché du vif intérêt porté par Constantin à la fête romaine antique, un intérêt tel qu'il le conduisit à remettre cette fête à l'honneur (*παλιμβίωσις= renaissance*) à son époque et à sauver des détails importants de sa célébration dans son *De cerimoniis* ([28]).

En se livrant à un décompte général des annotations d'ordre onomastique, on est frappé de voir que dans un texte de la longueur et surtout de la nature des *Geoponica*, figurent plus de trente scolies détaillées. Dans le *De cerimoniis,* un texte plus long et d'un caractère peu propice à insérer de tels commentaires, on n'en dénombre que sept et dans l'ensemble des œuvres de Porphyrogénète en sont inclus au total cent quarante-six. Ainsi, le nombre même de scolies, aussi bien que leurs autres caractéristiques, plaident en faveur d'une implication active de l'empereur dans les *Geoponica*.

Quantité d'autres indices généraux vont dans le même sens comme la présence dans l'ouvrage d'un ménologe-guide de plantation, tout spécialement destiné aux habitants de Constantinople. Il s'intitule : *Γνῶσις τὸ κατὰ μῆνα τί σπείρεται, καὶ τί φυτεύεται, κατὰ τὸ κλίμα Κωνσταντινουπόλεως* ([29]). Pourtant cet indice n'est peut-être pas vrai-

C'est une conception analogue qui se retrouve aujourd'hui dans le dicton : *Ὅ, τι μέρα κάνει τῆς ἁγίας Βαρβάρας, κάνει καί τά Χριστούγεννα* (tel temps le jour de la Sainte Barbara, tel temps le jour de Noël), encore qu'il ne faille voir là en réalité qu'une pure coïncidence de calendrier : par exemple il s' agit d'un mardi pour les deux fêtes. Sur les Brumalies et leur relation avec le solstice d'hiver, cfr également Ph. Koukoules, *Βυζαντινῶν Βίος καί Πολιτισμός*, tome II, Athènes 1955, pp. 25-29. À propos des références sur l'importance de la journée des Brumes ou Brumalies (24 novembre) par rapport aux prévisions météorologiques, Démocrite et Apulée sont nommément mentionnés dans les *Geoponica* ; cfr *Geoponica*, A′, 1, 5.

(28) Cfr *De cerimoniis*, 606, 9-607, 14 et Continuateur De Theophane 456, 21-457, 8 ; y figurent les informations relatives à la suppression et la restauration de la fête ; sont également décrits en détail les *ἀποκόμβια* et autres cadeaux précieux remis à l'honneur et agrandis du temps du Porphyrogénète et distribués par l'empereur lui-même aux sénateurs et aux autres invités d'honneur ; il y est aussi noté de façon caractéristique que Constantin, partant d'une simple coutume, avait fait de la célébration de Brumalies une vraie œuvre (*εἰς ἔργον ἐξήνεγκεν*) et que les cadeaux offerts étaient remarquables et originaux : *ἃ οὔ τις ἀκήκοεν ἢ γεγονότα τεθέαται*.

(29) Cfr *Geoponica*, IB′, 1.

ment sérieux, puisqu'étant donné que Constantin est à l'origine de l'idée des *Geoponica*, le compilateur, quel qu'il soit, aurait nécessairement pris en compte Constantinople où, selon toute vraisemblance il vivait lui-même aussi. Dans ce sens, plus importants sont les commentaires onomastiques à propos du laurier, qui font penser à un auteur originaire de Constantinople et appartenant au cercle impérial : il y est fait mention du palais et d'une coutume à laquelle participe l'empereur lui-même. C'est également à la capitale que, dans la biographie consacrée par le Porphyrogénète à son grand-père, renvoient certains détails ainsi que des références d'ordre pratique concernant des terres cultivables et leur réaménagement par Basile I ([30]). Ce qui rend possible un intérêt relatif personnel de Constantin, étant donné la richesse et la diversité de son savoir, même s'agissant de questions pratiques ([31]).

Pour résumer, nous observons que l'optique encyclopédique, la simplicité de la langue, l'approche spéciale de la connaissance de l'antiquité et l'usage qui en est fait, l'onomastique et l'intérêt pour les coutumes, les fêtes (fêtes du Premier janvier, Brumalies) et les lieux où se rend l'empereur (palais de Daphné, Constantinople), bref, tous ces traits qui ont été jusqu'à présent recensés sont, chacun à sa manière et tous pris ensemble, typiquement «porphyrogénéens». On pourrait dire qu'ils constituent une sorte de sceau de l'empereur dans les *Geoponica*. Même l'anonymat de scolies soulignées semble paradoxalement nommer sa présence. Ainsi, on peut considérer comme acquis que c'est Constantin Porphyrogénète qui a «géré» les textes des *Geoponica*, au même titre qu'on le reconnaît communément pour le *De cerimoniis*. La chose n'a pas été observée, peut-être à cause de la thématique du traité qui n'a pas suscité l'intérêt systématique des historiens. C'est probablement pour la même raison qu'on

(30) Cfr CONTINUATEURS DE THEOPHANE, *Ἱστορικὴ διήγησις*, p. 337, 22 à p. 338, 19.

(31) Les connaissances de Porphyrogénète s'étendant même à la taille de la pierre ou à la construction navale : CONTINUATEURS DE THEOPHANE, 450, 17-20. S'y apparente également la référence qui figure chez IOANNIS SCYLITZAE, *Synopsis Historiarum*, éd. I. THURN, dans *CFHB*, 5, Berlin-New York, 1973, pp. 238, 3, 30-31, où dans la description de l'œuvre accomplie par l'empereur en général, on peut lire : *τῶν δὲ τεχνιτῶν ἐπιδιορθώσεις τοῦ πορφυρογεννήτου τίς ἐξείποι ; λιθοξόους καὶ τέκτονας καὶ χρυσοστίκτας καὶ ἀργυροκόπους καὶ σιδηροκόπους ἐπανώρθου* et *ἀλλ' οὐδὲ ναυπηγίας ἄπειρος ἦν ὁ αὐτοκράτωρ· διωρίζετο γὰρ πολεμικῶν νηῶν κατασκευήν, καὶ οἷς ξύλοις ἁρμόζειν καὶ κλείσεις αὐτῶν καὶ ἁρμονίας, καὶ ὅπως πρὸς ἄλληλα ἔχουσι.*

est passé à côté de quelque chose de plus important encore : le fait que le premier Livre des *Geoponica* s'identifie avec un autre texte dont Constantin revendique avec fierté la paternité dans un des ses œuvres bien connues le *Περὶ βασιλικῶν ταξειδίων*. C'est ce que nous allons démontrer à présent par la méthode de l'induction.

Tout d'abord, un examen minutieux de l'ensemble de ses textes introductifs fait apparaître que le premier Livre constitue un ajout manifeste au recueil initial de Cassianus. On ne le comprend pas tout de suite, car le corps du texte de ce Livre est maladroitement inséré entre la liste des auteurs du recueil de Cassianus et le recueil lui-même. C'est à cette même maladresse que sont essentiellement dus une série de désaccords dans la présentation de la thématique de ce Livre, désaccords qui ne manquent pas de surprendre le lecteur.

Je m'explique.

Dans l'ensemble du traité, la présentation des livres est totalement impersonnelle et suit le schéma suivant : *Βιβλιον Ι. Τάδε ἔνεστιν ἐν τῇδε τῇ βίβλῳ, δεκάτη μὲν οὖση τῶν περὶ γεωργίας ἐκλογῶν, περιεχούση δὲ σύνταξιν περὶ κηποποιΐας, καὶ τῆς ἐντεῦθεν ἀπολαύσεως καὶ τρυφῆς, πότε τε χρὴ ἕκαστον τῶν δένδρων φυτεύεσθαι, καὶ ποῖα αὐτῶν ἐγκεντριζόμενα, ποῖα δὲ ἐμφυλλιζόμενα χρησιμώτερα γίνεται* ([32]). Viennent ensuite sous forme de liste les titres des paragraphes-chapitres, par exemple : *α΄ περὶ παραδείσου. β΄ κατὰ ποῖον καιρὸν καὶ πότε φυτεύειν δεῖ τὰ δένδρα.* et ainsi de suite.

La présentation du premier Livre est une exception de cette règle : elle est exposée à la première personne, mais sans identifier cette personne ([33]). En outre, figure en plus ici une notice-titre, se référant à l'ensem-

(32) Cfr aussi le plus court. *Βιβλιον Γ. Τάδε ἔνεστιν ἐν τῇδε τῇ βίβλῳ, τρίτη μὲν οὖση τῶν περὶ γεωργίας ἐκλογῶν, περιεχούση δὲ τὴν προσήκουσαν ἑκάστῳ μηνὶ ἐργασίαν.*

(33) Dans les 16 des 19 autres Livres de *Geoponica*, la présentation est impersonnelle et dans 3 d'entre eux, elle est faite à la seconde personne (Cassianus s'adresse à son fils). Aussi dans quatre chapitres – paragraphes, regroupés par deux, du 5e Livre (se réfère à la vigne), dans le corps du texte, il est fait usage de la première personne en dépit d'une référence dans les trois cas à un auteur précis. La personne qui écrit, est encore Cassianus auquel est également attribué, d'après le titre, le premier des chapitres du Livre dans lequel il relate son expérience personnelle, acquise sur ses propriétés, aussi bien à l'endroit où il vit qu'ailleurs. Cfr *Geoponica*, Ε΄, 6, 7, 12, 13. Cfr aussi respectivement *Ἐγὼ δὲ πείρᾳ παραλαβὼν συμβουλεύω* (Et moi, c'est fort de mon expérience que je

ble de l'ouvrage : *Τὰ διαφόροις τῶν παλαιῶν περὶ τε γεωργίας καὶ ἐπιμελείας φυτῶν καὶ σπορίμων καὶ ἑτέρων πολλῶν χρησίμων εἰρημένα συλλέξας εἰς ἕν, τουτὶ τὸ βιβλίον συντέθεικα* ([34]), suivie des noms des auteurs retenus dans l'anthologie. Ensuite au lieu de la liste de paragraphes-chapitres qui devait suivre paraît une nouvelle introduction : *Ἀναγκαῖον οὖν ἅμα καὶ ἀκόλουθον ἡγησάμην, τὰ πρῶτα τῇ τάξει τυγχάνοντα, καὶ ἅπερ χρήσιμόν ἐστι προειδέναι τοὺς γεωργίας ἀντιποιουμένους, προτάξαι τοῦ παντὸς συγγράμματος*. On comprend donc que nous sommes devant une conjonction entre l'introduction de l'œuvre de Cassianus et l'exposé introductif du compilateur des *Geoponica*. Il est clair aussi que va suivre une partie rajoutée, dont l'insertion a été décidée par quelqu'un qui, s'agissant de la rédaction de l'œuvre, avait le dernier mot. La présentation se termine, ou plus exactement, la présentation spécifique commence avec le titre réel du premier Livre : *Τὰ περὶ προγνώσεως εὐδινῶν καὶ χειμερινῶν ἀέρων, καὶ περὶ ἐπιτολῆς καὶ δύσεως φανερῶν ἀστέρων, καὶ περὶ ἀποτελεσμάτων ἐκ τοῦ περιέχοντος συμβαινόντων ἐν τῇδε τῇ πρώτῃ βίβλῳ συνέγραψα*. Tout cela restant toujours anonyme. Ensuite, il semble que l'on n'ait plus de divergences dans la présentation : les titres des paragraphes-chapitres apparaissent selon la forme consacrée. C'est précisément là que se situe la révélation le plus importante du corpus des *Geoponica* : dans l'un des titres, figurent entre autres : *προγνωστικὰ εὐδιεινοῦ ἀέρος, προγνωστικὰ χειμερινοῦ ἀέρος καὶ ἐκ ποίων τεκμηρίων ὄμβρους χρὴ προσδοκᾶν, προγνωστικὰ μακροτέρου χειμῶνος, πότερον πρώϊμον ἢ ὄψιμον ἔσται τὸ ἔτος, ἐπιτολὴ καὶ δύσις φανερῶν ἀστέρων, σημείωσις τῶν ἀποτελουμένων ἐκ τῆς πρώτης βροντῆς καθ' ἕκαστον ἔτος μετὰ τὴν τοῦ κυνὸς ἐπιτολήν, περὶ τῆς προσηγορίας τῶν ἀνέμων καὶ πόσοι εἰσὶ καὶ πόθεν ἕκαστος πνεῖ, περὶ χαλάζης, περὶ κεραυνοῦ*. Nous constatons que seul ce passage – à la fois comme sujet et comme simples mots – renvoie directement à un des livres que Constantin juge indispensables à emporter pour un empereur qui part en expédition : *βιβλίον τὸ περιέχον περὶ εὐδείας καὶ χειμῶνος καὶ ζάλης, ὑετοῦ τε καὶ ἀστραπῶν καὶ βροντῶν καὶ ἀνέμων ἐπιφορᾶς· πρὸς τούτοις*

conseille) dans le premier chapitre, et *ἡγοῦμαι* ou encore *ἐμοὶ δοκεῖ* (il me semble) dans les deux derniers chapitres en même que dans le chapitre-paragraphe 7, figure une référence à Diophane (ier s. av. J.-C.) et dans les chapitres 12 et 13 à Florentinus.

(34) Cette note pourrait reprendre une note identique ou analogue de Cassianus.

βροντολόγιον καὶ σεισμολόγιον, καὶ ἕτερα ὅσα παρατηροῦνται οἱ πλευστικοί. ἰστέον δὲ, ὅτι τοιοῦτον βιβλίον ἐφιλοπονήθη καὶ ἐκ πολλῶν βιβλίων ἠρανίσθη παρ' ἐμοῦ Κωνσταντίνου ἐν Χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως Ῥωμαίων ([35]). Où il nous fait connaître que ce livre est créé et compilé par lui-même.

D'autres indices connexes viennent encore corroborer la corrélation entre cette œuvre impériale et le premier Livre de *Geoponica*. Ainsi, on relève des éléments identiques ou voisins, épars, à la fois dans les autres titres et surtout dans le contenu des seize (16) chapitres-paragraphes que comporte le Livre. On y trouve même des références spéciales aux tremblements de terre, auxquel le passage cité accorde une grande importance : par ex. des tremblements de terre et des tornades (*σεισμοὶ καὶ κλύδωνες*), ou de simples tremblements de terre (*σεισμοί*) sont prévus dans une certaine conjonction astrale ([36]).

Par ailleurs, la lecture du premier Livre fait apparaître un indice capital, venant confirmer que le premier Livre a bien été rédigé séparément et que son auteur est différent de celui des autres livres des *Geoponica* : le fait que dans le choix de textes qui le composent figurent trois auteurs – Aratos, Dionysios et Ptolémée ([37]) – qui ne se rencontrent pas dans le reste du traité. L'objet différent du Livre pourrait peut-être justifier leur présence. Il ne suffit pas en tout cas à expliquer que les noms en question soient également absents du catalogue précédemment cité, figurant au début de l'ouvrage, où sont énumérés tous les auteurs cités dans l'ouvrage. Voilà aussi la preuve que le catalogue se réfère uniquement au recueil de textes de Cassianus.

Intéressantes pour identifier l'auteur du premier Livre sont deux interventions à la première personne, qui figurent dans le corps du texte. La première se trouve dans le chapitre-paragraphe 7 où le rédacteur déclare *δεῖν ὠήθην ... σημᾶναι*, soulignant ainsi sa contribution personnelle. La seconde intervention fait état de son embarras et du sérieux qu'il met en même temps à remplir sa tâche de compilateur. Elle se trouve dans le chapitre-paragraphe 14, un peu avant la fin du Livre. L'auteur exprime son point de vue ambigu sur l'usage des textes anciens et le fait suivre –

(35) Cfr HALDON, c 200-204.

(36) Cfr *Geoponica*, A΄, 12.

(37) Cfr respectivement *Geoponica*, A΄, Aratos 2, Dionysios 11, Ptolémée 13 dans les titres des paragraphes-chapitres. Est également cité le nom de Philostrate dans le texte du paragraphe-chapitre 14.

encore une contradiction toute «porphyrogénéenne» – de scolies onomastiques sur les Brumalia. Tout cela nous l'avons déjà appréciés plus haut comme hautement révélateur d'une contribution active du Porphyrogénète aux *Geoponica*. Il convient d'ajouter ici que les trois scolies – ce qui est beaucoup – concernant les Brumalia, un sujet qui intéressait particulièrement Constantin, se trouvent toutes dans le premier Livre ([38]). Enfin, parmi les détails plus spécifiques invitant à attribuer cet ouvrage à Porphyrogénète est l'épithète *Ῥωμαϊκός* accolée au nom de deux auteurs : Varon et Apulée, *Βάρων ὁ Ῥωμαϊκός* et *Ἀπουλήϊος ὁ Ῥωμαϊκός* ([39]), attestée uniquement dans cette partie de l'ouvrage, alors qu'il est fait maintes fois mention de ces auteurs ailleurs. Je considère qu'elle fait partie de ces informations à caractère didactique qui enchantent Constantin ([40]) et j'y vois une preuve de plus à l'appui de ma thèse.

Pour conclure, nous pouvons dire que le premier Livre constitue incontestablement un ajout au texte de Cassianus. Sa thématique et quelques particularités de son écriture prouvent qu'il est produit de la main de Constantin.

Personne ne sait au juste comment procédait Constantin Porphyrogénète pour composer ses ouvrages et dans quelle mesure il y participait lui-même activement ([41]). Pour ma part, j'accepterais une contribution importante et décisive. Après cette lecture, quelque peu différente, que nous avons proposée des *Geoponica*, il me semble que tout nous porte à y voir une œuvre de l'empereur, à laquelle il a même ajouté un Livre

(38) Cfr ci-dessus le passage ayant trait aux Brumalia.

(39) Cfr *Geoponica*, A′, 1 et 14 respectivement.

(40) Sur les dispositions didactiques de Constantin, cfr KOUTAVA-DELIVORIA, *Κωνσταντῖνος Πορφυρογέννητος* passim, et plus spécialement pg. 92-98.

(41) Plusieurs études sérieuses ont été menées jusqu'à ce jour pour essayer de déterminer à quel degré Constantin Porphyrogénète était personnellement impliqué dans les textes qui ont été rédigés sur son ordre, ou encore même dans ceux qui sont présentés comme étant de lui ; pour une information plus générale, qui est en même temps la tentative la plus globale pour approcher le problème, cfr El. ANAGNOSTAKIS, *«Οὐκ εἴσιν ἐμὰ τὰ γράμματα» Ιστορία και Ιστορίες στον Πορφυρογέννητο*, dans *Σύμμεικτα*, 13 (1999) pp. 97-139. En dépit de la perspicacité qui caractérise certaines études, je crains fort qu'on ne puisse pas trancher entre les diverses réponses proposées et que les réserves existent toujours. Peut-être ce n'est pas, tout compte fait, si important ni essentiel de trouver la réponse, si l'essentiel consiste dans les textes, eux-mêmes, précieux et uniques, qui nous ont été conservés grâce aux soins du Porphyrogénète.

entier concernant l'étude et la prévision de phénomènes naturels. Probablement cette entreprise ne lui coûta-t-elle pas de grands efforts. Les écrits qu'il dut consulter – *ἐκ πολλῶν βιβλίων ...ἠρανίσθη* – faisaient partie de la bibliothèque que l'empereur emportait dans ses campagnes. À l'enrichissement même de cette dernière peut-être visait ce traité, en tant que manuel synoptique. En tout état de cause, Constantin a jugé utile de l'insérer aussi dans les *Geoponica* et c'est essentiellement cette idée «utile à la vie» (*βιωφελής*) qui nous permet de reconnaître avec certitude dans l'ensemble de l'ouvrage son œuvre personnelle.

Annexe : textes des scolies onomastiques

I) scolies incorporées dans des récits mythologiques

Περὶ Ἴου Ἱστορία.
Ἴον τὸ ἄνθος ἐξ ἧς ὀνομάζεται γέγονεν. ἥρα μὲν γὰρ ὁ Ζεὺς τῆς Ἰοῦς, ἐρῶν δὲ ἐπλησίαζε, καὶ συλλαθεῖν ἐπειρᾶτο τὴν Ἥραν καὶ τὸν ἔλεγχον μεταβολὴν ἐποιεῖτο τῆς φύσεως. ἀλοὺς γὰρ ὁ Ζεύς, καὶ τὸ γεγονὸς ὑποκλέψαι ζητῶν, εἰς βοῦν μεταβάλλει τὴν ἄνθρωπον. τιμῶσα δὲ ἡ Γῆ τὴν ἐρωμένην τοῦ Διὸς ἄνθος ἀνῆκε τὴν βοῦν νέμεσθαι, καὶ γεγονὸς δι' αὐτὴν ἐξ αὐτῆς ὀνομάζεται, καὶ δηλοῖ τῆς κόρης τὰς τύχας τοῖς χρώμασιν. ἐρυθαίνεται μὲν γὰρ οἷάπερ παρθένος, πορφύρεται δὲ οἷα βοῦς, καὶ λευκαίνεται, δηλοῦν τὴν εἰς ἄστρα τῆς κόρης μεταβολήν, ὅσα γὰρ τὸ βλάστημα φαίνεται, γέγονεν ἡ γυνή.
Geoponica, IA΄, 22.

Περὶ δενδρολιβάνου Ἱστορία.
Λίβανος Σύριον ὄνομα, καὶ ἐν ὄρει, καὶ ἐν φυτῷ. μειράκιον δὲ γέγονε πρότερον τοῖς θεοῖς ἀνακείμενον. ζηλοτυπήσαντες οὖν αὐτὸ κτείνουσιν ἄνθρωποι δυσσεβεῖς· Γῆ δὲ τιμῶσα θεοὺς φυτὸν ἀνῆκε τοῦ πεπτωκότος ὁμώνυμον, καὶ τὴν φύσιν μεταβαλών, τὸν πρὸς τοὺς θεοὺς οὐκ ἀφήρηται πόθον. ὅθεν μᾶλλον δή τις εὐφραίνει θεοὺς τὰ μέγιστα λίβανον ἐπιθείς, ἢ χρυσὸν ἀναθείς.
Geoponica, IA΄, 15.

Περὶ κρίνου Ἱστορία.
Ζεὺς τὸν Ἡρακλέα ἐκ τῆς Ἀλκμήνης γεγεννηκὼς θνητὸν ὄντα, ἀθανασίας μέτοχον ἠβουλήθη ἐργάσασθαι, καὶ τοῦτον τῷ μαστῷ τῆς Ἥρας κοιμωμένης ἔτι νέον ὄντα προσέθηκεν. ἐμπλησθὲν δὲ τὸ βρέφος τοῦ γάλακτος ἀπέστησε μὲν τὸ στόμα τῆς θηλῆς, ἔῤῥει δ' ὅμως τὸ γάλα ἀφθόνως, καὶ τοῦ παιδὸς διαστάντος, ἐν οὐρανῷ τε διαχυθέν, τὸν λεγόμενον γαλαξίαν ἀπειργάσατο, ἐν τῇ γῇ δὲ ἀποῤῥύεν, καὶ τὰς βώλους δεῦσαν, ἄνθος τὸ τοῦ κρίνου ἀνέδωκε προσεοικὸς τὴν χρόαν τῷ γάλακτι.
Geoponica, IA΄, 19.

II) scolies sur des anciens et contemporains noms des fruits

73. *Περὶ ἑρμηνείας φανερῶν ὀνομάτων ὀπώρας καὶ ἀκροδρύων. Δημοκρίτου.*
Ἐπειδὴ οἱ τὰ γεωργικὰ γράψαντες σοφώτατοι ἄνδρες οὐ ταῖς ἐθισμέναις ἡμῖν προσηγορίαις ὀνομάζουσι τοὺς καρπούς, ἀλλά ποτε μὲν μνήμην ποιοῦνται καρύου βασιλικοῦ, ἄλλοτε δὲ καρύου ποντικοῦ, ἔστι δὲ ὅτε Διὸς βαλάνου· ἀναγκαῖον ἡγοῦμαι διασαφηνίσαι, τί ἐστι κάρυον βασιλικόν, ἢ τί ποντικόν, καὶ τὰς λοιπὰς τὰς εἰρημένας αὐτοῖς τῶν καρπῶν προσηγορίας. κάρυον μὲν οὖν ἐστι βασιλικὸν τὸ νῦν παρ' ἡμῖν λεγόμενον κάρυον. κάρυον δέ ἐστι ποντικὸν τὸ λεπτοκάρυον. Διὸς βάλανός ἐστι τὸ κάστανον. κοκκύμηλόν ἐστιν, ὃ καλοῦμεν δαμασκηνόν. ἀρμενιακόν ἐστι τὸ βερίκοκκον. τέρμινθός ἐστιν, ἣν καλοῦμεν τερέβινθον.
74. *Περὶ διαφορᾶς ὀπώρας καὶ ἀκροδρύων. Τοῦ Αὐτοῦ* (sc. de Démocrite).
Ὀπώρα λέγεται ἡ χλοώδη τὸν καρπὸν ἔχουσα, οἷον δωρακινά, μῆλα ἀππίδια, δαμασκηνά, καὶ ὅσα μὴ ἔχει ἔξωθέν τι ξυλῶδες. ἀκρόδρυα δὲ καλεῖται, ὅσα ἔξωθεν κέλυφος ἔχει, οἷον ῥοιά, πιστάκια, κάστανα, καὶ ὅσα ξυλώδη τὸν καρπὸν ἔξωθεν ἔχει.
Geoponica I΄, 73, 74.

III) scolies éparts

Φυτώριον καλεῖται, ἐν ᾧ τὰ μεταφυτεύεσθαι μέλλοντα κατατίθεται, καί, ὡς οἱ Βιθυνοὶ λέγουσι, προσιτεύεται ·
dans un texte qui porte le nom de Didyme ; *Geoponica* E΄, 3
Τέως εἰδέναι χρὴ ἀπὸ τοῦ ὀνόματος, ὅτι αἱ ὀμφακίζουσαι ἐλαῖαι ποιοῦσιν ὀμφάκινον ἔλαιον
dans un texte qui porte le nom d'Apulée ; *Geoponica* Θ΄, 19
Περὶ ὀλύνθων ἤγουν ἀώρων σύκων
dans un texte qui porte le nom d'Aphricain ; *Geoponica* I΄, 55
Περὶ ποντικοῦ τοῦ καλουμένου λεπτοκαρύου
dans un texte qui porte le nom de Didyme ; *Geoponica* I΄, 68
τέρμινθον, ἣν οἱ ἐπιχώριοι τερέβινθον καλοῦσι
dans un texte qui porte le nom de Damigéron ; *Geoponica* I΄, 65
Τὸ κάστανον, ὅ τινες Διὸς βάλανον καλοῦσι...
dans un texte qui porte le nom de Damigéron ; *Geoponica* I΄, 63
καστανέαι, αἱ Διὸς βάλανοι καλούμεναι
dans un texte qui porte le nom d'Apulée ; *Geoponica* B΄, 8
γίνεσθαι ... τοιαῦτα φυτὰ (sc. de ἐλαιοσταφύλου) *ἐν τῇ Λιβύῃ, καλεῖσθαί τε τῇ πατρίᾳ αὐτῶν φωνῇ οὐβολίβα*
dans un texte qui porte le nom d'Aphricain ; *Geoponica* Θ΄, 14

Université Nationale d'Athènes. Barbara KOUTAVA-DELIVORIA.

THE BYZANTINE HISTORIANS ON POLITICS AND PEOPLE FROM 1042 TO 1081

According to Anna Comnena, on Good Thursday, April the 1st 1081, an army headed by the Paphlagonian Comneni and Doukai nobles and, also George Palaeologus, entered through a stratagem Constantinople and delivered its population to a mighty slaughter (1) ; according to John Zonaras, the Comnenian soldiery behaved towards the citizens of the capital no better than against foes (2) ; the supporters of the last Cappadocian emperor Nicephorus Botaneiates, an offshoot of the once-powerful Phocas family (3), were mostly ignorant of war tactics, as they had been gathered from the market crowd and generally speaking, from the ordinary people of the city (πληθύος δημότιδος) (4). One has to be convinced that Botaneiates was very popular amongst the people of Constantinople, as the fact is testified not only by his panegyrist Michael Attaleiates (5), but also by Anna Comnena (6), Nicephorus Bryennius (7) and John Zonaras (8). Under this scope we can assume that, by dethroning an equally aristocratic, though of Cappadocian origin, emperor, the openly aristocratic Comnenian party took also a kind of revenge on the populace of the capital, who resisted its attempt to seize power for a second time. After all, it was the well-known Catacalon Kekaumenos, a close friend and ally of the first Paphlagonian emperor Isaac Comnenus (1057-1059), who

(1) Anna Comnena, ed. B. Leib, Paris, 1967, vol. I, pp. 94-95, 107, 116-117.

(2) Zonaras, ed. Th. Büttner-Wobst, *CSHB*, Bonn, 1897, vol. III, p. 729 : *οὐδὲν ἄμεινον πολομίων πρὸς τοὺς ὁμοφύλους διατιθέμενοι.*

(3) Attaleiates, ed. I. Bekker, *CSHB*, Bonn, 1853, pp. 216-223.

(4) Zonaras, III, p. 728.

(5) Attaleiates, pp. 247-248, 255, 267 passim.

(6) Anna Comnena I, p. 84 (the citizens of Orestias/Adrianople).

(7) Bryennios, ed. P. Gautier, *CFHB* 9, Brussels, 1975, IV, 1, p. 257 : (Botaneiates) *ἔσπευδεν τὴν τῶν πολιτῶν εὔνοιαν ἀσπάσασθαι.*

(8) Zonaras, III, p. 728 (on the crowds) and III, p. 736 (on the senate).

openly lamented in the late seventies, that *the emperor who holds Constantinople always prevails* (9). If the Comneni were not popular in the capital, they had to take drastic measures in order to hold it, avoiding any mistake that could have compelled their uncle Isaac I not only to resign the throne, but also to leave a somewhat dreadful legacy.

Judging from the people's attendance (10) on Isaac Comnenus' coronation day (11), the first Comnenian emperor might have been popular mostly at the beginning of his reign, when he took some measures in favor of the people of the capital (12), because he should be aware of the fact that this same people had supported previously Michael VI, according to Skylitzes (13). But, as it is very well known from the *Chronography* of Michael Psellos and John Zonaras who follows Psellos on some specific issues (14), Isaac became soon hideous to the people who had welcomed him from the moment when he took back the liberalities granted by Michael VI. After his death, says the Continuator of Skylitzes, the newly crowned emperor Constantine X Doukas felt the need to hold a speech of tolerance to the senate and to the people (15), somewhat recognizing by this act the equal political weight of both these social factors, which are also equally pointed out in three, at least, previous mentions of Michael

(9) KEKAUMENOS, ed. G. G. LITAVRIN, introd., transl. and comm. D. TSOUGARAKIS, *Κείμενα Βυζαντινής Ιστοριογραφίας* 2, Athens, 1993, p. 235

(10) ATTALEIATES, p. 58. ZONARAS, III, p. 665.

(11) Cf. J. SHEPARD, *Isaac Comnenus' Coronation Day*, in *Bsl*, 38 (1977), pp. 22-30.

(12) ATTALEIATES, p. 60. SKYLITZES CONTINUATUS, ed. E. TSOLAKIS, Thessalonica, 1968, p. 103 : *τό τε δημοτικὸν τῆς προσηκούσης ἀξιώσας προνοίας.*

(13) SKYLITZES, ed. I. THURN, *CFHB* 5, Berlin - N. York, 1973, p. 497 : *Ὁ δὲ γέρων συνέσφιγγε μὲν τὴν εἰς αὐτὸν τῶν πολιτῶν εὔνοιαν.*

(14) PSELLOS, *Chronography*, introd. D. Del Corno, ed. S. IMPELLIZZERI, comm. U. CRISCUOLO, transl. SILVIA RONCHEY, Verona, 1984, vol. II, p. 254 : *ἐντεῦθέν τό τε δημοτικὸν πλῆθος ἀπεχθάνεται αὐτῷ.* At the same frequency and ZONARAS, III, p. 667 but also ATTALEIATES, p. 69, on the people's memory of Isaac's arbitrary measures. The dependance of Zonaras on Psellos has been pointed out by O. LAMPSIDIS, *Ὁ Μιχαήλ Ψελλός ὡς πηγή τῆς «Ἐπιτομῆς» τοῦ Ἰωάννου Ζωναρᾶ*, in *EEBS*, 19 (1949), pp. 170-188.

(15) SKYLITZES CONTINUATUS, p. 111 : *πρὸς τὴν σύγκλητον καὶ ἅπαν τὸ δημοτικόν τε τῆς πόλεως καὶ κοινόν.* ATTALEIATES, p. 70 : *συνήθροισε τὰ σωματεῖα τῆς πόλεως.*

Psellos : *τὸ δημοτικὸν πλῆθος καὶ ἡ συγκλητικὴ τάξις* ([16]). According to the same Michael Psellos, Constantine Doukas's major concern was to stop the existing division between the citizens as a whole (*τὸ πολιτικὸν γένος*) and the senate ([17]) and here the *πολιτικὸν γένος*, in clear juxtaposition with the senate must be understood as «the popular party» or, more simply, «the citizens» ([18]).

According to Lampe's Patristic Lexicon, the neutral adjective *τὸ δημοτικὸν* taken as a substantive, means indeed *the people*. In the sources dealing with the eleventh century, the term *τὸ δημοτικὸν* is used in order to identify only the people of the capital Constantinople and it very seldom appears in the provinces, either towns or countryside. Exceptions to this general rule appear only when the historians touch on the thorny question of the opposition on the part of the people of provincial towns to options by the Byzantine nobility : in 1074, Alexius Comnenus goes to Amaseia as a stratopedarch to catch the rebel Frankish leader Roussel of Bailleul and there he convokes mostly the wealthy citizens of the town ([19]) ; thus Anna Comnena and her husband Nicephorus Bryennios speak of those who incite the demos (*δῆμος*) to riots ([20]) and it seems very clear, that, instead of delivering Roussel to the central power, the majority of the demos of Amaseia wish to set him free ([21]). Somewhat

(16) PSELLOS, *Chronography*, II, pp. 178, 220 and 230.

(17) PSELLOS, *Chronography*, II, p. 306.

(18) The awe of popular riots felt by Psellos is obvious not only in his attitude during the uprising of April 1042, which brought the downfall of Michael V Kalaphates (cf. T. C. LOUNGHIS, *Χρονικόν περί της αναιρέσεως του αποβασιλέως κυρού Μιχαήλ του Καλαφάτου του γεγονότος καίσαρος και των κατ' αυτήν συμβάντων*, in *Βυζαντιακά*, 18 (1998), pp. 73-104), but, most of all, in his famous statement, that in his age one can meet not any Pericleses or Themistocleses, but only ... the most infamous Spartacuses (PSELLOS, *Chronography*, II, p. 78).

(19) ANNA COMNENA, I, p. 13 : *συνεκαλεῖτο ἅπαντάς τε καὶ μᾶλλον τοὺς τὰ πρῶτα φέροντας καὶ χρημάτων εὐπορουῦντας*.

(20) ANNA COMNENA, ibidem. BRYENNIOS, II, 22, p. 189 : *τοὺς περὶ τὴν πόλιν δυναμένους*. II, 23, p. 191 : ... *δῆμος τοσοῦτον μαινόμενος*. Cf. also II, 23, p. 193 : (in the provinces) *οἱ δυνατοὶ τὸ πλῆθος διεγείρωσι* (against the central power). KEKAUMENOS, p. 147 : *λαοσυνάκτης, στασιαστής, δημοηγέρτης*.

(21) ANNA COMNENA, ibidem : *τὸν Οὐρσέλιον ἁρπάσαι θελόντων καὶ τῶν δεσμῶν ἀπολύειν*. BRYENNIOS, II, 23, p. 191 : *τῶν μὲν ἀσήμως βοώντων, τῶν δὲ βουλομένων σώζεσθαι τὸν Οὐρσέλιον*.

later according to the same sources, that is in 1077/1078, the whole population of the Balkan provinces (the term used here is *πανδημεὶ*) hails the rebel general Nicephorus Bryennios ([22]), but the Continuator of Skylitzes wisely asserts, that, although beloved by the population of the provinces ([23]), Bryennios had to face the spontaneous resistance of the inhabitants of Constantinople ([24]). Almost the entire capital (*σχεδὸν ἅπασα ἡ πόλις*) supports Nicephorus Botaneiates ([25]) and large crowds proceed to meet his triumphant march through Bithynia ([26]). From all the so far cited mentions, it appears more or less clearly, that at the moment when the Paphlagonian clan of the Comneni and Doukai are almost ready to seize power, they are not beloved, if not openly hated, by the people of Constantinople. It may be for that reason that, more than once, both aristocratic historians, Anna ([27]) and her husband Nicephorus ([28]), express their open contempt for the people and for every kind of collective opinion or decision, which, they assume, would not be valid, as subjected to the sudden changes of the mob. Yet, given that the people of Constantinople did not wish to be subjected to a rule neither of the Comneni nor of the Doukai, we can better understand the statements of Psellos cited above ([29]), according to which, after the failure of Isaac Comnenus to conquer the people's hearts, emperor Constantine X Doukas tried to unite or

(22) ANNA COMNENA I, p. 17 : *πάντες πανδημεὶ καὶ στρατιῶται καὶ ἰδιῶται τῶν πρωτείων αὐτῷ ξυνεχώρουν καὶ βασιλεύειν ἠξίουν.* BRYENNIOS, III, 3, p. 213 : *πάντες ἀσμένως αὐτὸν ὑπεδέχοντο οἱ ἐγχώριοι.*

(23) SKYLITZES CONTINUATUS, p. 173.

(24) SKYLITZES CONTINUATUS, p. 175 : *οἱ τὴν βασιλίδα οἰκοῦντες οὐδαμῶς πρὸς τὴν ἐπιφοίτησιν τῆς τοῦ Βρυεννίου στρατιᾶς κατεπλάγησαν.*

(25) SKYLITZES CONTINUATUS, p. 177.

(26) SKYLITZES CONTINUATUS, p. 176.

(27) ANNA COMNENA, I, p. 14 : *γινώσκων τὸν δῆμον ἐν ῥοπῇ τὰς γνώμας μεταβάλλεσθαι εἰωθότα.* I, p. 91 : *ὅπου πληθὺς διάφορος, ἐκεῖ καὶ τὸ τῆς γνώμης διάφορον καταφαίνεται .* I, p. 156 : *ὅπου γὰρ πολυαρχία, ἐκεῖ καὶ σύγχυσις τῆς διαφόρου γνώμης.*

(28) BRYENNIOS, p. 55 : *καὶ τοῦ δήμου παντὸς ἀλογίστως τῷ ἐκείνων θελήματι (τῶν Βοτανειάτου) παρακολουθήσαντος ... φιλεῖ δὲ καὶ ἄλλως τὸ πλῆθος ταῖς τοιαύταις χαίρειν μεταβολαῖς.* p. 57 : *... στόμα ἓν γεγονότες ὁ δῆμος μὴ θέλειν ὑπ' αὐτοῦ βασιλεύεσθαι τρανῶς ἐξεβόησαν.*

(29) Cf. above, notes 14 and 17. There are some interesting views in : ANITRA GADOLIN, *A Theory of History and Society with special reference to the Chronographia of Michael Psellus ; 11th Century Byzantium*, Amsterdam, 1987.

to reconcile the so much feared people with the senate, this unshakeable support of central power in the eleventh century ([30]). Besides that, as a convinced supporter and defender of the cultivated senate, Michael Psellos considers those who are demos as subjected to stubborness and over-boldness and accustomed to trivial obscenities ([31]), something that is equivalent to the term *ἀγυρτικὸς ὄχλος* (vagabond mob), used also by him a little further but within the same context ([32]).

Our historical remembrances may go back to the beginning of the tenth century, when the expression *ὅσον δημῶδες καὶ ἀγυρτῶδες* was used in the Life of Patriarch Euthymius (907-912) ([33]), but afterwards and throughout the tenth century our sources are consistently silent ([34]). Only under Romanus III (1028-1034) we learn from Psellos, that the whole people was divided (*διῄρητο τὸ δημοτικὸν σύμπαν*) and everything was in trouble and confusion (*καὶ πάντα ἦν ταραχῆς μεστὰ καὶ συγχύσεως*) ([35]). We must remember in this context, that the same Psellos considers Romanus III as the first senator (*τὰ πρῶτα τῆς συγκλή-*

(30) The best account on the Byzantine eleventh century is still given by N. A. SKABALANOVIČ, *Vizantiiskoe gosudarstvo i cerkov v XI veke. Ot smerti Vasilija II Bolgaroboïcy do vocarenija Alexeja I Komnina,* Sanktpeterburg, 1884. On the senate and the court, p. 137 sqq. Far less successful is the modern attempt of P. LEMERLE, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paris, 1977, p. 287 sqq. to summarize Byzantine society as «une société bloquée» (p. 309). The views of M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204, a political History*, N. York, 1984 are to be cited with reservations.

(31) PSELLOS, *Chronography*, II, p. 50 : ... *δῆμος ὄντες αὐθαδείᾳ χαίρων τε καὶ θρασύτητι, καὶ οὐ στρατιωτικῆς ἀλλὰ πολιτικῆς βωμολοχίας ὄντες ἐθάδες* ... .

(32) PSELLOS, *Chronography*, II, p. 54.

(33) *Vita Euthymii patriarchae CP*, ed. Patricia KARLIN-HAYTER, *Bibliothèque de Byzantion* 3, Brussels, 1970, 19, p. 129.

(34) With some rare exceptions ; cf. Leon DIAKONOS, ed. C. B. HASE, *CSHB*, Bonn, 1828, VI, 1, p. 95 : *τὴν τοιαύτην ἀκάθεκτον τοῦ ἀγοραίου ὄχλου φοράν ... ἀνέστειλε.*

(35) PSELLOS, *Chronography*, I, p. 86. Cf. also PSELLOS, *Chronography*, I, p. 92 : *μηδὲ συγχέοιτο τὰ κοινὰ καὶ τὸ τῆς πολιτείας σῶμα καταρρηγνύοιτο.* On the clear distinction made by Psellos between the military and the political party, cf. SP. VRYONIS Jr., *Byzantium. The Social Basis of Decline in the Eleventh Century*, in *GRBS*, 2 (1959), p. 164. On the responsibility of Church and people for the violent deposition of three emperors, cf. *ibidem*, p. 165.

του) ([36]). His reign signalled, in fact, the first time when the old military leaders of Basil II felt disappointed and organized a first plot, according to Skylitzes ([37]). Writing considerably later than Skylitzes, Zonaras behaves rather indifferently towards the popular masses of the eleventh century, speaking generally of «the numerous and vulgar people» (ὁ δημώδης καὶ πολὺς ἄνθρωπος) ([38]) and uses the term τὸ δημοτικὸν only when speaking contemptuously of the non-combattant supporters of Constantine IX Monomachos against the rebel Leon Tornikios in 1047 ([39]). It remains, nevertheless, beyond any doubt, that the popular factor in Constantinople of the eleventh century is noteworthy almost simultaneously with the taking up by the senate of a prevalent role in the government of the empire. It is also worth saying that Attaleiates only apparently neglects this new state of political affairs prevailing at the time when he starts his narrative at the reign of Michael IV (1034-1041). Skylitzes and Zonaras on the other hand insist upon the fact that, under the reign of Romanus III, his subjects were litterally crushed by continuous unnecessary expenses ([40]).

The senate in power had by all means to appease such a popular discontent in the capital ; Skylitzes ([41]) and Psellos almost entirely agree on the fact that the measures taken by John Orphanotrophos under Michael IV were something like a consolation to the citizens of the capital and that John offended none of them ([42]), a policy which openly contrasts with the crushing of the provinces by taxes ([43]). The restrengthened provincial military aristocracy is now mostly Paphlagonian, as the patrician Constantine Dalassenos protests against the choice of the whole clan of Michael IV, the Orphanotrophos and so on : «as (in Paphlagonia) there

(36) Psellos, *Chronography*, I, p. 66.

(37) Skylitzes, pp. 376-377. Cf. J.-Cl. Cheynet, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990, nos 31 and 32, pp. 41-42.

(38) Zonaras, III, p. 566.

(39) Zonaras, III, p. 628.

(40) Skylitzes, p. 384. Zonaras, III, p. 578. Cf. also Skabalanovič, p. 139, on the popular participation to the imperial succession.

(41) Skylitzes, p. 400.

(42) Psellos, *Chronography*, I, p. 126 : ... βουλόμενος μήτε τινι τῶν πάντων γενέσθαι βαρυσυμφορώτατος ... κακὸν μὲν οὐδενὶ διέπραξεν.

(43) Skylitzes, p. 409 : ... τῶν κριτῶν ἀδεῶς φορολογούντων τοὺς ἐγχωρίους and p. 412.

are many able men of noble descent, how is it possible that such a vulgar and worthless individual has been preferred ?» (44) ; but Michael IV protects the senate (45) and the senate of Constantinople protects and controls the vulgar Orphanotrophos (46), trying to hold the people of the capital under the same control (47). The abortive attempt of Michael V Calaphates to accord more liberties and privileges to the people of the capital keeping simultaneously the provincial military aristocracy in a benevolent neutrality ended by the violent popular uprising of April 1042 (48), which doomed every attempt of reform and provoked some very useful thoughts to the mature general Catacalon Kekaumenos (49) and, most of all, so great an awe to the afterwards πρόεδρος of the senate and ὕπατος of philosophers Michael Psellos (50).

Such a spectacular initiation for intellectuals (*δημοσιώτατον μυστήριον*, according to Psellos) (51) – could not be easily forgotten ; Psellos stresses the political factors after 1042 in a most explicit way : the people (*δημοτικὸν πλῆθος*), the senatorial order (*συγκλητικὴ τάξις*) and the army (*σύνταγμα στρατιωτικόν*) (52). Almost identical to the description of Psellos is the distinction made by Michael Attaleiates, who mentions the *ἀριστοκρατικοί* (used in the classical meaning of the wealthy and cultivated citizens), the people (*δημοτικοί*) and the renowned brave noblemen of the East (*εὖ γεγονότες καὶ περὶ τὴν ἑῴαν*

(44) SKYLITZES, p. 393. KEKAUMENOS, p. 261, on the humble origin of Michael IV.

(45) Michael IV did not dismiss any senator of the previous reign ; cf. PSELLOS, *Chronography*, I, p. 124 : ... *οὔτε τινα τῶν τῆς γερουσίας μετήμειψεν.*

(46) At his dismissal by Michael V, John Orphanotrophos is followed by a great number of senators, according to PSELLOS, *Chronography*, I, p. 198.

(47) Orphanotrophos exerts a total control over the capital, according to PSELLOS, *Chronography*, I, p. 128.

(48) On the popular uprising at Constantinople in April 1042, cf. S. VRYONIS Jr., *Byzantine ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑ and the Guilds in the Eleventh Century*, in *DOP*, 17 (1963), pp. 303-308, G. G. LITAVRIN, *Vosstanije v Konstantinopolie v Aprele 1042 g.*, in *VV*, 33 (1972), pp. 34-42, and T. C. LOUNGHIS, *Χρονικόν*, cf. above, note 18.

(49) KEKAUMENOS, pp. 188-190, 261, 265.

(50) Cf. LOUNGHIS, *Χρονικόν*, pp. 85-86.

(51) PSELLOS, *Chronography*, I, p. 212.

(52) PSELLOS, *Chronography*, II, p. 178.

ὀνομαστοὶ καὶ γενναῖοι) (53), representing the army. But all these three political factors are to be found also in Skylitzes in even simpler terms : on one hand the people and the senate (*ὁ δῆμος καὶ ἡ σύγκλητος*) (54) and, on the other, the generals of the East (*οἱ στρατηγοὶ τῆς ἕω*) (55). All other terms used by the sources after the popular uprising of 1042 may reflect literary, that is stylistic or descriptive attempts, in order to avoid to repeat the same words or expressions or, sometimes also, an attempt to imitate classical patterns.

With the new emperor Constantine Monomachos (1042-1055), who is *ἀριστοκρατικὸς ἀνὴρ καὶ θρέμμα τῆς πόλεως* (56) according to Attaleiates, the senate of Constantinople recognizes that its previous attempt to support Paphlagonians of low origin in the central power in order to keep at distance the military leaders of the east headed by the Paphlagonian aristocracy was a blunder ; the new emperor of Constantinopolitan and senatorial roots manifests a great generosity, if not lavishness, towards the people of the capital (57) and the *demos* will render this grace standing at his side on the walls of the capital (58) at the moment of the violent military revolts in the provinces (59), in spite of

(53) ATTALEIATES, p. 53.

(54) SKYLITZES, p. 434.

(55) SKYLITZES, p. 486, avoiding to mention their specific origins.

(56) ATTALEIATES, p. 18. Cf. also ATTALEIATES, p. 47 : *ἀνὴρ πολιτικὸς καὶ γένους ἐπισήμου γενόμενος.*

(57) The joy of the demos on his accession in PSELLOS, *Chronography*, I, p. 266. On his generosity SKYLITZES, p. 423 : ... *χρυσίου διανομαῖς τὸ πλῆθος ἐφιλοτιμήσατο.*

(58) SKYLITZES, p. 440 : ... *τοὺς πολίτας καὶ τὸν δῆμον τάξας ἐπὶ τοῦ τείχους.* ATTALEIATES, p. 23 : ... *τειχήρεις οὖν γεγονότες οἱ περὶ τὴν βασιλεύουσαν σχεδὸν ἅπαντες τῶν ἐντὸς εἶχον τὴν φυλακὴν ἰσχυρῶς.* PSELLOS, *Chronography*, II, p. 58 : (Monomachos) ... *τὸ πλῆθος δημαγωγήσας τῆς πόλεως.* Cf. also John MAUROPOUS, Speech n° 186 (ed. P. DE LAGARDE - J. BÖLLIG, *Abhandlungen der Hist. Phil. Classe der königlichen Gesellschaft zu Göttingen*, Bd. 28), p. 185 : *μικροῦ δεῖν ἁπάσης τῆς πόλεως ἑπομένης* and ibidem : *βασιλεύς ... πληρῶν τὰ πάντα φυλάκων, ἀστικῶν τε καὶ ξενικῶν, οἷς εἰς ἐπιστάτας καὶ ἄρχοντας τοῦς ἐν τέλει πάλιν καταμερίσας* . MAUROPOUS (Speech no 186, p. 190) uses also the term *τὸ μὲν δημοτικὸν καὶ τὸ κοινὸν* in front of the *προύχοντες.*

(59) ATTALEIATES, p. 27. Cf. J. FERLUGA, *Aufstände im byzantinischen Reich 1025-1081. Versuch einer Typologie*, in *Rivista di Studi Bizantini e Slavi*, 5

some malevolent insinuations made by Psellos ([60]) ; the latter, somewhat abruptly, seems to disapprove of the plans of the senate for a reconciliation with the people of the capital, when he complains that Monomachos brought a sudden change in the political affairs and, despising all limits which are familiar in Roman traditional habits, opened the gates of the venerable senate to almost the whole vulgar and vagabond people of the market (*μικροῦ δεῖν τὸν ἀγοραῖον καὶ ἀγύρτην δῆμον*) ([61]). Amongst Byzantine historians describing the eleventh century, the aristocratic by learning and thinking Michael Psellos seems to be the most distant from the ordinary people of Constantinople, producing nothing, but most infamous Spartacuses.

Did it happen by a mere coïncidence, did it have, may be, any deeper social roots, or was it simply due to ill-luck ? Whatever it might have been, the continuous grievances of Psellos against the people were rather well-founded as well-founded also was the mistrust of Monomachos towards the citizens in 1047 ([62]), because, as early as 1044, March the 9th, the emperor had to face a popular tumult and a general grumbling of people and senate, according to Skylitzes ([63]). Attaleiates totally omits this (rather insignificant from the pure political point of view, I dare say, as it concerned nothing more serious than the well-known imperial adultery) popular upheaval and so does also the pusillanimous Michael Psellos, putting in his narrative the provincial military rebellions of Maniakes and

(1985), pp. 137-165. It may be worth noting that Monomachos does not believe in the loyalty of the citizens of the capital in 1047, according to SKYLITZES, p. 439 : ... *μήτε πιστεύοντος τοῖς πολίταις ὡς εὔνοιαν καὶ πίστιν φυλάξουσιν εἰς αὐτόν* ... Tornikios also vainly tries to acquire the favor of the citizens. SKYLITZES, p. 440 : ... *μηδενὸς προσέχοντος αὐτῷ*.

(60) PSELLOS, *Chronography*, II, p. 46, asserts that, fearing an eventual death of the emperor, the mob of the capital (*ἡ τῆς πόλεως πληθὺς*) intended to join the rebel Tornikios. Cf. also the contempt of PSELLOS for the mob in II, p. 60 : *αἱ δὲ παρὰ τοῦ δήμου φωναὶ ὁποῖαι καὶ πρότερον*.

(61) PSELLOS, *Chronography*, I, p. 276 (*ἀγοραῖος* is used here in its derogatory connotation).

(62) Cf. above, notes 18 and 58. The term *citizens (πολῖται)* seems to have a more sophisticated connotation than the terms *δῆμος, δημοτικὸν* etc. E.g. SKYLITZES, p. 440 : ... *πολίτας καὶ δῆμον*. Cf. also J. LEFORT, *Rhétorique et politique. Trois discours de Jean Mauropous en 1047*, in *TM*, 6 (1976), pp. 265-303.

(63) SKYLITZES, p. 434 : ... *κατεστασιάσθη παρὰ τοῦ δήμου ... ταραχὴ κατέσχε τὸ πλῆθος ... γογγυσμὸς τοῦ δήμου καὶ τῆς συγκλήτου*.

Tornikios immediately after the love stories of Monomachos and Skleraina and the latter's death, although he never lacks the opportunity to express his steady contempt for the people ([64]). If, at the end of the reign, Psellos confesses that Constantine Monomachos had to face many plots and threats ([65]), the mention concerns rather the rebel attitude of military leaders of the provinces which might have led to some rather insignificant, from the political point of view, palace plots and Attaleiates adds to this, that, towards the end of his reign, Monomachos turned his attention against the wealthier citizens of the capital ([66]). As a general rule, we may assume, that the policy of the senate did not change, since at least 1034, its aims to appease the people of Constantinople and never let them join the ascending military aristocracy of the provinces. After all, Psellos is sincere enough, when he declares, that if, in his times at least, the security of central power relies on the people, the senatorial order and the army, the latter is rather neglected, in comparison with both the former ones, purely «Constantinopolitan» political factors. No doubt at all, that the judgement of so learned a man is to be considered not so much as a perception of an existing reality ; here we have to do with the increase of the political authority of the senate on the people, which leads to the fulfilment of Psellos's political aims ([67]).

Since the moment, nevertheless, when the people of the capital are considered and recognized by our historians as a political factor almost equal in terms of importance with the senate and the army, that is about

(64) The fact that before the walls of Constantinople in 1047, the rebel troops of Tornikios accuse Monomachos among other misdeeds of being and *δήμου φθορεύς* (Psellos, *Chronography*, II, p. 50) may be a sort of enemy attempt to excite the people against the emperor ; on the contrary, large masses of the population (*ἀγυρτικὸς ὄχλος*) seem to have enrolled themselves voluntarily (*ἐθελονταί*) to the emperor's army (Psellos, *Chronography*, II, p. 54). Cf. also Mauropous, Speech no 186, ibidem, p. 188 : *οἷς ἐν τοῦ τυχόντος συναναμέμικτο καὶ τοῦ πολιτικοῦ τὸ βραχύ, ἀγύμναστον μὲν πολεμικῶν ὅλως ἔργων*. As in the case of the defenders of Botaneiates in 1081, the majority of Monomachos' popular militia in 1047 is described by Attaleiates, p. 25, as *ἀπειροπόλεμοι καὶ σύγκλυδες*.

(65) Psellos, *Chronography*, II, p. 114 : ... *πλείστων δὲ αὐτῷ ἐπιβεβουλευκότων*.

(66) Attaleiates, p. 50 : ... *καὶ τοὺς βίους τῶν ὁπωσοῦν εὐπορούντων ἐκμυελίζων ἦν*.

(67) Psellos, *Chronography*, II, p. 178. Cf. also above, note 51.

the end of the reign of Monomachos, there are some indications in the sources, that this people in political maturity starts to tend towards a sort of emancipation from the senate's tutelage, looking for new idols and protectors in other political and social groups and, what is utmost surprising, this time not from the capital of the empire, as if the people realized suddenly, that the rule of the most venerable senatorial order is doomed once and for all ([68]). If this is so, then we may presume that the fall of the once so powerful Macedonian dynasty after the reign of Monomachos simply coïncides with the appearance in our sources of the people as a third political factor, which, given their very limited weight by medieval standards, could not act otherwise, but follow alternatively the principal acting political forces of the time, i.e. either senate or nobility ([69]).

As recent research has already discovered ([70]), the provincial aristocracy rising against the senatorial bureaucracy in the eleventh century was led mostly by Paphlagonian magnates. While dismissing from his post the Paphlagonian military commander-in chief Isaac Comnenus, the empress Theodora (1055-1056) associates to the government first the ancient confident of Michael IV, Leon Strabospondylos ([71]), much praised by Attaleiates for the *εὐταξία* and the *εὐνομία* which were granted by him to the whole empire ([72]) and, then, Michael VI Stratiotikos (1056-1057), who favors senate and people ([73]) ; such a policy could remind the old fashion prevailing since the reign of Michael IV, but now both, senate and people, are confused and desperate because of the

(68) Cf. N. Svoronos, *Société et organisation intérieure de l'empire byzantin au XIe siècle*, in *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London, 1967. pp. 373-389.

(69) The political forces of the time are, with some confusion, described by Hélène Ahrweiler, *Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités*, in *TM*, 6 (1976), pp. 99-124.

(70) On this topic, cf. also Vassiliki Vlyssidou, *Οἱ απαρχές της νέας ανόδου της αρμενοπαφλαγονικής αριστοκρατίας 1025-1041* (under press).

(71) Skylitzes, p. 479.

(72) Attaleiates, p. 52.

(73) Skylitzes, p. 482 : ... *καὶ τὸν δῆμον ὑποσχέσεσιν ὑπεποιεῖτο πολλῶν ἀγαθῶν*. Cf. Vryonis, *Guilds*, p. 309, citing Skylitzes, (Cedrenus) p. 496 : ... *ὁ δὲ γέρων συνέσφιγγε μὲν τὴν εἰς αὐτὸν τῶν πολιτῶν εὔνοιαν καὶ δωρεαῖς καὶ χρήμασι καὶ ἀξιωμάτων ὑπεροχαῖς καὶ τοῖς τοιούτοις οἷς θέλγεται καὶ καταδημαγωγεῖται πλῆθος καὶ πρὸς εὔνοιαν δεσμεῖται καὶ πίστιν.*

δημοκρατία (74), that is, because of the splitting of the central power in uncontrolled parts fighting each other. Whatever it might be, the people of the capital supports Michael VI, who is also backed, according to Skylitzes (75), by the troops of the old themes of the Anatolics and those of the Charsianon, that is by the troops of the provinces which had been in the previous century the bulwark, if not the cradle ... of the Cappadocian military aristocracy (76), so badly hurt and almost extinguished by the successive Macedonian emperors after the reign of Nicephorus Phocas (77), that is by John Tzimiskes, Basil II and, probably also, by Constantine VIII.

Almost exactly as it happened in 1081 (78), so in 1057 the coalition of the «generals of the East» according to Skylitzes (79) had been headed by the Comneni and the Doukai (80) and, thus, we may conclude, first, that in the middle of the eleventh century the term *ἕως* in the text of Skylitzes is to be closely connected, if not identified, with Paphlagonia ; secondly, that against the magnates and military leaders of Paphlagonia who repre-

(74) ATTALEIATES, p. 53 : ... *πολὺς γογγυσμὸς τούς τε ἀριστοκρατικοὺς καὶ τοὺς δημοτικοὺς διὰ τὴν δημοκρατίαν κατεῖχε καὶ σύγχυσις.*

(75) SKYLITZES, p. 492 : the troops of the Anatolics under Lykanthes, the troops of Charsianon under the Iberian general Pnyemios. Cf. on them *Η Μικρά Ασία των θεμάτων. Έρευνες πάνω στην γεωγραφική φυσιογνωμία και προσωπογραφία των βυζαντινών θεμάτων της Μικράς Ασίας (7ος-11ος αι.)*, Athens 1998, pp. 359 and 470.

(76) On the encounter between Cappadocian and Paphlagonian magnates, cf. the recent monograph by VASSILIKI VLYSSIDOU, *Αριστοκρατικές οικογένειες και εξουσία (9ος-10ος αι.). Έρευνες πάνω στα διαδοχικά στάδια αντιμετώπισης της αρμενο-παφλαγονικής και της καππαδοκικής αριστοκρατίας*, Thessalonica, 2001.

(77) ATTALEIATES, p. 229 : ... *οἱ δὲ τοῦ γένους αὐτοῦ ἐδιώχθησαν ὑπὸ τῶν μετέπειτα βασιλέων.* Cf. on this mention T. C. LOUNGHIS, *Η ιδεολογία της βυζαντινής ιστοριογραφίας*, Athens, 1993, p. 164.

(78) Cf. above, notes 1-3.

(79) Cf. above, note 54.

(80) SKYLITZES, p. 483 : ... *ὁ μάγιστρος Ἰσαάκιος ὁ Κομνηνός ... Κωνσταντῖνος καὶ Ἰωάννης οἱ ἐκ τοῦ γένους ἑῴων τοῦ Δουκός* (and not *τοῦ δουκός*, as in Thurn's edition). The active role of George Palaeologus in 1081 seems to have been assumed in 1057 by Catacalon Kekaumenos, who is mentioned by PSELLOS, *Chronography*, II, p. 180, as if he was second-in-command after Isaac Comnenus.

sent in the eyes of Psellos a *τυραννικὸν σύνταγμα* ([81]), the supporters of «legal order», or «our camp» – *τὸ ἡμέτερον στρατόπεδον*, in terms of Psellos ([82]) – are twofold : the people of the capital and the remnants of the old appanages of the Cappadocian military aristocracy concentrated since a long time in the Anatolics and the Charsianon. But, as in almost all rules, there is here also one notorious exception : the magistros Nicephorus Botaneiates, an army general descending from the eminent Cappadocian clan of the Phocades and having, according to the Cappadocian tradition of the tenth century, his property and residence in the old theme of the Anatolics (hamlet of Lampe) ([83]), who followed in 1057 the feared by the people Paphlagonian magnates and Kekaumenos in their armed attempt to overthrow the last representative of the Macedonian dynasty ([84]). As we shall see below, the people of Constantinople, supporting then Michael VI, forgave rather quickly and very easily Nicephorus Botaneiates for his obscure attitude in 1057 ([85]). Besides, the sources testify that patriarch Michael Cerullarius (1043-1058), closely connected with the Paphlagonian families of Makrembolitai and

(81) Psellos, *Chronography*, II, p. 188. On the aims of the military aristocracy viewed by *Psellos, Chronography*, cf. Cheynet, *Contestations*, pp. 191-198 and T. C. Lounghis, *Un empire romain devant la féodalisation. Remarques sur l'emploi du terme EIPHNH au XIe siècle*, in *Δίπτυχα*, 5 (1991), p. 94. One of the best bibliographies on the crisis in the eleventh century is to be found in A. Savvides, *Μελέτες Βυζαντινής Ιστορίας 11ου-13ου αιώνα*, Athens, 1995. Cf. also his, *Internal Strife and unrest in Later Byzantium XI-XIII Centuries*, in *Σύμμεικτα*, 7 (1987), pp. 237-273.

(82) Psellos, *Chronography*, II, p. 192.

(83) On Lampe in the Anatolics, cf. *Η Μικρά Ασία των θεμάτων*, pp. 98, 99, 103, 110.

(84) Botaneiates is nowhere mentioned by Michael Psellos, except of the final letter of Michael VII Doukas, which is entitled by Psellos (*Chronography*, II, p. 384 sqq) *Γραφὴ τοῦ βασιλέως πρὸς τὸν Φωκᾶν*. Skylitzes, pp. 488, 495, 496, nowhere connects him with the term *ἔως*, but only with the theme of the Anatolics. Skylitzes Continuatus, p. 172, mentions the small town of Lampe. But also his panegyrist Attaleiates, p. 56, exalts only his martial behaviour avoiding carefully to connect him directly with those who led the victorious rebel army, i.e. the Paphlagonians.

(85) Cf. Attaleiates, p. 288. Skylitzes Continuatus, pp. 176-177.

Doukai ([86]) and trying to avoid a civil war ([87]), converts a part of the senate and the people to the Comnenian cause and what begins to crumble is not so much the government of Stratioticos but the political pattern of rule which had been adopted by the Macedonian dynasty after Basil II ([88]) ; Michael VI confesses to the permanent and, thus, inavoidable imperial friend Psellos, steadily fearful of popular riots ([89]), that now he fears his former supporters, people and senate ([90]) and, finally, the noble and renowned generals of the East under the leadership of the Paphlagonian Isaac Comnenus enjoy one of the most joyful and solemn receptions by the population of Constantinople, perhaps in the whole of Byzantine History (1057, August 31st) ([91]).

Thus, the military aristocracy of the provinces reaches the state power for the first time thanks to a first split to the formerly unshakable unity of the people of the capital, standing till then for the rule of the senate ; this split however meant by no way a total bankruptcy of the pattern, as Isaac's failure to acquire the people's favor ([92]) is reflected in the fact that

(86) Cf. Skylitzes, p. 412. Attaleiates, p. 56. On the Makrembolites family cf. *ODB*, p. 1272.

(87) Attaleiates, p. 57. Cf. Skylitzes Continuatus, p. 109 : ... *ἔνδειγμα εμφυλίου πολέμου.* Vryonis, *Guilds*, p. 309, attributes the fall of Michael VI to a popular revolution in Constantinople fomented by Michael Cerullarius. Cf. F. Tinnefeld, *Michael I. Kerullarios, Patriarch von Konstantinopel (1043-1058). Kritische Überlegungen zu einer Biographie*, in *JÖB*, 39 (1989), pp. 120-123.

(88) Attaleiates, p. 58 : *Ἤρξαντο οὖν πάντες μιᾶς μερίδος τοῦ Κομνηνοῦ γίνεσθαι.* Skylitzes, p. 499, describes some plundering of houses by the *πλῆθος*, which hails Isaac Comnenus. Here the term *πληθος* (= the crowd, the mob) used by Skylitzes is somewhat narrower and more limited than the whole people (*τὸ δημοτικὸν πλῆθος*).

(89) Psellos, *Chronography*, II, p. 224.

(90) Psellos, *Chronography*, II, p. 220 : ... *δέδοικα γὰρ τό τε δημοτικὸν πλῆθος καὶ τὴν συγκλητικὴν τάξιν.*

(91) Attaleiates, p. 58 : ... *ὁ δῆμος ἅπας τῆς πόλεως αὐτὸν (Ἰσαάκιον) εὐφημεῖ.* Psellos, *Chronography*, II, p. 230 : *ἐκκέχυται γοῦν αὐτῷ ὁ τῆς Πόλεως δῆμος σύμπας* (follows a rather long description of the people's joy). Here also Psellos is followed by Zonaras, III, p. 665. Cf. also above, note 11. On the reception of Nicephorus Phocas in 963, as described in the «*De Cerimoniis*», cf. most recently O. Kresten, *Sprachliche und inhaltliche Beobachtungen zu Kapitel I, 96 des sog. «Zeremonienbuches»*, in *BZ*, 93 (2000), pp. 474-489.

(92) Cf. above, note 14 and Zonaras, III, p. 668 : ... *ἐντεῦθεν ἅπασι μισητὸς ἦν τῷ δημοτικῷ πλήθει* ... something that reminds a similar mention by

his close friend and successor Constantine X Doukas gathers senate and people and distributes rewards in 1059 (93). That means in turn very clearly, that the Paphlagonian nobles try to impose a more moderate rule after Isaac's measures, considered as militarist, and moderate rule consists of the old policy of reconciliation of the people with the senate, employed already from the reign of Michael IV to that of Michael VI (94), with the concomitant result, as done in the past according to Psellos (95), that the armed forces and, so-to-speak, the military affairs were once more neglected, something which becomes now a permanent reality, according to all sources (96) and not a temporary state of affairs due to the senate's abilities, as it was the case previously. It is to be also noted, that, expressing a certain discontent even under this state of affairs, a mixed rebellion of nobles and people (97) breaks out in Constantinople in 1059 (98), in which the people seems to be divided in two parts, supporters and foes of Constantine Doukas, according to Attaleiates (99). From now on, this

Skylitzes, p. 271, on Nicephorus Phocas, who was also a «militarist». Cf. on this topic T. C. Lounghis, *Le poids spécifique du commandement suprême en Italie dans la formation de l'idéologie politique du xe siècle*, in *L'Ellenismo Italiota dal VII al XII secolo. Alla memoria di Nikos Panagiotakis*, Athens, 2001, pp. 153-164.

(93) Attaleiates, pp. 70-71. Skylitzes Continuatus, p. 111. Psellos, *Chronography*, II, p. 306. Zonaras, III, p. 674. Cf. also Vryonis, *Guilds*, pp. 309-310.

(94) See above, passim. For the attempts of Constantine X to multiplicate the members of the senate, cf. Vryonis, *Guilds*, p. 310.

(95) Psellos, *Chronography*, II, p. 179 : ... *τῆς μὲν τρίτης* (= *φυλακῆς*, i. e. the army) *ἧττον φροντίζουσιν* (the emperors).

(96) Psellos, *Chronography*, II, p. 308 : ... *ἀγνόημα δὲ μέγα ἠγνόησεν, ὅτι τῆς στρατιωτικῆς καταλυομένης μερίδος τὰ τῶν ἐναντίων αὐξάνοιτο* ... etc. Zonaras, III, p. 677 : ... *διὸ καὶ τῶν στρατιωτικῶν καταλόγων ἠμέλησεν* ... etc. Attaleiates, p. 76 : ... *καὶ τῶν ἄλλων ἧττον βασιλικῶν ἀντεχόμενος, στρατιωτικῶν καὶ στρατηγικῶν πλεονεκτημάτων καὶ τῆς εὐδοξίας.* Skylitzes Continuatus, p. 112 : ... *τῶν ἄλλων ἧττον ἐχόμενος, στρατηγικῶν φημὶ πλεονεκτημάτων καὶ στρατιωτικῶν ἀνδραγαθημάτων ... τῶν δὲ στρατιωτικῶν ἠμεληκότος καὶ καταρραθυμήσαντος.*

(97) Psellos, *Chronography*, II, p. 312 : ... *οὐ τῶν ἀγενῶν μόνον καὶ ἀνωνύμων ἀλλὰ καὶ τῶν εὖ γεγονότων καὶ περιφανεστέρων.*

(98) Vryonis, *Guilds*, p. 310, notes 96 and 97.

(99) Attaleiates, p. 74 : ... *τοῦ γὰρ ἄλλου πλήθους τῆς πόλεως μὴ συναποστατῆσαι θελήσαντος καὶ συνδιαφθαρῆναι τῇ τῶν ἐπιβούλων σκαιότητι.*

twofold division of the people of the capital mentioned simply and solely by Attaleiates is the main fact that throws some light to the otherwise unintelligible political developments, which resulted to the bloody accession of the Comneni to power ([100]) and to the mighty slaughter of the people on Holy Week of 1081. The Doukai were once the most eminent Paphlagonian military clan, but under Constantine X, they obviously tended to join the camp of the senate. But, as on the imperial throne still sits a representative of the Paphlagonian nobility despised in Constantinople since the reign of Isaac Comnenus, senate and people of Constantinople seem to be not as unanimous as they had been previously till 1057, against the military aristocracy of Asia Minor, a steadily growing part of people's sympathies going, from now on, directly to the Cappadocian offshoots ([101]).

On Constantine's death in 1067, both Attaleiates and the Continuator of Skylitzes speak on clear terms of popular hopes and desires going directly to Nicephorus Botaneiates, but, instead of him, a relative of his clan prevailed ([102]), the Cappadocian noble Romanus Diogenes ([103]), who, according to subsequent narratives of the sources, seems to enjoy a considerable popular support throughout his short reign (1/1/1068-September1071). As reigning emperors, both Diogenes and Botaneiates seem to have had something more in common ([104]), besides their military origin and their connection with the noble Cappadocian tradition ([105]) : they both entrust great military commands to members of the Comnenian family ([106]) in an attempt to secure the assistance of another noble military

(100) In the civil war of 1057 we have alredy noticed that the people of Constantinople and the themes of the Anatolics and of Charsianon belong to the same camp. Cf. above, notes 74-80.

(101) According to ANNA COMNENA, I, p. 131, there was a Byzantine toparches in Cappadocia still in 1081.

(102) ATTALEIATES, p. 96 : ... *ὁ φθόνος καὶ ἡ ἄδικος κρίσις ἕτερον συγγενέα τούτου ἀντεψηφίσατο.*

(103) ATTALEIATES, pp. 96-97. SKYLITZES CONTINUATUS, p. 121.

(104) ATTALEIATES, p. 97, goes as far as pretending that Diogenes had been rescued by the brilliant Botaneiates in the battle of Sardica in 1067.

(105) Cf. PSELLOS, *Chronography*, II, p. 328 (on Romanus Diogenes) : *τῷ Ῥωμανῷ τῷ τοῦ Διογένους τὸ μὲν γένος ἀρχαῖον καὶ εὔδαιμον πλὴν τοῦ πατρός.*

(106) ANNA COMNENA, I, p. 9, begins her historical work with the assertion that her father made his first campaign under Romanus Diogenes. BRYENNIOS, p. 89

(and moreover Paphlagonian) clan as both Cappadocians have twice raped the imperial crown from the Doukas family in 1067 and 1078 ([107]). To the Comneni, that meant only a temporary disgrace and exile mentioned by Bryennios ([108]) at the beginning of the reign of Michael VII Doukas and the Paphlagonian aristocratic coalition seems to loose something from its former cohesion. But, since Attaleiates followed by the continuator of Skylitzes, describes in details the people's disapproval of Isaac's reign ([109]), it seems that no imperial attempt could render null the popularity of the Comneni in the capital ; it was quite the reverse that happened : the so much praised by Psellos ([110]) but also by Bryennios in a lengthy passage ([111]) Doukai become very unpopular under the reign of Michael VII ([112]) and it may be for that reason that the temporary disgrace of the Comneni under Michael VII lasted but a few months if not days ([113]), to be reinstated anew under the same reign, as Michael Doukas needs urgently Comnenian support ; some unexpected changes of popular mood in the western provinces ([114]) during the reign of the beloved in

(on Manuel Comnenus) and I, 12, p. 105 (on Alexius). ATTALEIATES, pp. 138-139 and SKYLITZES CONTINUATUS, p. 139 (both disapproving Manuel's nomination ; cf. LOUNGHIS, *Ἰδεολογία*, pp. 162 and 164, on Attaleiates' hatred against the Comneni). On the continuous employment of the Comneni under Botaneiates, there is no need to cite other sources than BRYENNIOS, pp. 62-63.

(107) On the attitude of Psellos against Romanus Diogenes (*οὐδ'αὐτὸς τὰς τυραννίδας ἐκπέφευγε, ἐβούλετο αὐταρχεῖν*) cf. II, p. 330. On the arrogant imperial manners, cf. PSELLOS, *Chronography*, II, pp. 334-336 and ZONARAS, III, pp. 688-692.

(108) BRYENNIOS, I, 22, p. 129 : *ἡ δὲ (Δαλασσηνὴ) σὺν τοῖς παισὶν εἰς τὴν τοῦ πρίγγιπος ἐξορίζεται νῆσον.*

(109) ATTALEIATES, pp. 69-70. SKYLITZES CONTINUATUS, pp. 109-110. (repeating and condensing Attaleiates).

(110) PSELLOS, *Chronography*, II, p. 296 : *τὸ μὲν ἄνω γένος ὅσον εἰς προπάππους ἀβρὸν καὶ εὔδαιμον καὶ ὁποῖον αἱ συγγραφαὶ ἄδουσι* ... etc.

(111) BRYENNIOS, pp. 67-69.

(112) ATTALEIATES, p. 255. BRYENNIOS, p. 57 : *στόμια ἓν γεγονότες ὁ δῆμος μὴ θέλειν ὑπ' αὐτοῦ* (Constantius Doukas) *βασιλεύεσθαι τρανῶς ἐξεβόησαν.* ZONARAS, III, p. 716 (people's hatred towards Nikephoritzes).

(113) BRYENNIOS, p. 56.

(114) On the people of the western provinces hailing the usurper Nicephorus Bryennios, cf. BRYENNIOS, III, 10, p. 231 : ... *καὶ παριόντα τοῦτον αἱ πόλεις καὶ αἱ κῶμαι ἅπασαι ἀνευφήμουν.* ANNA COMNENA, I, pp. 17-18 : ...: *καὶ γὰρ*

the capital Nicephorus Botaneiates ([115]) confirm this point of view. It must be pointed out in this context, that both members of the princely couple, Nicephorus Bryennios ([116]) and Anna Comnena not only disdain the common people on more than one occasion ([117]), but also know very well how to distinguish between real «pure blood» nobles on one hand and «parvenus» living just like nobles use to do, on the other ([118]). By so clear social discriminations, we have an explanation to the irritating question : why so many rebellions of nobles especially under the reign of Nicephorus Botaneiates ? Because the reign of Botaneiates, albeit a noble reign by all means, was favoured by the common people of Constantinople (*τὸ δημοτικὸν*), who, after being for a long time under the ruinous influence of the senate, had turned progressively their sympathies towards the Cappadocian nobles, as they were taught to hate the Paphlagonian nobles

ἐπιόντα τοῦτον αἱ πόλεις ἅπασαι ὑπτίαις χερσὶν ὑπεδέχοντο καὶ ἄλλη πρὸς ἄλλην πόλιν μετὰ κρότου παρέπεμπε.

(115) Bryennios, p. 55, expresses his open contempt for the crowd (*καὶ τοῦ δήμου παντὸς ἀλογίστως οὕτω τῷ ἐκείνων παρακολουθήσαντος*), which follows Botaneiates. Zonaras, III, p. 719, recognizes the people's support to Botaneiates (*τὸ ταύτης δημοτικὸν ... αὐτοκράτορα τὸν Βοτανειάτην ἀναγορεύουσι*) seems to disapprove both Michael VII and Nicephorus III on following p. 720. On the people's love for Botaneiates, cf. Attaleiates, pp. 256, 267, with an enumeration of the social strata of the capital on p. 275-276, starting from the *ἀργοὶ καὶ πένητες*.

(116) Who, in real medieval manner, recognizes noble birth and lineage even to his rival and foe Botaneiates : cf. Bryennios, III, 15, p. 237 : ... *Βοτανειάτης, εἷς τῶν ἐκ τῆς ἑῴας εὐγενεστάτων, στρατηγὸς τῶν Ἀνατολικῶν.*

(117) Cf. e.g. Bryennios, III, 20, p. 247 : ... *τοῦ συναθροισθέντος πλήθους τὸ πλεῖστον ἀπόλεμον ἐστὶ καὶ βάναυσον.* III, 18, p. 245 : ... *καὶ δῆμον πρὸς ἀταξίαν κινῆσαι καὶ δυνάμενος καὶ βουλόμενος.* Anna Comnena, I, p. 15 : ... *πέπεικε τὸν ὅχλον ὅλον, ὅσος ἐγχώριος καὶ ὅσος ἔξωθεν.* I, p. 121, on the *ἀριστοκρατία* as the excellent regime and I, p. 156 on the evil concomitant to the *πολυαρχία*.

(118) Anna Comnena, I, p. 16 : ... *Δοκειανός ... ἀνὴρ δὲ οὗτος τῶν ἐπιδόξων καὶ γένει καὶ ἀξιώμασι.* I, pp. 44-45 : ... *οὐκ ἔχω διὰ θαύματος, εἴ τινες ἀδοξότατοι τινὰς τοὺς ἐπὶ δόξης καὶ γένους εὐγενοῦς ὑποκρίνονται.* Bryennios, p. 61 : The usurpers Bryennios and Basilakes are *ἄνδρες τῶν εὖ γεγονότων καὶ ἐπισήμων.* Quite the contrary in II, 26, p. 197 : *Μαύρηξ, ἀνὴρ οὐ τῶν εὖ γεγονότων* ... (but he was granted by the emperors) ... *πλοῦτον κτήσασθαι πλεῖστον καὶ δούλων πλῆθος ... καὶ οἰκίαν ἀνεγεῖραι λαμπράν.*

since the days of Michael IV, that vulgar Paphlagonian. Moreover, the first attempt of a Paphlagonian noble to seize power, that of Isaac Comnenus, had been faced by the old armies of the Anatolics and Charsianon, standing then for Michael VI and supported by the people. As Isaac's short reign had left not very warm souvenirs to the people of the capital and the attempts of both emperors from the house of Doukai to reconcile people and senate were doomed to failure, the people seem to turn their sympathies first towards Romanus Diogenes, who married a widow-empress in the pattern of the Cappadocian Nicephorus Phocas, and later, far more ostensibly, towards Nicephorus Botaneiates descending from Nicephorus Phocas, both having their roots and links in Cappadocia, according to Michael Attaleiates, who must have been indeed, as Kazhdan has once said ([119]), a representative of this purely Constantinopolitan popular tendency, independently of his Attaleian origin. But, if one really wants to justify and defend this very accurate view, one has to accept the political division between the rising Paphlagonian nobles under the Comneni and Doukai and the declining Cappadocians supported by the people and defended by Attaleiates, whose champions were indeed Romanus IV and Nicephorus III.

Thus, Botaneiates was indeed beloved in Constantinople and thus also, under the slogan expressed by Bryennios ([120]) «the Roman empire in chaos under Botaneiates», the nobles arise in arms one after the other and, finally, the victorious but despised in the capital since Isaac's reign Paphlagonians Comneni and Doukai deliver its people to the atrocious slaughter and plunder on Holy Week of 1081 ([121]), for which, of course, Alexius Comnenus would repent in a very pious way, somewhat reminding of Richard III's phony prayers, although, in our case, the prayers occurred after the seizure of the glorious crown ([122]).

(119) A. P. KAŽDAN, *Socialnye vozzrenija Michaïla Attaliata*, in *Zbor.*, 17 (1976), pp. 1-55. Cf. A. KAZHDAN - S. FRANKLIN, *Studies on Byzantine Literature of the Eleventh and Twelfth Centuries*, Cambridge - Paris, 1984, pp. 23-86.

(120) BRYENNIOS, IV, 1, p. 257 : *Βοτανειάτης ἔσπευδεν τὴν τῶν πολιτῶν εὔνοιαν ἐπισπάσαθαι ... ταύτῃ τοι καὶ μεγάλης συγχύσεως τῇ πολιτείᾳ Ῥωμαίων γέγονεν αἴτιος.*

(121) ANNA COMNENA, I, p. 117 : ... *τὸ εἰς τὴν ὅλην τὴν πόλιν γεγονὸς κακόν.*

(122) ANNA COMNENA, I, pp. 116-118, points out her father's education (*παιδεία ἀγαθή*), which, in accordance with Dalassena's admonitions produced moral remorses. I have not found any comment on the slaughter of 1081 in

Having, by this conclusion, also covered the opposition, if not open hatred, expressed by Attaleiates against the Paphlagonians Comneni and Doukai, we can, by the same bias, try to explain, why two authors of such opposite views, as Michael Psellos and Nicephorus Bryennios ([123]), praise in such lyrical terms the family of the Doukai ([124]) ; if the contempt that both have in common for the people of Constantinople ([125]) is not a sufficient answer to the question, in that case sufficient might be their common negative position against the reigns of the emperors of Cappadocian descent Romanus Diogenes ([126]) and Nicephorus Botaneiates ([127]). Thus, Psellos praises the Doukai as protectors and supporters of the senate and Bryennios praises them as old Roman nobles having rightful claims to the throne, albeit the people of the capital deny their rule ([128]), as it is demonstrated by the malicious attempt of Alexius Comnenus to feel the pulse of the *δημοτικόν*, by proposing Constantius Doukas as emperor and preparing thus the ground for himself. After this negative test, according to Bryennios, the only possible noble, but also legal, solution is Alexius, who seizes power not only by the right given

Margaret MULLET and D. SMYTHE (eds), *Alexios I Komnenos*, I, Papers, Belfast, 1996.

(123) Cf. above, notes 107 and 108. In the historical work of Bryennios, the Doukai occupy a second, albeit glorified by ancient descent, position, after the Comneni.

(124) On Bryennios and the Doukai, cf. D. POLEMIS, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, London, 1968, pp. 3-4. On Psellos and the Doukai, cf. GADOLIN, *Theory*, pp. 58-59.

(125) Cf. BRYENNIOS, IV, 2, p. 259, who calls the attitude of the people of Constantinople against Nicephorus Bryennios in 1078 ... *ἡ κατ' ἐκείνου στάσις τῆς πόλεως*.

(126) BRYENNIOS expresses an implacable verdict on Romanus Diogenes, in II, 1, p. 141 : ... *ὁ μὲν δὴ βασιλεὺς Ῥωμανὸς ὁ Διογένης προθυμηθεὶς τὰ Ῥωμαίων ὑψῶσαι ἀρξάμενα ἤδη κλίνειν, οὐκ εὐφυῶς οὐδ' ἐπιστημόνως τὰ τῆς ὑψώσεως μεταχειρισάμενος, αὐτός τε κατεβέβλητο καὶ τὰ Ῥωμαίων ἑαυτῷ συγκατέβαλε πράγματα*. For BRYENNIOS, I, 12-13, pp. 111-113, the hero of the battle of Mantzikert is the «duke of the whole West» (*δοὺξ τῆς πάσης δύσεως*) Nicephorus Bryennios. The undermining of Diogenes by Psellos is too obvious and recognized.

(127) Since the very beginning of his narrative, BRYENNIOS (p. 55) reproves Botaneiates and the «absurd» support of the people to him.

(128) BRYENNIOS, p. 57.

by his Comnenian blood, but also by his close relationship by marriage to the Doukai ([129]), a marriage which has God's sanction ([130]).

Directly opposite to Bryennios stands Michael Attaleiates, who praises precisely the representatives of the Cappadocian military nobility, once crushed by the Macedonian dynasty but now established to power and supported by the people of Constantinople, who usually do not adhere to the provincial rebels, as he asserts, but now consider the ruling Paphlagonian Doukai as tyrants ([131]). Thus, for Attaleiates, the Cappadocians cease to be the once so feared provincial military aristocracy, which is now represented by the hated by the capital's people, the noble Paphlagonians. Thus, for the early ally of the Paphlagonians in 1057 Kekaumenos ([132]) writing slightly before the accession of Alexius ([133]), the emperor *established* (*καθεζόμενος* could be also interpreted as : *enjoying the support of the citizens*) in Constantinople always prevails (Isaac's reign lasted but a few years) and a provincial noble has to safeguard obedience and submission to the emperor established in Constantinople ([134]) ; but unlucky is this emperor, since against him arises the whole capital ([135]), as it happened under Michael V Kalaphates.

(129) BRYENNIOS, p. 67 : ... *δικαίῳ τε δηλαδὴ τῆς πρὸς τὸ Κομνηνικὸν γένος ἐξ αἵματος γνησιότητος καὶ τῆς πρὸς τὸ Δουκικὸν ἐξ ἀγχιστείας ἐγγύτητος.*

(130) BRYENNIOS, p. 71 : ... *μετὰ τῆς ἄνωθεν ῥοπῆς καὶ θεοῦ ἐπινεύσει.*

(131) ATTALEIATES, p. 239 : ... *οὐδέπω γὰρ τινά τις εἶδεν ἀπὸ τῆς βασιλευούσης εἰς τὴν ἐπαρχίαν προσρυέντα τινι ἀντάραντι ... ὅτι τοὺς μὲν κρατοῦντας τυράννους ἔγνων οἱ ἄνθρωποι καὶ ἀδίκως καὶ ἀθελῶς τὴν βασιλείαν ἰθύνοντας.* Cf. also the contempt of ATTALEIATES, pp. 9 and 34, against the Dokeianoi, close relatives of the Comneni, according to ANNA COMNENA, I, p. 16, and BRYENNIOS, II, 25, p. 195. The people's hatred against the rule of Michael VII in ATTALEIATES, p. 182.

(132) The close cooperation between Isaac Comnenus and Catacalon Kekaumenos in 1057 is somewhat bitterly pointed out by PSELLOS, *Chronography*, II, p. 180, by the terms *ὁ κορυφαῖος τούτων* (Isaac) *καὶ ὁ εὐθὺς μετ' ἐκεῖνον* (Kekaumenos). Cf. also SKYLITZES, p. 483.

(133) Literally, after the death of patriarch John Xiphilinos (1075) ; KEKAUMENOS, p. 231.

(134) KEKAUMENOS, p. 213 : ... *ἔχε πίστιν πρὸς τὸν βασιλέα ἐν Κωνσταντινουπόλει καὶ οὐ μὴ διαμάρτῃς τῆς ἐλπίδος σου.*

(135) KEKAUMENOS, p. 261 : (against Michael Calaphates) *ἐπανέστη πᾶσα ἡ πόλις.*

Nearly of the same order is the lament of Anna Dalassena in 1059 : «if imperial Roman power is to be taken by someone else» she claims, «he will hasten to extinguish our whole family and descent (*ἐξαλείψει ... ἅπαν τὸ γένος ἡμῶν*) (136)». Thus, given that the Comneni had become repugnant to the people of Constantinople since the reign of Isaac, that is earlier than the Doukai, we may assume that the valiant but also much experienced general Kekaumenos (who never mentions his early Comnenian allies in his judicious work) did not witness the atrocious slaughter of the people of the capital by the Comnenian army ; otherwise he would not had pretended that «no one has ever dared arise against the emperor and Romania without perishing himself» (137). His fellow-provincial lords did dare, in 1081, and moreover succeeded.

Each one of them standing on the apex of each wing of the Byzantine ruling class, Michael Psellos at the head of the senatorial aristocracy and Nicephorus Bryennios among the leading figures of the provincial military nobility, both use almost identical words (138) and expressions in criticizing emperors, whose social behavior was, if not similar, at least close to what both historians consider as evil for the Roman Empire (139). Psellos blames Constantine Monomachos (140), Bryennios blames Nicephorus Botaneiates (141), but the political and social content is the same in both cases, as almost the same are also the terms used by them : there are two resources maintaining the Roman Empire and contributing to its longevity : rewards to those who distinguish themselves (*ἀξιώματα*, or *γέρα τοῖς ἀριστεύουσι*) and financial subsidies (*χρήματα*) to those who favour in every way the Roman rule and government (*τοῖς ἄλλως εὔνοιαν συνεισφέρουσιν*). Psellos adds to these also a third prin-

(136) Bryennios, I, 4, p. 81.

(137) Kekaumenos, p. 235 : ... *οὐδέποτε γάρ τις ἐτόλμησεν ἀνταρσίαν ποιῆσαι κατὰ τοῦ βασιλέως καὶ τῆς Ῥωμανίας πειρώμενος διαφθεῖραι τὴν εἰρήνην καὶ οὐκ αὐτὸς διεφθάρη.*

(138) On their positive attitude towards the Doukai, cf. above, notes 107-108 and 120.

(139) Psellos uses the term *ἡ βασιλεία Ρωμαίων* ; Bryennios prefers to speak of *Ῥωμαίων ἡγεμονία*. In both terms cf. T. C. Lounghis, *Some Questions concerning the Terminology used in Narrative Sources to designate the Byzantine State*, in *Σύμμεικτα*, 11 (1997), pp. 11-22.

(140) Psellos, *Chronography*, I, p. 276.

(141) Bryennios, IV, 1, p. 257.

ciple, to wit : a prudent and rational handling of both former resources (*ἔμφρων περὶ ταῦτα ἐπιστασία καὶ τῷ λογισμῷ χρῆσθαι περὶ τὰς διανεμήσεις*). Both the abovementioned emperors have neglected both legacies alltogether ; they did not remunerate the best citizens (Bryennios cites in this occurrence the *ἀριστεῖς*, the *στρατιῶται*, and the *ἐκ συγκλήτου βουλῆς καταγόμενοι*), but every one who requests something (*παντὶ τῷ αἰτοῦντι*, Bryennios). As a political philosopher, Psellos is more sophisticated but also more imperative than Bryennios : there are in the social hierarchy an order (*τάξις*) in the rewards and a rigid limit (*ὅρος ἀμετάθετος τῆς ἀναβάσεως*) to social promotion and woe, if an emperor brings confusion to the order and abolishes this rigid limit ; this emperor risks to open the senate (his own aristocratic bulwark) to nearly the whole vulgar and vagabond people of the market (*μικροῦ δεῖν ξύμπαντα τὸν ἀγοραῖον καὶ ἀγύρτην δῆμον*). If a noble and learned soldier (Bryennios was also an expert in archery, according to his wife) and future Caesar remains indifferent towards the people, who are impersonal to him (everyone who requests something might be a beggar after all), the Platonic philosopher is steadily hampered by the ghost of this threatening mass, which every day fills the market of Constantinople and often engenders Spartacuses, as in April 1042, when, running in complete disorder, stormed the palace with axes, swords, arches, spears, and, most of all, with stones ([142]). To the best of our knowledge ([143]), Psellos died on his bed in 1078 and, thus, he did not survive to enjoy the slaughter of the threatening people of Constantinople by the Comnenian soldiery on Good Thursday 1081.

Athens, Byzantine Research Centre Telemachos C. Lounghis.
Hellenic National Research Foundation.

(142) Psellos, *Chronography*, I, p. 216.
(143) Attaleiates, p. 296. Cf. *ODB*, pp. 1754-1755.

HELENOS Y ROMANOS : LA CULTURA BIZANTINA Y EL ISLAM EN EL SIGLO IX

1. El filohelenismo árabe y la «romanidad» de los bizantinos

En su libro sobre el mundo cultural bagdadí en el siglo IX, Dimitri Gutas dedica un capítulo a analizar la política agresiva del califato abasí contra Bizancio especialmente a partir del gobierno de al-Mamún (1). Por primera vez se observa que la propaganda del califato contra los bizantinos se mueve no sólo por consideraciones de tipo religioso, sino también de tipo cultural. Según dice Gutas, los bizantinos son representados por la propaganda de al-Mamún como «culturally benighted and inferior not only to Muslims but also to their own ancestors, the ancient Greeks». Una serie de intelectuales árabes niegan entonces a los bizantinos su condición de herederos de los antiguos griegos y acusan al cristianismo de haber acabado con la tradición científica y cultural griega. Paralelamente se comienza a caracterizar el Islam como la religión que ha permitido asimilar la ciencia y la cultura, frente al cristianismo que vive de espaldas a ellas. Esta actitud convertirá el antibizantinismo de al-Mamún en una postura coincidente con su filohelenismo. Un pasaje del conocido intelectual al-Yahiz en su tratado polémico contra los cristianos simboliza esta nueva actitud del Islam frente a los bizantinos (2) :

> Had the common people but known that the Christians and the Byzantines have neither wisdom nor clarity [of mind] nor depth of thought bur are simply clever with their hands in wood-turning, carpentry, plastic arts, and

(1) D. GUTAS, *Greek Thought, Arabic Culture. The Graeco-Arabic Movement in Baghdad and Early 'Abbasid Society (2nd-4th / 8th-10th centuries)*, London - New York, 1998, esp. pp. 83-95.

(2) Sigo la traducción de GUTAS, *op. cit.*, p. 87. Una traducción francesa en I. S. ALLOUCHE, *Un traité de polémique christiano-musulmane au IXe siècle*, en *Hesperis*, 26 (1939), pp. 123-155 (nuestro pasaje en p. 134).

> weaving of silk brocade, they would have removed them from the ranks of the literati and dropped them from the roster of philosophers and sages because works like the *Organon*, *On Coming to Be and Passsing Away*, and *Meteorology* were written by Aristotle, and he is neither Byzantine nor Christian ; the Almagest was written by Ptolemy, and he is neither Byzantine nor Christian ; and similarly with the books by Democritus, Hippocrates, Plato, and on and on. All these are individuals of one nation ; they have perished but the traces of their minds live on : they are the Greeks. Their religion was different form the religion of the Byzantines, and their culture was different from the culture of the Byzantines. They were scientist, while these people are artisans who appropriated the books of the Greeks on account of the geographical proximity. Some of those books they ascribed to themselves, while other they converted to their religion, except for those Greek books that were too famous and the philosophical works that were too well known ; unable, then, to change the names of these books, they claimed that the Greeks were but one of the Byzantine tribes.

La postura dibujada por Yahiz refleja el contraste existente a principios del siglo IX entre el estudio y asimilación del legado filosófico y científico griego antiguo que se vivía en la corte califal de al-Mamún y la relativa indiferencia que por aquel entonces se sentía en Bizancio hacia la obra de los antiguos pensadores griegos. Esta situación permitía a Yahiz identificar espiritualmente a los pensadores griegos con los musulmanes y a colocar a los bizantinos fuera de la cadena de transmisión del saber. Es importante además tener en cuenta que el estudio de la filosofía y la ciencia griegas practicado en la Persia sasánida pasó en muchos casos directamente al Islam, especialmente a partir del periodo abasí cuya supervivencia se basaba en el apoyo de sectores persas islamizados (3). Interesante es el caso de los paganos de Harrán, donde se había continuado estudiando sin interrupción a filósofos y científicos griegos después del cierre de la Academia por Justiniano (4). Harrán fue ocupado

(3) GUTAS, *op. cit.*, pp. 29-52.

(4) Harrán era la antigua *Charrae*, situada en la frontera oriental del imperio en el siglo VI. Por sus condiciones estratégicas no fue «evangelizada» por Justiniano como otras regiones próximas y practicó libremente el paganismo hasta el siglo XI. Según M. TARDIEU, *Sabiens coraniques et 'sabiens' de Harrân*, en *Journal asiatique*, 274 (1986), pp. 1-44, en Harrán pudo instalarse el filósofo Simplicio a su regreso de su estancia en la corte persa. Los platónicos de Harrán adoptaron el nombre de «sabianos» a raíz de una visita del califa al-Mamún a su

por los árabes desde el siglo VII y el último califa omeya Marwan II estableció incluso su capital allí entre 744-750, pero su importancia crece cuando alguno de sus más importantes intelectuales contribuye a la asimilación del legado griego en el Islam a principios del siglo IX (5). Los primeros traductores y estudiosos del legado griego en el califato abasí eran además personas con evidentes relaciones personales con el mundo griego por su religión, cultura y lengua, lo que permitía a los árabes presentarse como herederos directos de ese legado (6).

Por otra parte, el hecho de que los bizantinos se designasen a sí mismos como «romanos» (Ῥωμαῖοι) en su condición de súbditos del imperio, permitía a los intelectuales musulmanes negarles su condición de herederos de los griegos. Ésta era en cierto modo la visión de los propios bizantinos que se referían a los antiguos griegos como «helenos» (Ἕλληνες), un término que desde el siglo IV y sobre todo a partir de Justiniano había acabado por designar de modo exclusivo a los paganos enemigos del imperio cristiano (7). La distancia entre estos «helenos» y los «romanos» no dejaba de subrayarse en las fuentes bizantinas, en las que el término «helenos» se utilizaba por lo general en sus connotaciones religiosas y raras veces como designación objetiva de los antiguos griegos, por los que la intelectualidad bizantina sentía poco interés a principios del siglo IX (8). El término «heleno» estaba tan ligado a su valor religioso que

ciudad en el 830 pues éste era el nombre de una de las «gentes del libro» toleradas por el Corán (suras II.62, V.69 y XXII.17). Mas'udi visitó Harrán en el siglo X y leyó una inscripción platónica en el dintel de su «Academia». Para las fuentes árabes sobre los «sabianos» harranitas (con trad. alemana) cfr D. CHWOLSOHN, *Die Ssabier und der Ssabismus*, San Petersburgo 1856 (reimpr. Amsterdam 1965), vol. II, esp. pp. 366-379. Cfr también G. FOWDEN, *Empire to Commonwealth. Consequences of Monotheism in Late Antiquity*, Princeton, 1993, pp. 62-65.

(5) Sobre la importancia de los harranitas escribe, quizás con excesivo entusiasmo, P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens. La disparition du paganisme dans l'empire romain du règne de Constantin à celui de Justinien*, Paris, 1990, p. 143 : «C'est par l'intermédiaire de l'école de Harrân que la philosophie grecque arriva à Baghdad».

(6) GUTAS, *op. cit.*, p. 136.

(7) K. LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, München, 1954, pp. 36-37.

(8) Aunque en Focio el término «helenos» se aplica constantemente a los paganos bajo múltiples variantes (Ἑλλήνιος, Ἕλλην, Ἑλληνικός, Ἑλληνόφρων, Ἑλληνιστής), se encuentra también como designación objetiva de los antiguos

podía incluso aplicarse no sólo a los antiguos paganos, sino a los propios musulmanes con un sentido polémico y hostil (9). Tal era la aversión a los antiguos «helenos» que los bizantinos de entonces evitaban incluso utilizar el término «helénico» para referirse a su propia lengua (10).

griegos, por ejemplo en su *Biblioteca*, en la que alude a la historia antigua al reseñar sus libros (cfr Index de la ed. de J. Schamp, Paris, 1991). Es el hecho de que las referencias a la antigua Grecia escaseen (la obra de Focio es excepcional hasta ese momento) lo que hace que esta utilización neutra del término «heleno» sea también rara hasta la mitad del siglo IX y sea omitida por LECHNER, *op. cit.*, pp. 45-46, que hace un análisis superficial de las connotaciones religiosas del término «heleno» en Focio. Más sobre ello en el apartado 4 del artículo.

(9) Cfr LECHNER, *op. cit.*, pp. 42-43. Los bizantinos buscaron incluso en los antiguos «helenos» elementos precursores del Islam. Una de las comparaciones predilectas entre la religión musulmana y la antigua griega es la que identifica la estrella Χαβάϱ de los árabes con la diosa griega Afrodita. Esta identificación la encontramos desde San Juan Damasceno (περὶ αἱρέσεως ϱ) hasta el *De administrando imperio* de Constantino Porfirogéneto (ed. G. Moravcsik - R. J. H. Jenkins, Washington, 1967, 14, ll. 31-36). En las Actas de los 42 mártires de Amorio, muertos en Bagdad a mediados del siglo IX, los santos acusan por ejemplo a Mahoma de haber creado una imagen de Dios como responsable de lo bueno y de lo malo basándose «en los helenos» (ed. V. Vasilevsky - P. Nikitin, San Petersburgo, 1905, p. 74, ll. 14-16).

(10) Ya Justiniano en sus *novellae* parece rehuir a veces el término Ἑλληνικός para referirse a la lengua griega de sus leyes y recurre incluso a adjetivos emparentados como por ejemplo Ἑλλάς, que es también el favorito de un escritor como Teodoreto de Ciro para referirse al griego frente al sirio (cfr J. SIGNES CODOÑER, *Bizancio y sus circunstancias : la evolución de la ideología imperial en contacto con las culturas de su entorno*, en *Minerva*, 35 [2000] pp. 129-175). Las fuentes bizantinas hasta el siglo X no denominan con frecuencia de forma alguna su propia lengua (¡no hay duda sobre a qué lengua se alude !) o hacen referencia a ella por niveles, sin dar al conjunto un nombre determinado (como la diferenciación entre lengua ática y lengua hablada que se halla en *De administrando imperio* 1, ll. 10-15). A menudo los autores bizantinos califican el griego como lengua «romana» (cfr *Theophanes Continuatus*, ed. I. Bekker, Berlin 1838, p. 407, ll. 15-16 o Diyenís I, v. 115), aunque este término designa también al latín (cfr p.ej. Focio, *Biblioteca*, cod 83, 65a [vol. I, p. 191, ll. 6-7 : Dionisio de Halicarnaso aprendió en Roma el dialecto romano] y cod. 190, 151b [vol. III, p. 66, l. 14 : un término latino es calificado de romano]). Para evitar el equívoco en el *De adm. imp.* aparece el término Ῥωμάνοι para designar a los habitantes «latinos» de los Balcanes frente a los Ῥωμαῖοι o bizantinos. La distinción no prosperó y se mantuvo la ambigüedad del término «romano» para designar a la propia lengua (cfr no obstante el término jurídico ἐξελληνισμός que en el siglo IX indica la traducción al griego de textos latinos).

Los intelectuales musulmanes no ignoraban esta aversión de los bizantinos hacia los «helenos» y su identidad «romana». Al reivindicar para ellos la «helenidad», los intelectuales abasíes no hicieron sino utilizar la nomenclatura bizantina para sus propósitos polémicos, denominando «Rum» a los bizantinos para distinguirlos de los «Yunan» o antiguos griegos («jonios»). Esta simple e inocente diferenciación nominológica, que aprovechó Yahiz en su invectiva contra la cultura material de los bizantinos, se convirtió incluso en ocasiones en la base de absurdas fabulaciones genealógicas. Así, en una obra de al Kindi († 870) se presentaba al pueblo árabe como descenciente del griego haciendo a Yunan, el héroe epónimo de los antiguos griegos, hermano de Qahtan, el antecesor de los árabes. Los «romanos» o bizantinos fueron situados completamente al margen de esta genealogía ([11]). Esta idea está ya implícita en el pasaje recién mencionado de Yahiz, que habla de la absurda pretensión bizantina de emparentarse con alguna «tribu» griega y subraya que sólo «la proximidad geográfica» situó a los «romanos» bizantinos en contacto con los «jonios» griegos ([12]). Si la intelectualidad musulmana no dio con más frecuencia el paso de relacionar a árabes y griegos genealógicamente tal como hizo al-Kindi, ello fue debido a los recelos que provocaba en el mundo islámico la asociación con los antiguos paganos griegos, que al fin de cuentas no eran como los cristianos y los judíos una de las religiones del libro toleradas por el Islam. Esta circunstancia y la reacción que a partir del califa Mutawakil se produjo contra los aspectos más radicales del movimiento filoheleno árabe, pueden explicar que, a pesar de que la identidad cultural entre los antiguos griegos y los musulmanes fuese

Para una panorámica sobre la posición del griego en el imperio por estas fechas cfr G. DAGRON, *Formes et fonctions du pluralisme linguistique à Byzance (IXe-XIIe siècle)*, en *TM*, 12 (1994), pp. 219-240.

(11) GUTAS, *op. cit.*, p. 88, nota 15. El análisis de Gutas descalifica por sí solo la idea de Sp. VRYONIS, *Greek Identity in the Middle Ages*, en *Études Balkaniques*, 6 (1999), pp. 19-36, de que «for the Arabs the Byzantines were indeed continuators of the Ancient Greeks» (p. 30). Vryonis se basa en una dudosa interpretación de un pasaje de Battuta que, en cualquier caso, es del siglo XIV.

(12) Los árabes se acercaron al mundo griego a través de los intelectuales griegos de Egipto y Siria, tierras que habían dejado de pertenecer al mundo bizantino desde su conquista por los califas en el siglo VII. En la visión árabe, el helenismo parece identificarse con la cultura de estas tierras, cuyo componente semita parece innegable.

predominante en el siglo X, como afirma Gutas ([13]), no se expresase con la claridad y frecuencia que sería esperable debido a los propios escrúpulos religiosos del Islam.

Pero ¿cuál fue la respuesta de Bizancio a estas invectivas de la intelectualidad abasí ? Los bizantinos, acostumbrados, como bien dice Paul Speck, a estar rodeados de bárbaros ([14]), prestaron durante los siglos VII-VIII escasa atención al legado cultural griego que fue poco a poco dejado de lado, en parte porque Siria y Egipto, las zonas más avanzadas del mundo griego en terrenos como la filosofía y la ciencia, habían pasado al dominio del califato en el siglo VII, en parte porque el debate filosófico había quedado encorsetado dentro del debate dogmático de la religión cristiana después de la convergencia entre ambos mundos en la Antigüedad Tardía (siglos IV-VI). El imperio, amenazado en los Balcanes y Asia Menor, luchó en el periodo iconoclasta por su propia supervivencia y se preocupó entonces, no de la conservación o continuidad del legado cultural, sino sólo de la ortodoxia de su fe que era la que garantizaba su victoria como el pueblo elegido ([15]). Por ello la polémica inicial con el Islam es sobre todo religiosa y de ella quedan suficientes textos del siglo VIII. La descalificación de los musulmanes tiene que ver inicialmente por lo tanto con sus creencias, no con su nivel cultural ([16]).

(13) GUTAS, *op. cit.*, p. 90.

(14) P. SPECK, *Ideologische Ansprüche - historische Realität. Zum Problem des Selbstverständnisses der Byzantiner*, en A. HOHLWEG (ed.), *Byzanz und seine Nachbarn*, München, 1996, pp. 20-45, aquí especialmente p. 40. También trata el problema de la reacción bizantina a las demandas árabes P. SPECK, *Byzantium : Cultural Suicide ?*, en L. BRUBAKER (ed.), *Byzantium in the Ninth Century. Dead or Alive ?*, Aldershot, 1998, pp. 73-84.

(15) El Bizancio de los siglos oscuros fijó su identidad en la religión (la que definía el ἔθνος – cfr Focio en su carta 1 a Miguel de Bulgaria, línea 510, ed. B. Laourdas – L. G. Westerink, Leipzig, 1983, donde califica a los habitantes del imperio como τὸ ἔθνος τὸ ἅγιον basándose en *Éxodo* 19.6) y en la idea imperial. Cfr J. KODER, *Byzanz, die Griechen und die Romaiosyne. Eine «Ethnogenese' der 'Römer'* ?, en H. WOLFRAM - W. POHL (eds.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, Wien, 1990, pp. 103-111, que piensa que la identidad «romana» de los Bizantinos adquirió un contenido cultural sólo con el tiempo, pero que inicialmente era un concepto simplemente religioso y estatal.

(16) Para la polémica religiosa entre Bizancio y el Islam cfr A.-TH. KHOURY, *Les théologiens byzantins et l'Islam. Textes et auteurs (VIIIe-XIIIe siècles)*, Louvaine, 1969.

Sin embargo, cuando los árabes atacan desde fines del siglo VIII los lazos culturales que unían a Bizancio con la Antigüedad, están derribando uno de los pilares básicos que sustentaba la hegemonía política del imperio, basada en una continuidad histórica y cultural con el mundo antiguo. Las acusaciones árabes no podían quedar sin respuesta. Evidentemente esta respuesta era difícil ya que, como decimos, desde el punto de vista de la ideología oficial del imperio era problemático defender la continuidad entre los «romanos» cristianos y los «helenos» paganos. El imperio cristiano no podía afirmar su condición de heredero del antiguo paganismo sin que ello provocase enormes problemas de identidad. Y sin embargo la lengua de los bizantinos era la lengua «helena» y no la «romana», pese a que los autores bizantinos de entonces no tengan una terminología clara a la hora de referirse a ella. Por ello la respuesta que se articule en Bizancio a lo largo del siglo IX al reto que plantea la propaganda árabe va a ser necesariamente una respuesta contradictoria, en la que los intelectuales bizantinos se van a encontrar presos entre su herencia griega y su herencia cristiana, sin poder renunciar a ninguna de ambas ante el riesgo de perder su propia identidad.

Menos relevancia en este análisis tiene a mi entender la cuestión, también suscitada por Paul Speck, de si en esta búsqueda de identidad de los bizantinos desempeñaron algún papel las pretensiones imperiales de los francos, que disputaban a los bizantinos su exclusividad al título imperial. Pienso que el imperio franco no causó excesivas inquietudes a los bizantinos desde el punto de vista de su legado cultural, no sólo porque su órbita geográfica estaba lejos de los intereses políticos bizantinos (que no tuvieron demasiados problemas en reconocer un cierto *status* imperial a los carolingios ([17])), sino también porque la lengua y la literatura latinas no constituían a ojos de los intelectuales bizantinos ningún rival serio de la cultura griega. Sí es verdad que los intercambios diplomáticos y religiosos entre bizantinos y latinos a raíz de la reconquista de Italia por

(17) Bizancio reconoció el título imperial de los francos poco después de la coronación de Carlomagno (aunque negándoles su condición de emperadores «romanos» : F. DÖLGER, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Darmstadt, 1964, pp. 303-308). De hecho, la presencia de un emperador en Occidente junto al de Constantinopla era algo para lo que había precedentes en el imperio desde Diocleciano hasta el 476, por lo que este reconocimiento no provocó en Bizancio un trauma como el de la proclamación del imperio búlgaro. Cfr P. SPECK, *Kaiser Konstantin VI*, München, 1978, pp. 327-375.

Justiniano hicieron que términos de origen latino como Ρωμκός y Ρωμκία fueran utilizados por los bizantinos para referirse a ellos mismos ([18]), pero ello se debió probablemente más a una necesidad práctica de distinguir «griegos» de «romano-latinos» que a una reflexión sobre la propia identidad ([19]). Así, Teófanes utiliza el adjetivo Ρωμκός cuando se refiere a la educación en letras griegas (τά τε τῶν Ρωμκῶν γράμματα καὶ γλῶσσαν) que debía recibir la hija de Carlomagno antes de casarse con Constantino VI ([20]) : el término «romano» habría sido equívoco en este contexto y el término «heleno» (= pagano) improcedente en una crónica monástica. El uso de la palabra Ρωμκία para designar quizás al imperio bizantino en tres pasajes de las cartas de Teodoro Estudita ([21]) se puede entender también por la vinculación del autor con el Papado (en el que los iconófilos buscaron apoyo frente a los iconoclastas), aunque no cabe descartar cierto rebuscamiento estilístico propio del lenguaje de sus cartas ([22]). Se trata en cualquier caso de usos esporádicos, de origen popular, explicables incluso por la influencia de las poblaciones romances de los Balcanes (de las que tal vez los eslavos tomaron la denominación «Grikos» que dieron a los bizantinos), pero de los que no consta su difusión en este periodo, a menos que supongamos que el uso generalizado del término Ῥωμαῖος en las fuentes del IX responde a la

(18) Reflexiones al respecto en P. SPECK, *Ρωμκία und 'Αρμενία. Das Tätigkeitsfield eines nicht identifizierten Strategen im frühen 9. Jahrhundert*, en *JÖB*, 16 (1967), pp. 71-90, esp. nota 32 ; P. MAGDALINO, *Hellenism and Nationalism in Byzantium*, en P. MAGDALINO, *Tradition and Transformation in Medieval Byzantium*, London, 1991, nº XIV, esp. pp. 9-10 ; KODER, *Byzanz, die Griechen...* (cfr nota 15), pp. 108-109 y P. GOUNARIDIS, *Η εξέλιξη της ταυτότητας των Ελλήνων στη Βυζαντινή αυτοκρατορία*, en *Études Balkaniques*, 6 (1999), pp. 51-68, esp. p. 58. El término Ρωμκὸς aparece ya en época de Justiniano en un escritor tan clasicista como Procopio, pero tiene connotaciones claramente despectivas (*Guerras* 5.18.40 e *Hist.Secreta* 24.7).

(19) MAGDALINO, *Hellenism...*, señala que «in all their writings concerning the Roman church, the Byzantines habitually described themselves as *Graikoi* in order to avoid confusion» (p. 10).

(20) THEOPHANES, *Chronographia*, ed. K. de Boor, Leipzig, 1883, año 6274.

(21) THEODORUS STUDITES, *Epistulae*, ed. G. Fatouros, Berlin, 1991, cartas nº 145, línea 19 (ἡ ταπεινὴ Ρωμκία), 419, línea 30 (ἐν Ρωμκοῖς) y 458, línea 28 (ἐν 'Αρμενίᾳ καὶ Ρωμκίᾳ).

(22) Véase el apartado siguiente para el uso neutro que hace Teodoro de la palabra «heleno» para diferenciar la educación griega de la «romano-latina».

terminología oficial pero no se corresponde con el uso popular, en el que el término Γραικὸς sería preponderante ([23]).

En cualquier caso no parece que la reflexión de los bizantinos sobre su identidad deba centrarse en torno al uso del término Γραικὸς a principios del siglo IX. Pienso que el debate surge en Bizancio, tal como planteaba arriba, a propósito de la apropiación por parte de los árabes de su legado literario y cultural. Se trata sin duda de un debate promovido por algunos intelectuales bizantinos, en el que la población común (cuya única identidad es simplemente religiosa y lingüística) no estaba inicialmente interesada. Pero no hay que pensar que esta reflexión no transciende necesariamente a la población. De hecho los autores del periodo (la mayoría) que defienden la propia superioridad moral y religiosa a partir de la negación de las raíces culturales «helenas» y se oponen por lo tanto a un filohelenismo que amenaza con preterir los valores cristianos, pueden ser considerados en cierto modo portavoces de las creencias de la población, que en general no entiende mensajes complejos ni una vuelta al pasado «heleno» y sólo concibe su oposición al Islam en términos religiosos. Se trata de dos modelos de cultura y educación los que aquí se contrastan. Pero veamos qué nos dicen las fuentes al respecto, aun sin pretender realizar un análisis exhaustivo de la cuestión.

2. La cultura «griega» de los santos del siglo IX

En primer lugar, encontramos una defensa de la cultura en términos absolutos, sin apelaciones a la herencia recibida. Se trata sobre todo de las vidas de santos activos en el periodo iconoclasta y cuyos héroes no sólo aparecen adornados con todo tipo de virtudes morales, sino que en muchos casos son caracterizados como personas con una gran formación. No es ocioso pasar revista a algunos de estos pasajes, que comentó hace años Francis Dvornik ([24]) y que luego fueron tratados con más detalle por Paul Lemerle ([25]) y

(23) Esa parece ser la opinión hacia la que tienden VRYONIS, *op cit.* (cfr nota 11) pp. 30-31 y GOUNARIDIS, *op. cit.* (cfr nota 18) p. 58.

(24) F. DVORNIK, *Les légendes de Constantine et Méthode*, Hattiesburg, 1969.

(25) P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1973, pp. 97-104 con un catálogo de las vidas y un análisis de la terminología empleada en ellas para referirse a la educación de los santos.

Anne Moffatt ([26]). No obstante, como ya advierte esta última autora, no sólo es difícil valorar muchas de las indicaciones ambiguas sobre la educación de los santos contenidas en estas vidas, sino que hay que tener en cuenta que muchas de estas obras fueron sometidas en el siglo X a una reelaboración clasicista que reconstruyó en muchos casos un currículum educativo de los santos que no estaba en la versión original. Consideraremos aquí sólo los casos menos sospechosos de reelaboración.

En la vida del patriarca Nicéforo escrita por Ignacio Diácono durante el reinado del emperador Miguel III (842-865) ([27]) el narrador se detiene a describir, con una prolijidad inusitada, el currículum de la enseñanza recibida por el santo, que empieza con la gramática y la retórica y sigue con la tétrada matemática (μαθηματικὴ τετράκτυς) compuesta por astronomía, geometría, música y aritmética ([28]). Sólo llegado a este punto el santo empieza a estudiar la verdadera ciencia de la que las demás han sido premisas : la filosofía. Ignacio se explaya entonces de manera sorprendente en los diversos temas abordados en el estudio de la filosofía ([29]). No hay aquí, bien es verdad, ninguna referencia a las raíces griegas de este sistema educativo, ni se menciona siquiera a Aristóteles al detallar unas premisas del estudio filosófico que son profundamente deudoras del Perípato. Es más, Ignacio afirma que la teoría musical estudiada por Nicéforo (la música es la disciplina del *quadrivium* en la que más se detiene), no debe nada a Pitágoras o a Aristóxeno, sino a la tradición cristiana. A esto hay que añadir que Ignacio califica, como es habitual en las fuentes bizantinas, esta enseñanza de θύραθεν, es decir, «de puertas afuera» ([30]), como algo ajeno a la cultura cristiana. Parece pues que, aunque el autor se detiene al pormenorizar el currículum del patriarca, desea evitar en cierto modo que se le acuse de excesiva simpatía con los «helenos». El propio Ignacio afirma que el estudio de estas disciplinas no constituye ningún obstáculo al desarrollo de la virtud cristiana, como si

(26) A. MOFFATT, *Schooling in the Iconoclast Period*, en A. BRYER - J. HERRIN (eds), *Iconoclasm. Papers Given at the Ninth Symposium of Byzantine Studies*, Birmingham, 1977, pp. 85-92.

(27) *Vita Nicephori* en *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, ed. C. de Boor, Leipzig, 1880, pp. 139-217.

(28) *Vita Nic.*, pp. 149, 3 - 150, 11. Para el comentario de todo este pasaje cfr LEMERLE, *op. cit.*, pp. 131-134.

(29) *Vita Nic.*, pp. 150, 12 - 151, 26.

(30) *Vita Nic.*, p. 149, 6.

temiera que algún lector le lanzase esta objeción. Pero pese a la prudencia del autor, es evidente que la lengua que estudia el patriarca, tal como la califica Ignacio, es «la lengua helena» (ἡ Ἑλληνὶς γλῶσσα) y que son por lo tanto griegas las raíces de la cultura estudiada ([31]).

También en la Vida de Miguel Sincelo, escrita en torno a los años 40 del siglo IX, el autor dedica unas líneas a poner de relieve la educación del santo en gramática, retórica, filosofía, así como en poética y astronomía ([32]). En este caso sorprende no tanto la brevedad de las indicaciones (que van seguidas de comentarios sobre la espiritualidad del santo) cuanto la mención conjunta a poética y astronomía como disciplinas estudiadas por el santo. La referencia a ambas se produce después de que se haya mencionado su formación habitual en el *trivium* formado por gramática, retórica y filosofía, disciplinas que Miguel Sincelo, se nos dice, «aprendió en poco tiempo como nadie en su época, como si fuera una tierra fecunda y fértil» (Mateo 13.18-23). Acto seguido escribe el autor : «Pero no sólo estas disciplinas, sino también lo más granado de las poéticas y de la astronomía». Da la sensación de que el autor ha añadido estas referencias para resaltar la formación del santo sin conocer exactamente las disciplinas del *quadrivium*, ya que faltan las referencias a geometría y aritmética (que sí se hayan en la Vida de Nicéforo de Ignacio) y se habla de «poéticas» en plural ([33]).

Parece pues que el resaltar la profunda formación intelectual de los santos se ha convertido en una especie de tópico que los autores de las

(31) En otra vida escrita por Ignacio Diácono, la del patriarca Tarasio, aunque el énfasis en su educación es menor, el autor no deja de comparar a su padre con Solón y Licurgo (ed. Efthymiadis, Aldershot, 1998, § 4, ll. 5-11), ni de indicar que Tarasio se formó en lo mejor de la educación profana (Efthymiadis, §6, ll. 12-13). Típico de la época es que la lengua en la que estudia Tarasio no reciba ningún calificativo y se defina sólo frente a las expresiones bárbaras. No hay mención alguna relevante a la educación profana de Gregorio Decapolita en la vida de este santo escrita por Ignacio Diácono, tal vez porque su condición de asceta hacía poco pertinente esta mención (ed. F. Dvornik, *La vie de Saint Grégoire le Decapolite et les slaves macédoniens au IXe siècle*, Paris, 1926).

(32) Además de la antigua edición de Th. Schmitt, en el *Boletín del instituto arqueológico ruso en Constantinopla*, 11 (1906), aquí p. 228, 31-35, puede ahora consultarse la nueva de M. B. Cunningham, *The Life of Michael Synkellos*, Belfast, 1991, pp. 46-47.

(33) Moffatt, *op. cit.*, p. 91. Para la poética como «métrica» cfr K. Bezarashvili en *XXe Congrès international des Études byzantines, Pré-actes*, vol. III, p. 41.

Vidas repiten de forma rutinaria. No son en efecto infrecuentes los casos en los que los hagiógrafos se limitan a resaltar la formación enciclopédica (ἐγκύκλιος παιδεία) de sus biografiados, sin entrar en mayores precisiones ([34]). Mención rápida y banal a la educación se encuentra también en la Vida de Metodio, donde se dice que el santo aprendió gramática, historia, ortografía y taquigrafía ([35]). Igualmente en la vida de Teodoro Estudita se nos dice que estudió gramática, retórica y filosofía, pero enseguida se hace hincapié en que su afición principal era la virtud ([36]). Lo mismo ocurre en el encomio de San Arsenio (monje a fines del siglo IV) escrito por el propio Teodoro : aunque el autor destaca su Ῥωμαϊκὴ καὶ Ἑλληνικὴ παιδεία en dos ocasiones, no deja de resaltar el poco valor de esta educación frente a la virtud ([37]). Más interesante es el caso de Teodoro Grapto, discípulo de Miguel Sincelo y mártir del reinado del iconoclasta Teófilo, en cuya Vida se nos dice que abandonó el estudio con Sincelo para aprender retórica (ἡ περὶ τοὺς λόγους ἀσχολία) con un hombre piadoso ([38]).

Que este énfasis más o menos marcado en la educación y la cultura de muchos héroes hagiográficos puede tener que ver con el florecimiento de la cultura en la Bagdad abasí, es algo que quizás nos confirma la Vida eslavona de Constantino ([39]). El santo realiza sus estudios en Constantinopla invitado por el logoteto Teoctisto (ca. 843-855), el cual tuvo conocimiento, se nos dice, de la sabiduría e inteligencia del joven Constantino,

(34) Dvornik, *op. cit.*, pp. 26-27.

(35) *PGM* 100, cols. 1244-1272, aquí col. 1245B.

(36) Vida C, en V. Latysev, *Vita S. Theodori Studitae*, en *Viz. Vrem.*, 21 (1914) pp. 222-304, texto griego pp. 258-304, aquí p. 260. En este pasaje se nos dice que Teodoro estudió gramática, ἣ γλῶσσαν ἐξελληνίζει. Lemerle, *op. cit.*, p. 123, considera que esta expresión debe traducirse como «qui forme la langue au bon grec». En la Vida A, atribuida a Teodoro Dafnopates y más tardía (*PGM* 99, col. 117), se dice que el santo estudió gramática, literatura (ποιήμασι προσανέχειν τάχιστα παραλαμβάνει), retórica y filosofía, aunque en cada uno de estos campos el autor se encarga de subrayar el buen uso que dio a estas disciplinas y no deja de criticar a rétores y filósofos.

(37) *PGM* 99, cols. 852 y 861-864.

(38) *PGM* 116, col. 657.

(39) Manejo la traducciones francesa de Dvornik, *op. cit.* (nota 24) y alemana de J. Bujnoch, *Zwischen Rom und Byzanz*, Graz - Wien - Köln, 1958, pp. 40-41. Cfr también C.H.M. Verteegh, *Die Mission des Kyrilos im Lichte der arabo-byzantinischen Beziehungen*, en *Zeitschrift des Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 129 (1979) pp. 233-262.

criado hasta la fecha en Salónica. La Vida eslavona precisa que Constantino «estudió Homero y la geometría, así como, junto a León y Focio, la dialéctica y todas las demás disciplinas filosóficas. Aprendió, además de esto, retórica, aritmética, astronomía, música y las demás disciplinas de los griegos». Dejando aparte la discusión del currículum del santo, que ya ha ocupado a otros estudiosos ([40]), y de sus importantes maestros (sobre los que luego volveremos ([41])) es interesante ver cómo enseguida, cuando Constantino contaba apenas 24 años, el emperador decide enviarlo a Bagdad para demostrar la superioridad de la fe cristiana y de la Trinidad que los árabes llenan de blasfemias. El relato de la estancia de Constantino en Bagdad no es un simple debate teológico entre el cristiano y los infieles, tal como encontramos en las vidas de santos de la época ([42]). El santo, al que los árabes califican de filósofo, sabe salir airoso de las pruebas dialécticas a las que le someten los infieles ([43]) y no deja de enfrentarse a ellos en el terreno de las ciencias, donde, según nos dice el escritor, los árabes le plantearon muchas otras cuestiones de las que salió victorioso ([44]). Cuando los árabes le preguntan de dónde sabe todo eso, Constantino responde con una pequeña parábola :

> El Filósofo les dijo : «Un hombre, que había sacado agua del mar, la llevaba orgulloso en un odre y decía a los extranjeros : «¿Veis este agua que no posee nadie más que yo ?» Pero llegó un hombre de la mar y le dijo : «¿Estás loco jactándote de esa manera de un odre fétido ? Nosotros

(40) Cfr sobre todo LEMERLE, *op. cit.*, pp. 160-165 y P. SPECK, *Die kaiserliche Universität von Konstantinopel*, München, 1973, pp. 14-21.

(41) León el Filósofo y el patriarca Focio fueron sin duda los dos intelectuales más destacados del reinado de Miguel III y por ello quizás el hagiógrafo se los atribuyó a Constantino como maestro. Cfr infra sobre ellos.

(42) Por ejemplo en las distintas versiones de las Actas de los 42 mártires de Amorio (cfr nota 9).

(43) El juego de preguntas y respuestas entre los árabes y el bizantino tiene un claro carácter popular que recuerda al relato de otras embajadas entre ambas culturas, como la de al-Gazal en Constantinopla o la de Juan [Gramático] en Bagdad. Estos relatos ficticios de embajadas históricas eran un medio habitual de contrastar los méritos de ambas culturas (cfr J. SIGNES CODOÑER, *Diplomatie und Propaganda im 9. Jahrhundert. Die Gesandschaft des al-Ghazal nach Konstantinopel*, en *Novum Millenium. Studies on Byzantine History and Culture dedicated to Paul Speck*, Harvard, 2001, pp. 379-392).

(44) El autor no ha dejado de subrayar poco antes que los árabes eran «gentes sabias y versadas en las letras, que conocían la geometría, la astronomía y las demás disciplinas» (DVORNIK, *op. cit.*, p. 355).

tenemos todo el mar» De esta forma actuáis vosotros [los musulmanes], pues es de nosotros de donde han salido todas las ciencias» (45).

Esta afirmación es importante, porque, aun sin mencionar expresamente a los antiguos griegos, el autor está indicando que su cultura «romana» es esencialmente la misma que la de la antigua Grecia que es la madre de todas las disciplinas que ha estudiado Constantino. Recordemos que la Vita eslava cita incluso a Homero entre los autores estudiados por el santo. Es claro que esta afirmación desacredita las pretensiones árabes de ser los herederos de la cultura griega y confirma en cierto modo que esta cuestión candente interesó también a los bizantinos. Esta vinculación de la exquisita educación del santo con su presencia en una embajada en territorio árabe se encuentra también en la Vida de Teodoro de Edesa, que indica que el santo estudió τὴν ἐγκύκλιον παίδευσιν con el sofista Sofronio que era el κοινὸς παιδευτὴς de los edesanos (46). Entre las disciplinas que estudió hasta los 18 años estaban gramática, retórica y filosofía. Curiosamente la mitad final de la vida del santo está dedicada a narrar, en tono claramente fabuloso, su estancia en la corte califal, donde no sólo se gana la admiración del califa, sino su conversión incluso al cristianismo (47).

La continuidad de la tradición «romana» de los bizantinos con la cultura griega clásica, y por ende pagana, no dejaba sin embargo de ser problemática y de ahí procede, no sólo el tono ambiguo y difuso de las afirmaciones que hemos ido comentando en estos pasajes a propósito de la educación profana de los héroes hagiográficos, sino también el tono manifiestamente beligerante contra la cultura griega que encontramos también en otras vidas. El caso más notable lo encontramos en la de Juan el

(45) DVORNIK, *op. cit.*, p. 357.

(46) Es la primera vez que se nos cita el nombre del maestro de un santo. Para el valor de estas indicaciones cfr MOFFATT, *op. cit.*, pp. 91-92.

(47) Cfr J. POMYALOVSKIJ, *Vita Theodori Edesae*, San Petersburgo, 1892 (p. 6 para la educación del santo). En la Vida de Eutimio escrita por el patriarca Metodio (ed. J. GOUILLARD, *La Vie d'Euthyme de Sardes (†831)*, en *TM*, 10 [1987], pp. 1-101) el autor cuenta brevemente cómo el santo participó en una embajada ante los árabes (pp. 22-25) en la que impresionó profundamente al califa por su madurez y su juicio (ἐννόημα). Aunque Metodio nada dice sobre la educación del santo, justifica su silencio por su desconocimiento de esta etapa de su vida.

Psicaíta ([48]), ya comentado por Dvornik ([49]). La virulencia del ataque merece que el párrafo sea traducido *in extenso* :

> Se mantenía en vela dedicado a las ciencias divinas y no dejaba de ejercitarse noche y día en la ley del Señor. Así, extrayendo de las Escrituras su inapreciable perla, adquiere una riqueza inviolable, sin tener necesidad de conocer el orden de los nombres y los verbos ni las peculiaridades del lenguaje, ni de demorarse en la composición, ni de necesitar de la palabrería de Homero, ya fuese su dorada cadena de oro [*Ilíada* 8.19] ya el uncir y desuncir los carros. Pues ¿qué utilidad obtienen del conocimiento de los mitos, ficciones y culto a los demonios los que de ellos se jactan ? No necesitó de las patrañas de la Retórica, ni de formular hipótesis a base de disquisiciones que no podían conciliarse entre sí, ni de adornar su expresión con un estilo enérgico, pues consideraba que la belleza natural del discurso es capaz de mantener la capacidad de persuasión bien mediante la sincera exposición de los hechos, bien mediante la convicción con que se expresan. Con su constante disciplina en la más excelsa filosofía, se asemejaba a Dios cuanto podía, considerando únicamente que Dios es el creador de todas las cosas y que, al ser juez el Creador, también Dios era el Juez absoluto. Arrojaba entre las basuras las premisas, los silogismos y los sofismas, como telarañas que eran y despreciaba la Astronomía, la Geometría y la Aritmética como cosas inexistentes, pues ¿cómo se podrían postular cosas tan insustanciales como los números pares e impares que por sí mismos no existen en la realidad ? ¿Cómo pues incluso Platón, que conoce estas cosas, puede ser conducido al mundo inteligible por estos caminos, él que igual a las serpientes se arrastra en el cieno de las pasiones con el vientre repleto y se muestra como un parásito ? ([50]).

Es probable que si este ataque era tan violento, ello se debiera a que el estudio de estas disciplinas profanas, filosóficas y científicas, progresaba lentamente en el Bizancio de la primera mitad del siglo IX para irritación de los sectores conservadores del monacato, hostiles a la cultura clásica griega ([51]). Es posible que la jerarquía eclesiástica, próxima al poder

(48) Cfr P. VAN DEN VEN, *La Vie grecque de S. Jean le Psichaïte sous le regne de Léon l'Arménien*, en *Le Muséon*, 3 (1902), pp. 97-125 (cfr *Byz.*, 24 [1954], pp. 256-263).

(49) DVORNIK, *op. cit.*, p. 29-31. LEMERLE, *op. cit.*, p. 128, nota 72, no da mucho valor a este testimonio de «inepcia monástica».

(50) VAN DEN VEN, *op. cit.*, p. 109 (traducido en DVORNIK, *op. cit.*, pp. 29-31).

(51) MOFFATT, *op. cit.*, p. 86 llama no obstante la atención sobre la paradoja de que el autor de la Vida se detenga con tanto detalle en una educación que

imperial, fuese más proclive al acercamiento a los clásicos que conformaban la identidad de Bizancio más allá del referente cristiano (luego veremos el caso de Focio) y que las Vidas diesen respuesta a ese nuevo ideal de cultura y educación aceptándolo de algún modo, pero sobre todo reafirmando el valor de la fe que es la que para ellos identificaba a los súbditos del imperio.

3. El filoheleno Teófilo y las Mil y Una Noches

Pero si esta revalorización de los valores de la tradición educativa griega tenía incluso eco entre sectores del clero y del monacato, cabe pensar que en círculos laicos próximos al poder del emperador, la insistencia en anudar los lazos históricos con el pasado griego fuese aún más intensa. Una de las historias que más se suelen citar a este respecto es la de la estancia en la corte de al-Mamún en Bagdad de un discípulo de León el Filósofo (personaje sobre el que luego volveremos). Según cuenta una crónica bizantina del siglo X ([52]), los conocimientos de geometría del discípulo de León impresionaron tanto al califa al-Mamún que éste quiso que el emperador Teófilo le enviase a Bagdad a su maestro León para que ilustrase a los sabios de su corte. Pero Teófilo, comprendiendo la valía de León, decidió retenerlo en Bizancio, dándole medios para que enseñase en la iglesia de los 40 mártires y nombrándole luego obispo de Salónica. Aunque después la muerte de Teófilo en el 842 León será depuesto como obispo al reinstaurarse el culto a los iconos, el César Bardas, el hombre fuerte del emperador Miguel III (hijo y sucesor de Teófilo) lo colocará al frente de una escuela en la que se estudiaba filosofía, geometría, astronomía y gramática.

La historia se suele citar en relación con el comienzo del llamado renacimiento bizantino, en la medida en que simboliza la toma de conciencia de los bizantinos con respecto a la importancia del legado cultural griego y la necesidad de preservarlo en el interior de sus fronteras. Tal vez no sea casual que a partir de esa fecha no oigamos hablar de envíos de libros de autores griegos de Bizancio al mundo abasí, tal como ocurrió

supuestamente repudia : «Clearly the biographer had some interest in and perhaps some experience of higher education and was proud to display his knowledge».

(52) *Theophanes Continuatus* (cfr nota 10), pp. 185, 15 - 191, 3.

en el periodo anterior ([53]). El simbolismo está presente también en la mención de al-Mamún como califa de Bagdad en el momento en el que Teófilo decide retener a León en Bizancio. Los problemas cronológicos que esto plantea (Mamún muere en el 833 y León fue nombrado obispo en el 840) ([54]) se resuelven si pensamos que al-Mamún era para los bizantinos el máximo representante del «helenismo antibizantino» del que habla Gutas. Si un califa debía ser humillado por los bizantinos, ése era al-Mamún, por lo que su presencia en esta anécdota nacionalista era inevitable ([55]).

Sin embargo no todo es simbolismo en este episodio. Los debates entre bizantinos y árabes en la corte de Bagdad, de los que son muestra las historias del discípulo de León y la de Constantino antes citada, aunque recogen el esquema de los debates entre santos iconófilos y autoridades iconoclastas en la literatura hagiográfica ([56]), pueden responder a una situación real, ya que conocemos la existencia de este tipo de debates en la corte califal a través de los relatos de las *Mil y una noches*. Así por ejemplo en las noches 307-308 se describe la siguiente escena ([57]) :

> Se cuenta que en todas las ciencias al-Mamún fue el Califa más versado de los abasíes. Todas las semanas dedicaba dos días a discutir con los sabios y los alfaquíes y los polemistas se sentaban en los distintos sitios según su

(53) Cfr J. SIGNES CODOÑER, *La diplomacia del libro en Bizancio*, en *Scrittura e civiltà*, 20, (1996), pp. 153-187.

(54) Cfr LEMERLE, *op. cit.*, pp. 150-154 y SPECK, *Die kaiserliche Universität...*, p. 4, nota 17. Speck indica que la interpretación de la historia debe dejar de lado los problemas cronológicos y centrarse en el énfasis puesto por el autor en el ascenso social de León, que, como bien dice el estudioso alemán, pudo en realidad deberse a su parentesco con Juan Gramático.

(55) Desde el punto de vista tipológico la anécdota contraria de la que aquí se narra es la que nos cuenta una fuente árabe sobre la negativa de un poeta árabe de acudir a la corte del emperador Nicéforo. La noticia es confusa y tiene ver tal vez con otras que hablan de los supuestos orígenes árabes del emperador. Quizás la similitud con la negativa de Teófilo a enviar a León a la corte de al-Mamún no sea casual. Cfr P. E. NIAVIS, *The Reign of the Byzantine Emperor Nicephorus I (802-811)*, Atenas, 1987, p. 198.

(56) Véase el largo debate entre Nicéforo y el emperador en la Vida de Nicéforo de Ignacio Diácono (pp. 177, 24 - 188, 22). Cfr también A. ABEL, *La portée apologétique de la Vie de St. Théodore d'Édesse*, en *Bsl*, 10 (1949), pp. 229-240.

(57) Sigo la traducción de J. VERNET, *Las mil y una noches*, Barcelona, 1990, vol. I, pp. 1068-1069.

> rango. Cierto día en que estaba sentado con ellos se presentó en la reunión un extranjero que llevaba un traje blanco hecho jirones. Se sentó entre los últimos, detrás de los alfaquíes, en un lugar escondido. Empezaron a hablar y a discutir de los distintos problemas. Era costumbre que la pregunta fuese pasando de uno a otro de los contertulios y aquel que tenía una aclaración elegante o un punto de vista particular lo exponía. La cuestión fue dando la vuelta hasta llegar al extranjero. Tomó la palabra y dio una contestación mejor que la de todos los alfaquíes. El Califa se admiró de sus argumentos y [...] le mandó que cambiase su puesto por otro de mayor importancia. Cuando le tocó tratar del segundo problema contestó de modo más satisfactorio aún que el primero. Al-Mamún le mandó que ocupase un puesto más importante. Al llegarle la tercera cuestión la solucionó del modo más admirable que las otras dos. Al-Mamún le mandó que se sentase a su lado. Terminada la discusión pasaron el aguamanil, se lavaron las manos, sirvieron la cena y después se levantaron los alfaquíes y se marcharon. Al-Mamún retuvo consigo a aquella persona, la acercó hacia sí, la trató atentamente y le prometió toda suerte de dones y beneficios...

La historia es idéntica a la del discípulo de León, aunque no es posible equipararlas porque las admoniciones que el extranjero dirige a continuación contra el exceso de bebida de al-Mamún lo califican más como buen musulmán que como prisionero cristiano. Pero el paralelo entre la fuente bizantina y el relato árabe es tan sugerente que no cabe duda de que la historia del discípulo de León en la corte de al-Mamún reflejaba y a la vez descalificaba el ambiente de discusión y debate erudito que se producía en Bagdad. La petición por parte del califa a Constantinopla de que se le enviara a un erudito o profesional de renombre nada tenía de chocante tampoco en la relación entre dos imperios, aunque para encontrar ejemplos anteriores tenemos que retrotraernos hasta el momento previo a la invasión árabe ([58]).

La razón de que la historia de León el Filósofo y al-Mamún sea tan citada se debe al hecho de que no encontramos en las fuentes otro relato que exprese de manera explícita la reacción bizantina al estudio de los

(58) En época de Justiniano el rey persa Cosroes solicitó al emperador que se enviara a su corte al médico Tribuno, de cuyos servicios había disfrutado en una ocasión, pues Cosroes solía congregar en su corte a los mejores médicos (Procopio, *Guerras* II.28.8-11 y VIII.10.10-16). Posteriormente tenemos la historia del monje Nicolás que es enviado a Córdoba en el siglo X por el emperador para que ayude a los árabes a estudiar el texto griego del Dioscórides (cfr Signes Codoñer, *La diplomacia...*).

clásicos griegos en Bagdad. No se ha estudiado sin embargo, a lo que se me alcanza, el transfondo oriental de otras historias del reinado de Teófilo que, sin tener que ver con el problema del estudio de los clásicos, revelan que el imperio por esos años seguía de cerca los modos y usos de la corte bagdadí. Veamos algunos ejemplos.

Diversas crónicas bizantinas ([59]) indican que Teófilo escogió a su mujer, la emperatriz Teodora, mediante uno de esos «bride-shows» que según diversas fuentes se realizaron desde fines del siglo VIII hasta fines del IX para conseguir mujer a emperadores del periodo (Constantino VI, Estauracio, Miguel III y León VI, además de Teófilo). La historicidad de estos «bride-shows» ha provocado un intenso debate ([60]) que tiene en cuenta las variantes que ofrecen las distintas versiones así como la cronología relativa de las mismas, que puede determinar la dirección de las influencias literarias entre ellas. Pero más allá del hecho de que la elección arbitraria de la emperatriz entre diversas candidatas al trono pueda haber inspirado en algún caso la recreación literaria, lo que nos interesa aquí es justamente la razón por la que este modelo literario estuvo en boga precisamente en este periodo, ya que parece lógico suponer que si hubo «bride-shows» para elegir a la consorte imperial, éstos no tuvieron lugar sólo en el siglo IX.

En este sentido es interesante observar cómo la versión del «bride-show» organizado para Teófilo presenta algunos rasgos peculiares frente a otras versiones. En efecto, las crónicas describen un pequeño enfrentamiento dialéctico sostenido entre el emperador y una de las

(59) Véanse las fuentes en I. ROCHOW, *Studien zu den Person, den Werken und dem Nachleben der Dichterin Kassia*, Berlin, 1967, pp. 5-19. Citaremos aquí la versión de PS.-SIMEÓN LOGOTETO, *Chronographia*, ed. I. Bekker en *Theophanes Continuatus* (cfr nota 10), pp. 624, 17 - 625, 13.

(60) Cfr H. HUNGER, *Die Schönheitskonkurrenz in Belthandros und Chrysantza und die Brautschau am byzantinischen Kaiserhof*, en *Byz.*, 35 (1965), pp. 150-158 ; W. TREADGOLD, *The Bride-shows of the Byzantine Emperors*, en *Byz.*, 49 (1979), pp. 395-413 ; P. SPECK, *Kaiser Konstantin VI.*, München, 1978 ; L. RYDÉN, *The Bride-shows at the Byzantine Court - History or Fiction ?*, en *Eranos*, 83 (1985), pp. 175-191 ; L. M. HANS, *Der Kaiser als Märchenprinz. Brautschau und Heiratspolitik in Konstantinopel*, en *JÖB*, 38 (1988), pp. 33-52 ; G. DAGRON, *Nés dans la pourpre*, en *TM*, 12 (1994), pp. 105-142, aquí 137-141 ; P. SPECK, *Eine Brautschau für Staurakios ?*, en *JÖB*, 49 (1999), pp. 25-30 ; M. VINSON, *The Life of Theodora and the Rhetoric of the Byzantine Bride-shows*, en *JÖB*, 49 (1999), pp. 31-60.

candidatas, la poetisa Casia, sin paralelo en los «bride-shows» de otros emperadores. Veamos cómo presenta la escena Ps.-Logoteto :

> Eufrosine, la madre de Teófilo quería darle una mujer y reúne así a diversas muchachas incomparables por su belleza, entre las que una de ellas, a la que llamaban Eikasia, destacaba por su extraordinaria hermosura. Otra recibía el nombre de Teodora. La madre dió a éste una manzana de oro y le dijo que se la entregase a la que le pluguiese. El emperador Teófilo, impresionado por la belleza de Eikasia, le dijo : «Desde luego de la mujer vienen los males». A lo que ésta replicó con una cierta vergüenza : «Pero también la mujer alumbra los más grandes bienes». Teófilo, afectado por sus palabras, la dejó y entregó la manzana a Teodora, que era de Paflagonia.

Martha Vinson considera que esta versión fue redactada por el Ps.-Logoteto en el siglo X como réplica a la versión oficial del «bride-show» que encontramos en la Vida de Teodora, la mujer de Teófilo ([61]). La Vida de Teodora fue compuesta según Marcópulos entre 867-871 y contiene también un corto diálogo de la emperatriz con el emperador en el momento de la elección ([62]). En este diálogo Teodora cita a Teófilo la parábola de los talentos (Mateo 25.14-30) y la del denario del César (Mateo 22.15-22) y demuestra su sabiduría ante el emperador por encima de las demás candidatas pues no sólo conservó la manzana que el emperador le dio (y que las otras perdieron), sino que incluso le entrega otra en nombre del hijo futuro que tendrán ambos ([63]). Pienso no obstante que la historia del Logoteto con Casia, en sí muy simple, no tiene por qué haber sido inventada en el siglo X, ya que el relato del enfrentamiento de Casia y Teodora, dos mujeres, con el emperador que busca esposa, tiene un claro transfondo folclórico y es posible pensar que circulara al respecto una versión (incluso oral) de la que se sirvieron ambos autores y modificaron según el propósito de sus historias. La figura de Teófilo, como ya dijo Charles Diehl hace muchos años y veremos enseguida con otros

(61) M. VINSON, *The Life of Theodora...*, *op. cit.* (cfr nota 60).

(62) A. MARKOPOULOS, *Βίος τῆς αὐτοκράτειρας Θεοδώρας*, en *Σύμμεικτα*, 5 (1983), pp. 249-285.

(63) La Vida de Teodora no menciona la existencia de Casia, aunque el hecho de ser una rival de la emperatriz puede justificar su silencio. Cfr A. MARKOPOULOS, *op. cit.*, texto pp. 259-260 y com. pp. 273-274.

ejemplos ([64]), fue objeto en el IX de una serie de relatos más o menos fabulosos que contribuyeron a forjar una leyenda en torno a su figura. En cualquier caso, el elemento esencial de la historia es el mismo tanto en la Vida de Teodora como en el cronista y plantea un debate entre una mujer y el emperador, en el que la mujer destaca por su sabiduría y el emperador queda en entredicho. La obra de la poetisa Casia nos es incluso bien conocida y contiene sentencias muy duras contra los ignorantes ([65]).

En el libro de *Ester* puede encontrarse el modelo de esta escena : Ester es elegida para el rey Asuero (Jerjes I) entre numerosas candidatas ([66]). El recurso a este episodio de la Biblia pudo surgir por el hecho de que del mismo modo que la judía del Antiguo Testamento cambia la política antijudía del rey persa, así la bizantina Teodora cambia la política iconoclasta de Teófilo (aunque a la muerte de éste). Me parece que esta referencia está en el núcleo de la historia, aunque hay que considerar así mismo otras influencias, como por ejemplo en el elemento de la manzana que el emperador entrega a la candidata elegida y que se halla más desarrollado en la Vida de Teodora ([67]). Mi colega Ernest Marcos Hierro ha llamado también la atención sobre el modelo de *Ester* como base del «bride-show» de Teófilo, que considera fue el primero que encontró una reelaboración literaria, concretamente en el marco de la

(64) Ch. Diehl, *La légende de l'empereur Théophile*, en *Seminarium Kondakovianum*, 4 (1931), pp. 33-37.

(65) Se puede consultar, además de la vieja edición de K. Krumbacher (München, 1897), la nueva de A. Tripolitis, *Kassia, the Legend, the Woman and her Work*, New York - London, 1992. En la p. 124, vv. 9-14 de Tripolitis Casia critica al necio (μωρός) que es joven (νέος) y tiene poder (δυνάστης), algo que se puede entender como una alusión a Teófilo (cfr también p. 110, v. 4 y 112 v. 23 así como la hipótesis de A. Kazhdan en el *ODB* s.v. «Kassia»). En la obra de Casia hay también críticas contra los armenios que pueden tener que ver con el emperador León V (p. 114). Para la figura de Casia cfr Rochow, *Studien...* (cfr nota 59) pp. 5-19.

(66) Cfr Dagron, *Nés dans la pourpre*, p. 140, nota 211.

(67) Se trata de un claro eco del juicio de Paris (cfr A. R. Littlewood, *The Symbolism of the Apple in the Byzantine Literature*, en *JÖB*, 23 [1974], pp. 33-59), aunque es posible que la influencia directa provenga de la historia de Eudocia en Malalas XIV.8, donde el emperador Teodosio II entrega una manzana a su mujer que luego ésta regala a un amigo del emperador, en lo que se interpreta como una muestra de infidelidad.

Vida de Teodora ([68]). Pienso sin embargo que la recuperación del modelo de *Ester* para aplicarlo al matrimonio de Teófilo pudo basarse no sólo en la equiparación de Casia o Teodora con Ester, sino que tuvo quizás su base en el ambiente orientalizante de la corte de Teófilo, que a través de este paralelo bíblico se asimila al antiguo rey persa.

Cualquiera que conozca el ambiente de las *Mil y una noches* no tardará en encontrar paralelos de poetisas que deleitan a los nobles árabes y al califa, y cuya sabiduría es puesta constantemente a prueba. Así, en las noches 334-338 el califa al-Mamún compra seis esclavas cultas después de haber oído como alguien le contaba sus excelencias ([69]). En las noches 414-418 diez esclavas cantoras rivalizan ante al-Mamún para seducirle con sus poemas ([70]). En las noches 436-462 se cuenta la historia de la esclava Tawaddud, que es interrogada minuciosamente por los sabios de la corte del califa Harun al-Rashid y demuestra ante ellos su inconmensurable saber a lo largo de páginas y páginas llenas de preguntas sobre temas de religión, medicina, astrología etc ([71]). En las noches 685-686 Harun al-Rashid se enamora de una joven que canta versos ([72]). No faltan tampoco mujeres predicadoras sobre el mérito respectivo de los sexos, el tema de la discusión de Casia con Teófilo ([73]). Esta imagen de la mujer culta es pues frecuente en la mentalidad árabe del momento ([74]). La Ester bíblica era el paralelo más próximo en el mundo cristiano que podía recordar a estas historias y no es absurdo pensar que su aplicación al

(68) En su intervención en el *XXe Congrès international des Études byzantines*, París, 2001 (resumen en *Pré-actes*, vol. III, p. 121). Sobre este tema piensa publicar en breve un artículo en el que detallará los argumentos que le llevan a considerar el «bride-show» de Teófilo el primero de los que tuvieron reelaboración literaria.

(69) VERNET, vol. I, pp. 1126-1142.

(70) VERNET, vol. I, pp. 1322-1329.

(71) VERNET, vol. I, pp. 1365-1415. Contesta la esclava a las preguntas del califa sobre qué ciencias sabe : «La gramática, la poesía, el derecho canónico, la interpretación del Corán, la filología ; conozco la música, la ciencia de la partición de herencias, la aritmética, la geometría, la topografía y las antiguas tradiciones ...».

(72) VERNET, vol. II, pp. 563-565.

(73) La predicadora Sayyidat al Masayj, en las noches 419-423 (VERNET, vol. I, pp. 1331-1339).

(74) Véase por ejemplo el Kitab al-qiyan, el *Libro de las esclavas cantoras* de AL-YAHIZ.

emperador Teófilo pretendía en cierto modo equipararlo al califa, sucesor del persa en Oriente.

Esta sospecha inicial se podría ver corroborada por otras anécdotas del reinado de Teófilo cuyo referente oriental resulta más explícito. Así, llaman la atención los paseos en caballo que, según las fuentes, daba el emperador Teófilo por las calles de Constantinopla, en el camino hacia o desde las Blaquernas, para comprobar personalmente las quejas de sus ciudadanos :

> El emperador marchaba a caballo cada semana a través de la vías públicas por la calle del medio [la Mese] hacia el sagrado templo de las Blaquernas, acompañado por un séquito de escuderos. Marchaba en efecto en primer lugar para mostrarse a todos los que habían sido víctima de alguna injusticia, para que pudieran exponerle sus agravios y para que ningún malhechor, temeroso del castigo, les impidiera el acceso a él ; en segundo lugar para inspeccionar las mercancías al pasar por el mercado, por lo que preguntaba en el mercado a cuánto se vendía cada uno de los productos y no lo hacía de forma incidental, sino con insistencia y detenimiento, y esto no sólo en una mercancía, sino en toda aquella que pudiese alimentar a los hombres, ya fuese comida o bebida, en todo lo que sirviese para abrigarse y cubrirse y, en definitiva, en todos los productos que se ofrecen a la venta en el mercado para el que lo desea. Por ello no era fácil que alguien pudiera verlo salir en procesión imperial, puesto que mostraba un gran interés y preocupación por los asuntos públicos, ya fuese en los juzgados, ya, como se ha dicho, en sus salidas mensuales ([75]).

Este contacto directo con los súbditos es ajeno a la ideología imperial bizantina, que muestra al emperador más cómo símbolo del poder que como juez accesible y próximo. Las salidas del emperador, de las que se hace un catálogo exhaustivo en el *De Cerimoniis*, son siempre solemnes y sometidas a un rígido ceremonial – y no para preguntar el precio de las hortalizas en el mercado, tal como hacía Teófilo. En cambio la imagen de accesibilidad del califa y de su contacto con el pueblo que transmiten las *Mil y una noches*, se aproxima mucho más a la que se ofrece aquí del emperador iconoclasta. Por ejemplo en la noche 389 se cuenta cómo el califa al-Hakim es agasajado por un comerciante cuando iba a caballo por su jardín ([76]). En las noches 394-395 se habla de un encuentro de Harun

(75) *Theophanes Continuatus*, pp. 86-88.
(76) VERNET, vol. I, pp. 1267-1268.

al-Rashid con un viejo cuando paseaba por el desierto ([77]) y en la noche 401 de un encuentro del mismo califa con su hijo asceta cuando paseaba por las calles con su séquito ([78]). Finalmente así empieza el relato de la noche 18 ([79]) :

> Una noche entre las noches, el Califa le dijo a Chafar : «Esta noche quiero bajar a la ciudad e informarme de cómo se portan los gobernadores y los funcionarios. Destituiremos a todos aquellos de quienes oigamos quejas». «Como mandes». El Califa, Chafar y Masrur fueron a la ciudad, pasearon por ella, cruzaron los zocos y tropezaron con un anciano...

Creo que el paralelo con el pasaje antes citado del *Theophanes Continuatus* es claro, y que no hace falta buscar más pasajes, que abundan en las *Mil y una noches*, de salidas del califa por las calles de la ciudad. Sólo citaré unas palabras de Harun al-Rashid a su visir Chafar en la noche 285 que ilustran hasta qué punto el califa desea contacto con las gentes de su pueblo ([80]) :

> Tengo el pecho acongojado y me gustaría pasear esta noche por las calles de Bagdad y enterarme de los asuntos de la gente, siempre que nos disfracemos de comerciantes para que nadie nos reconozca.

Esta congoja que el aislamiento produce en Harun al-Rashid puede ser la misma que dominaba al hijo de Teófilo, Miguel III, cuyas francachelas y orgías descritas en el *Theophanes Continuatus*, pueden tener algo que ver con el aire popular que dio la dinastía amoria a su labor de gobierno. Es de hecho sabido que tanto él como su padre participaron como aurigas en las carreras de caballos del circo de Constantinopla ([81]), algo que no sabemos que ocurriera en la dinastía macedonia, cuya propaganda intentó

(77) VERNET, vol. I, pp. 1279-1280.
(78) VERNET, vol. I, pp. 1290-1291.
(79) VERNET, vol. I, p. 123.
(80) VERNET, vol. I, p. 1013.
(81) Teófilo es llamado por los demos ἀσύγκριτος φακτιονάρης, es decir «auriga incomparable» (cfr Alan CAMERON, *Circus Factions*, Oxford, 1976, pp. 5-13), cuando obtiene una victoria con los Azules (PS.-SYMEON [cfr nota 59], p. 634) ; su hijo Miguel aparece también caracterizado como auriga en las fuentes (*Theophanes Continuatus*, pp. 172 y 197-198 y PS.-SYMEON p. 660) ; el tío de Miguel, el César Bardas, también frecuenta el circo según un cronista (*Theophanes Continuatus*, p. 193).

desacreditar el gobierno de Teófilo y Miguel por actitudes como éstas ([82]). Miguel aparece incluso regularmente denominado «el Borracho» en las historias bizantinas posteriores. En este sentido, me parece especialmente interesante una historia contenida en esta crónica bizantina (pp. 199-220) en la que se cuenta cómo Miguel, al encontrarse con una mujer que salía del baño, se hizo invitar a su casa y ante el embarazo de ella, preparó él mismo la comida. El cronista condena esta actitud diciendo que Miguel «faltó por completo al decoro debido a la dignidad imperial» y que por actitudes como ésta se hizo «odioso» (μισητήν) y «atrajo sobre sí la justísima cólera de Dios» (τὴν τοῦ θεοῦ ἐκίνει δικαιοτάτην ὀργήν). Quizás es la condena del cronista ([83]) la que merece hoy la desaprobación del lector, que se siente identificado con esta confraternización de Miguel con una anónima mujer de la calle. Sobra decir que el relato no desmerece nada de cualquier historia de las *Mil y una noches*, donde gran parte de los relatos giran en torno a invitaciones a comer.

También en la administración de justicia directa por parte de Teófilo, apuntada por el pasaje arriba copiado, hay una cierta novedad en el campo bizantino. Se nos conserva algún relato de cómo resolvió el emperador personalmente algunas demandas planteadas por sus súbditos que le abordaron en la calle cuando iba a caballo. Así, Teófilo en una ocasión devuelve a la viuda de un soldado un caballo que un general había robado a su difunto marido y en otra obliga al drungario de la vigilia Petronas (¡hermano de su mujer !) a derribar su palacio que dejaba sin luz la casa de una viuda ([84]). Son relatos de sabor popular, quizás inspirados en otros similares atribuidos a Salomón, o incluso en alguno que las crónicas del VI atribuyen al rey ostrogodo Teodorico ([85]), pero que encajan también de nuevo con relatos similares de las *Mil y una noches*. Un solo ejemplo : en las noches 395-397 el califa Umar imparte justicia ante sus súbditos, decidiendo perdonar la vida al asesino de un anciano una vez comprobada su nobleza ([86]).

(82) Para este aspecto cfr J. SIGNES CODOÑER, *El periodo del segundo iconoclasmo en Theophanes Continuatus*, Amsterdam, 1995.

(83) Ausente de la versión de PS.-SYMEON, pp. 660-661.

(84) *Theophanes Continuatus*, pp. 92-94 ; PS-SYMEON pp. 627-628 y 637- 638.

(85) Cfr JOHANNES MALALAS, ed. I. Thurn, Berlin, 2000, pp. 307-308 y *Chronicon Paschale*, ed. L. Dindorf, Bonn 1832, pp. 604-605 para la historia de la viuda que acudió a Teodorico en busca de justicia. La mujer es sin embargo senadora y acude a Palacio.

(86) VERNET, vol. I, pp. 1280-1284.

También llama la atención la figura de un bufón llamado Denderis en el reinado de Teófilo, a propósito del cual *Theophanes Continuatus* narra una jocosa escena ([87]). Hasta la época de Constantino Monómaco no volveremos a encontrar mencionado un bufón en la corte y ello suscitará además las críticas y el desprecio de Miguel Pselo (*Cronogr.* 6.138-150). La presencia de estos graciosos era habitual sin embargo en la corte califal. En las noches 400-401 se cuenta cómo un cómico hizo reír a Harun al-Rashid en su corte ([88]).

La imitación a Oriente está además explicitada en algunas fuentes bizantinas que nos hablan de la construcción por Teófilo de una palacio de arquitectura árabe en la localidad de *Bryas*, en la costa asiática del Bósforo, cuando el embajador Juan regresó de su misión en Bagdad ([89]).

Todas estas anécdotas prueban que el referente califal estaba presente en el mundo bizantino durante el reinado de Teófilo (y quizás ya antes) ([90]). Considerando esto, se hace pues más verosímil que el estudio de los clásicos griegos emprendido por los califas abasíes también despertase el interés de los intelectuales bizantinos.

4. Los intelectuales «helenos» de Teófilo y sus embajadas a Bagdad

No hay sin embargo sólo razones para sospechar que esta atención de Bizancio a lo que ocurría en Oriente tenía algo que ver con la apropiación del legado griego antiguo que preconizaba la propaganda oficial de Bagdad. La prueba de que esto es así la podríamos tener en el hecho de que el término «helenos» empieza a aplicarse a algunos intelectuales iconoclastas del siglo IX (activos casi todos en el reinado de Teófilo), precisamente porque estos intelectuales se encuentran interesados de uno u otro modo en el estudio del legado de la antigua Grecia ([91]). Veamos algunos casos.

(87) *Theophanes Continuatus* pp. 91, 11 - 92, 17.

(88) VERNET, vol. I, pp. 1289-1290.

(89) *Theophanes Continuatus* 98, 14 - 99, 3. Sobre el palacio cfr A. RICCI, *The Road from Baghdad to Byzantium and the Case of the Bryas Palace in Istanbul*, en BRUBAKER, *op. cit.* (nota 14), pp. 131-149.

(90) Cfr nota 55 a propósito del poeta árabe supuestamente llamado a la corte bizantina por el emperador Nicéforo.

(91) LECHNER, *op. cit.*, no recoge sin embargo ninguna instancia que refleje una identificación con el pasado griego antes de la época de Constantino VII.

El patriarca iconoclasta Juan Gramático es equiparado a los «helenos» en una oda (nº VII) de Teodoro Estudita ([92]). Escribe en efecto Teodoro a propósito de Juan que «los prodigios y adivinaciones del enemigo de Cristo se han desvanecido, pues se mostró igual a los helenos, jactándose altanero de los escritos de éstos, que con justicia aniquilaron las voces de los justos» (col. 1776B). Es la dedicación de Juan al pasado griego lo que merece la condena del Estudita, que considera ya periclitadas todas las doctrinas de los libros de los antiguos griegos ([93]). El objeto de crítica aquí no parecen ser pues las creencias iconoclastas de Juan. Unos versos más abajo Teodoro se muestra más explícito y escribe dirigiéndose a Juan :

> Tus enseñanzas ocultas, sacrílegas y perniciosas para el alma ¿qué lengua podrá describirlas ? ¿y a las predicciones que salen de tus entrañas, falso Juan, Precursor del Satán Anticristo ? No debiste, inicuo, adoptar ese nombre, sino más bien el de Pitágoras, Crono o Apolo, o el de alguno de los demás dioses, cuya vida imitaste, complacido en sus desenfrenos (col 1776 C).

Con respecto a los autores que Teodoro señala como fuente de inspiración de Juan, Pitágoras aparece curiosamente en el florilegio de autores clásicos atribuido tradicionalmente a Juan «Georgides» y recopilado probablemente en la primera mitad del siglo IX. Según una sugerencia de su editor Paolo Odorico el florilegio pudo ser en realidad obra del propio Juan Gramático ([94]). Esto permite quizás entender la presencia

(92) *PGM* 99, cols. 1775-1776. Para una breve biografía de Juan Gramático cfr R. J. Lilie (ed.), *Die Patriarchen des ikonoklastischen Zeit. Germanos I. - Methodios I. (715-847)*, Frankfurt, 1999, pp. 169-182.

(93) Coincide en esto con un himno de la poetisa Casia, que indica que la sabiduría los antiguos mártires estaba por encima de τῶν Ἑλλήνων παιδεία (cfr H. J. W. Tillyard, *A Musical Study of the Hymns of Casia*, en *BZ*, 20 [1911], pp. 420-485, aquí p. 426). No hay sin embargo necesidad de pensar que Casia escribe pensando en el «helenismo» de Teófilo, pues es posible que estas acusaciones tópicas se inserten dentro de una vieja tradición de la música religiosa bizantina (véanse acusaciones contra la cultura de los «helenos», personificados en Platón, Demóstenes, Homero y Pitágoras, en un himno de Romano Melodo publicado en *Sancti Romani Melodi cantica*, P. Maas - C.A. Trypanis [eds.], Oxford, 1963, p. 265).

(94) P. Odorico, *Il prato e l'ape. Il sapere sentenzioso del monaco Giovanni*, Wien, 1986, pp. 21-24.

de algunos de los autores incluidos en el florilegio como autoridades, por ejemplo el Pitágoras antes mencionado por Teodoro. En el florilegio no sólo hay además varias citas de Platón, sino una mención al neoplatónico Proclo. Si se considera que este florilegio de autores comprende, por primera vez en siglos en Bizancio, autores clásicos, la tentación de atribuirselo a Juan se refuerza ([95]). Por otro lado la mención a Apolo por parte de Teodoro remite a la adivinación y magia que se relacionaba con Juan, llamado «Lecanomantis» y el mago, una acusación muy a mano contra aquellos estudiosos que se acercaban a la tradición neoplatónica. Si a esto unimos la más que probable presencia de Juan en Bagdad como embajador y su condición de preceptor del emperador Teófilo, la imagen «helenófila» del final del segundo periodo iconoclasta va ganando en consistencia.

El ya mencionado León el Filósofo, quizás el intelectual más notable del reinado de Teófilo y primo de Juan Gramático ([96]), es también sospechoso de haberse aproximado al mundo «heleno» más allá de los límites que toleraba la ortodoxia oficial. De hecho un poema de León conservado en *Antología Palatina* XV.12 aparece transmitido en algunos manuscritos bajo el título de «De León el llamado heleno». El contenido del poema no contradice esta arriesgada imputación a León, puesto que en él el autor hace al principio una profesión de fe de epicureísmo a la que sigue una renuncia voluntaria a los placeres materiales en la que el autor se compara con personajes de la *Odisea*. La relación de León y la mántica es también visible en otro poema suyo de la *Antología*, un dístico en el que León declara que Pablo, «eximio entre los astrólogos» ([97]) le enseñó a conocer «los ritos oraculares del arte mántica de Febo» ([98]).

(95) Hay que tener en cuenta que estas obras son abiertas y que del mismo modo que determinadas citas pudieron añadirse a la compilación original, otras pudieron desaparecer de ella por su significado carácter «heleno».

(96) Bibliografía sobre él en V. KATSAROS, *Leo the Mathematician, his Literary Presence in Byzantium During the 9th Century*, en P. L. BUTZER - D. LOHRMANN (eds.), *Science in Western and Eastern Civilization in Carolingian Times*, Basel, 1993, pp. 383-398.

(97) Se refiere a los *Eisagogika* a la astrología de Pablo de Alejandría (s. IV d. C.).

(98) *Ant. Pal.* IX.201. Para otros poemas de León, la mayoría conservados en la *Antología*, cfr L.G. WESTERINK, *Leo the Philosopher : Job and Other Poems*, en *Illinois Classical Studies*, 11 (1986) pp. 193-222 y B. BALDWIN, *The Epigrams of Leo the Philosopher*, en *BMGS*, 14 (1990) pp. 1-17.

Sorprende en el dístico, no tanto la dedicación de León a la astrología, sino su equiparación con la mántica y la mención a Febo Apolo, un dios «heleno» : enseguida vienen a la cabeza las acusaciones por magia dirigidas contra Juan «Lecanomantis». Es claro que el epíteto «heleno» que aparece en el título del epigrama le fue atribuido por la tradición posterior que denunciaba así la identificación de León con el mundo griego antiguo.

Esta condena tenía probablemente que ver con la dedicación de León al mundo científico y filosófico griego como un objeto de estudio en sí mismo, fuera de los valores cristianos. En este sentido los intereses intelectuales de León eran prácticamente idénticos a los del «filohelenismo» abasí y muy distintos de los que caracterizarán el renacimiento bizantino desde la segunda mitad del IX, básicamente retórico e histórico. Sobre ello volveremos al final de este artículo. Aquí baste con señalar que León tuvo una importante biblioteca de científicos griegos, algunos de cuyos ejemplares se han conservado ([99]). Irigoin supone que los epigramas de León dedicados a obras de geometría, mecánica y astronomía funcionaron como ex-libris de los manuscritos de estos textos propiedad de León ([100]). La formación filológica de León, de la que también hay constancia, es imprescindible para la comprensión de los textos científicos y filosóficos ([101]) y puede considerarse por lo tanto como una faceta complementaria de su dedicación.

Además, sabemos que León fue acusado de «heleno» en unos poemas escritos por su discípulo Constantino, resentido contra él por causas que no sabemos precisar ([102]). En un poema en dísticos elegíacos, Constantino

(99) Cfr J. IRIGOIN, *Survie et renouveau de la littérature antique à Constantinople (IX siècle)*, en *Cahiers de Civilisation Médiévale X^e-XIIe siècles*, 5 (1962), pp. 287-302 (reimpr. en D. HARLFINGER [ed.], *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, Darmstadt, 1980, pp. 173-205) y LEMERLE, *op. cit.*, pp. 169-172.

(100) IRIGOIN, *op. cit.* p. 181 y supra nota 98.

(101) LEMERLE, *op. cit.*, pp. 167-170.

(102) Cfr la edición, traducción y comentario de estos textos en M. D. SPADARO, *Sulle composizioni di Costantino il Filosofo del Vaticano*, *Siculorum Gymnasium*, 24 (1974) pp. 175-205 (ed. también en *PGM* 107, cols. LXI-LXIV y 660-661). Hay dudas sobre la identidad de este Constantino, pues mientras Spadaro se inclina por Constantino-Cirilo, LEMERLE, *op. cit.*, pp. 173-175 considera, quizás más acertadamente, que es Constantino Sículo. Véase también S. IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina. Da Constantino a Fozio*, Firenze, 1975, pp. 335-339.

se dirige a León y le dice que «lanzándote al profundo abismo de la perdición de los helenos, te convertiste, León, en presa de fieras que devoran el espíritu». Entre acusaciones de adorar a una multitud de dioses y renegar de la Trinidad, el poema alcanza su clímax cuando el autor, dirigiéndose a los cristianos, escribe :

> Escuchad generaciones de mortales, pueblo glorioso de Cristo, que vivís ignorantes de su apostasía : Zeus, con su cónyuge Hera, era un dios para él, Zeus que sin mesura deseaba los lechos de las vírgenes, Zeus y otra turba infinita de dioses celestiales de los que habla aquel Meletiades suyo. Pero ea, venid todos juntos, nobles compañeros, y proclamemos al unísono ante él lo siguiente : Insensato, lárgate a la tenebrosa casa del Hades, vete, desgraciado, con tu sabiduría e impiedad al funesto Flegetonte, al vasto Tártaro, donde puedas ver a tus amigos los Crisipos, Sócrates, Proclos y Platones, a los Aristóteles, Epicuros y Ptolemastrólogos, y entre ellos también a la sabia Musa homérica, en verdad más imperial que los demás, a los Hesíodos y Aratos.

Es evidente el tono exagerado de la diatriba contra León y de hecho Constantino escribió otro poema para justificarse por haber escrito una composición tan virulenta contra León, ya difunto. Pero aunque no tomemos al pie de la letra sus acusaciones, es evidente que los autores «helenos» que según Constantino acompañarán a León en el fuego del Hades fueron todos objeto de estudio por parte de León, tal como sabemos por sus poemas y los manuscritos que poseyó. Es posible que un discípulo de León, movido por escrúpulos religiosos, considerase pecaminosa esta dedicación de su maestro a los «helenos», máxime si tenemos en cuenta la franqueza con la que León se expresa sobre ellos en sus poemas. Pero es claro que la actitud escandalizada de Constantino no era compartida por su contemporáneos, ya que en otro caso no se habría dirigido a ellos diciéndoles que «vivís ignorantes de su apostasía».

En cualquier caso, la identidad «helena» del círculo de León el Filósofo queda también puesta de relieve por la figura de otro de sus discípulos, León Querosfactes (*Choirosphaktes*) del que se conserva un poema dedicado a León ([103]) y un gran poema teológico dedicado a

(103) LEMERLE, *op. cit.*, p. 176.

Constantino VII, desgraciadamente inédito todavía ([104]). No sabemos si es casual que Aretas de Patras compusiera contra Querosfactes un tratado en el que en varias ocasiones le acusa de dedicarse al estudio de los «helenos» ([105]). El final del tratado es significativo. En él Aretas se dirige a León del siguiente modo :

> Sigue el camino que te corresponde y desaparece con el viejo de Tiro y el impío Juliano – de cuyas obras te declaras apasionado admirador y de las que incluso eres y te consideras seguidor – en la Aquerusía, el Cócito, el Tártaro, el Aqueronte, el Flegetonte ardiente, donde vuestro sabio Platón envió a los que emulan tu forma de vida.

Para entender las motivaciones de Aretas al lanzar estas acusaciones contra Querosfactes, no está de más señalar que éstas se produjeron cuando éste regresó de una polémica embajada en la corte califal, donde estuvo entre 905-907 ([106]). Aunque el detonante concreto que llevó a Aretas a escribir contra Querosfactes poco después del año 907 fue aparentemente el hecho de que éste se atreviese a disertar en una iglesia sobre cuestiones teológicas utilizando la autoridad de los clásicos, por detrás de esta acusación puede haber otras razones más profundas que van más allá de rivalidades personales ([107]). Kolias considera que las críticas que se dirigieron contra Querosfactes por su embajada tenían que ver con «son activité intellectuelle» ([108]). Las cartas de León están de hecho tan llenas de referencias a los clásicos griegos, que en la carta XXII (pp. 108-111) el autor se disculpa por ello ante el emperador y utiliza citas de la

(104) Extractos traducidos en P. MAGDALINO, *In Search of the Byzantine Courtier : Leo Choirosphaktes and Constantine Manasses*, en H. MAGUIRE (ed.), *Byzantine Court Culture from 829 to 1204*, Washington, 1997, pp. 141-165.

(105) ARETHAS, *Scripta minora*, ed. L. G Westerink, Leipzig, 1968, tratado n° 21, pp. 200-212 (cfr LEMERLE, *op. cit.*, p. 174, nota 102).

(106) La compleja hipótesis de R. J. H. JENKINS, *Leo Choerosphactes and the Saracen Vizier*, en *Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines VIII*, Belgrado, 1963, pp. 167-178 sobre una conspiración política de Querosfactes con el rebelde Ducas, fue ya refutada por P. KARLIN-HAYTER, *Arethas, Choirosphactes and the Saracen Vizir*, en *Byz.*, 35 (1965), pp. 455-481.

(107) Aretas niega en p. 202, l. 28 que Querosfactes esté revestido de la «dignidad de profesor» que le era necesaria para hablar sobre esas cuestiones.

(108) G. KOLIAS, *Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice*, Atenas, 1939, pp. 53-60.

Biblia ([109]). Conservamos también un poema de Constantino Rodio contra Querosfactes, lleno de insultos, en el que apostrofa a León como Ἑλληνοθρησκοχριστοβλασφημοτρόπε, imputación que acompaña a otras en las que se le acusa de escribir libros funestos y espurios e inventarse fábulas falsas, lo que indica que la polémica es más intelectual que religiosa ([110]).

No hay sin embargo en la correspondencia de Querosfactes nada que pueda arrojar algo de luz sobre su actividad en Bagdad. Únicamente la carta que le dirige un corresponsal, el espatario Procopio, expresa los deseos de este personaje de que León haya estado por encima de los árabes durante su estancia allí (carta XIX, pp. 94-97 del repertorio editado por Kolias) :

> Es preciso que sólo tú fueras visto con una admiración tan absoluta por estos orgullosos agarenos [los árabes] que simulan no admirar nada en la vida (μηδέν ἐν βίῳ προσποιουμέναις θαυμάζειν μεγαλοφροσύναις Ἀγαρηνῶν) y no sólo debido a tu superior sabiduría y a tu agudeza de espíritu y palabra, iguales a los copos de nieve, como dice Homero, y que ya han dejado perplejos por tres veces a los escitas [a los búlgaros, ante los cuales Querosfactes estuvo tres veces como embajador], sino por tu grandeza de alma, tu inteligencia y la manera en que sabiamente las administras, cualidades que están en boca de todos.

En cualquier caso, la misión de Querosfactes en Bagdad le une a otros «helenos» del reinado de Teófilo, como el patriarca Juan el Gramático y el discípulo de León. Otros santos iconófilos que ya mencionamos antes, como Constantino, Eutimio de Sardes o Teodoro de Edesa, también viajaron a Bagdad, pero durante el periodo iconoclasta. También Focio realizó una embajada a Bagdad, que aparece citada en el proemio de su biblioteca y que pudo tener lugar durante el iconoclasmo ([111]). Las motivaciones diplomáticas son obviamente prioritarias en todas estas embajadas, pero ello no excluye una relación con el renacimiento cultural

(109) El aparente distanciamiento del propio Querosfactes respecto a los antiguos helenos en un pasaje de su *Chiliostichos theologia* es, según MAGDALINO, *In Search of the Byzantine Courtier*, p. 151 (cfr nota 104) : «a smokescreen to obscure the controversial nature of the author's own propositions». Para Magdalino las ideas de Querosfactes eran muy distintas de las de Focio y Aretas, puesto que él concebía un estado libre de los dictados de la iglesia.

(110) P. MATRANGA, *Anecdota Graeca*, Roma, 1850, pp. 624-625.

(111) Sobre ella vuelvo al final del artículo.

bizantino. Magdalino ([112]) considera que el hecho de que todos los embajadores fueran intelectuales pudo tener algo que ver con la rivalidad cultural entre Bizancio y Bagdad de la que estamos hablando aquí. Según sus palabras :

> There is significance in the fact that four ninth-century individuals who were highly distinguished in *secular* learning were chosen to go on embassies to the caliphate. The choice suggests that philosophical discussion was definitely on the agenda, and that the imperial government was concerned to convince the critical minds of the Abbasid court that the wisdom of the Greeks was still, contrary to rumour, alive and well in Christian hands ([113]).

Magdalino se interesa sobre todo por la dedicación a la astrología-astronomia de los embajadores bizantinos en Bagdad, sobre la que acumula una serie de pruebas circunstanciales que en su conjunto permiten pensar en una influencia árabe ya desde fines del siglo VIII en la introducción del estudio de esta disciplina en Bizancio. No profundiza sin embargo en el problema que aquí nos ocupa de la identidad cultural de los intelectuales bizantinos y su rivalidad con el califato. En este sentido resulta interesante que estas embajadas al califato tengan lugar casi todas en el periodo iconoclasta, con la excepción precisamente de la de Querosfactes, que, curiosamente, era discípulo de León el Filósofo y fue además el único de todos los embajadores mencionados que fue criticado por su gestión en Bagdad a su regreso a Bizancio. Creo que más allá de la rivalidad cultural que ponen de manifiesto los relatos de estas embajadas, revelan que los gobernantes del segundo iconoclasmo daban especial atención a sus relaciones culturales con el califato.

Pienso que no es arriesgado suponer que la aplicación nueva que se da precisamente en esa época al denostado gentilicio «heleno» tiene relación con este «camino hacia Bagdad» de muchos intelectuales iconoclastas. El hecho de que las fuentes del periodo califiquen con frecuencia a los iconoclastas de «helenos» para equipararlos a otros herejes ([114]) (como

(112) P. MAGDALINO, *The Road to Baghdad in the Thought-World of Ninth-Century Byzantium*, en BRUBAKER, *op. cit.* (cfr nota 14), pp. 195-213.

(113) MAGDALINO, *The road*, p. 206.

(114) Cfr la carta 546 del propio Teodoro, dirigida a un tal Juan (destinatario también de las cartas 492 y 528 y que, *pace* Fatouros, podría ser nuestro Gramático en un periodo anterior a su paso al iconoclasmo) donde se identifica a los iconoclastas llamándoles Ἕλλήνιοι εἰκονομάχοι.

antaño Justiniano en su legislación : *Codex* I.5), no impide pensar que el término se manejó también por razones que tenían que ver más con modelos culturales que con dogmas religiosos. Hay que tener en cuenta que el epíteto «helenos» tiene siempre una doble lectura, religiosa e intelectual, y que además de sus connotaciones negativas como «pagano» hay que buscar las razones por las que cada autor concreto lo lanza como un insulto contra sus oponentes. Sabemos así que los iconoclastas habían calificado de «helenos» a los adoradores de imágenes porque para ellos el culto a los iconos cristianos era equiparable al de los ídolos y estatuas «helenos». Los iconófilos rebatieron esta acusación y distinguieron la antigua idolatría de la iconolatría ([115]), pero carecían de argumentos teológicos para acusar a su vez de «helenos» a los iconoclastas. Es probable por lo tanto que vieran en la dedicación a los clásicos griegos de ciertos círculos iconoclastas la excusa perfecta para acusarlos de «helenismo» y de simpatías con la antigua religión. Las inquietudes intelectuales de los iconoclastas pueden por lo tanto estar en la base del uso polémico del epíteto infamante de «helenos» que les dirigieron los iconófilos ([116]).

El hecho de que la identificación de intelectuales iconoclastas como León y Juan Gramático con el legado griego antiguo sea criticada esencialmente desde el punto de vista de la religión, sin que se aluda expresamente al problema de la identidad «romana» de los bizantinos, no tiene por qué ser una objeción a la tesis arriba propuesta. La identidad «romana» de los bizantinos era asumida como un hecho histórico incuestionable en este periodo y ello tanto a ojos de la población, que no concebía otro sistema político que el imperio, como a los de la iglesia, que consideraba que el imperio había sido creado para servir de marco político a la difusión del cristianismo. En este contexto, la identificación de una serie de intelectuales con los paganos «helenos» resultaba absurda desde un punto de vista *interno* y fácilmente descartable por razones

(115) En la *Vita Nicephori* de Ignacio Diácono, pp. 172-176 (cfr nota 27), el patriarca Nicéforo, en su debate con el emperador León el Armenio, se esfuerza en distinguir el culto a los iconos del culto «heleno» a los ídolos con el que parece le equipara su oponente.

(116) Una opinión similar en A. GARZYA, *Visages de l'hellénisme dans le monde byzantin (IVe-XIIe siècles)*, en *Byz.*, 55 (1985), pp. 463-482, esp. pp. 477-478. No obstante Garzya piensa que las acusaciones de «helenismo» dirigidas contra Juan el Gramático son diferentes de las dirigidas contra León. Interesantes son también las consideraciones de N.-C. KOUTRAKOU, *La propagande impériale byzantine. Persuasion et réaction (VIIIe-Xe siècles)*, Atenas, 1994, pp. 292-293.

religiosas. Las razones *externas* por las que era preciso reivindicar frente a los musulmanes la herencia «helena» pasaban pues por completo desapercibidas a la mayoría de la población y a estos sectores eclesiásticos, pero no quizás a las clases dirigentes e intelectuales ligados al poder. El *onus probandi* de la identidad «helena» recaía obviamente en los intelectuales del reinado de Teófilo y es probable que a ello hubieran dedicado una parte de sus reflexiones ([117]). Pero desgraciadamente en la transmisión de sus obras primó sobre todo su condición de iconoclastas, lo que ha impedido que se nos conserven y de esta forma confirmen o desmientan nuestras suposiciones. De cualquier modo es difícil pensar que estos intelectuales iconoclastas reivindicaran para sí abiertamente el título de «helenos» que les atribuye en muchos casos la tradición posterior. Las connotaciones religiosas negativas de este nombre, que servía para designar a los paganos, eran demasiado evidentes como para que podamos pensar que alguien lo adoptara como signo básico de identidad, tal como ocurrió en épocas posteriores. Pero considerando la intensa dedicación de estos intelectuales al mundo cultural «heleno», sí puede pensarse quizás en una cierta reivindicación del antiguo gentilicio, al que en determinados círculos próximos al poder, probablemente en época de Teófilo, se quiso dar un nuevo valor, libre de prejuicios religiosos, que permitiese su asunción dentro del legado «romano» de los bizantinos.

5. Balance : León el Filósofo y Focio

Estos breves apuntes permiten pues hablar de una especie de búsqueda de la identidad bizantina en las raíces «helénicas» durante el reinado de Teófilo como reacción a la política de «antibizantinismo filoheleno» del califato. La hipótesis es que la imitación de la corte califal atestiguada ya en el reinado de Teófilo, «el camino hacia Bagdad» de Magdalino, no puede disociarse del regreso a los modelos clásicos impulsado también por este emperador y al que han dedicado estudios significativos Lemerle

(117) Pese a MAGDALINO, *Hellenism* (cfr nota 18), p. 10, pienso que no es Focio el primero que intentó rehabilitar el nombre de «helenos». La carta 65 de Focio aducida por Magdalino como ejemplo de esta rehabilitación presenta un uso problemático del término «heleno», pues con él Focio designa tanto a los paganos (como era esperable) como quizás a los bizantinos pero sólo para distinguir la tradición iconográfica griega de la «romana», esto es, latina.

o Speck. Ambos aspectos son parte del mismo proceso de búsqueda de identidad en determinados círculos intelectuales de la época ([118]).

Después de la prematura muerte de Teófilo en el 842 y del fin del iconoclasmo condenado en el concilio del 843, esta doble política debió de continuar en el reinado de su hijo y sucesor Miguel III, pues precisamente por entonces tiene lugar el mecenazgo por parte del César Bardas, tío del emperador, del estudio de las «ciencias profanas» ([119]) y León el Filósofo y alguno de sus discípulos tienen un papel destacado en este movimiento de estudio y promoción de las ciencias y la filosofía. No es casual por lo tanto que las Vidas de Santos escritas en este periodo insistan cada vez más en el valor de la educación, tanto científica como literaria. Sin embargo por estas fechas empieza a desarrollarse la actividad de Focio, el futuro patriarca y sin duda una figura crucial en el desarrollo del llamado renacimiento bizantino. Focio es lo que podíamos llamar «un hombre de letras», ajeno a los intereses científicos y filosóficos de León y de las generaciones anteriores. Conviene detenerse un poco en su obra para entender cuál es la diferencia que lo separa de León.

Una parte importante de la obra de Focio, para algunos su obra juvenil, está dedicada al estudio de la lengua (el *Léxico*) o la literatura (la *Biblioteca*) de los antiguos griegos. Frente a ello, el grueso de su obra tiene lo que podríamos denominar un carácter ideológico, bien en su vertiente teológica (los sermones, las cartas, la colección de tratados que son sus *Amphylochia*), bien en su vertiente política (como promotor de la recuperación de la tradición jurídica romana a través de su *Eisagoge* o como creador de una imagen del poder a través del espejo de príncipes que son los *Kephalaia parainetika*), bien en ambas a la vez (como su tratado *Sobre la procesión del Espíritu Santo* dirigido contra el Papa por razones de conveniencia política) ([120]). Sin embargo esta dicotomía es

(118) Esta idea de que el renacimiento científico bizantino durante el segundo iconoclasmo está inspirada en el modelo árabe aparece con frecuencia en la moderna bibliografía, aunque expresada por lo general de una manera lateral. Cfr IMPELLIZZERI, *op. cit.* (cfr nota 102), pp. 311-312 y 330.

(119) SPECK, *Kaiserliche Universität*, esp. pp. 5-10, demostró que no hay en las fuentes datos que permitan suponer que la institución fundada por Bardas tenía un carácter institucional.

(120) Para las ediciones de sus obras puede consultarse el *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Louvaine, 1991. Para la *Eisagoge* cfr J. D. ZEPOS, *Ius graeco-romanum*, vol. II, Atenas, 1931, pp. 228-368 ;

arbitraria, pues en realidad su estudio de los clásicos no está menos marcado ideológicamente que su obra teológica o jurídica. Ideológica es en efecto la selección de los autores que resume en su *Biblioteca*, en la que predominan claramente autores religiosos (más del 55% del total) cuyas ideas Focio somete a una crítica claramente partidista. Por su parte, los autores profanos comentados en la *Biblioteca*, muchos de ellos perdidos, son en su mayoría historiadores de época imperial que en muchos casos proporcionan informaciones útiles para la formación moral. Se observa incluso cómo la selección de algunos autores tiene que ver con las noticias diversas que proporcionan sobre Persia, quizás porque Focio, que iba a partir en embajada hacia el Califato (sobre esto vuelvo enseguida), quería informarse sobre la historia del Oriente Próximo. Esto explicaría que se incluya a Heródoto (aunque la noticia sobre él es muy breve : cod. 60) y no a Tucídides, que sólo se haga un resumen de las guerras persas de Procopio, aunque se conoce toda la obra (cod. 63), que se dé tanta importancia a la obra de Teofilacto, Ctesias de Cnido, Arriano (cods. 65, 72, 91-92) o que se incluya novelas de transfondo oriental (cods. 73, 87, 94).

Pero lo que más caracteriza la selección de la *Biblioteca* es la total ausencia de obras de poesía ([121]), de ciencia e incluso de filosofía en la medida en que no tengan que ver con cuestiones de la teología cristiana. Es claro que eso no significa ni mucho menos que Focio no conozca los autores que no incluye en su *Biblioteca*, pues es evidente que cita con frecuencia a Homero, Platón o Aristóteles a pesar de que no les dedica entrada específica ([122]). Pienso sin embargo que sería un error considerar que la causa de esta exclusión de este tipo de obras se debe al hecho de que estos autores eran conocidos por Tarasio, el hermano de Focio al que éste dirige la *Biblioteca* con la indicación de que le resumirá obras de las que

para los *Kephalaia parainetika* cfr *PGM* 107 cols. XXI-LVI y K. EMMINGER, *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, München, 1913, pp. 23-73.

(121) La ausencia de poetas en la *Biblioteca* no es casual, porque el mismo Focio indica que no ha expurgado el vocabulario de los poetas para su *Léxico* (cfr LEMERLE, *op. cit.*, p. 188).

(122) Véase el índice hecho por J. Schamp a la ed. de Henry (Paris, 1991). Cuestiones de lógica aristotélica aparecen tratadas en los *Amphylochia* focianos simplemente porque la tradición teológica oriental no podía entenderse sin referencias al sistema del Estagirita.

éste no tiene noticia ([123]). Entre las obras no citadas por Focio hay muchas de contenido científico y difícil acceso que sin duda no habían sido leídas por su hermano y que el futuro patriarca no se molestó en incluir. Él mismo dice en su postfacio que incluyó en su obra aquellos libros que fueron objeto de su lectura erudita «excepción hecha de las materias a las que el estudio y la práctica acostumbra a convertir en técnicas y ciencias» (χωρὶς ὧν ἡ σπουδὴ καὶ μελέτη τέχνας φιλεῖ καὶ ἐπιστήμας ἐργάζεσθαι). Aunque se refiera a libros de texto ([124]), es evidente que Focio aquí excluye expresamente las obras científicas y no las literarias. Por otra parte, los libros de ciencia estudiados por León el Filósofo, que conocemos por sus epigramas y manuscritos, no están reseñados por Focio y no son desde luego escolares.

De esta exclusión sistemática de las ciencias, que Focio no justifica, sólo se exceptúan algunos autores médicos por razones evidentemente de antropología cristiana (cods. 216-221) ([125]) y un único autor de geometría, Nicómaco de Gerasa. El caso de este autor es significativo de los intereses de Focio y permite entender mejor la afirmación del postfacio. En efecto, en el códice 187 Focio resume, entre constantes burlas y muestras de desprecio, los ἀριθμετικὰ θεολογούμενα de Nicómaco de Gerasa (ca. 100 d.C.), una especie de mística de los diez primeros números en la que se equiparan números a potencias divinas, algo que Focio no puede compartir. No cabe duda de que es el aspecto teológico el que ha conducido al patriarca a esta obra, que él mismo considera «difícil de encontrar» (δισεύρετος) y que de hecho hoy no se conserva. Por el contrario, la obra que ha contribuido a la fama de Nicómaco, su ἀριθμετικὴ εἰσαγωγή (donde se hizo por primera vez un tratamiento de la aritmética autónomo

(123) Focio dice a su hermano en el prefacio que le presenta τὰς ὑποθέσεις ἐκείνων τῶν βιβλίων, οἷς μὴ παρέτυχες ἀναγινωσκομένοις.

(124) Esa es la opinión de W. TREADGOLD, *The Nature of the Bibliotheca of Photius*, Washington, 1980, p. 6.

(125) Es curioso que Nicetas David, cuando en su *Vita Ignatii* nombra las disciplinas que estudió Focio, enumere por este orden gramática, poesía, retórica, filosofía, medicina y «casi todas las ciencias profanas» (*PGM* 105, col. 509). La medicina es por lo tanto la única ciencia mencionada expresamente. No creo que haya que dar excesivo valor a la tópica mención de la poética antes de la retórica, ni tampoco a la de la filosofía, que probablemente refleje las preocupaciones teológicas y éticas de Focio.

de la geometría ([126])), no es reseñada por Focio, que sólo la cita aquí diciendo que en ella Nicómaco «pasa revista a las propiedades naturales de los números y a cuantas requieren de un estudio riguroso (θεωρίας σπουδαίας)». El «estudio riguroso» al que hace referencia Focio no es propio de un libro escolar, pese a lo que pueda pensarse ([127]). Prueba de la dificultad que para Focio supone la geometría es el comentario que hace al final del códice 187 :

> Así pues, ésta es en resumen, queridísimo hermano, la tan afamada *Teología de los números* de Nicómaco, que resulta difícil de encontrar, aunque no, y doy fe de vuestra sagacidad y estudio, porque esté en algo fuera del alcance de los hombres debido a la impenetrabilidad y dificultad de comprensión que encierra, ya que ahora muchos de los que han tenido trato con nosotros son capaces de interpretar las obras geométricas, aritméticas y de otros ámbitos científicos (γεωμετρικὰ καὶ ἀριθμητικὰ καὶ τἄλλα τῶν μαθημάτων), como tú bien sabes, con no menos capacidad que el hijo de Hermias (sin duda conoces la habilidad de Amonio en estas materias) sin que se les escape nada de los principios teóricos que Nicómaco ha incluido en su estudio de los números.

Aunque Focio, con un tono de aparente complicidad, menciona a Tarasio la obra de Amonio, hijo de Hermias, platónico alejandrino del siglo VI conocido por sus sobrios comentarios a Aristóteles, ello no basta para despejar la impresión general de este pasaje de que los intereses de Focio están fuera de las ciencias. Focio no deja duda de que las dificultades de esta obra de Nicómaco (que es por otra parte la más fácil del autor por su carácter antes místico que matemático) pueden ser fácilmente solventadas por muchos de sus contemporáneos con los que él ha tenido trato (πολλοὶ τῶν ἡμᾶς ἐγνωκότων), pero en ningún momento

(126) La *Eisagoge* ya fue traducida al árabe a principios del siglo IX por el nestoriano Habib bn. Bahriz y posteriormente por Thabit bn. Qurra (cfr F. SEZGIN, *Geschichte des arabischen Schriftums*, vol. V : *Mathematik bis ca. 430 H.*, Leiden, 1974, pp. 164-166).

(127) TREADGOLD, *op. cit.*, p. 7, nota 31 cita a varios eruditos bizantinos posteriores al XI que leyeron libros científicos y a Nicómaco, pero ello no convierte estas obras en «textbooks». También IRIGOIN, *op. cit.* (nota 99), p. 187, apunta que Focio no reseña a Euclides o Ptolomeo por ser autores escolares y suficientemente conocidos, pero lo mismo puede afirmarse de la mayoría de oradores e historiadores griegos que sí reseña Focio. El propio TREADGOLD, *ibid.*, p. 104 señala : «It is difficult to class Ptolemy and Strabo as standard texts».

sugiere que él mismo sea capaz de desentrañarlas. Pienso que esta alusión de Focio a coetáneos suyos capaces de entender la geometría y otras ciencias remite a León el Filósofo ([128]), ya que ambos tuvieron que haberse conocido ([129]). Pero al margen de esto, la alusión permite comprender mejor la afirmación del postfacio en la que Focio excluye a las ciencias del ámbito de sus lecturas : esta exclusión lo es también del ámbito de sus intereses.

Una vez admitido el hecho de que los estudios científicos y filosóficos son ajenos al interés de Focio (siempre que no interfieran en el análisis teológico), se comprenderá que es notable la diferencia que separa su «clasicismo» (por utilizar una palabra que le aplicó Lemerle) del «filohelenismo» árabe basado en el estudio de la ciencia y la filosofía griegas del que hemos encontrado abundantes huellas en el siglo IX hasta el propio fin de la dinastía amoria y aún posteriormente con epígonos como Querosfactes. Así pues, aunque tanto León como Focio vuelven su mirada al pasado clásico, sus intereses no pueden ser más diversos : en León, un interés por conocer el legado científico y filosófico de la Antigüedad en el que residía sin duda la principal causa de la gloria del «helenismo» que reivindicaban sus contemporáneos árabes ; en Focio, un interés por aplicar al presente el conocimiento de la historia y la literatura antiguas ([130]). La pregunta es : ¿es casual que los intereses del clasicismo de León coincidan con los de Bagdad y los de Focio no ?

Sabemos que también Focio siguió el «camino a Bagdad», pues en el prefacio a su *Biblioteca* él mismo nos dice que participó en una

(128) De la misma opinión es TREADGOLD, *op. cit.*, pp. 28 y 104, que sin embargo no da excesiva importancia a la ausencia de obras científicas en la *Biblioteca*.

(129) Sólo conservamos una carta de Focio a León (nº 208 de la ed. de Laourdas-Westerink) que, como bien señala LEMERLE, *op. cit.*, p. 168, nota 72, es muy sospechosa.

(130) El clasicismo «ortodoxo» de Focio no le libró tampoco de acusaciones esporádicas de «filohelenismo» como la que encontramos en PS. SYMEON p. 670 (cfr nota 59) donde se acusa al patriarca de dedicarse de joven al estudio de las ciencias «helenas» y vender su alma a un mago hebreo. Aunque no es posible demostrarlo, pienso que estas acusaciones están modeladas sobre otras similares dirigidas a Juan el Gramático y que ahora se explican por el enfrentamiento entre focianos e ignacianos por el trono patriarcal. Por otra parte el clasicismo literario de Focio no pudo dejar de provocar recelos en sectores monásticos conservadores que ni siquiera aceptaban una aproximación tutelada hacia el pasado clásico profano.

embajada a «Asiria». Algunos estudiosos piensan que esta embajada tuvo lugar durante el reinado de Teófilo, en el año 838 ([131]), cuando Focio era todavía joven, una hipótesis que no deja de tener problemas considerando la envergadura de la *Biblioteca* y la clara oposición al iconoclasmo del futuro patriarca ([132]). Sea como fuere, aunque nada sabemos sobre el viaje de Focio a Bagdad, es claro que su presencia allí no ha dejado huella en su obra o intereses. En efecto, considerando el carácter de su obra, no deja de resultar absurda aquella vieja hipótesis que sugería que Focio había adquirido los manuscritos de su *Biblioteca* durante su estancia en Bagdad ([133]) : los estudios filosóficos y científicos inspirados por al-Mamún están por completo ausentes de su campo de interés.

No es probable por lo tanto ni que Focio fuese a Bagdad para sostener una disputa sobre geometría, como el discípulo de León, ni, como la embajada de Juan, para llevar luego a Bizancio modelos de construcciones árabes. La imitación a Bagdad, que hemos constatado en el reinado de Teófilo a través de una serie de paralelos con el mundo de las *Mil y Una Noches*, está clamorosamente ausente del mundo de Focio. Posturas populistas como las que encontramos en el reinado de Teófilo van desapareciendo poco a poco durante el de su hijo y sucesor Miguel III y algunas fuentes nos permiten sentir la asfixia del joven emperador ante un protocolo de corte ajeno a sus impulsos. León Querosfactes, heredero intelectual de León el Filósofo, volverá a Bagdad a principios del siglo X desde un espíritu de curiosidad intelectual, pero ello no dejará de acarrearle problemas frente a los defensores de la ortodoxa «romanidad» del imperio, que lo acusarán, como vimos, de confraternizar con los árabes. Es el «helenismo» de Focio, no el de León, el que ha triunfado en Bizancio ya desde mediados del siglo IX.

Quizás no sea casual que el cierre progresivo del «camino a Bagdad» en época de Focio coincida con la búsqueda, alentada por el propio

(131) La hipótesis fue formulada por H. AHRWEILER, *Sur la carrière de Photius avant son patriarchat*, en *BZ*, 58 (1965), pp. 348-363 y aceptada por LEMERLE, *op. cit.*, pp. 39-40 y 179-180, aunque es generalmente rechazada.

(132) Objeciones que no son insuperables : la obra, de carácter abierto, pudo ser revisada en años posteriores (lo que explica el prefacio y el postfacio) o Focio nacer antes de lo que se piensa ; Focio pudo además compatibilizar su presencia en una embajada en época de Teófilo con su condición de adorador de imágenes siempre y cuando no hiciera gala de sus creencias.

(133) Cfr LEMERLE, *op. cit.*, pp. 37-42.

patriarca, de una nueva identidad del estado a través de una recuperación del marco jurídico «romano» establecido por Justiniano ([134]). Esta «depuración de la viejas leyes» o ἀνακάθαρσις τῶν παλαίων νόμων impulsada por Focio, inspirador de la *Eisagoge* o *Introducción* a este vasto proyecto legislativo ([135]), consigue actualizar y transvasar a la lengua griega la tradición jurídica latina que era sólo conocida por divulgadores griegos y difícilmente comprensible en su terminología por los contemporáneos ([136]). La lucha de Focio frente al Papado forma parte así mismo de esa búsqueda de identidad. Son los años también en los que Nicetas de Bizancio escribe en la corte para Miguel III las primeras refutaciones sistemáticas del Islam hechas desde la capital, aunque no sabemos en qué medida el emperador fue capaz de valorarlas ([137]).

El modelo de estado va a buscarse así en el propio pasado, literario y jurídico, que constituye la especifidad «romana» frente al estudio de unas ciencias y una filosofía «helenas» que pueden resultar peligrosas para el elemento cristiano, puesto que a través de ellas no se define la identidad «romana» frente al Islam. Se fomenta el estudio del pasado histórico no como un objeto en sí mismo, como podía serlo quizás el estudio de las ciencias para León, sino como un medio de interpretar el presente. Las críticas al «helenismo» científico y filosófico de León el Filósofo por parte de alumnos suyos en época de Focio son perfectamente comprensibles bajo

(134) A este respecto léase el evocador estudio de P. SPECK, *Konstantinopel - Ein Modell für Bologna ? Zur Gründung einer Rechtsschule durch Irnerius*, en *Poikila Byzantina*, 11 (1991), pp. 307-348. Escribe Speck : «Der eigentliche Sinn und Zweck dieser Arbeit [la labor legislativa de Focio] ist der Beweis vor sich selbst und vor anderen, daß man Römer ist und einen römischen Staat regiert» (p. 323).

(135) Para la renovación del derecho en la segunda mitad del siglo IX y el papel de Focio cfr A. SCHMINCK, *Rota tu volubilis. Kaisermacht und Patriarchenmacht in Mosaiken*, en L. BURGMANN et alii (eds.), *Cupido legum*, Frankfurt a.M., 1985, pp. 211-234 y Th.E. VAN BOCHOVE, *To Date or Not to Date. On Date and Status of Byzantine Law Books*, Groningen, 1996 (reseña de SCHMINCK en *JÖB*, 48 [1998], pp. 350-354).

(136) Cfr M. Th. FÖGEN, *Reanimation of Roman Law in the Ninth Century : Remarks on Reasons and Results*, en BRUBAKER, *op. cit.*, pp. 11-22.

(137) El tratado de Nicetas sobre el Islam (*PGM* 107, cols. 669-842) así como la carta de Aretas al emir de Damasco (P. KARLIN-HAYTER, *Arethas' Letter to the Emir at Damascus*, en *Byz.*, 29-30 [1959-1960] 293-302) asumen un tono esencialmente de polémica religiosa que los sitúa en un plano diferente de la rivalidad cultural entre ambos mundos durante la época iconoclasta.

esta luz. Un ejemplo de la transición de un modelo a otro puede estar en un pequeño poema de dos dísticos escrito por Constantino, el ya mencionado ex-discípulo de León. Éste, después de haber abandonado los estudios helénicos de León, escribe :

> Piérdete lejos de mí, oh tres veces desdichada Polimnia, perdeos también vosotras, Musas : desde ahora estoy enamorado de la retórica. He conocido a Focio el patriarca, anciano maestro, que me nutre con la leche de las fuentes divinas ([138]).

Si se considera que la musa Polimnia, la única que Constantino cita de entre las nueve musas de las letras, está no sólo relacionada con la música y con la danza, sino especialmente con la geometría ([139]), es claro que con este breve poema el autor simboliza su abandono de las ciencias de León y su dedicación a la retórica de Focio, la disciplina bajo la cual puede englobarse el conjunto de las aficiones eruditas y anticuarias del patriarca ([140]). La retórica desplaza pues a las ciencias, que desempeñarán durante por lo menos un siglo y medio un papel secundario en Bizancio ([141]). Si para hablar de la difusión de las ciencias en Bizancio mencionamos por ejemplo el manuscrito de Euclides propiedad de Aretas de Patras y copiado en el 888 (*Bodleianus d'Orville* 301), tenemos que tener presente que las glosas de Aretas al texto carecen por lo general de

(138) SPADARO, *op. cit.* (nota 102) p. 202.

(139) APOSTOLIS X 33b enumera las nueve musas con su correspondiente disciplina y el estudioso que más destacó en ella ; cuando llega el turno de la novena escribe : Πολυμνία γεωμετρίας· Εὐκλείδης. En la ya mencionada reseña de la obra de Nicómaco de Gerasa por Focio (cod. 187), éste recoge la asociación del Musa Polimnia con la Tríada, que está vinculada sobre todo (ὅτι μάλιστα) con la geometría. Pienso que no es casual que Constantino califique a Polimnia como τρι-τάλαινα en vez de con un simple τάλαινα. Cfr *Real Encyclopädie* XXI.2, s.v. «Polyhymnia», col. 1645.

(140) Hay en *Ant. Pal.* XV.13 un breve poema de Constantino Sículo cuyo sentido resulta más claro a la luz de los dos dísticos editados por Spadaro. En él Constantino aparta lejos de su sitial a los que no son verdaderos sabios y sólo se han aproximado superficialmente a una Musa que simboliza la poesía. Que la Musa poética es la despreciada aquí se comprueba por el poema siguiente (XV.14) en el que un tal Teófanes replica a Constantino que su sitial está hecho por personas ignorantes de Calíope, la musa de Homero.

(141) Cfr J. SIGNES CODOÑER, *Ciencia y técnica en Bizancio*, en *Actas del VIII Seminario Orotava de Historia de la Ciencia : Ciencia y cultura en las civilizaciones romana y árabe*, Orotava, 2002 (en prensa).

valor y que la obra de Euclides copiada en el manuscrito no es la original, sino una revisión posterior hecha por Teón y mucho más difundida ([142]). Curiosamente el manuscrito contiene notas de clase de León el Filósofo en las que éste utiliza letras griegas como símbolos algebraicos. Aunque este uso de las letras supone una radical novedad en matemáticas ([143]), nos es conocido sólo incidentalmente por esta anotación en el *Bodleianus*, una prueba más de que la dedicación a las ciencias del círculo en torno a León no tuvo continuidad. No hay pruebas de que Aretas, futuro arzobispo de Cesarea, fuera discípulo de León, como puede leerse en algún estudio : el único lazo entre ellos está en el hecho de que algunos manuscritos de León pudieran haber servido de modelo a los copiados por Aretas. Una vez que constatamos que esto es todo lo que podemos decir sobre Euclides en el siglo IX bizantino y dirigimos entonces nuestra mirada al estudio de Euclides en el mundo árabe contemporáneo, el contraste no puede ser más claro : sólo en el siglo IX tenemos noticia de más de veinte tratados árabes sobre Euclides que en muchos casos corrigen o desarrollan sus postulados y que en gran medida se nos han conservado ([144]).

Muy distinta es la situación que se vive en Bizancio en el campo de las letras, donde desde la segunda mitad del siglo IX hay ya una verdadera efervescencia cultural que da origen al llamado «enciclopedismo» bizantino tan bien caracterizado por Lemerle. Del carácter instrumental de la labor de estudio de los autores clásicos griegos nos puede dar una idea la vasta producción escrita surgida del *scriptorium* del emperador Constantino VII Porfirogéneto : tanto la selección de *excerpta* de autores griegos destinada a ilustrar virtudes o modelos de comportamiento, como los *excursus* más o menos eruditos que salpican los tratados sobre asuntos de estado o la promoción de una historia dinástica con pretensiones clasicistas ([145]), apuntan a una manipulación ideológica de la historia, del

(142) Un panorama sobre los escolios de Aretas en LEMERLE, *op. cit.*, pp. 205-241 y N. G. WILSON, *Scholars of Byzantium*, Baltimore, 1983, cap. 6 (ed. española revisada, Madrid, 1995).

(143) K. VOGEL, *Buchstabenrechnung und indische Ziffern in Byzanz*, en *Akten des XI Int. Byzantinistenkongresses München 1958*, München, 1960, pp. 660-664.

(144) Cfr SEZGIN, *op. cit.*, pp. 83-120. La primera traducción de Euclides al árabe, conservada hoy en día, se hizo ya en la segunda mitad del siglo VIII.

(145) Para todas estas obras sigue siendo esclarecedora la panorámica de LEMERLE, *op. cit.*, pp. 266-300.

pasado – de la propia identidad. Salvo Homero (y un Homero interpretado alegóricamente al estilo de Tzetzes), es poco lo que interesa de la producción poética de la Antigüedad en el «enciclopedismo» bizantino del X, por más que las vidas de los antiguos poetas sean reseñadas minuciosamente en la *Suda*.

El resultado del proceso es claro : los intelectuales bizantinos del periodo macedonio no se llamarán a sí mismos «helenos», sino que seguirán utilizando el término «romanos» y adoptarán una postura militante contra el «helenismo» del segundo iconoclasmo basado en un estudio autónomo de las ciencias y la filosofía griegas. No obstante, paralelamente harán suyos los ideales de estudio del pasado griego que impulsaron los iconoclastas. La contradicción entre lo heleno-pagano y lo romano-cristiano no se resuelve y por ello, cuando en el siglo XI de nuevo algunos intelectuales como Juan Ítalo pongan demasiado énfasis en el elemento «heleno», la iglesia no dejará de intervenir para evitar que el filohelenismo amenace las esencias cristianas del imperio. El problema va a repetirse cíclicamente en Bizancio a medida que el estudio de las ciencias y la filosofía griega, que no hará sino crecer, se libere de las premisas ideológicas a las que lo ciñó el movimiento impulsado por Focio.

Universidad de Valladolid. Juan SIGNES CODOÑER.

L'APÔTRE ANDRÉ ET LES ARCHEVÊQUES SERBES SUR LES FRESQUES DE SOPOĆANI

Parmi les fresques de Sopoćani, insuffisamment examinées du point de vue de l'iconographie, il faut signaler celles où la présence de l'apôtre André est insolite. Dans la zone basse des fresques du naos, dans les extrémités rectangulaires du transept, André est évoqué avec les autres apôtres. Sur le mur oriental de la partie nord du transept, encadrant l'entrée à la prothèse et visuellement liés au Mandylion, célèbre relique constantinopolitaine, figuraient deux apôtres, Pierre et André ; de ce dernier ne subsiste qu'un fragment. André y était vêtu, comme à d'autres endroits de cette église, d'un *chiton* bleu clair et d'un *himation* olivâtre ; il tient, de la main droite, un rouleau et, de la main gauche, une croix, fixée à une longue hampe actuellement effacée (1). Il convient de rappeler que les figures isolées des apôtres – ou leurs bustes – se rencontraient dans la peinture des époques les plus anciennes, le plus souvent dans les représentations qui illustraient la fondation de l'Église sur terre. Elles se trouvent généralement dans l'abside ou autour de celle-ci, dans les coupoles ou dans le transept ; ce n'est que par exception qu'elles sont peintes dans d'autres parties de l'église. Par ailleurs, les apôtres Pierre et Paul occupaient, comme c'était l'usage, les places d'honneur à Sopoćani aussi, du fait que l'Église byzantine les considérait comme coryphées, principaux apôtres et missionnaires oecuméniques (ces épithètes, ainsi que d'autres, similaires, accompagnant aussi leurs noms dans des chants liturgiques). La représentation côte à côte de Pierre et d'André, fréquente

(1) La représentation de l'apôtre Pierre a été reproduite maintes fois (voir, par exemple, G. MILLET – A. FROLOW, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, II, Paris, 1957, pll. 32,2, 33,1 ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, Belgrade, 1963, pl. XLIX) ; le reste de la figure endommagée de l'apôtre André n'a été reproduite que sous la forme de dessin : B. ŽIVKOVIĆ, *Sopoćani. Les dessins des fresques*, Belgrade, 1984, p. 18 (V,9).

avant le XIe s., est devenue, très rare par la suite (2). Aussi, le fait que, à Sopoćani, leurs figures étaient mises en évidence, pourrait-il être pris pour une spécificité intéressante du programme pictural. En témoignent, d'une manière encore plus convaincante, certaines compositions illustrant l'évangile et la liturgie sur les murs de cette église.

Grâce à la manière singulière et particulièrement constante dont l'apôtre André est représenté dans l'art (toujours avec une barbe assez courte et avec des cheveux touffus raides) (3) et grâce au fait que, à Sopoćani, les peintres figuraient invariablement certains saints en vêtements de couleurs caractéristiques, les identifications sont faciles. A l'exception de la Cène, dans le narthex, et de la Dormition, saint André occupe une place d'honneur parmi les apôtres dans toutes les autres compositions. Dans la Mission des apôtres (fig. 2), sur le mur nord du sanctuaire, il est à gauche du Christ, représenté de la même façon que son pendant, l'apôtre Pierre, figuré à droite du Christ (4). Les deux apôtres en question sont disposés d'une manière similaire dans l'Incrédulité de Thomas (fig. 3), sur le mur sud (5). Leur mise en évidence dans ces fresques est, à ma connaissance, exceptionnelle. A la tête du groupe d'apôtres qui reçoit le vin des mains du Christ dans la Communion des apôtres, on retrouve André devant le Christ (fig. 3) (6), alors qu'à droite

(2) R. PILLINGER, *Der Apostel Andreas, ein Heiliger von Ost und West im Bild der frühen Kirche*, Wien, 1994, pp. 7-11, 14-15, 19, figg. 2, 4, 7-9, 15-16, 26 ; pour les églises de Ravenne voir F. W. DEICHMAN, *Frühchristliche Bauten und Mosaiken von Ravenna*, Wiesbaden, 1958, pll. 160, 220, 233-234, 251, 258 ; pour celles de Cappadoce, G. DE JERPHANION, *Les églises rupestres de Cappadoce*, I, 1, Paris, 1925, pp. 93, 226-230, 465, pll. 52,2, 45,1, 52,1, 125,2, 131,1-2 ; II, 1, Paris, 1936, pp. 254-255.

(3) R. PILLINGER, *op. cit.* Cette manière de le représenter était recommandée aussi par des manuels de peinture médiévaux, voir A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, S.-Pétersbourg, 1909, p. 151.

(4) G. MILLET – A. FROLOW, *op. cit.*, pll. 17,1, 18,1 ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, pll. XXIV-XXV.

(5) G. MILLET – A. FROLOW, *op. cit.*, pll. 17,2, 18,3 ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, pl. XXVI.

(6) G. MILLET – A. FROLOW, *op. cit.*, pl. 1,2 ; B. ŽIVKOVIĆ, *Sopoćani. Les dessins des fresques*, p. 15 (IV,5). Seul R. NIKOLIĆ l'a identifié exactement, *O jednom značajnom podatku za datovanje Sopoćana u književnom delu arhiepiskopa Danila II*, dans *Sveske DIUS*, 17 (1986), p. 75. N. L. OKUNEV,

de celui-ci c'est assurément Pierre qui figurait. Cela aussi est extrêmement rare : ce sont habituellement Pierre et Paul ou Pierre et Jean qui conduisent les apôtres ou bien Pierre, peint des deux côtés du Christ (7). Le seul exemple vraiment analogue à la Communion des apôtres de Sopoćani, avec saint André à la tête du groupe, se trouve dans le réfectoire du monastère Saint-Jean-le-Théologien à Patmos (datant des environs de 1200) (8). Enfin, cet apôtre s'est vu accorder une place d'honneur dans la Pentecôte aussi, où il est peint aux côtés de Pierre, sur le mur oriental, au-dessus de l'abside : quoique son buste y soit endommagé, on le reconnaît ici aussi, au sommet du groupe des apôtres, par son *chiton* bleu et son *himation* olivâtre (9). La seule représentation analogue à la Pentecôte de Sopoćani, où les apôtres Pierre et André sont peints au milieu de la fresque, se trouve à Monreale, en Sicile (10).

La mise en évidence de l'apôtre André sur les fresques de Sopoćani ne peut être expliquée ni par des textes évangéliques, ni par l'ampleur de son culte et par le mode de célébration de ce saint dans l'Église byzantine, pas plus que par l'iconographie établie des images en question (11). Il faudra

Sostav rospisi chrama v Sopočanah, dans *Bsl* I, (1929), p. 120 et V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, p. 54 considéraient que dans la Communion des apôtres ceux-ci étaient conduits par Pierre et Paul.

(7) Par exemple, vers 1320, à Gračanica et à Saint-Nicétas, près de Skoplje, R. HAMANN-MACLEAN – H. HALLENSLEBEN, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien von 11. bis zum frühen 14. Jahrhundert, I. Bildband*, Giessen, 1963, figg. 225-226, 322, 324.

(8) A. K. ORLANDOS, *Ἡ ἀρχιτεκτονικὴ καὶ αἱ βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι τῆς Μονῆς τοῦ Θεολόγου Πάτμου*, Athènes, 1970, pp. 200-202, pll. 18, 77 ; K. M. SKAWRAN, *The Development of Middle Byzantine Fresco Painting in Greece*, Pretoria, 1982, p. 117, Figg. 345-346 ; *Byzantine Art in Greece. Patmos*, Athènes, 1986, pp. 24-25, fig. 29 (E. KOLLIAS) ; *Patmos. Les trésors du monastère*, Athènes, 1988, p. 64, fig. 32.

(9) M. RAJKOVIĆ, *Sopoćani. Freske u centralnom delu crkve*, Belgrade, 1963, fig. 36 ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, 2e éd., Belgrade, 1991, fig. 74 ; B. ŽIVKOVIĆ, *Sopoćani. Les dessins des fresques*, p. 17.

(10) O. DEMUS, *The Mosaics of Norman Sicily*, Londres, 1949, pp. 291-292, pl. 75a.

(11) Voir Ch. KONSTANTINIDIS, *La fête de l'apôtre saint André dans l'Eglise de Constantinople à l'époque byzantine et aux temps modernes*, dans *Mélanges en l'honneur de Mgr. M. Andrien*, Strasbourg, 1956, pp. 244-256 ; R. PILLINGER, *op. cit.*, pp. 7-24 ; *RbK*, I, col. 154-156 (K. WESSEL).

donc rechercher une explication ailleurs, surtout dans la tradition qui garde le souvenir de l'apôtre André en tant que fondateur de l'Église de Constantinople, tradition étudiée à fond et interprétée par F. Dvornik il y a près d'un demi-siècle ([12]). Grâce à lui, on sait que cette tradition tire son origine de l'époque des polémiques avec Rome sur la primauté de l'Église romaine ou de celle de Byzance, au cours desquelles elle était alléguée, plus ou moins souvent, comme argument décisif. En effet, à l'idéologie romaine, selon laquelle le premier siège de l'Église aurait été établi à Rome, on opposait, au même titre, le caractère apostolique de l'Église de Constantinople, en corroborant la primauté de celle-ci par la légende de saint André. La tradition selon laquelle l'apôtre André avait prêché l'Évangile à Byzantion, où il installa Stachios dans la dignité de premier évêque ([13]) semble avoir été adoptée à Constantinople au VIIIe s. ou au début du IXe s. ([14]). Y avaient contribué en particulier la *Vie* et l'*Eloge de saint André*, composés au IXe s. respectivement par Épiphane et par un autre auteur non identifié ([15]). Il n'est pas exclu que ces textes aient été rédigés lors des discussions orageuses entre Rome et Constantinople, sous les patriarches Ignace et Photios et qu'ils aient été cités comme arguments contestant la prétention du pape à la suprématie universelle. Il n'est pas certain que Photios se soit réclamé d'André ([16]),

(12) F. DVORNIK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostle Andrew*, Cambridge, Mass., 1958.

(13) *PG* 92, col. 1061-1067 ; S. VAILHÉ, *Origines de l'Église de Constantinople*, dans *EO*, 10 (1907), pp. 289-290 ; M. JUGIE, *Le schisme byzantin. Aperçu historique et doctrinal*, Paris, 1941, p. 22 ; F. DVORNIK, *op. cit.*, pp. 156-160.

(14) M. BONNET, *Martyrium sancti apostoli Andreae*, dans *AB*, 13 (1894), pp. 354-372 (ici il était désigné comme ὁ ἁγιώτατος καὶ μακαριώτατος καὶ πρώτος τῆς ἀποστολικῆς ὑπὸ Χριστοῦ κλήσεος λαχῶν Ἀνδρέας ὁ ἀπόστολος, p. 354, et ὁ ἅγιος καὶ πρωτόκλητος ἀπόστολος, p. 372) ; sur la datation du texte voir F. DVORNIK, *op. cit.*, pp. 171-173.

(15) EPIPHANIUS, *Vita primi vocati inter apostolos Andreae*, dans *PG* 120, col. 215-260, en particulier p. 244 ; M. BONNET, *Acta Andreae apostoli cum laudatione contexta*, dans *AB*, 13 (1894), pp. 311-352.

(16) Contrairement à M. JUGIE, *op. cit.*, pp. 136-137 et F. DÖLGER, *Byzanz und die europäische Statenwelt*, Speyer am Rhein, 1953, pp. 111-115 qui y croient, F. DVORNIK cherche à démontrer que les textes sur l'apôtre André datent d'une époque postérieure, de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe (F. DVORNIK, *Le schisme de Photius. Histoire et légende*, Paris, 1950, p. 187 ; IDEM, *The Idea*,

à la différence d'Ignace qui affirmait expressément que c'est à lui qu'appartenait le trône des apôtres Jean et André Protoklétos ([17]).

Une telle position à l'égard de l'apôtre André n'a pas pu rester sans écho dans l'art. Déjà les mosaïques exécutées vers 870 dans le local surmontant le vestibule sud-ouest de Sainte-Sophie de Constantinople, où les apôtres Pierre et André étaient représentés côte à côte ([18]), semblent en témoigner. Cette nouvelle position à leur égard se manifesta, au cours de ces années-là, d'une façon claire et nette dans une autre oeuvre constantinopolitaine, le manuscrit des Homélies de saint Grégoire de Nazianze (*Paris. gr.* 510), dont les miniatures dataient probablement de la période comprise entre 880 et 883, donc de l'époque du règne de l'empereur Basile Ier et du patriarcat de Photios ([19]). Dans la Pentecôte (fol. 301), ce thème fut légèrement modifié : au sommet du groupe d'apôtres, peint dans l'exèdre semi-circulaire, André, Paul et Pierre étaient mis en évidence ([20]), André et Pierre tenant de longues croix identiques qui accentuaient leur rôle de pasteurs.

Bien que la tradition de l'apôtre André ne fût pas adoptée officiellement à Constantinople, elle était admise de façon définitive et, dans les controverses religieuses on la sous-entendait, de sorte que l'on ne s'y référait pas souvent. Il en était de même du reflet de cette tradition dans l'art. Aussi, la présence de la représentation insolite de la Pentecôte dans la cathédrale de Monreale en Sicile (vers 1180), au centre de laquelle figuraient les apôtres Pierre et André ([21]), ne peut-elle être expliquée

p. 245 et passim ; IDEM, *Photian and Byzantine Ecclesiastical Studies* (Variorum Reprints), Londres, 1974, VI, pp. 49-50, VII, p. 21).

(17) F. DVORNIK, *The Idea*, p. 239.

(18) R. CORMACK – E. W. HAWKINS, *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul. The Rooms above the South-West Vestibule and Ramp*, dans *DOP*, 31 (1977), pp. 219-221.

(19) I. KALAVREZOU-MAXEINER, *The Portraits of Basil I in Paris. gr. 510*, dans *JÖB*, 27 (1978), pp. 19-24. Une datation de ce manuscrit, légèrement différente (année 879) est proposée par I. SPATHARAKIS, *The Portraits and Date of the Codex Par. Gr. 510*, dans *CA*, 23 (1974), pp. 97-105.

(20) H. OMONT, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du VIe au XIVe siècle*, Paris, 1929, pl. XLIV ; voir N. OZOLINE, *La Pentecôte du Paris. Graec. 510. Un témoignage sur l'Église de Constantinople au IXe siècle*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 63, 1-4 (1987), pp. 245-255.

(21) O. DEMUS, *The Mosaics of Norman Sicily*, pp. 291-292, pl. 75a.

autrement qu'en l'attribuant aux artistes byzantins qui, sans aucun doute, y avaient exécuté les mosaïques. Habitués probablement, dans leur milieu d'origine, a donner à André Protoklétos une place d'honneur dans les compositions évoquant la Pentecôte, ils ont appliqué ce schéma ici aussi, tout comme certains de leurs prédécesseurs avaient rapproché l'une de l'autre les figures de Pierre et d'André à la Chapelle Palatine et à Martorana de Palerme. Le fait que cet apôtre occupait une place en vue sur les images des églises byzantines, pourrait être corroboré aussi par la fresque susmentionnée, peinte au réfectoire du monastère Saint-Jean-le-Théologien de Patmos où, dans la Communion des apôtres par le vin, André était représenté à la tête du groupe (22). L'explication de ce phénomène pourrait être recherchée dans l'origine constantinopolitaine des peintres ou, plutôt, dans les liens suivis du monastère de Patmos avec Constantinople vers l'année 1200 (23).

Une nouvelle période, où les invocations à la tradition relative à l'apôtre André se firent fréquentes, s'ouvre par les événements dramatiques consécutifs à la prise de Constantinople par les Latins en 1204 (24). Dans la polémique des Grecs savants avec les cardinaux latins au cours de ces années-là, mais aussi dans des écrits anonymes, les droits du siège apostolique constantinopolitain étaient défendus par tous les moyens. On allégua de nouveau les arguments de pentarchie, les décisions des conciles de Constantinople et de Chalcédoine, on refusa à Rome l'héritage exclusif de l'Église du Christ et de la doctrine de Pierre, on chercha non seulement à démontrer l'égalité des sièges des patriarches, mais on soulignait aussi les prérogatives d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople. A nouveau, l'histoire de l'apôtre André prit son importance d'autrefois. C'est de la façon la plus nette que, dans une discussion du 30 août 1206, Nicolas Mesaritès opposa Constantinople à Rome et André à l'apôtre Pierre : «Si Rome, disait-il, prétend à la primauté à cause de Pierre, alors Byzance la possède à cause d'André Protoklétos, frère aîné de Pierre» (25). C'est presque par les mêmes paroles que la primauté de

(22) Voir note 8.

(23) E. L. Vranoussi, *Βυζαντινά έγγραφα της Μονής Πάτμου*, I : Αυτοκρατορικά, Athènes, 1980, pp. 59-91 ; *Patmos. Les trésors du monastère*, p. 69 (E. Kollias).

(24) F. Dvornik, *The Idea*, pp. 289ss.

(25) Εἰ διὰ Πέτρον ἡ Ῥώμη ζητεῖ τὸ πρωτεύειν, δι' Ἀνδρέαν τὸν πρωτόκλητον καὶ γένεσι πρότερον ἀδελφὸν τὸ Βυζάντιον πρῶτον.

Constantinople sera expliquée par le Pseudo-Photios ([26]). Sans doute s'agit-il de déclarations extrêmes, car officiellement Byzance continuait à insister, du point de vue religieux et juridique, sur le fait que le Christ était l'unique chef de l'Eglise et que les apôtres, maîtres invités à édifier l'univers entier, étaient égaux et chargés de transmettre la même grâce. La tradition relative à l'apôtre André en tant que fondateur de l'Église de Constantinople ne s'y opposait pas, de sorte qu'elle était adoptée sous tous les rapports : elle faisait partie des synaxaires grecs, des canons de l'office commémorant ce saint, de l'histoire de l'Église et d'autres textes utilisés jusqu'à nos jours dans l'Église orthodoxe ([27]).

L'apparition et la propagation de la légende de l'apôtre André, ainsi que l'influence que celle-ci exerçait sur le programme de la décoration peinte et sur la représentation de certaines scènes, soit par l'intermédiaire de ceux qui commandaient les fresques, soit par ceux qui les exécutaient, pourraient attester que son reflet dans la peinture de Sopoćani n'était ni le premier, ni isolé. D'un autre côté, son iconographie lui accordait une place privilégiée parmi celles des apôtres et cela exclusivement dans les représentations qui évoquaient le Christ envoyant ceux-ci de par le monde pour propager son enseignement, dans celles qui illustraient la Descente du Saint-Esprit les rendant aptes à accomplir cette mission et dans celles qui évoquaient l'institution de l'eucharistie.

A. HEISENBERG, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion, II. Die Unionsverhandlungen vom 30. August 1206 Patriarchenwahl und Kaiserkrönung in Nikaia 1208*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse*, 2 (1923), p. 24. Sur ce traité, mais aussi sur d'autres textes datant des premières décennies du XIIIe siècle, voir R. JANIN, *Au lendemain de la conquête de Constantinople*, dans *EO*, 32 (1933), pp. 5-21 ; IDEM, *Les tentatives d'union (1208-1214)*, dans *EO*, 32 (1933), pp. 195-202 ; F. DVORNIK, *The Idea*, p. 290.

(26) M. GORDILLO, *Photius et Primatus Romanus. Num Photius habendus sit auctor opusculi Πρὸς τοὺς λέγοντας ὡς ἡ Ῥώμη θρόνος πρῶτος ?*, dans *OCP*, 6 (1940), p. 11. L'auteur (pp. 5-39) cherche à démontrer que le texte date des premières décennies du XIIIe siècle, alors que F. DÖLGER et M. JUGIE considèrent qu'il s'agit d'une œuvre authentique de Photios (voir note 16).

(27) Voir, par exemple, *Μηναῖον τοῦ Νοεμβρίου*, Venise, 1895, 6e éd., pp. 198-211 ; NICEPHORUS CALLISTUS XANTHOPOULUS, *Ecclesiastica Historia*, dans *PG* 145, col. 859-860 ; *Ὁ Μέγας Συναξαριστὴς τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας*, 11, Μὴν Νοέμβριος, Athènes, 1964, 2e éd., p. 737 ; Ch. KONSTANTINIDIS, *op. cit.*

Tant en matière de doctrine que dans l'art, l'Église de Constantinople s'en tenait à l'exégèse faite par les Pères de l'Église, selon laquelle tous les apôtres étaient les maîtres chargés d'éclairer tous les chrétiens, étant donné que le Christ leur avait confié, à eux tous, la mission de propager son enseignement ([28]). La mise en évidence iconographique de certains apôtres ne compromettait pas la doctrine et les postulats ecclésiaux ; il ne s'agissait que de l'expression, par le langage iconographique, d'une estime particulière, suscitée le plus souvent par des raisons étrangères à la religion. Les images susmentionnées peintes au sanctuaire de Sopoćani, – à part la position centrale de l'apôtre André dans celles-ci, –

(28) Dans l'Occident latin, cependant, les interprétations du texte évangélique (Matthieu 16, 18-19) commencèrent, vers la fin du IVe siècle, à donner à Pierre une primauté exclusive et, à Rome, la dénomination de *sedes apostolica*. L'Église de Constantinople défendait son point de vue en rendant les mêmes honneurs aux autres apôtres aussi, surtout à Pierre et Paul. Bien que Rome vénérât Paul à son tour, à cause du supplice de cet apôtre dans cette ville, l'Église byzantine l'égalait à Pierre, en annulant par là la prééminence exclusive de ce dernier. Une preuve suffisante à l'appui de notre assertion pourrait être fournie par la traduction en grec de la lettre du pape Hadrien Ier, lue en 787 à Nicée, au Septième concile oecuménique, dans laquelle, précisément au contraire du texte de Matthieu 16, 18-19, le nom de Paul était ajouté à celui de Pierre, sans compter d'autres modifications, si bien que, en parlant des chefs des apôtres, on employait toujours le pluriel (G. OSTROGORSKY, *Rom und Byzanz im Kampfe um die Bilderverehrung*, dans *SK* 6, 1933, pp. 75-78). Dans la seconde moitié du IXe siècle cela devint encore plus évident, tant dans les sources écrites (*Theophanes Continuatus*, éd. I. BEKKER, Bonn, 1838, p. 322), que dans l'art : à Péristéra (peu après 871) Pierre et Paul tiennent ensemble le modèle de l'église ; à Sainte-Sophie de Constantinople, ils sont peints côte à côte (en 869 ou peu après), alors que dans le *Paris. gr.* 510, ces deux apôtres et l'apôtre André occupent une place d'honneur dans la Pentecôte (H. OMONT, *op. cit.*, pl. XLIV ; C. MANGO, *Materials for the Study of the Mosaics of St. Sophia at Istanbul*, Washington, 1962, pp. 76-80, figg. 100-102 ; CH. MAVROPOULOU-TSIOUMI, *The Painting of the Ninth Century in the Church of Saint Andrew, Peristera*, dans *Zograf*, 26 [1997], p. 9, figg. 5-7). Dans la peinture byzantine des époques postérieures on continuera à accorder une place d'honneur à Pierre et à Paul comme pendants ; ce n'est que dans des circonstances politiquement délicates que l'apôtre André sera substitué à Paul, comme ce fut le cas dans les fresques de Sopoćani aussi.

avaient gardé plus ou moins leurs anciennes formes iconographiques, si bien que nous ne nous en occuperons pas à cette occasion (29).

Il y a deux rédactions du texte où le Christ envoie les apôtres prêcher l'évangile dans le monde : l'une est due à Matthieu (28, 16-20) et à Marc (16, 14-15) et l'autre à Jean (20, 19-23) ; le peintre de Sopoćani a illustré cette dernière : la porte derrière le Christ est fermée et celui-ci bénit des deux mains les onze apôtres groupés en deux ensembles (fig. 2). Ce thème avait été souvent traité, surtout à partir du XIe s., ses formes iconographiques différant peu les unes des autres. Cela dépendait du texte de l'évangile que le peintre avait choisi, mais son sens restait toujours le même : les apôtres étaient envoyés «dans le monde entier prêcher l'évangile à toute la création» (Marc 16, 15) et «faire de toutes les nations des disciples» (Matthieu 28, 19). La représentation fréquente du thème de la Mission des apôtres était reliée par certains auteurs à l'activité missionnaire de l'Église de Constantinople, très active à l'époque en question (30). S'opposant à tous les exemples connus de cette scène, le peintre de Sopoćani plaça Pierre et André à la tête des deux groupes d'apôtres.

Sur le mur d'en face, du côté sud du sanctuaire, figure l'Incrédulité de Thomas, événement qui s'enchaîne à la Mission des apôtres (Jean 20, 24-29), aussi bien chronologiquement que par le sens des paroles que le Christ avait adressées à Thomas au sujet de la propagation de la religion : «Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont

(29) Les études les plus importantes sur l'iconographie de la Mission des apôtres, la Pentecôte et la Communion des apôtres ont été écrites par N. V. POKROVSKIJ, *Evangelie v pamjatnikah ikonografii preimušćestvenno vizantijskih i russkih*, St.-Pétersbourg, 1892, pp. 277-291 ; A. GRABAR, *Le schéma iconographique de la Pentecôte*, dans A. GRABAR, *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age*, I, Paris, 1968, pp. 615-627 ; J. D. ŞTEFĂNESCU, *L'illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, dans *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, 3 (1935), pp. 403-508 ; N. GKIOLES, *«Πορευθέντες...». Εικονογραφικές παρατηρήσεις*, dans *Δίπτυχα*, 1 (1979), pp. 104-142 ; Ch. WALTER, *Art and Ritual of the Byzantine Church*, Londres, 1982, pp. 184-196 ; L. OUSPENSKY, *Iconography of the Descent of the Holy Spirit*, dans *St. Vladimir Theological Quarterly*, 31 (1987), pp. 309-347.

(30) S. DER NERSESSIAN, *The Illustrations of the Homilies of Gregory of Nazianzus, Paris. Gr. 510*, dans *DOP*, 16 (1962), pp. 221, 226 ; A. GRABAR, *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age*, I, Paris, 1968, pp. 160-162 ; N. GKIOLES, *«Πορευθέντες»*, pp. 126-128.

cru» (Jean 20, 29). Ici aussi, le Christ et Thomas sont entourés de Pierre et d'André, peints à la tête des deux groupes d'apôtres (fig. 3).

Ces deux apôtres conduisent aussi les deux groupes d'apôtres affrontés dans la représentation de la Pentecôte qui évoque l'événement (Actes 2, 1-4) où ils furent remplis de l'Esprit saint avant leur mission de propagation de l'enseignement du Christ. C'est cet événement qui est devenu l'image de la fondation et de l'affermissement de l'Église divine sur terre. De même que dans le *Paris. gr.* 510 et, très souvent, dans d'autres exemples moins anciens, à Sopoćani, au-dessous des apôtres sont représentés deux groupes de nations parmi lesquelles les disciples du Christ iront prêcher sa parole et fonder les premières communautés et églises chrétiennes. Dans la Pentecôte, peinte à Kokar Kilisse (IXe-Xe s.), les livres ouverts que tiennent les apôtres contiennent même les noms des régions où chacun d'eux devait prêcher ([31]). Aussi est-il compréhensible que les auteurs du programme iconographique de Sopoćani, qui connaissaient la tradition de l'apôtre André et les heurts déjà historiques entre Rome et Constantinople, aient tenu à mettre en évidence les fondateurs des deux Églises dans cette scène aussi. Ils s'inspiraient certainement des mêmes idées que celui qui, plusieurs siècles auparavant, avait commandé les miniatures du manuscrit parisien, mentionné ci-dessus.

Le thème de fondation de l'Église englobe aussi la Communion des apôtres. Son lien avec la Cène est bien connu : l'essence de la liturgie est constituée par l'eucharistie, la κοινωνία de l'homme et de Dieu, ainsi que de tous les fidèles entre eux, sacrement institué par le Christ au cours de la Cène (Matthieu 26, 26-28). A cette occasion il avait donné à ses disciples son corps sous les espèces du pain et du vin avant de faire la prière sacerdotale (Jean 17, 1-26), par laquelle il désigna les apôtres comme ses successeurs. Cette signification de la Communion suffisait déjà, à elle seule, au milieu religieux constantinopolitain pour considérer l'apôtre André comme fondateur de l'Église d'Orient. C'est encore plus facile à comprendre si l'on sait que grâce à son iconographie et à la place que celle-ci occupait dans le programme peint des églises, la Communion des apôtres est devenue une des images-clés dans la défense de la position de

(31) N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1963, pp. 128-132, pl. 63-64. C'est ainsi qu'à Ayvali Kilise (913-920) les apôtres seront représentés de cette manière, probablement d'après le texte de Luc 16, 15-16 (IDEM, *Ayvali Kilise ou Pigeonnier de Güllü Dere, église inédite de Cappadoce*, dans *CA*, 15 [1965], pp. 131-137, figg. 25-28).

Constantinople à l'égard des événements qui avaient entraîné le schisme de 1054 et dans son insistance sur l'emploi du pain avec levain dans l'office divin (32). Le Christ, en tant que grand-prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisedek, bénit simplement la nouvelle Pâque ou bien, se donne lui-même à ses disciples ; il ne leur offre donc pas le pain hébreu traditionnel, comme les Latins l'interprétaient. Le litige au sujet du pain azyme ou avec levain demeura jusqu'à nos jours une des controverses principales entre les deux Églises. Aussi est-ce tout à fait logique qu' à l'époque trouble de pressions intensifiées sur l'Église de Constantinople celle-ci défende son orthodoxie et sa canonicité par l'intermédiaire des images d'André et de la Communion, cette dernière étant précisément l'expression plastique de son attitude en matière de liturgie et de dogmes.

Les textes de l'évangile lus au cours de la liturgie entre Pâques et Pentecôte ne peuvent expliquer que partiellement les scènes évangéliques illustrées dans le sanctuaire de Sopoćani (33), mais non les modifications iconographiques destinées à mettre en vue l'apôtre André. Toutes les fresques contenant la représentation de cet apôtre sont peintes dans la même zone des murs nord et sud, dans l'abside et au-dessus de celle-ci, toutes évoquant les événements que la tradition reliait à Sion (34) et à la fondation de l'Église sur terre. Le dessein de faire figurer l'image de Sion dans leurs églises et de les relier ainsi, au sens idéal, à l'église la plus ancienne, avait déjà été réalisé par les premiers archevêques serbes, Sava à Žiča (1220-1222, fresques repeintes vers 1310), et Arsène à Peć (vers 1260) (35). Les auteurs du programme iconographique de Sopoćani firent encore un pas en avant. Pour démontrer l'origine apostolique de l'Église oecuménique, rien ne leur semblait plus naturel que de représenter l'éga-

(32) A. LIDOV, *Byzantine Church Decoration and the Great Schism of 1054*, dans *Byz.*, 68 (1998), pp. 383-385.

(33) N. L. OKUNEV, *Sostav*, pp. 124-126 ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, p. 54 ; B. ŽIVKOVIĆ, *Sopoćani. Les dessins des fresques*, pp. 14-17(IV).

(34) Voir M. VINCENT – F. M. ABEL, *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, II, 3, Paris, 1922, pp. 421-459.

(35) S. RADOJČIĆ, *Staro srpsko slikarstvo*, Beograd, 1966, p. 46 ; V. J. DJURIĆ, *La peinture murale serbe au XIIIe siècle*, dans *L'art byzantin du XIIIe siècle*, Belgrade, 1967, pp. 162-163 ; IDEM, *Sveti Sava i slikarstvo njegovog doba*, dans *Colloque scientifique international Sava Nemanjić - saint Sava. Histoire et tradition*, Belgrade, 1979, pp. 252-253 ; B. TODIĆ, *Najstarije zidno slikarstvo u Sv. apostolima u Peći*, dans *Zbornik LU MS*, 18 (1982), pp. 19-38.

lité les apôtres Pierre et André dans l'acte de fondation de l'Église du Christ et de leur accorder la place d'honneur. L'image montrait qu'ils avaient été les plus proches du Christ lorsque celui-ci envoya les apôtres prêcher dans le monde ; ils furent les premiers à qui le Christ offrit son sang et son corps en fondant son Église, ce sont eux qui étaient, au cénacle de Sion, à la tête des apôtres rendus capables d'évangéliser toutes les tribus et d'établir les sièges de l'Église. D'où un seul message résultait : puisque Pierre et André sont les premiers et égaux devant le Christ, leurs Églises, celle de Rome et celle de Constantinople, ainsi que ceux qui les ont recueillies, papes et patriarches, sont les premiers parmi les égaux (36).

Les exemples conservés de ce genre d'images que l'on situe entre les IXe et XIIIe s. confirment que la légende de l'apôtre André en tant que fondateur de l'Église de Constantinople a été adoptée de façon définitive. Or, ses reflets peu nombreux dans l'art nous portent à conclure que l'on n'y avait recours que de temps en temps, généralement dans les périodes d'aggravation des conflits entre l'Église d'Orient et celle d'Occident, ou à l'occasion des malentendus entre l'Église oecuménique et celles des provinces. Aussi faut-il nous demander si les fresques de Sopoćani contenant la représentation de l'apôtre André datent d'un moment qui exigeait la mise en évidence de celui-ci.

Pour donner une réponse aussi précise que possible à cette question, il faut connaître la date où ces fresques furent exécutées. Jusqu'ici, en prenant comme point de repère l'âge des fils du roi Uroš dans la *Mort de la reine Anne Dandolo*, habituellement on situait la création de ces peintures entre 1263 et 1268 (37). Cependant, même si l'aspect juvénile des princes Dragutin et Milutin pouvait contribuer dans une certaine mesure

(36) Nicétas Séidès (XIIe siècle) cherchait même à démontrer dans ses écrits polémiques que Constantinople était non seulement une nouvelle Rome, mais aussi une nouvelle Jérusalem, du fait que cette ville était la capitale de l'Empire romain, que l'archiprêtre y siégeait et que (pendant la liturgie, selon le rite orthodoxe) on y distribuait le pain salé au levain, raison pour laquelle les plus grands honneurs étaient dus à Constantinople (J. DARROUZÈS, *Documents byzantins du XIIe siècle sur la primauté romaine*, dans *REB*, 33 (1965), pp. 55-56).

(37) V. R. PETKOVIĆ, *La Mort de la reine Anna à Sopoćani*, dans *L'art byzantin chez les Slaves*, I, 1, Paris, 1930, pp. 217-221 ; N. L. OKUNEV, *Sostav*, p. 130 ; S. RADOJČIĆ, *Portreti srpskih vladara u srednjem veku*, Belgrade, 1934, pp. 22, 24-25 ; M. PURKOVIĆ, *Two Notes on Medieval Serbian History*, dans *The Slavonic and East European Review*, 73 (1951), pp. 545-547.

à établir la date de l'exécution de leurs portraits, on ne sait toujours pas quand ils sont nés. D'un autre côté, les documents peints montrent que l'aspect des enfants, en l'absence d'autres sources, ne peut pas servir à l'établissement d'une chronologie exacte ([38]). Le fait que le prince Dragutin n'y a pas été représenté avec son épouse ([39]), ne peut être pris en considération parce que, tout d'abord, on ne connaît pas l'année de son mariage avec Catherine, princesse de Hongrie (1268 ou 1270) ([40]) et, ensuite, parce que les épouses des princes ne figuraient jamais dans les «portraits de famille en groupe». Quant à Dragutin, il pourrait être important que, à la différence de son frère cadet, Milutin, il ait été peint, dans le coin sud-est du narthex, en habit royal, aux côtés de son père (fig. 1). Cela permet de supposer qu'il n'a pu être représenté ainsi vêtu que comme jeune roi, ce qui pourrait signifier que les fresques auraient été exécutées autour de 1271, année où son nom fut pour la première fois accompagné de ce titre ([41]).

(38) B. TODIĆ, *O nekim preslikanim portretima u Dečanima*, dans *Zbornik Narodnog muzeja*, 11 (1982), pp. 65-66. Sur les portaits de ce genre, ce qui comptait en premier lieu c'était l'ordre hiérarchique et, seulement après, la taille réelle, voire l'aspect du personnage représenté. Que la taille des fils d'Uroš ne puisse pas être utilisée à des fins chronologiques, c'est ce qui est prouvé aussi par le fait qu'ils sont beaucoup plus grands dans la *Mort de la reine Anne* que dans les fresques où ils sont peints aux côtés de leurs parents dans l'encoignure sud-est du narthex, bien qu'il soit certain que celles-ci furent exécutées au même moment.

(39) V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, p. 26.

(40) *Istorija srpskog naroda*, I, Belgrade, 1981, p. 352 (S. ĆIRKOVIĆ) ; *Vizantijski izvori za istoriju naroda Jugoslavije*, VI, Belgrade, 1986, p. 25, n. 47 (Lj. MAKSIMOVIĆ).

(41) M. IVKOVIĆ, *Ustanova «mladog kralja» u srednjovekovnoj Srbiji*, dans *Istorijski glasnik*, 3-4 (1957), pp. 60-61 ; *Istorija srpskog naroda*, I, p. 352 (S. ĆIRKOVIĆ). Le doute que Dragutin soit peint ici comme *jeune roi*, pas seulement comme prince héritier, ne pourrait être formulé que du fait que ce fut là le premier portrait d'un *jeune roi* dans l'art serbe (étant donné qu'avant Dragutin ce titre n'existait pas), si bien que le portrait peint à Sopoćani, dont l'inscription ne nous est pas parvenue, doit être expliqué par des exemples postérieurs. Le titre de *jeune roi* fut porté, après Dragutin, par Étienne Dušan (1322-1331), mais aucun de ses portraits de cette époque n'est bien conservé. Celui qui figure sur une icône à Bari a été repeint et, à en juger par les traces du portrait primitif, on voit que Dušan avait une couronne en forme de coupole, comme son père, et que

Pour la datation des fresques on se référait aussi à la présence des archevêques serbes Arsène (1233-1263) et Sava II (1263-1271) dans la scène de *Mélismos* (fig. 2), étant entendu qu'ils avaient été peints de leur vivant ([42]). Cependant, les études récentes sur les archevêques locaux évoqués dans cette composition ont démontré qu'il n'existait pas d'exemples

les deux personnages «auraient été vêtus de *divitissions* bordés de perles. En outre, on dirait qu'ils portaient des *loros*» (I. M. DJORDJEVIĆ, *O prvobitnom izgledu srpske ikone svetog Nikole u Bariju*, dans *Zbornik Filozofskog fakulteta*, 16/A [1989], p. 116, fig. 1, dessin 1). Uroš, fils de Dušan, semble avoir été proclamé *jeune roi* peu après sa naissance (1337) et c'est par ce titre qu'il était désigné sur les fresques et dans les documents d'avant 1346, depuis son portrait peint dans l'église Blanche de Karan (1340-1342), qui est semble-t-il, le plus ancien (G. BABIĆ, *Portret kraljevića Uroša u Beloj crkvi karanskoj*, dans *Zograf*, 2 [1967], pp. 17-19, fig. 2), ensuite, sur tous les autres d'avant 1346 (à l'exception de celui de Dobrun, 1343), et aussi, par conséquent, sur ceux de Dečani (G. SUBOTIĆ, *Prilog hronologiji dečanskog zidnog slikarstva*, dans *Zbor.*, 20 [1981], pp. 113-118 ; *Zidno slikarstvo manastira Dečana. Gradja i studije*, Beograd, 1995, pp. 266-268, D. VOJVODIĆ), de Ljuboten (Z. RASOLKOSKA-NIKOLOVSKA, *O vladarskim portretima u Ljubotenu i vremenu nastanka zidne dekoracije*, dans *Zograf*, 17 [1986], p. 48, figg. 1, 3, 7), de Sopoćani (S. RADOJČIĆ, *Portreti*, p. 55 ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, pp. 89, 139), de Saint-Nicolas l'Hospitalier à Ohrid (C. GROZDANOV, *Srednjovekovna umetnost Ohrida*, dans *Zbornik LU MS*, 4 [1969], pp. 211-214, fig. 6) et de Pološko (C. GROZDANOV – D. ĆORNAKOV, *Istorijski portreti u Pološkom*, II, dans *Zograf*, 15 [1984], pp. 88-89, figg. 1, 4) Uroš porte des insignes de l'autorité souveraine identiques ou semblables à ceux de son père, le roi Dušan. Donc, tout comme à Sopoćani, où ces insignes ne diffèrent que par un détail : à la différence du roi Uroš, Dragutin a une seule paire de *prépendulia*. Dans tous les autres cas où les fils des rois ne portent pas le titre de jeune roi, ils sont vêtus d'un costume qui diffère de celui de leur père : Vladislav dans la Chapelle de Dragutin aux Djurdjevi Stupovi (1283-1285), Vladislav et Urošic à Arilje (1295/6), Étienne à l'église de la Vierge Ljeviška, ca. 1310, Constantin à Gračanica, 1319-1321, etc.

(42) S. MANDIĆ, *Drevnik. Zapisi konzervatora*, Belgrade, 1975, pp. 29-34 (publié pour la première fois le 30 septembre 1954 dans *Književne novine*) ; V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, pp. 24-26 ; IDEM, *Byzantinische Fresken in Jugoslawien*, Munich 1974, pp. 54, 253-254 (après lui, presque tous les auteurs qui se sont occupé de Sopoćani). La possibilité qu'ils aient été peints ici de leur vivant a été envisagée par J. RADOVANOVIĆ, *Srpski arhiepiskopi u kompoziciji Služenje sv. liturgije u manastiru Sopoćani*, dans *Zbornik LU MS*, 19 (1983), pp. 41-73.

de *Mélismos* où ils étaient représentés de leur vivant ([43]). Il y a toutefois deux exceptions : la prothèse des Saints-Apôtres de Peć et Sopoćani. Mais il s'agit de monuments dont la date n'a pas été établie avec certitude. Les caractéristiques plastiques et le programme des fresques de la prothèse de Peć ont conduit les experts, ces derniers temps, à les séparer du reste de la décoration peinte de l'église pour les situer après 1271, c'est-à-dire après la mort (en 1266) de l'archevêque Arsène, représenté aux côtés de saint Sava ([44]). A en juger par l'aspect du prince Dragutin, il est probable que les fresques de Sopoćani n'aient pas été exécutées, non plus, avant l'année en question.

Figurés à la suite des groupes d'évêques oecuméniques, les représentants des Églises régionales, évoqués dans cette fresque, montraient d'une façon symbolique aussi que les Églises dont la fondation et l'autocéphalie étaient de date postérieure s'étaient associées à celles qui étaient les plus anciennes et les plus réputées. La canonicité, l'héritage et l'ancienneté étaient suggérés aussi par des groupes d'évêques, peints en position frontale et représentant certaines églises dont on connaît l'existence par des sources écrites et par des représentations conservées en Serbie, à Chypre ou en Crète ([45]). Nous nous limitons aux exemples où la mise en évidence de certains évêques régionaux avait été manifestement dictée par des raisons bien précises. Dans l'église de Lagoudera, dédiée à la Vierge Arakiotissa (1192), furent peints de nombreux archevêques

(43) S. TOMEKOVIĆ, *Les évêques locaux dans la composition absidale des saints prélats officiants*, dans *B-NJ*, 23 (1981), pp. 65-88 ; Ch. KONSTANTINIDI, *Le message idéologique des évêques locaux officiants*, dans *Zograf*, 25 (1996), pp. 39-50. Ch. WALTER affirmait même (*L'Église dans les programmes monumentaux de l'art byzantin*, dans *L'Église dans la liturgie. Conférences Saint-Serge, XXVIe semaine d'études liturgiques, Paris 26-29 Juin 1979*, Rome, 1980, p. 330) que cette composition comprenait «toujours des évêques saints... seuls ceux qui sont déjà agrégés à l'Eglise triomphante».

(44) R. NIKOLIĆ, *Povodom pedesetogodišnjice otkrivanja fresaka iz crkve Svetih apostola u Pećkoj patrijaršiji*, dans *Glasnik DKS*, 6 (1982), p. 22 ; S. PETKOVIĆ, *Predstava svetog Save Jerusalimskog u oltaru pećke crkve Svetih apostola*, dans *Saopštenja RZZSK*, 29 (1997), pp. 58-59.

(45) G. BABIĆ, *Nizovi portreta srpskih episkopa, arhiepiskopa i patrijaraha u zidnom slikarstvu (XIII-XVI v.)*, dans *Colloque scientifique international Sava Nemanjić – saint Sava. Histoire et tradition*, Belgrade, 1979, pp. 319-342 ; S. TOMEKOVIĆ, *op. cit.* ; Ch. KONSTANTINIDI, *op. cit.*, p. 48.

chypriotes de renom, dont certains avaient vécu à l'époque des apôtres ou à celle des conciles oecuméniques et qui entretenaient des rapports avec d'autres Églises orthodoxes, ce qui représentait une sorte de défense après l'occupation de l'île par les Latins, en 1191 (46). De même, les saints Tite et André de Crète, peints dans l'abside de l'église Sainte-Anne d'Amari, en Crète, vers 1225, pendant l'occupation latine, attestent l'origine apostolique de l'archevêché de Crète et son appartenance à l'orthodoxie (47). D'un autre côté, Michel Choniatès, métropolite d'Athènes de 1182 à 1204, que son activité anti-latine avait rendu célèbre, fut, bientôt après sa mort (en 1220), associé, dans le *Mélismos*, aux plus grands évêques orthodoxes de son éparchie (48). Le cas de Constantin Cabasilas (milieu du XIIIe s.) n'en diffère que légèrement ; son apparition dans la scène en question, vers la fin de ce même siècle, à Saint-Jean-le-Théologien-Kanéo, mais aussi dans le *naos* de la Vierge Péribleptos à Ohrid (1294/5) peut être expliquée par le soutien énergique qu'il apportait à Michel Paléologue contre les despotes d'Épire, ce qui lui assura l'établissement rapide de son culte et son intégration dans le *Mélismos*. A Saint-Jean-Kanéo lui furent associés d'autres évêques célèbres vénérés à Ohrid (49). Les exemples susmentionnés nous convainquent que – tout

(46) S. TOMEKOVIĆ, *op. cit.*, pp. 84-85. ; Ch. KONSTANTINIDI, *op. cit.*, p. 47, figg. 5-6.

(47) S. PAPADAKI-OEKLAND, *Οι τοιχογραφίες της Αγίας Άννας στο Αμάρι*, dans *ΔΧΑΕ*, 4, 7 (1973-1974), pp. 49-51 ; Ch. KONSTANTINIDI, *op. cit.*, pp. 47-49.

(48) Sur Michel Choniatès voir G. STADTMÜLLER, *Michael Choniates, Metropolit von Athen*, dans *OCA*, 32, 2 (1934), pp. 123 ss. ; sur ses représentations dans les évêques officiant : A. ORLANDOS, *Il ritratto di Michele Choniatis metropolita di Atene*, dans *Atti dello VIII congresso intern. di studi bizantini*, Rome, 1953, p. 222 ; IDEM, *Η προσωπογραφία Μιχαήλ του Χωνιάτου*, dans *ΕΕΒΣ*, 21 (1951), pp. 210-214 ; D. MOURIKI, *Οι βυζαντινές τοιχογραφίες των παρεκκλησίων της Σπηλιάς της Πεντέλης*, dans *ΔΧΑΕ*, 4, 7 (1973-1974), pp. 96-98 ; N. COUMBARAKI-PANSELINOU, *Saint-Pierre de Kalyvia-Kouvara et la chapelle de la Vierge de Mérenda*, Thessalonique, 1976, pp. 68-70, pl. 11, 12a ; S. TOMEKOVIĆ, *op. cit.*, p. 87, fig. 19 ; Ch. KONSTANTINIDI, *op. cit.*, p. 45.

(49) P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Crkvata sv. Jovan Bogoslov-Kaneo vo Ohrid*, dans *Kulturno nasledstvo*, 9 (1967), pp. 82, 90 ; C. GROZDANOV, *Portreti na svetitelite od Makedonija od IX-XVIII vek*, Skopje, 1983, pp. 180-190. Sur Constantin Cabasilas voir aussi I. SNEGAROV, *Istorija na Ohridskata arhiepiskopija*, t. 1, Sofia, 1924, pp. 211, 280-283.

comme dans les images analogues exécutées dans les églises de Chypre, de Crète, d'Ohrid et dans d'autres églises autonomes – l'évocation, sur la fresque de Sopoćani, des trois premiers archevêques serbes, aux côtés des représentants des Églises apostoliques les plus anciennes, avait pour but d'insister, à son tour, sur le caractère et l'idéologie de l'Église serbe.

Nous avons déjà signalé qu'aux endroits privilégiés du sanctuaire de Sopoćani figuraient les images évoquant la fondation, par le Christ, de l'Église sur terre et que la représentation, dans ces fresques, de saint André à la tête des apôtres mettait en relief l'origine apostolique de l'Église de Constantinople, la première dans l'univers orthodoxe. Cet apôtre a eu pour héritiers les évêques et les patriarches de Constantinople, mais aussi tous ceux qui s'étaient séparés de cette Église conformément aux règles canoniques et qui, spirituellement, en relevaient. C'est autour de celle-ci que se rassemblaient d'autres Églises apostoliques orthodoxes, dont les membres professaient le même enseignement et célébraient les mêmes offices. Si, dans le *Mélismos* de Sopoćani, on les a identifiés avec exactitude, cette fresque réunissait les dignitaires éminents des Églises de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et, peut-être, de Jérusalem ([50]). Le peintre de Sopoćani leur a associé les premiers archevêques serbes. On sait que, après avoir obtenu l'autocéphalie en 1220, l'Église serbe est demeurée liée à l'église-mère, car Sava, le premier archevêque serbe, s'était obligé à Nicée, à assurer la mention du nom du patriarche de Constantinople au cours de la liturgie dans les églises serbes ([51]). Faut-il supposer aussi l'adoption de la tradition de l'apôtre André en tant que fondateur de l'Église orthodoxe de Constantinople ? Les idées exprimées par les fresques de Sopoćani vont dans ce sens. On y lit sans peine les idées sur le Christ en tant que chef de l'Église, sur l'apôtre André et sur l'importance de son rôle dans la fondation de l'Église sur terre, ainsi que sur l'appartenance de l'Église serbe à l'univers orthodoxe. Cela et l'égalité entre les Églises orthodoxes ont permis que les hauts dignitaires de l'Église serbe, s'associant à ceux de l'Église oecuménique, «glorifient et chantent par la même gorge et par le même coeur le nom du Seigneur»,

(50) J. RADOVANOVIĆ (*Srpski arhiepiskopi*, pp. 43-44) a reconnu, grâce à leurs caractéristiques iconographiques, les saints Jean Chrysostome, Grégoire le Théologien, Jean l'Aumônier, Grégoire de Nysse, Denys l'Aréopagite, Basile le Grand, Athanase et Cyrille d'Alexandrie, Nicolas et Ignace.

(51) *Život svetoga Simeona i svetoga Save*, napisao DOMENTIJAN (éd. DJ. DANIČIĆ), Belgrade, 1865, p. 221.

– pour citer l'*ekphonèse* par laquelle se termine le Canon de l'eucharistie – ce qui a été illustré par la prière que contient le *Trisagion* et qui est inscrite, comme ailleurs ([52]), sur les rouleaux de tous les évêques représentés dans la composition en question. N'importe quelle partie de la liturgie ([53]), aurait pu y figurer étant donné qu'il n'y avait pas de règles à observer dans l'inscription des textes sur les rouleaux des évêques et que le choix des évêques à représenter n'avait guère d'importance. L'essentiel est, selon nous, le fait que tous les hauts dignitaires de l'Église, y compris ceux de l'Église serbe, y étaient réunis dans un ensemble indivisible, leur union étant nettement soulignée par un même texte, dont chaque rouleau contenait une partie. Il faudrait plutôt signaler l'ordre des rouleaux sur lesquels courait le texte de la prière : il commençait – non pas fortuitement, semble-t-il, – par le rouleau de l'archevêque de Constantinople, saint Jean Chrysostome, pour s'enchaîner sur ceux de tous les évêques, y compris saint Sava de Serbie et s'achever sur le mur d'en face, sur les rouleaux des archevêques serbes, Arsène et Sava II. Il est manifeste que Sava Ier est rangé parmi les plus hauts dignitaires de l'Église orthodoxe (fig. 3), tant par la place qu'il occupe parmi ceux-ci (saint Ignace est derrière lui) que par l'ordre dans lequel la prière est inscrite, alors que les successeurs de Sava, dont le culte n'était pas encore institué, se trouvent en fin de cortège et leurs rouleaux contiennent les dernières paroles de la prière en question.

Tout en respectant le fait que la tradition de l'apôtre André, aussi bien que l'introduction des archevêques locaux dans le Mélismos, auraient pu

(52) Ch. WALTER, *Art and Ritual*, pp. 203 (n. 186), 205.

(53) Au sujet de cette prière qu'on lit sur la fresque de Sopoćani voir S. RADOJČIĆ, *Odabrani članci i studije*, Belgrade, 1982, p. 195. J. RADOVANOVIĆ (*Srpski arhiepiskopi*, pp. 44-45, 55-62) s'est attaché à démontrer que dans cette fresque la prière extraite du *Trisagion* avait été choisie exprès pour permettre, – grâce aux expressions telles que «de la bouche de nous autres pécheurs» ou «remettez-nous tous nos péchés» – que les archevêques serbes fussent associés au groupe des plus hauts dignitaires de l'Église oecuménique. Cette prière fait partie, cependant, de la liturgie quotidienne, elle est lue par les officiants et ne concerne pas l'état de péché ou l'indignité des évêques peints dans cette composition. Au sujet des textes figurant sur les rouleaux des évêques voir G. BABIĆ–Ch. WALTER, *The Inscriptions upon Liturgical Rolls in Byzantine Apse Decoration*, dans *REB*, 34 (1976), pp. 269-280 (l'exemple de Sopoćani n'y est pas cité, mais les auteurs ont montré que cette prière était souvent inscrite sur les rouleaux des évêques oecuméniques).

faire partie d'un «engagement» idéologique, il convient de se demander quand et pourquoi ils ont été réunis à Sopoćani. Quoique revêtant la forme iconographique habituelle, le message des fresques ornant le sanctuaire de Sopoćani aurait été émis, à en juger précisément par son caractère exceptionnel, à un moment particulièrement important pour l'Église serbe, mais aussi pour celle de Constantinople. L'hypothèse de R. Nikolić, selon laquelle cela a eu lieu en 1273 ou 1274, à la suite de la menace que l'empereur byzantin avait adressée à l'Église serbe en lui faisant craindre l'abolition de son autocéphalie ([54]), nous semble plausible. Il faudrait examiner le contexte historique de ces années-là et tenir compte de l'activité de Michel VIII Paléologue relative à l'union avec Rome et de la pression que cet empereur avait exercée sur le patriarche de Constantinople et sur les États orthodoxes voisins en vue de les amener à y souscrire. Ses projets furent violemment contrecarrés par le patriarche Joseph et par le clergé, ce qui entraîna des bouleversements profonds et pénibles dans l'État et l'Église de Byzance. Cependant, étant donné l'insuffisance d'informations sur l'attitude de l'Église serbe à l'égard de l'union des Églises, proposée en 1274, on ne peut en juger que par voies indirectes ([55]).

Contrairement à une supposition récente ([56]) selon laquelle l'Église serbe s'était déclarée favorable à cette union entre 1272 et 1274, il nous semble que cela est arrivé à une date quelque peu antérieure. D'un mémorandum indubitablement authentique il s'ensuit qu'à un moment l'Église serbe s'était montrée prête à adhérer à l'union et qu'elle en avait informé par écrit le patriarche de Constantinople ([57]). Il n'est cependant pas clair à quel moment cela se produisit. Certainement avant 1274, étant

(54) R. NIKOLIĆ, *Prilozi proučavanju živopisa iz XIII i XIV veka u oblasti Rasa. Žitije svetog Save na freskama sopoćanskog djakonikona*, dans *Raška baština*, 2 (1980), pp. 71-85. Plus tard, l'auteur semble avoir renoncé à s'en tenir à cette datation des fresques, pour les situer arbitrairement entre les années 1276 et 1278, R. NIKOLIĆ, *O jednom značajnom podatku za datovanje Sopoćana*, pp. 70-79.

(55) Voir N. RADOJČIĆ, *Sveti Sava i avtokefalnost srpske i bugarske crkve*, dans *Glas SKA*, 91 (1939), pp. 223-228 ; *Istorija srpskog naroda*, I, pp. 354-355 (S. ĆIRKOVIĆ) ; M. ANTONOVIĆ, *O uzrocima smenjivanja žičkog arhiepiskopa Danila I*, dans *Zbor.*, 34 (1995), pp. 107-114.

(56) M. ANTONOVIĆ, *op. cit.*

(57) N. RADOJČIĆ, *op. cit.*, pp. 226-227.

donné que dans le même document l'empereur byzantin refusait la canonicité à l'Église serbe, du fait que celle-ci avait été instituée sans l'approbation de la papauté et à une époque trouble, sous la domination latine sur Constantinople. Une certaine approbation au sujet de l'union avait été assurément obtenue avant août 1272, année où Michel VIII octroya à l'archevêché d'Ohrid la charte bien connue par laquelle l'autocéphalie des Églises de Serbie et de Bulgarie fut annulée, alors que les éparchies de celles-ci furent subordonnées à la juridiction de l'archevêché d'Ohrid, ce qui rétablissait soi-disant l'ordre canonique de l'époque de Basile II ([58]). On pourrait supposer à juste titre que la réaction de l'empereur Michel aurait pu être provoquée par le changement d'attitude de l'archevêché serbe. Il semble que la destitution de l'archevêque serbe, Daniel Ier, précisément en 1272, avant le mois d'août, selon tout apparence, «à cause d'une faute» ([59]), ne soit pas à attribuer à une coïncidence fortuite. Que cette faute n'ait pas été insignifiante, on peut le déduire du fait que son biographe la mentionne à deux reprises et qu' il a réduit la *Vie de Daniel Ier* à quelques phrases conventionnelles, destinées plutôt à servir de passage entre la biographie de Sava II et celle de Joanice Ier. Il n'en aurait pas été ainsi, si Daniel Ier avait défendu l'orthodoxie avec dignité. L'installation de Joanice sur le trône archiépiscopal en 1272 n'améliora pas les rapports avec l'empereur byzantin, bien au contraire : il en résulta, dès le mois d'août 1272, la menace d'abolition de l'autocéphalie de l'Église serbe, ce qui ne changea pas en 1274 non plus, étant donné que, dans son mémorandum adressé au pape, l'empereur de Byzance niait expressément l'autocéphalie de celle-ci. Si, après l'élection de Joanice, l'Église serbe s'était déclarée prête à adhérer à l'union, ce comportement de Michel VIII aurait été pour le moins incompréhensible.

Tout cela nous porte à conclure que le programme de la peinture de Sopoćani qui soulignait le rôle de l'apôtre André dans la fondation de l'Église par le Christ et qui représentait les archevêques serbes égaux sous tous les rapports aux plus hauts dignitaires de l'Église oecuménique, datait de la période orageuse où l'on négociait les modalités de l'union de Lyon et quand l'Église serbe était menacée de suppression de son autocéphalie. Cela se passait, selon toute apparence, entre 1272 et 1274,

(58) V. N. Beneševič, *Opisanie grečeskich rukopisej monastyrja Svjatoj Ekateriny na Sinae*, t. I, S.-Pétersbourg, 1891, pp. 542-554, en particulier p. 552.

(59) *Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih*, napisao Danilo i drugi (éd. Dj. Daničić), Zagreb, 1866, pp. 275, 287.

mais de toute façon avant 1276, année où le *ktitor* de Sopoćani fut contraint de renoncer au trône royal (60). A Sopoćani, dont l'importance, vers 1270, dépassait celle d'un monastère royal ordinaire, c'est en se réclamant de l'apôtre André et des premiers archevêques serbes que l'on défendait la position, le caractère et les droits de l'Église serbe contre le danger dont la capitale byzantine et Ohrid la menaçaient.

Il semble qu'avec la même intention fut peinte à Sopoćani une autre représentation, elle aussi inconnue jusque-là dans l'art serbe : sur le mur oriental du narthex sont figurés les sept conciles oecuméniques et une assemblée serbe (fig. 4) (61). A l'instar de la présence des premiers archevêques serbes dans le *Mélismos*, l'assemblée serbe, avec la participation de saint Syméon Nemanja et du roi Étienne le Premier Couronné, ajoutée aux conciles oecuméniques, exprime une idée similaire : de même que dans l'image du sanctuaire les archevêques serbes s'associent aux hauts dignitaires de l'Église oecuménique pour célébrer le même office, dans le narthex, les souverains serbes, s'associant aux empereurs orthodoxes, continuent l'œuvre de ceux-ci, consacrée à la sauvegarde de la pureté de la foi et de l'immuabilité des dogmes de l'Église. Le lien, remarqué depuis longtemps, entre le programme peint dans le narthex de Sopoćani et dans celui de l'église d'Arilje (1295/6) pourrait peut-être nous aider à comprendre les raisons pour lesquelles l'assemblée serbe fut représentée dans la plus ancienne des deux églises. Il va sans dire

(60) En situant la peinture de Sopoćani sous l'archiépiscopat de Joanice, on pourrait peut-être expliquer la question de l'ensevelissement de cet archevêque à Sopoćani, mausolée d'un souverain, ce qui représente un cas unique en Serbie. Si c'est Joanice qui a dirigé et surveillé l'exécution des fresques, cela aurait pu lui assurer le droit de reposer dans cette église, voir D. POPOVIĆ, *Srpski vladarski grob u srednjem veku*, Belgrade, 1992, pp. 64-65.

(61) V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, p. 44 ; IDEM, *Sopoćani*, 2e éd., 1991, pp. 43, 46, fig. 16, 21 ; Ch. WALTER, *L'iconographie des conciles dans la tradition byzantine*, Paris, 1970, p. 107 ; Z. GAVRILOVIĆ, *Divine Wisdom as Part of Byzantine Imperial Ideology. Research into the Artistic Interpretations of the Theme in Medieval Serbia. Narthex Programmes of Lesnovo and Sopoćani*, dans *Zograf*, 11 (1980), pp. 50-52 ; V. J. DJURIĆ, *La symphonie de l'Etat et de l'Eglise dans la peinture murale en Serbie médiévale*, dans *International Scientific Meeting Saint Sava in Serbian History and Tradition*, Belgrade, 1998, p. 214 ; B. TODIĆ, *L'influence de la liturgie sur la décoration peinte du narthex de Sopoćani*, dans *Drevnerusskoe iskusstvo*, Moscou, 1997, pp. 48, 53, 55.

FIG. 4. – Assemblée présidée par saint Syméon et Étienne le Premier Couronné, Sopoćani, narthex, 1272-1276.

qu'aucune de ces fresques n'était une illustration authentique des réunions religieuses d'importance historique, mais des images symboliques de la nature de l'État et de l'Église serbe, ainsi que des représentations idéalisées de leurs chefs. Sur la fresque d'Arilje évoquant l'assemblée de saint Syméon (62), les hérétiques figurés au bas de l'image sont désignés comme «demi-fidèles», appellation qui, dans la Serbie médiévale, était réservée aux catholiques, si bien que cette fresque a été interprétée, à juste titre, comme étant un reflet des événements liés à l'union de

(62) S. RADOJČIĆ, *Portreti*, p. 33 ; V. J. DJURIĆ, *Istorijske kompozicije u srpskom slikarstvu srednjega veka i njihove književne paralele (II)*, dans *Zbor.*, 10 (1967), pp. 137-141 ; B. TODIĆ, *Serbian Medieval Painting. The Age of King Milutin*, Belgrade, 1999, pp. 299-300.

Lyon (63). Ce sens pourrait être attribué, à plus forte raison, à l'assemblée serbe représentée à Sopoćani, dont la peinture est puissamment imprégnée de l'idée d'attachement de l'Église serbe aux traditions et aux enseignements anciens propagés par l'Église de Constantinople.

Cette appartenance à la communauté des Églises orthodoxes ne sera désormais plus traduite par la légende de saint André. Son écho ne devait plus se répercuter qu'à Gračanica (1319-1321), où André et Jean, que l'Église de Constantinople considérait comme ses fondateurs, occuperont les places d'honneur dans la zone la plus basse du mur oriental, tout près de l'iconostase (64). Le rang de l'Église serbe sera beaucoup plus souvent représenté par le portrait de son fondateur, St. Sava, à l'extrémité du cortège des évêques dans le *Mélismos*, la pérennité de cette église sera suggérée par les images des archevêques serbes alignés, en position frontale, alors que sa préoccupation de sauvegarder la pureté de la foi sera illustrée par la présence des chefs de l'Église et de l'État dans les représentations des assemblées locales, ajoutées à celles des conciles oecuméniques (65). Par le rôle prépondérant attribué à l'apôtre André dans la fondation de l'Église du Christ sur terre, par la représentation des trois premiers archevêques serbes dans le *Mélismos*, où ils sont liés par la même prière aux plus hauts dignitaires de l'Église oecuménique et, enfin, par l'insertion d'une assemblée serbe parmi les conciles oecuméniques, celle-ci étant destinée à montrer le caractère du pouvoir spirituel et laïc en Serbie, les fresques de Sopoćani resteront isolées comme reflet des circonstances particulières qui bouleversèrent Byzance, mais la Serbie aussi, ainsi que leurs Églises, entre les années 1272 et 1274.

Université de Belgrade. Branislav TODIĆ.

(63) V. J. DJURIĆ, *Istorijske kompozicije (II)*, pp. 139-140.

(64) B. TODIĆ, *Gračanica – slikarstvo*, Beograd – Priština, 1988, p. 128 ; IDEM, *Serbian Medieval Painting. The Age of King Milutin*, pp. 167-168, 332.

(65) V. J. DJURIĆ, *Istorijske kompozicije (II)*, pp. 131-148 ; D. MILOŠEVIĆ, *Srbi svetitelji u starom srpskom slikarstvu*, dans *O Srbljaku. Studije*, Belgrade, 1970, pp. 163-164, 170-173 ; EADEM, *Ikonografija sv. Save*, dans *Colloque scientifique international Sava Nemanjić – saint Sava. Histoire et tradition*, pp. 289-290, 300-302, 309-310 ; G. BABIĆ, *Nizovi portreta*, pp. 319-340.

DOCUMENT

LE CODEX *SINAITICUS GRAECUS MΓ* 25

1. Aperçu paléographique et codicologique

Le *Sin. Gr. MΓ* 25 a été découvert dans le monastère Sainte-Catherine du Sinaï, en 1975 en même temps que plusieurs centaines d'autres manuscrits et fragments grecs et orientaux oubliés dans une cachette ayant servi de débarras. En 1998, les circonstances de cette trouvaille ont été racontées dans un livre, dans lequel je décris le manuscrit *MΓ* 25 comme suit : «parchemin, 380-386 x 290-300 mm, 7 ff. plus un fragment, deux cahiers (B′ et H′), texte en deux colonnes, IXe siècle :«Τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου εἰς τὴν Χριστοῦ γέννησιν» (*De saint Grégoire le Théologien, Sur la Noël*), λόγος κ′. Inc. Χριστὸς γεννᾶται δοξάσατε... (avec commentaires). Enluminure : rubrique, voir planche 6» (1).

Au cours du mois de juin 2002, à l'occasion d'une visite au monastère Sainte-Catherine, le Prof. J. Mossay a examiné ces feuilles manuscri-

(1) P. G. Nicolopoulos, *Συνοπτικὴ καταγραφὴ τῶν νέων εὑρημάτων Ἑλληνικῶν χειρογράφων τοῦ Σινᾶ* (*Inventaire sommaire des nouvelles découvertes de manuscrits grecs du Sinaï*), p. 96, 146 et pl. 6 ; dans *Τὰ νέα εὑρήματα τοῦ Σινᾶ* (*Les nouvelles découvertes du Sinaï*), Athènes, 1998. Édition en anglais : *The New Finds of Sinai*, Athens, 1999. Une description a été donnée en 1976 (1e forme) suivie d'une autre en 1978 destinée à être imprimée. Cfr L. Politis, *Nouveaux manuscrits grecs découverts au Mont Sinaï. Rapport préliminaire*, dans *Scriptorium*, 34 (1980), p. 5-17 et 12 planches (spécialement p. 6). Cfr aussi J. Mossay et B. Coulie, *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus. 6. Codices Aegypti,... Addenda et corrigenda* (*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*. N.F. 2. Reihe. *Forschungen zu Gregor von Nazianz*. 14. Bd), Paderborn, München, Wien und Zürich, 1998, p. 57-58.

tes en s'occupant surtout de leur contenu littéraire qu'il détaillera dans les notes philologiques qui constituent la seconde partie de cet article. L'objet des notes que voici est de donner un aperçu paléographique et codicologique de ces documents.

Les feuillets du codex ont été trouvés en mauvais état et ont dû être restaurés. Ce travail délicat les a rendus lisibles. Ces feuilles sont en parchemin d'aspect clair, de 380-386 x 290-300 mm. Elles portent des réglures tant horizontales que verticales du côté chair. Les réglures horizontales se prolongent jusqu'aux lignes de justification. On peut distinguer des réglures destinées au texte principal ayant entre elles un espace de 7 mm et des réglures marginales destinées aux scholies, ayant entre elles un espace de 4-5 mm.

Chaque feuillet se présente sous la forme suivante : la marge supérieure occupe un espace de 7 mm, suit un espace de 16 mm réservé aux scholies ; au-dessous des scolies, le scribe a laissé un espace blanc de 15 mm entre celles-ci et le texte proprement dit. Ce dernier occupe d'habitude un espace de 264 mm. Immédiatement au-dessous du texte, il y a encore un espace blanc de 14 mm entre le texte et les scholies de la marge inférieure qui occupent un espace de 25 mm. La marge inférieure est de 40 mm. La marge gauche est large de 32 mm, dont 5 mm sont réservés aux pointes de compas servant de repères pour les réglures. Un peu à droite, un espace de 30 mm est réservé aux scholies, un autre espace de 12 mm pour les initiales et 76 mm pour le texte de la colonne de gauche. Au centre, on remarque un autre espace de 30 mm réservé aux scholies et aux initiales, un espace de 76 mm pour le texte de la colonne de droite et enfin un espace de 35 mm pour la marge de droite.

L'encre est brune. La main du scribe a posé les accents et les esprits. On distingue l'accent aigu, l'accent grave et l'accent circonflexe des premiers temps de l'usage des accents et des esprits. Quant aux diphtongues, l'esprit est mis sur la première des voyelles, tandis que l'accent est sur la seconde. L'esprit doux a la forme d'un demi H, de même que l'esprit rude. On ne trouve pas d'esprit de forme courbe. On y distingue des signes spéciaux pour les références déjà connus par des manuscrits de la même période écrits en majuscule ou en minuscule. Les passages de la Bible sont désignés par des signes dans la marge vis-à-vis. On y remarque des abréviations, par ex. ΧΣ, φιλαν$^{\text{+++}}$ος (= φιλάνθρωπος), ΣΗ (= σημειῶσαι), Κ (καὶ) aussi bien que des symboles comme celui du soleil. L'abréviation de καὶ est d'usage dans les scholies, mais pas dans le texte. On n'y trouve pas de ι souscrit ou adscrit. Dans très peu de cas, on a le ϊ

surmonté du tréma : θεϊκως (f. A1), οσφυϊ, λευϊ (2). On se demande s'il s'agit vraiment de διαλυτικά, pourtant dans les cas de ϊατρείας et de ϊνα (recto du feuillet mutilé) les ϊ sont purement surmontés du tréma. Dans la marge supérieure, à droite, du f. A1 et du f. A5, on remarque respectivement un B′ et un H′, par lesquels sont signalés des cahiers. Dans la marge du f. A1, un K′ désigne l'ordre des sermons précédents existant dans le codex complet, malheureusement perdu.

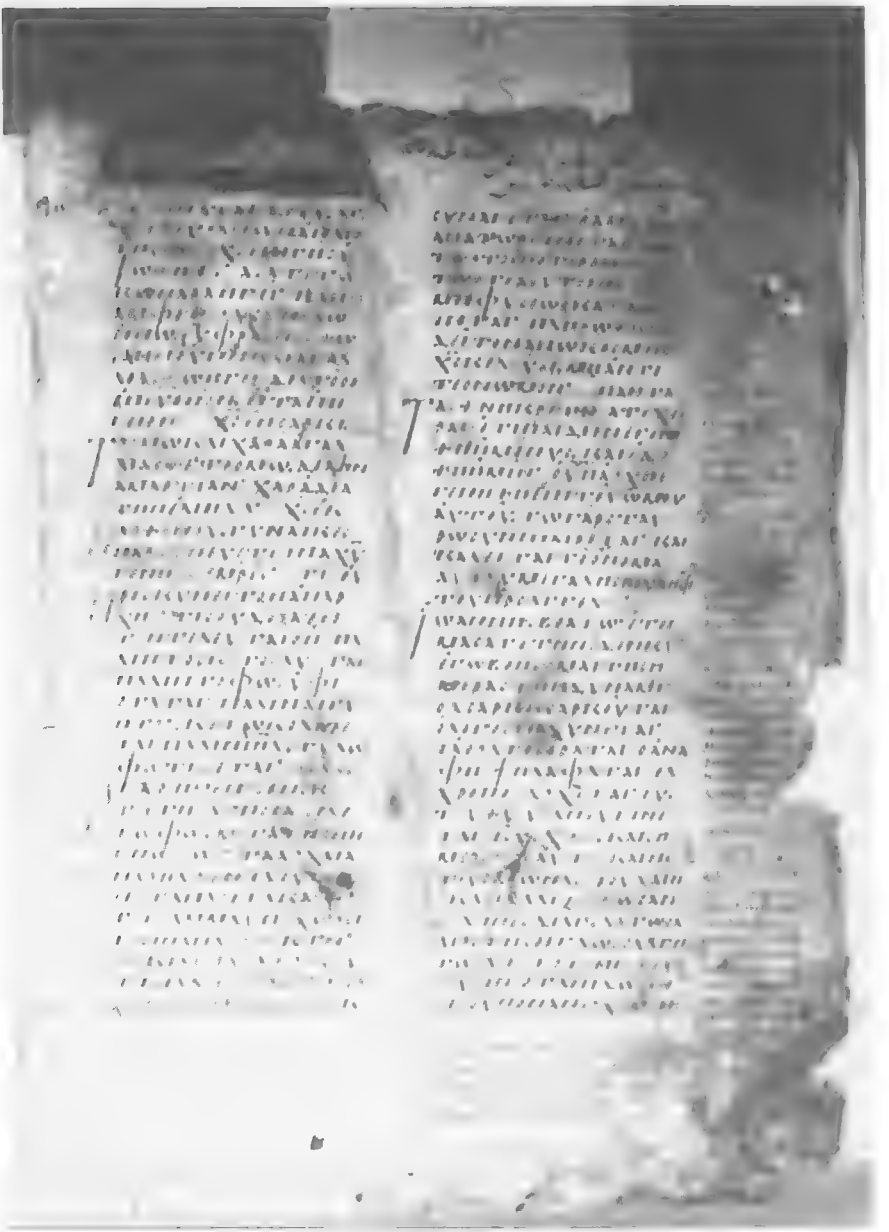
Un rectangle de 90 x 30 mm encadre le titre du sermon Τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ θεολόγου εἰς τὴν Χ(ριστο)ῦ Γένναν. Le titre est écrit sur fond doré et le cadre porte quelques éléments décoratifs. Comme on le voit, le texte est écrit sur deux colonnes. L'écriture appartient au type de la majuscule ogivale penchée, en angle de 110-115°. La longueur des lettres atteint 3 mm et celles-ci (sauf P, Y, Φ, X, Ψ) ne dépassent jamais les réglures. Nombre des lignes : 38 par page. Les lettres des scholies sont semi-onciales, en angle d'écriture droit. On peut soutenir que l'écriture ressemble à celle du *Vatic. Gr.* 749 et du *Paris. Gr.* 923 (Voir CAVALLO, planches 11 et 12), qui appartiennent au IXe siècle (3).

Quant aux manuscrits compris dans les nouvelles trouvailles, le *MΓ* 25 est plutôt apparenté au *MΓ* 6 (voir Εὑρήματα, planche 143) et moins aux *MΓ* 32 (planche 148), *MΓ* 78 (planche 92) et *MΓ* 100 (planche 109) dont l'angle d'écriture penche visiblement à droite et encore moins aux *MΓ* 2 (118-120° : planche 1) et *MΓ* 10 (planche 57). L'écriture du *MΓ* 111 se présente un peu moins penchée à droite (planche 159). On ne pourrait nier les parentés avec les manuscrits ci-dessus, pourtant le *MΓ* 25 est visiblement plus proche du *Paris. Gr.* 923, du IXe siècle. Si l'on peut présumer que les manuscrits dont l'angle d'écriture présente un angle d'environ 110° proviennent du centre de l'empire byzantin, alors il doit être hors de doute que le *MΓ* 25, aussi bien que le *Paris. Gr.* 923, seraient d'origine constantinopolitaine.

Tenant compte des données actuelles, on peut avancer que le *MΓ* 25 ne s'apparente à aucun des codex sinaïtiques du IXe siècle qui transmettent

(2) Au sujet des numéros des feuillets, voir plus loin les notes philologiques du Prof. J. Mossay.

(3) G. CAVALLO, *Funzione e strutture della maiuscula greca tra i secoli VIII-XI*, dans *Paléographie grecque et byzantine, Paris 21-25 octobre 1974* (*Colloques internationaux du CNRS*, 559), Paris, 1977, p. 101 et planches 11 et 12.



Sin. Gr. MΓ 25, feuillet A1 recto.

Sin. Gr. MΓ 25, feuillet A1 recto ; détail : colophon arabe.

des sermons des Pères de l'Église, conservés au monastère de Sainte-Catherine. Mais on ne pourrait dire que la question est définitivement close.

Bibliothèque Nationale, P. G. NICOLOPOULOS.
Université Capodistria, Athènes.

2. Notes philologiques

Dans l'aperçu paléographique et codicologique qui précède, le Prof. Nicolopoulos a décrit le *Sin. Gr. MΓ* 25, découvert dans le monastère Sainte-Catherine du Sinaï, en 1975 en même temps que plusieurs centaines d'autres manuscrits et fragments grecs et orientaux oubliés dans une cachette ayant servi de débarras. En 1998, les circonstances de cette trouvaille ont été racontées dans un livre (1), qui contient l'*Inventaire sommaire des nouvelles découvertes de manuscrits grecs du Sinaï* (2), du professeur P. G. Nicolopoulos (3). Le savant paléographe classe ce manuscrit dans la catégorie des manuscrits en majuscule ogivale penchée datables du IXe siècle et qui pourraient être d'origine constantinopolitaine (4).

Les feuillets restaurés sont desséchés et fragiles ; des précautions sont encore nécessaires pour les étaler à plat (5). Jusqu'à ce jour, le contenu

(1) *Τὰ νέα εὑρήματα τοῦ Σινᾶ* (*Les nouvelles découvertes du Sinaï*), Athènes, 1998, p. 1-24, Mgr Damianos publie et développe la communication qu'il a présentée au Congrès international des études byzantines, à Vienne, en 1982 ; cfr aussi L. POLITIS, *Nouveaux manuscrits grecs découverts au Mont Sinaï. Rapport préliminaire*, dans *Scriptorium*, 34 (1980), p. 5-17 et 12 planches (cité plus loin : *Nouveaux manuscrits*).

(2) P. G. NICOLOPOULOS, *Συνοπτικὴ καταγραφὴ τῶν νέων εὑρημάτων Ἑλληνικῶν χειρογράφων τοῦ Σινᾶ* (*Inventaire sommaire des nouvelles découvertes de manuscrits grecs du Sinaï*), p. 71-264 (cité plus loin : *Inventaire sommaire*).

(3) *Inventaire sommaire*, p. 146 et photo n° 6. Cfr aussi J. MOSSAY et B. COULIE, *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus. 6. Codices Aegypti,... Addenda et corrigenda* (*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*. N.F. 2. Reihe. *Forschungen zu Gregor von Nazianz*. 14. Bd), Paderborn, München, Wien und Zürich, 1998, p. 57-58 (cité plus loin : *Repertorium Nazianzenum*).

(4) *Inventaire sommaire*, p. 95-96, et ci-dessus p. 477.

(5) Dans l'*Inventaire sommaire*, la photo n° 6 est un fac-similé du feuillet A1, le moins endommagé du lot. Voir ci-dessus, p. 478.

d'un seul feuillet du *Sin. Gr.* ΜΓ 25 était connu (6). Lorsque, grâce à l'accueil de la communauté monastique et de Mgr Damianos, archevêque du Sinaï et de Raïthou, j'ai entrepris d'identifier le contenu du manuscrit, au cours d'un bref séjour au monastère en compagnie du Prof. Nicolopoulos, les feuillets n'étaient pas numérotés. Dans la suite de cet article, ils seront appelés «feuillet A 1», «feuillet A 2», etc. jusqu'à «feuillet A 7» et le fragment qui les accompagne sera «A 8». Leur identification est fondée sur les textes qu'ils contiennent et occasionnellement sur d'autres indices permettant de les reconnaître. Le manuscrit est conservé dans une sacoche en tissu blanc dans laquelle se trouve aussi une enveloppe contenant un demi feuillet de parchemin que nous appellerons «feuillet B» et dont il sera question plus loin.

L'analyse du *ΜΓ* 25 permet d'y reconnaître des extraits d'homélies de Grégoire de Nazianze, neuf scolies et un colophon en arabe.

Feuillet A 1

Identification : le recto commence par le titre de l'*Homélie* 38 et les mots Χριστὸς γεννᾶται δοξάσατε... et le verso se termine par ...μὴ ἀκοὴν καταυλήσωμεν. On y voit au recto, trois scolies et un colophon arabe.

Texte principal : Grégoire de Nazianze, *Homélie* 38 (*Sur la Noël*) § 1-5 = *PG* 36, col. 312 A 1-316 B 7.

Collation du texte avec la *Patrologie* de Migne :

§ 1 col. 313 A 5 : ἀπαρχῆς
§ 2 col. 313 B 4 : ἐγενήθη
B 5 : ajoute ἐγενήθη après ἀρχὴ
B 8 : omet καὶ
§ 3 col. 313 C 4 : θεοφάνεια
C 15 : θεοφάνεια
§ 4 col. 316 A 4 : οὕτως
A 12 : ὑπερπεριέσσευσεν
§ 5 col. 316 B 6 : χωροὺς

Scolie n° 1. Commentaire des mots ὁ ἀμήτωρ ἀπάτωρ γίνεται (*Homélie* 38 § 2 = *PG* 36, col. 313 A 13-14 : *celui qui n'a pas de mère*

(6) Notre feuillet A 1, qui est présenté comme «f.1» dans l'*Inventaire sommaire*, p. 146 et dans le *Repertorium Nazianzenum*, p. 95-96.

vient au monde sans avoir de père). Appel de scolie dans le texte et dans la marge.

Texte.

Ὅρα μὴ συναρπαγῆς[1] εἰς τὸ τῆς προϋπάρξεως δόγμα[2] τὸν λόγον ἀναγινώσκων [3] ὡς οἴω[4] οἱ ὠριγενιασταὶ[5] βούλονται[6]. Τὰ[7] γὰρ τοῦ προπάτορος Ἀδὰμ ὡς ἔθος ὁ πατὴρ κοινοποιεῖ[8] κατὰ πάντος τοῦ γένους διὰ τὸ αὐτὸ τῆς φύσεως. Ὅρα γὰρ ὡς καὶ τὰ[9] τοῦ Χριστοῦ ἡμῖν οἰκειοῖ διὰ τὴν ἐκ τῆς σαρκώσεως πρὸς ἡμᾶς εὐγενείαν[10]. ◊

Témoins comparés : *Sinaiticus ΜΓ* 25 (= MG), Basile le Minime, *Scolie* n° 14b, édition Th. Schmidt, p. 22 (= éd.) ([7]), *Patmos Gr.* 33, f. 67 (daté de 941 = P), *Coislin* 236, f. 7 (daté du xe s. = C1), *Coislin* 242, f. 33[v] (daté du xe s. = C2) ; Sinko, *De traditione*, II, p. 3 et 26 ([8]).

Apparat critique : 1 συναρπάγης MG et P : συναρπασθῆς éd. et C1 : συμπιασθῆς C2 | 2 εἰς τὸ τῆς προϋπάρξεως δόγμα éd. et C1 : εἰς τῆς προϋπάρξεως δόγμα P : ἐκ προϋπάρξεως δόγμα(τος) MG (δόγμα... + 3 lettres dans la déchirure) | 3 ἀναγινώσκων P : ᾽ (= esprit doux) + déchirure + γινώσκων dans MG — τὸν λόγον ἀναγινώσκων omis dans éd., C1 et C2 | 4 ὡς οἴω omis dans MG (déchirure) — οἴω omis dans éd., P, C1 et C2 | 5 ὡριγε + déchirure dans MG | 6 βούλοντ + déchirure dans MG — βούλονται --- εὐγενείας omis dans éd. et C1 et C2 | 7 τὰ omis dans MG (= déchirure) | 8 un hyphen unit κοινο et ποιεῖ dans MG | 9 καὶ τὰ Sinko : κατὰ dans MG | 10 εὐγενείας dans MG.

Traduction : En lisant le texte, veille à ne pas te laisser abuser par la doctrine de la préexistence, comme veulent, je crois, les Origénistes. En effet, le père transmet quelque chose de notre premier ancêtre Adam comme un caractère naturel, à tout membre de sa descendance selon l'identité de la nature. Vois, en effet, que les caractères du Christ seraient les nôtres, à cause de la noble parenté commune entre lui et nous par suite de son incarnation.

(7) Les scolies de Basile le Minime sur l'*Homélie* 38 (*Sur la Nativité*) sont éditées par Th. Schmidt, *Basilii Minimi in Gregorii Nazianzeni Orationem XXXVIII commentarii* (*Corpus Nazianzenum,* 13 = *Corpus Christianorum. Series Græca*, 46), Turnhout et Louvain, 2001 (cité plus loin : *éd.*).

(8) Th. Sinko, *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni*, I et II (*Meletemata Patristica*, II et III), Cracoviae, 1917 et 1923 (cité plus loin : Sinko, *De traditione*).

Scolie n° 2. Commentaire des mots νόμοι φύσεως καταλύονται (= *Oratio* 38 § 2 *PG* 36, col. 313 B 1 : *des lois de la nature sont abolies*). Appel de scolie dans le texte et dans la marge.

Texte.

Νόμοι φύσεως [1] εἰσὶν [2] ἡ διὰ σπορᾶς σύλληψις καὶ ἡ διὰ φθορᾶς γέννησις ὧν[3] οὐδέτερον τὴν ἀληθινὴν τοῦ θ[εο]ῦ σάρκωσιν ἐχαρακτήρισεν · σπορᾶς γὰρ[4] ἀληθῶς ἡ σύλληψις καὶ φθορᾶς γέγονε παράπαν[5] ἡ γέννησις καθάρα καὶ ἀνέπαφος[6] · πληρωθῆναι[7] δεῖ τὸν ἄνω κόσμον[8] διὰ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ[9] ἐκ τῶν κατ' αὐτὸν[10] εἰς ἀφθαρσίαν πνεύματι[11] γεννωμένων · εἰ γὰρ ὁ παλαιὸς Ἀδὰμ ψιλὸς ἄνθρωπος[12] ὢν τοὺς πρώτους[13] ἐν πνεύματι νόμους[14] τῆς φύσεως διὰ τὴν παρακοὴν καταλύσας τὸν κάτω κόσμον[15] ἐπλήρωσεν τῶν κατ' αὐτὸν σαρκὶ γεννηθέντων πολλῷ μᾶλλον ὁ ἀναμάρτητος[16] νέος Ἀδὰμ καταλύσει[17] τοὺς νόμους τῆς ἁμαρτίας [18]. ◊

Témoins comparés : *Sinaiticus* MΓ 25 (= MG), Basile le Minime, *Scolie* n° 13, édition Th. Schmidt, p. 20 (= éd.), *Patmos Gr.* 33, f. 67 (daté de 941 = P), *Coislin* 236, f. 6ᵛ (daté du xᵉ s. = C1), *Paris Gr.* 573, f. 3 (daté du xiᵉ s. = C3).

Apparat critique : 1 νόμοι φύσεως après γέννησις éd. et C1 et C3 | 2 εἰσὶν MG et P : omis dans éd. et C1 | 3 ὧν --- ἁμαρτίας MG et P : omis dans éd., C1 et C3 | 4 γὰρ omis dans P | 5 παράπαν MG (peu lisible) : πάμπαν P | 6 ἀνέπαφος P : ἀνέπαφον MG | 7 Basile le Minime possède un commentaire particulier sur le lemme πληρωθῆναι δεῖ τὸν ἄνω κόσμον (cfr éd. Th. Schmidt, p. 20-22) | 8 κόσμον P : κόρον MG | 9 θεοῦ P : omis dans MG (déchirure) | 10 κατ'αὐτὸν P : κτ ..υ.. MG (déchirure) | 11 πνεύματι P : πν.....ι (déchirure) MG | 12 ψιλὸς ἄνθρωπος P : ψηλὸς (sic) MG | 13 τοὺς πρώτους P : τῆς πρώτης MG | 14 νόμους P : νομῆς MG | 15 κάτω κόσμον P : κατωκοσμον MG | 16 ἀναμάρτητος P : ἁμάρτητος MG | 17 καταλύσει P : καταλύει MG | 18 ἁμαρτίας P : omis dans MG (déchirure).

Traduction : La fécondation par semence et la naissance par souillure sont des lois de la nature qui n'ont ni l'une ni l'autre caractérisé la véritable incarnation de Dieu. (Alors qu'elles étaient) pures et inviolées, la fécondation est vraiment devenue (fécondation) par semence et la génération (est devenue) tout à fait (génération) par souillure. Il faut que, par le Christ, (qui est) Dieu, le monde d'en haut soit rempli de ceux qui sont nés selon lui par l'esprit pour l'incorruptibilité. En effet, si le vieil Adam, un homme laissé à lui-même après avoir détruit par sa désobéissance les lois primitives de la nature selon l'esprit, a rempli le monde d'en bas des

rejetons nés de lui selon la chair, à plus forte raison le nouvel Adam sans péché détruira les lois du péché.

Scolie n° 3. Commentaire des mots οὗ ἡ ἀρχὴ ἐγενήθη (*Homélie* 38 § 2 = *PG* 36, col. 313 B 5 : *dont le pouvoir a pris naissance* [*sur son épaule, car il est élevé en même temps que la croix...*] = citation d'Isaïe, 9, 5, éd. A. RAHLFS, II, p. 578). Appel de scolie dans le texte et dans la marge.

Texte.

1e ligne : †+.+.† σύμβολον τῆς Χριστοῦ βασιλείας καὶ ἀρχῆς ὁ σταυρὸς[1] ὃν ἐ(πὶ τοῦ ὤ)μου τῆς πράξεως φέρων ὑπὲρ ἡμῶν

2e ligne : †+.+.+.+.† διὰ πράξεως καὶ ἀπαθείας [2]

3e ligne : †+.+. +.+.† (ἐπα)γό(μενο)ν συνεπερώμεθα[3]. ◊

Traduction : 1e ligne : †///† symbole de la royauté et du pouvoir du Christ, la croix qu'il portait sur l'épaule de l'action pour nous,

2e ligne : †///† par action et impassibilité

3e ligne : †///† nous étions associés.

Notes critiques : (..) = conjecture ; †+.+.† = déchirure du parchemin et texte endommagé ; †///† = impossibilité de traduire. À ma connaissance, le *Sin. MG* 25 est le seul témoin repéré de cette scolie.

Recoupements textuels : 1. cfr Matth., 16, 24 ; 2. cfr Maxime le Confesseur, *Ambigua*, I (*PG* 91, col. 1284 D 8-10) ; 3. cfr Grégoire de Nazianze, *Hom.* 38 § 2 (*PG* 36, col. 313 B 5).

Colophon arabe : au recto, dans le coin supérieur droit, trois lignes écrites à l'encre noire, lacunaires à cause d'une déchirure et de taches qui maculent le texte.

Traduction par le professeur J. Grand'Henry (9) **:**

1e ligne : (....) des Pères (...) la théologie, de Grégoire, qu'il soit placé haut (...)

2e ligne : le pécheur (....) Daniel, et il a été édité sur (ou : pour) le Mont-Sinaï, celui qui s'en emparera

3e ligne : que Dieu le maudisse et joigne son sort à celui de Judas (....). Amen.

Explication par le professeur J. Grand'Henry : l'écriture cursive de ce colophon omettant la plupart des signes diacritiques n'est sans doute pas antérieure à l'an 1100.

(9) Le Prof. J. Grand'Henry est titulaire de la chaire d'arabe dans notre université et spécialiste de la paléographie des manuscrits arabes des œuvres de Grégoire de Nazianze. Qu'il agrée notre gratitude pour sa collaboration aussi aimable qu'érudite.

Observations.

1. Au recto, le titre est inscrit dans un cadre rectangulaire coloré dont le rouge et le bleu sont nettement visibles :«τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ θεολόγου εἰς τὴν Χριστουγέννα» (*De saint Grégoire le Théologien, Sur la Noël*). Voyez le fac-similé.

2. Au recto, à hauteur du titre, une note marginale «K» (= 20) indique la vingtième place, que l'homélie occupait sans doute dans le manuscrit original ([10]).

3. Dans le colophon arabe, la malédiction finale ressemble à ce qui se lit parfois dans des colophons grecs ; le mot *pécheur* est la traduction de ἁμαρτωλός, qui, dans ce genre de notices, signifie *moine* ou *clerc*. On ne connaît pas le *moine Daniel* cité ici, ni le sens précis de la formule *Mont-Sinaï*. S'agit-il du monastère Sainte-Catherine du Sinaï ou d'une succursale de celui-ci située dans la montagne?

4. Au verso, dans la marge de gauche, un signe héliaque est marqué «AK».

5. Le Prof. Th. Schmidt remarque dans les scolies de Basile le Minime «des explications rigoureusement identiques aux scholies anciennes, à part quelques variantes insignifiantes». Cela se vérifie ici avec les scolies n° 1 et n° 2 comparées aux n° 13 et 14a de Basile (*éd.*, p. XXV-XXVI et 20-22). Dans la scolie n° 3, des recoupements apparaissent avec le n° 17 de Basile.

6. SINKO, *De traditione*, II, p. 3 et 26, commente la pemière partie de la scolie n° 1, qu'il considère comme «très ancienne» (*vetustissima*) ; p. 22, il relève dans cette catégorie des modèles de «subtilités byzantines». Plusieurs scolies du *Sin. Gr. MΓ* 25, et notamment la scolie n° 2, vérifient cette appréciation.

Feuillets A 2 et A 3

Identifications. Le recto de A 2 commence par les mots (ἰσο)μοιρία · ὄψει πιστευθὲν καὶ ... et le verso se termine par ...καὶ γίνεσθαι· ἔχετε τῶν. Ce feuillet porte un numéro de cahier dans le coin supérieur droit du recto et deux scolies au verso.

(10) Véronique SOMERS, *Histoire des collections complètes des* Discours *de Grégoire de Nazianze* (*P.I.O.L.*, 48), Louvain-la-Neuve, 1997, p. 319-697 ; l'*Homélie* 38 n'occupe la 20e place dans aucune des collections complètes analysées. Si le *Sin. Gr. MΓ* 25 est le reste d'une collection complète, il faut classer celle-ci dans la catégorie «X» de Mme Somers.

Le recto de A 3 commence par ἐγκαινίων τὸν λόγ(ον) καὶ ἐγκαινί-ζεσθε... et le verso se termine par ...(ἐγ)καινίων ἡμέρα τοιαύ(τῃ) τρυφῇ (τοιο)ύτοις. Il y a une scolie au verso. Une déchirure divise la partie inférieure du feuillet en deux languettes.

Texte principal : *Homélie* 44 (*Sur le nouveau dimanche*) § 3-6 et 6-8 = *PG* 36, col. 609 B 10-613 A 13 et 613 A 13-616 C 8.

Collation du texte avec la *Patrologie* de Migne : (les déchirures du parchemin sont indiquées par ///).

A 2 (...μοιρίᾳ · ὄψει πιστευθὲν καὶ)

§ 3, col. 609 B 11 : χεθὲν cfr *PG.* note 77
B 15 : /// à la place du mot γὰρ
C 2 : μεγαλιότης
C 3 : ἐστιν
C 3-4: ajoute τὸ devant φῶτος
C 5 : πρῶτον
C 6 : ἔπρεπ/// (-εν de ἔπρεπεν n'est pas lisible, mais il y a place pour 2 lettres dans la déchirure du parchemin)
C 7 : ὃ λύ(ει)
C 8 : ///ως ἀτα//// omet ἀκοσμίαν καὶ
§ 4, col. 609 D 4-5: τάξιν ἑκάστῳ
col. 612 A 4-5: καὶ τὰ (ἐξῆς)
A 8 : ᾧ καὶ τὸ (cfr *PG.* n. 84)
B 3-4: ἐπεὶ γὰρ φθόνῳ τοῦ (*PG.* n. 86)
B 4 : εἰσῆλθεν
B 5 : δι' ἀπάτης
B 7 : τὸ σὰρξ (*PG.* n. 87)
§ 5, col. 612 C 5 : omet δὲ (*PG.* n. 90)
col. 613 A 1-2: εὐπρεπείας (au leu de εὐπραγίας)

A 3 (ἐγκαινίων τὸν λόγον καὶ ἐγκαινίζεσθε ...)

à partir de § 6, col. 613 A 11
§ 6, col. 613 C 1 : ἵνα (ἑλκύσης ...)
C 4 : ///ατραπῆς (*PG.* note 2)
§ 7, col. 613 C 14 : ἐξέπεσας (*PG.* note 4)
D 1 : ἐπικρατείτω
D 3 : ἀπέθανεν
D 4 : γέγονε
D 7 : δακρύων ἄξια

col. 616 A 2 : κατὰ en marge de παρὰ
A 3 : omet γὰρ (*PG.* note 5)
A 8 : omet τὸν
A 9 : omet ὁ
§ 8, col. 616 B 9 : παραμένῃ
B 13 : τῷ κακῶν (κακῷ avant correction)
B 15 : δ' ἀσφαλῶς
C 1 : μητἀθυμῶν (sic)
C 4 : μία και/// /// (= μία καιροῦ ῥοπὴ)
C 6 : οὕτω ... οὕτω

Scolie n° 4. Au verso du f. A 2, dans la marge gauche, en haut, répondant, comme la scolie n° 5, à l'appel tracé en rouge au-dessus du mot ὑψηλοτέρα (*Homélie* 44 § 5 = *PG* 36, col. 612 C 13).

Texte.

Εἰ δέ τῳ πιστὸν εἶναι δοκεῖ τὸ λεγόμενον, φασὶν τὴν μὲν πρώτην κυριακὴν τύπον εἶναι τῆς κατὰ τὴν προαίρεσιν εἰς ἀρετὴν ἀναστάσεως· τὴν δὲ δεύτεραν τῆς κ(ατὰ) προαίρεσιν ἕξεως εἰς γνῶσιν τελειότητος. —

Note critique : À ma connaissance, aucun autre témoin n'a pu être repéré jusqu'à présent.

Traduction : Si à quelqu'un le propos paraît être digne de foi, on dit que le premier dimanche symbolise la résurrection désirée sur la voie de la vertu et le second, la possession désirée de la perfection sur la voie de la connaissance.

Scolie n° 5. Au verso du f. A 2, dans les marges gauche et inférieure, répondant, comme la scolie n° 4, à l'appel tracé en rouge au-dessus du mot ὑψηλοτέρα (*Homélie* 44 § 5 = *PG* 36, col. 612 C 13).

Texte.

Μξ

Πρὸς ταῦτα λεκτέον ὡς αὐτὸς ὁ διδάσκαλος ἐν τῷ αὐτῷ λόγῳ μ(ετά) τινά φησιν· «οὐ βούλεταί σέ ποτε[1] ἐν ταὐτῷ[2] μένειν, ἀλλ' ἀεικίνητον εἶναι εὐκίνητον πάντως νεόκτιστον»· ὥσπερ[3] οὖν τὸν ἐγκαινιζόμενον ὑψηλότερον ἑαυτοῦ γίνεσθαι καὶ θεοειδέστερον ταῖς εἰς ἀρετὴν προκοπαῖς φαιδρυνόμενον γινώσκομεν, οὕτως[4] δὴ καὶ πᾶσαν δι' ἡμᾶς (ἐπι)νοηθεῖσαν (ἑορτ)ῆς ἡμέραν (ἐν) ἡμῖν (καὶ) δι' ἡμ(ῶν) ὑψηλοτέραν ἑαυτῆς γίνεσθαι πιστεύειν ἡμᾶς χρὴ τοῦ δι' ἑαυτῆς σημαινομένου μυστηρίου τὴν οἰκείαν (δύναμ)ιν ἐν (ἡμῖν ἄγοντος πρ)ὸς τελ(είωσι)ν. (Εἰκό)τ(ως)[5] (οὖν) ὑ(ψηλοτέρα)ν τὴν καὶ-

νὴν κυριακὴν[6] ὁ διδ(άσκαλος ἔφη κυριακὴν ὡς ἀεὶ τῆς) αὐτῆς ἡμῖν συνυψουμένης καὶ ἑαυτὴν ὑπερ(βαινούσης οἵα τῆς ἀ)ναστάσεως· λέγω δὲ τῆς πρώτης κυριακῆς (κρυφίου διὰ τοῦ κατ' αὐ)τὴν μυστηρίου πάσης προσηλουμένης φ(αντα)σίας (πα)ν(τάπασι) καθαρεύουσαν ζωὴν δ(ωρουμένης τοῖς οὕτω) τὸ κατ' αὐτὴν πνευματικῶς[7] ἐπιτελέουσι μυστήριον· τῆς δὲ νέας κυριακῆς πρὸς τούτοις καὶ πάσης αὐτοὺς (ἐν μετουσίᾳ[8] ποιούσ)ης[9] τῆς ὧν ἡ πρὸ αὐτῆς ἀπήρξατο θείων ἀγαθ(ῶν ἀπολαύσεως) :—

Témoins comparés : *Sinaiticus ΜΓ* 25 (= MG), *Paris. Gr.* 996, f. 191 (daté du XIIe s. = S), *Coislin Gr.* 242, f. 289[r v] (daté du Xe s. = C2).

Notes critiques :( ) = déchirure du parchemin dans MG et leçons restituées d'après S et C ; «οὐ βούλεταί σε — νεόκτιστον» = Grégoire de Nazianze, *Homélie* 44 § 8 (*PG* 36, col. 616 D 1-3).

Apparat critique : 1 S ajoute ὁ λόγος après ποτε | 2 ταὐτῷ MG : τῷ αὐτῷ S et C2 | 3 ὥσπερ MG : ὡς S | 4 οὕτως MG : οὕτω S | 5 une déchirure + ὡς après (εἰκό)τ(ως) dans MG | 6 κυριακήν MG : omis dans S et C2 | 7 πνευματικῶς omis dans S et C2 | 8 ἐν μετουσίᾳ C2 : μετουσίᾳ S : déchirure dans MG | 8 ποιούσης S et C2 : déchirure + ης dans MG.

Traduction. — De Maxime ([11]). À ce sujet, il faut dire comme le Maître lui-même (dit) un peu plus loin dans le même discours :«Il ne veut jamais rester dans le même état, mais être tout à fait une créature neuve en mouvement perpétuel et en progrès». Comme nous connaissons donc le consacré qui se surpasse lui-même et se déifie davantage par ses efforts vers la vertu, ainsi aussi il nous faut croire que tout le jour de fête que nous avons imaginé, en nous et pour nous se dépasse lui-même, étant donné que le mystère qu'il signifie active en nous sa propre puissance en vue de la perfection. C'est donc avec raison que le Maître a dit du nouveau dimanche qu'il est un dimanche plus élevé, en ce sens qu'il s'élève perpétuellement plus haut et se surpasse. Tel est (le jour) de la Résurrection — et je parle du «premier dimanche» — dont le sens nous échappe parce qu'il implique du mystère dans tout ce qu'on peut imaginer à son sujet, offrant totalement une vie purificatrice à tous ceux qui consacrent ainsi spirituellement le mystère propre du nouveau dimanche et leur

(11) La référence à Maxime le Confesseur confirme le commentaire du Prof. Th. Schmidt sur le rapport des commentaires de Basile le Minime avec les scolies anciennes (*éd.*, p. XXV-XXVI). Dans S et C, le commentaire est présenté comme une variante de la scolie de Basile le Minime, introduite par la formule Ἄλλως εἰς τὸ αὐτό ou une formule analogue.

donnant de participer totalement à la jouissance des biens divins dont elle offre les prémices.

Scolie n° 6. Au verso du feuillet A 3, dans la marge inférieure, sur deux languettes séparées du parchemin déchiré, la scolie commente les mots μισῶ καὶ τὴν [δι' ἄερος συνήθειαν...] (*Homélie* 44 § 8 : *PG* 36, col. 616 B 6 : *j'ai aussi en aversion la fréquentation par voie aérienne*...). L'appel est placé au-dessus de μισῶ.

Texte.

+.+. π(ρὸς γ)υναῖκας καὶ μάλιστα τὰς τὸν μονήρη βίον ἐπανῃρημένας· πολὺν περὶ κατορθώσεως (συν)ήθ(εια)ν †απο+.+.νας† λόγον δι' ἐμφάσεως ὁ διδάσκαλος ἠπίως οἶμαι παραδινεῖ μὴ δεῖν τὰς ἀσκουμένας †ο +.+.

+.+. ρθεν† θυρίσιν κατοπτεύειν τινὰ παντελῶς καὶ μάλιστα τοὺς παριόντας ὡς ἂν μὴ λάβ(ωσιν) κέντρα θανάτου διὰ τῆς ἀκαίρου καὶ ἀπρ(ε)ποῦς θεωρίας.

Notes critiques : (...) = conjecture ; +.+. = déchirure du parchemin et texte endommagé ; †...† = passage incertain et obscur. À ma connaissance, aucun autre témoin n'a été repéré.

Traduction. — ... à l'égard des dames et surtout de celles qui se sont engagées dans la vie monastique ; beaucoup ... au sujet de la rectitude de conduite ... une habitude †...† je crois que le Maître fait circuler avec insistance et discrétion le message qu'il ne faut absolument pas que celles qui pratiquent l'ascèse †...† par les fenêtres épient certaines choses et surtout les passants de peur qu'elles ne contractent des germes de mort en regardant un spectacle déplacé et malséant.

Observations.

1. Au recto de A 2, dans le coin supérieur droit se trouve le n° «H» indiquant le commencement du huitième cahier d'un codex.

2. Le passage de Grégoire de Nazianze commenté par la scolie n° 5 met en parallèle le récit biblique de la création du monde, commencée un dimanche, et la rédemption, création nouvelle réalisée le dimanche de la résurrection (*Homélie* 44 § 6 : *PG* 36, col. 612 C 4-14). Ces considérations donnent lieu à des jeux de rhétorique d'une subtilité déroutante. La scolie n° 5 du *Sin. MΓ* 25 et celles du *Paris. Gr.* 996, f. 191 et du *Coislin. Gr.* 242, f. 289^{r-v} ne sont pas plus intelligibles que ce texte grégorien ([12]).

(12) Le thème de «Dieu fait homme pour sauver les hommes» est fréquemment traité en termes clairs par Grégoire de Nazianze ; notamment dans les

3. La formule *le Maître dit* ou une formule équivalente (scolies n°5 et n°6) sont considérées par Th. Sinko comme «typiques des scolies» de Maxime le Confesseur. Le sigle Mξ, en marge, pourrait renvoyer à ce commentateur, cfr Th. SCHMIDT, *éd.*, p. XXV-XXVI et XXXVIII, et SINKO, *De traditione*, II, p. 24-31.

4. La scolie n° 6 commente un passage qui déconseille «...des regards désordonnés» (ὄψιν ἄτακτον). On relève dans la scolie des termes qui se trouvent dans des passages de Grégoire de Nazianze recommandant d'éviter des attitudes «...qui font monter la mort en nous par nos fenêtres (θυρίσιν), comme dit l'Écriture», c'est-à-dire par nos sens, notamment dans l'*Homélie* 27 § 7 (*PG* 36, col. 20 C 7-11 = éd. P. GALLAY, p. 88-89) et l'*Homélie* 11 § 5 (*PG* 36, col. 837 B 6 = éd. Marie-Ange CALVET-SÉBASTI, p. 338-339), ainsi que dans une prophétie de Jérémie adressée aux dames de Sion : «la mort est montée par vos fenêtres» (Jérémie, 9, 20 : ...ὅτι ἀνέβη θάνατος διὰ τῶν θυρίδων ὑμῶν).

Feuillet A 4

Identification : le recto de A 4 commence par les mots πάντα μεστὰ καὶ ... et le verso se termine par ...τῶν νομικῶν διατάξεων. Forme à peu près triangulaire du parchemin.

Texte principal : *Homélie* 45 (*Sur la fête de Pâques*) § 15-17 = *PG* 36, col. 644 B 15-648 A 12.

Collation du texte avec la *Patrologie* de Migne :

§ 15, col. 644 B 15 : τοῖς Αἰγυπτίοις (*PG.* n. 59)
col. 645 A 1 : omet ἄν (*PG.* n. 45)
§ 17, col. 645 C 12 : μηδ' ὁ νόμος

Homélies 29 § 19 (*PG* 36, col. 100 A 2-11) ; 31 § 25 (*PG* 36, col. 160 D 1-161 B 3) ; 1 § 5 (*PG* 35, col. 397 C 4-400 A 4) ; 2 § 23-25 (*PG* 35, col. 432 B 12-436 A 7) ; 38 § 13, § 14 et § 16 (*PG* 36, col. 325 B 1-9, 328 A 13-B 5 et 329 C 11-14) ; 39 § 13 (*PG* 36, col. 348 D 1-349 A 14) ; 7 § 23 (*PG* 35, col. 785 C 1-12) ; 44 § 4 (*PG* 36, col. 612 A 14-B 9) ; et dans les *Poèmes* I, 1, 10, vers 16-21 (*PG* 37, col. 466-467) ; I, 2, 1, vers 162 (col. 535) ; I, 2, 14, vers 90-92 (col. 762) ; I, 2, 34, vers 189-217 (col. 959-961) ; II, 1, 45, vers 27-34 (col. 1355-1356) ; II, 2, 7, vers 226-230 (col. 1568-1569). Cfr BENOÎT (MOINE HAGIORITE), *Γρηγοριανὸν ταμεῖον ἤτοι ...* (*Trésor grégorien ou répertoire de tous les thèmes traités par Grégoire de Nazianze...*), Mont Athos, 2001, p. 588-597 : économie du salut par l'incarnation.

C 12-13: de ἐν τῷ à ἀναλώσομεν déchirure
C 13-D 1: jusqu'à ὑποδήματα déchirures
col. 648 A 3 : Σολομητικῷ
A 12 : omet πολὺ

Observation..

Ce qui reste du feuillet A 4 (37 lignes) a 26 cm de haut et forme à peu près un triangle ; sa largeur est de moins de 8 cm en haut du recto, et de 18,5 cm en bas ; les parties larges ont seulement 7 lignes lisibles et certaines fins de lignes ont souffert de l'humidité. Dans la partie étroite du parchemin, le long de la déchirure, il reste 2 à 5 lettres de chaque ligne.

Feuillet A 5

Identification : le recto commence par les mots τὸ ἐμπεπτωκὸς κτῆνος... et le verso se termine par ...τοῖς ὀνόμασιν.

Texte principal : *Homélie* 45 (*Sur la fête de Pâques*), § 26-29 = *PG* 36, col. 660 B 12-664 A 12.

Collation du texte avec la *Patrologie* de Migne :

§ 27, col. 660 C 2 : ///σεν καὶ ἐπεί//// ἐδίψησεν (= ἐκοπίασεν καὶ ἐπείνησεν καὶ ἐδίψησεν)
C 3 : ///σεν (= ἠγωνίασεν)
C 3 : ἐδάκρυσεν
C 3 : ///μῳ σώματος (*PG.* n. 42)
C 12 : ἔπαθεν
col. 660 D 1-661 A 12 : aucune ligne n'est complète depuis χωρίζεται jusqu'à καὶ ὑγιείᾳ
col. 661 B 2 : omet δὲ (*PG.* n. 48) ; à partir de οὐδὲν, on passe au verso du feuillet et les lignes 1 à 30 de cette face sont endommagées jusqu'aux mots ἣν ἐπετάχθημεν (§ 28, col. 661 C 5).
§ 28, col. 661 C 8 : καθαρθῶμεν
§ 28, col. 661 D 6 : omet ὡς
D 6-7: omet ὑπὲρ τῆς πέτρας (*PG.* n. 53)
col. 664 A 2 : δ' οἷον

Observation.

La déchirure du feuillet a amputé celui-ci d'environ un quart de sa surface ; le bord droit de ce qui reste coupe la page en oblique suivant un tracé irrégulier.

Feuillet A 6

Identification : le recto commence par les mots ἐστέρη(ται) τοῦ Θεοῦ καὶ τὰ κτίσματα... et le verso se termine par les mots ...ἀναπλάττωσιν · ἐνταῦθα. Parchemin relativement peu endommagé ; signes marginaux et scolies au recto et au verso.

Texte principal : Grégoire de Nazianze, *Homélie* 29 (*Troisième homélie théologique. Sur Dieu le Fils*) § 6-9 = *PG* 36, col. 81 B 3-85 A 3.

Collation du texte avec la *Patrologie* de Migne :

§ 6, col. 81 B 4 : omet μὲν
B 5-6 : la fin de la 5e ligne : ///ις γὰρ semble être : (θέλεσ)ις γὰρ (*PG.* n. 52)
B 7 : οἶμαι ///λων = οἶμαι θέλων (*PG.* n. 53)
C 1 : δεξόμεθα (*PG.* n. 57)

§ 7, col. 81 C 9 : ἔχω τὰ ///τοιαῦτα
D 1 : δ' οὐ

§ 8, col. 84 B 8 : δ' ὅτι
C 1 : κατάβαλε * dans la marge * λαβε
C 4 : περὶ θεοῦ (*PG.* n. 66)
C 7 : οὐδ' ἀγγέλοις
C 8 : συγχωρήσομεν (*PG.* n. 67)
C 10 : δ' ὑπὲρ

Scolie n° 7. Répond à l'appel placé au-dessus du mot οὔκουν [θελήσεως τὸ θεληθέν...] (*Homélie* 29 § 6 = *PG* 36, col. 81 B 10-11 : *Assurément, ce qui est voulu n'appartient pas à la volonté ...*).

Texte.

θ∞ οὐδαμῶς

Autres témoins : cod. *Patmiacus Gr.* 33, f. 84ᵛ (A.D. 941), *Vind. theol. Gr.* 74, f. 130ᵛ (XIe s. ; scolie de la série ajoutée).

Traduction : De Théophile. Pas du tout.

Scolie n° 8. Au verso, dans la marge centrale en regard des mots οἳ τὸ μέν τι ἦμεν,... (*Homélie* 29 § 9 = *PG* 36, col. 84 D 2 : *...nous qui, en un certain sens, existions ...*), introduite par le mot Σχόλιον.

Texte.

Κ(ατὰ)[1] τοὺς πρὸ ἡμῶν[2] :—

Autre témoin : *Vindob. theol. Gr.* 74, f. 132ᵛ (= V ; XIe s. ; scolie de la série ajoutée).

Apparat critique : 1 devant K(ατὰ) MG ajoute Σχλ (Σχόλιον) | 2 après ἡμῶν V ajoute δηλονότι.

Traduction : Au sujet de nos ancêtres.

Scolie n° 9. Au recto, dans la marge inférieure, introduite par le mot Σχόλιον et se rapportant sans doute au mot εἰποῖς (*Homélie* 29, § 7 : *PG* 36, col. 81 D 6).

Texte.

ἢ[1] «θέλεις [2]ε(ἰπεῖν» δηλο)νότι[3].

Apparat critique : 1 devant ἢ MG ajoute Σχλ (= Σχόλιον)| 2 θέλεις : θέλης MG| 3 (...) conjecture = déchirure du parchemin.

Autre témoin : à ma connaissance, aucun n'a été repéré.

Traduction : Oui «tu veux dire», c'est clair.

Observations.

1. Au recto, dans les lignes 16 à 19 et une partie de la ligne 20 de la colonne de gauche (37 lignes, 8 cm-8,5 cm de large), les lettres sont plus serrées, mais manifestement de la même main que le reste de la page (depuis τὸ θεληθὲν... jusqu'à ... ἀκουσθὲν ἐκ φωνήσεως = § 6, col. 81 B 10-12).

2. Au recto, dans la marge centrale, en regard des lignes 12-14 de la colonne de droite (πῶς οὖν, φησι, γεγέννηται; ... = § 7, *PG* 36, col. 81 D 3-4 ; cfr *PG* note 58), deux signes ont le rôle de guillemets indiquant une citation.

3. Au verso, dans la marge centrale, deux signes analogues se trouvent en regard des lignes 24-25 de la colonne B (ὄντα οὖν γεγέννηκεν... ληρημάτων ! = § 9, *PG* 36, col. 84 D 1 ; *PG* note 58) et un signe héliaque non numéroté est placé en regard des lignes 10-12 de la colonne de droite (θεοῦ γέννησις ... = § 8 : *PG* 36, col. 84 C 5-8).

Feuillet A 7

Identification : le recto commence par les mots περ(ιέ)ργου κἂν γὰρ τῷ πάθει... et le verso se termine par les mots ...(καὶ σω)φρονίζων κ(αὶ).

Texte principal : *Homélie* 40 (*Sur le baptême*) § 38-40 = *PG* 36, col. 413 A 6-416 C 12.

Collation du texte avec la *Patrologie* de Migne :

§ 38, col. 413 B 3 : μηδ' ἀντὶ

B 4 : εὐφραινώμεθα (*PG.* n. 11)
B 7 : αὐτὸν (*PG.* n. 12)
§ 39, col. 416 A 5 : omet τῇ
A 6 : διδόμενον
A 7 : μηδ' εἰς
A 9 : ὑποπίπτοντα
A 11 : ajoute τε avant καὶ (*PG.* n. 19)
B 2 : ἐνδόσθια (*PG.* n. 21 et cf. cod. *Coisl.* 51) et ajoute δέ avant με.

Observations.

1. Au recto, dans la marge extérieure, une glose marginale : ἁπτόμενοι correspond à ἐπαφώμενοι dans le texte (§ 38 : col. 413 B 9).

2. Au verso, dans la marge centrale, le signe Σημειῶσαι est placé en regard des mots οὐδὲν γὰρ καθαρῶς Αἴγυπτον (§ 40 :col. 416 B 15).

3. L'humidité a endommagé certaines parties de ce feuillet.

Feuillet A 8

Identification : fragment de parchemin de forme irrégulière de 68 mm de haut sur 30 de large, sur lequel se lisent quelques lettres.

Contenu. Une face porte 3 débuts de lignes : 'A..
'I
'A

L'autre face porte 4 fins de lignes : AY
INA
IΣ
A

Observation.

La ressemblance de la majuscule ogivale penchée inclinée de 108° environ à droite et l'alignement irrégulier des fins de lignes permettent de supposer que ce fragment provient du même codex que les sept feuillets analysés ci-dessus. Il a pu se détacher accidentellement de l'un des feuillets, qui sont, comme on l'a dit, très fragiles.

Feuillet B

Identification : sur chaque face, dix-huit lignes à peu près intactes de la partie inférieure d'un feuillet. Nous appellerons arbitrairement face n° 1, celle qui commence par | θιαν · μετὰ γὰρ τὴν δαψιλῆ...

Contenu inconnu.

Plusieurs mots du texte n'ont pas été repérés dans les concordances des œuvres connues de Grégoire de Nazianze : dans la face n°1 : 1re col., ligne 2 : δαψιλῆ / ligne 7 : κρινομένη / 2de col., ligne 18 : φίλος φίλῳ / dans la face n° 2, 1re col., ligne 4 : ἀναλαβεῖν / ligne 17-18 : παλαίσματα / 2de col., ligne 15 : ἀξιωθῆναι ([13]).

Observations.

1. L'écriture est une majuscule ogivale penchée différente, mais assez proche de celle des feuillets A1-A8. Les différences significatives se remarquent dans les E, Θ, T, Ξ, les N en fin de ligne, les abréviations de καί, etc. ; à la ligne 9 de la première colonne de la face n° 2, le mot ταῦτα est particulièrement typique des différences entre les écritures.

2. Comme on l'a dit, ce feuillet isolé est conservé dans la même sacoche marquée *MΓ* 25 que les 8 feuillets analysés ci-dessus. Il faudra parler désormais de *MΓ* 25 A et de *MΓ* 25 B.

Conclusions

A la fin de ces analyses, rien ne permet de supposer que les feuillets du *Sin. Gr. MΓ* 25 ont été intentionnellement sélectionnés. Il est vrai que la plupart des textes relevés traitent plus ou moins explicitement du mystère de Dieu fait homme pour le salut de l'humanité ; mais, ce thème est si commun dans les oeuvres de Grégoire de Nazianze qu'il ne peut pas être ici un indice de choix intentionnel.

Les scolies conservées révèlent-elles l'existence d'un scoliaste sinaïtique ? La question a été posée. Notamment au Sinaï. Elle est digne d'intérêt, car elle concerne la réception d'un texte du IVe siècle par des lettrés du IXe dans un secteur particulier de l'ancien Orient chrétien. Certaines scolies du *Sin. Gr. MΓ* 25 vérifient les observations faites par le Prof. Th. Schmidt au sujet des concordances, amalgames ou recoupements qu'il a constatés entre des scolies anciennes et des scolies de Basile le

(13) Cfr J. Mossay et le Cetedoc, *Thesaurus Sancti Gregorii Nazianzeni. Orationes, Epistolae, Testamentum* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1990 ; J. Mossay, B. Coulie, adiuv. Cl. Detienne et le Cetedoc, *Thesaurus Sancti Gregorii Nazianzeni. Carmina, Christus Patiens, Vita* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1991.

Minime([14]). Dans l'état actuel des recherches, celles du *Sin. Gr. MΓ* 25 ne dénotent aucun caractère personnel identifiable et elles se classent dans la catégorie anonyme des «scolies anciennes» ([15]).

Le caractère disparate des neuf scolies analysées est flagrant. Les n° 7, n° 8 et n° 9 tranchent par leur laconisme, le n° 2 et la première partie du n° 1 par l'équilibre de la syntaxe, les n° 4 et n° 5 ainsi que la seconde partie du n° 1 enchaînent des compléments circonstantiels juxtaposés, les n° 3 et n° 6 sont lacunaires et échappent à toute appréciation. Cette variété de styles pourrait-elle être signe qu'un copiste a cueilli des scolies à tout venant dans les traditions anciennes ? La question semble pertinente ; mais, il serait prématuré d'y répondre avant la conclusion des recherches entreprises par nos collègues Jennifer Nimmo Smith et Th. Schmidt sur les scolies et les scoliastes de Grégoire de Nazianze.

Louvain-la-Neuve. Justin MOSSAY.

(14) La scolie n° 2 et une partie de la scolie n° 1 se trouvent textuellement dans les scolies basiliennes éditées par Th. Schmidt ; les scolies n° 4 et n° 6 n'ont pas encore été repérées en dehors du *Sin. Gr. MΓ* 25 ; les scolies n° 1, n° 5 et n° 7 présentent des concordances verbales avec d'autres scolies, que des manuscrits attribuent à Basile le Minime ou à d'autres scoliastes. Cfr SCHMIDT, *éd.*, p. XII-XV, XXV-XXVI, XXVI-XXVII et XXXVII. À ce sujet, les noms d'un «Maxime» ou d'un «Théophile» inscrits en marge des scolies n° 5 et n° 7 n'apprennent rien qui ne soit connu depuis les travaux de J. Sajdak, Th. Sinko et Th. Schmidt.

(15) SCHMIDT, *éd.*, p. XIV XV ; SINKO, *De traditione*, I, p. 89-93 ; II, p. 1-2 et 7-36 ; J. SAJDAK, *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni*, I (*Meletemata Patristica*, 1), Cracoviae, 1914, p. 1-4, 30-37 et 126 ; F. LEFHERZ, *Studien zu Gregor von Nazianz. Mythologie, Ueberlieferung, Scholiasten* (Diss.), Bonn, 1958, p. 124-129, 130-138 et bibliogr. ; P. A. BRUCKMAYR, *Untersuchungen über die Randscholien der 28 Reden des hl. Gregorios von Nazianz im* cod. theol. Gr. *74 der Wiener Nationalbibliothek* (Wien, 1940, dactylogr.), p. 1-2.

MÉMOIRE

LE FONDS D'ARCHIVES «MESSINE» DE L'ARCHIVIO DE MEDINACELI (TOLEDO) REGESTES DES ACTES PRIVÉS GRECS

L'existence du fonds d'archives «Messine», conservé à l'Archivio General de la Fundacion Casa Ducal de Medinaceli, aujourd'hui à Tolède, en Espagne, était bien connue des historiens, mais il demeurait sous une aura quasi mythique, depuis des siècles, en raison de son inaccessibilité. La portée réelle et la valeur historique du fonds au cours des années '80 ont vu leur sort remis en jeu. Après de longues négociations, une commission internationale, dirigée à l'époque par M. le Prof. Francesco Giunta, a obtenu l'accord du Duc de Medinaceli pour procéder à la «découverte» scientifique du fonds «Messine». Ainsi, au début des années '90, les documents ont été restaurés, puis décrits matériellement et photographiés par une équipe italienne. Divisé ensuite par «fonds d'arrivée», le matériel documentaire à été confié aux spécialistes selon les différentes compétences. Il s'agit en fait d'un matériel assez vaste, qui comprend tout ce que, à partir de l'an Mil et jusqu'en 1679, la mémoire écrite de la vie collective de la ville de Messine a voulu et pu sauvegarder d'elle-même. 1.426 parchemins, la plupart en latin (1.202), en grec, mais aussi en arabe, bilingue grec-arabe, grec-latin, latin-arménien, un en hébreu, un en néerlandais. Privilèges royaux et comtaux, bulles, documents ecclésiastiques, lettres pontificales, actes privés (1). Un patrimoine

(1) Pour une description du fonds «Messine» : A. M. VILAPLANA, *Documentos de Messina en el Archivio Ducal de Medinaceli (Sevilla)*, in *Archivio storico Messinese*, 75-76, pp. 810-826 ; C. BRUHL, *Das Archiv der Stadt Messina in Sevilla*, in *Deutsche Archiv für des Mittelalters*, Cologne-Vienne, 1978, pp. 560-

très riche, fruit d'un processus de documentation qui permet de lire dans les plis de sept siècles d'histoire politique, économique et sociale d'une région riche en événements. Des peuples divers y ont exprimé leur mode d'être une société à travers langues, institutions, traditions diverses, s'intégrant enfin les uns aux autres malgré des affrontements violents, visant à l'exclusion, et à la suite de rencontres qui façonnent la différence. Les documents qu'au cours du temps ces sociétés ont produits sont un des signes qu'elles-mêmes ont choisi pour se représenter, pour conserver leur propre mémoire : interprétations d'événements et témoignage d'une telle interprétation.

Le fonds grecs est constitué de 213 documents ce qui constitue une source extraordinairement riche pour l'étude de l'histoire du monde médiéval grec qui, dans le domaine de l'empire byzantin ou dans les régions périphériques de cet empire, a souffert de la rareté des sources d'archives. Il s'agit de documents comtaux ou royaux, d'actes administratifs, de privilèges, d'actes des seigneurs féodaux et d'actes de fonctionnaires, de sentences, de bornages, d'actes privés, d'inventaires d'hommes et de terres (*giaride* ou *plateiai*). Ces documents ont été en partie transcrits au cours du XVIIe siècle (2) et à partir de ces copies modernes édités en nombre très limité (une dizaine) par Salvatore Cusa à la fin du XIXe siècle (3). Les actes privés - dont les pages qui suivent donnent les regestes- sont au nombre de 160, pour une partie conservés en original : ventes, donations et échanges, quelques testaments, une constitution de dot, qui s'étalent sur une période assez longue, comprise entre 997-998 et 1315, et sur un espace géographique compris entre la Calabre et la Sicile orientale. A l'exception d'une dizaine de documents qui sont dressés en faveur de l'archevêque de Messine, il s'agit d'actes établis en faveur du monastère du Saint-Sauveur. L'histoire de la fondation sur la

566 ; A. SPARTI, *Il fondo Messina dell'Archivio della casa Ducale di Medinaceli di Siviglia*, in *Messina. Il ritorno della memoria, Catalogo della Mostra, Messina, Palazzo Zanca, 1 marzo-28 aprile 1994*, Palerme, 1994, pp. 191-199 ; F. GIUNTA, *Il fondo Sicilia dell'archivio della Fondazione Medinaceli di Sicilia del Archivio Ducal de Medinaceli*, in *Del Nuovo sulla Sicilia musulmana, Accademia Nazionale dei Lincei, Giornata di Studio, Rome, 3 maggio 1993*, Rome, 1995, pp. 153-166. L'édition des actes privés est en cours par nos soins. Les actes publics seront édités par Mme V. von Falkenhausen-Lupinaci.

(2) Rome, *Vaticanus Latinus* 8201 ; Palerme, *Biblioteca Comunale* Qq H 4.

(3) S. CUSA, *Diplomi greci ed arabi di Sicilia pubblicati nel testo originale, tradotti ed illustrati*, vol. I, 1-2, Palerme, 1868-1882.

péninsule de Messine (d'où l'appellation τοῦ 'Ακρωτηρίου attestée par les sources) d'un monastère officiellement créé en 1131, qui demeurera jusqu'au XVIIe siècle l'une des institutions monastiques grecques les plus importantes et puissantes en Italie du Sud, a fait l'objet de nombreuses recherches ainsi qu'à des révisions récentes (4). Il suffit ici de rappeler le fait que le roi Roger II, dans le premier privilège qu'il concéda au Saint-Sauveur daté de 1131 (5) le déclara de nomination royale (l'archimandrite est élu par les moines mais confirmé par le roi), libre de la juridiction de l'évêque de Messine et *mandra* des trente-trois couvents grecs du diocèse. Un deuxième privilège, daté de février 1133 (6) donne la liste de ces dépendances, situées tant en Calabre qu'en Sicile : vingt-deux *metochia* dirigés par des économes sous le contrôle de l'archimandrite et dix-sept monastères *képhalikà*, plus autonomes, dirigés par des higoumènes nommés par l'archimandrite. A ces privilèges s'ajoutèrent ensuite d'autres donations, de terres et d'hommes, dont une des plus importantes et des plus riches fut, en 1144, celle de la terre de Tuccio, en Calabre, donnée avec tous ses couvents et leurs biens (7). Les monastères plus anciens, de fondation normande précédente, mais aussi de fondation familiale, passèrent donc avec leurs moines, leurs biens et leur organisation sous l'égide de l'archimandritat et, par cette voie, y confluèrent aussi, à une époque difficile à définir, les documents qui concernaient leurs possessions.

L'archive du Saint-Sauveur (8) a conservé donc des actes privés provenant des monastères calabrais de Saint-Pancrace de Briatico, de Saint-

(4) M. SCADUTO, *Il monachesimo basiliano nella Sicilia meridionale. Rinascita e decadenza, sec. XI-XIV*, Rome, 1982 ; B. FOTI, *Il monastero del S.mo Salvatore in lingua phari*, Messine, 1989 ; V. VON FALKENHAUSEN, *L'Archimandritato del S. Salvatore in lingua phari di Messina e il monachesimo italo-greco nel regno normanno svevo (secoli XI-XIII)*, in *Messina. Il ritorno della memoria*, cit. pp. 65-88.

(5) ADM 530 SS ; *Vat.Lat.* 8201, f. 128 ; CUSA, *cit.* p. 282.

(6) ADM 529 S 791 ; *Vat.Lat.* 8201, f. 130.

(7) (*Vat. Lat.* 8201, ff. 79, 148, 150).

(8) Outre les travaux récents sur le sujet déjà cités, doivent être mentionnés aussi P. BATTIFFOL, *L'Archive du Saint-Sauveur de Messine d'après un registre inédit*, in *Revue des questions historiques*, 1887, pp. 555-567 ; S. MERCATI, *Per la storia dei manoscritti greci di Genova, di varie badie siciliane e di Patmo*, Cité du Vatican, 1935.

Philippe de Bojoannès dans le diocèse de Vibona (Vibo Valentia), de Saint-Nicolas des Drosi, de Saint-Barthélémy de Silipingo, de la Vallée du Tuccio, et des monastères siciliens de Saint-Sauveur de Bordonaro, de Saint-Jean de Psychro, de Saint Grégoire de Gesso, de la Théotokos de Gala, de Sainte-Marie de Mallimachè, de Saint-Pierre de Itala, de Saint-Stéphane de Taormine, de la Sainte-Marie de Myli. Couvents dont l'existence était méconnue ou peu attestée par d'autres sources, mais dont la structure politique et sociale, la vie interne, se précisent pour l'historien de façon importante grâce aux nouveaux témoignages. Surtout lorsqu'on considère l'ancienneté de la documentation qui remonte, en partie et pour les monastères calabrais, à l'époque byzantine. Plus ou moins décisifs en vue de la reconstruction historique d'un milieu, les documents qui concernent ces monastères, sont généralement des actes émis en leur faveur par des personnes privées.

La structure sociale révélée par ces documents est en effet la communauté rurale : de petits propriétaires contrôlent des parcelles de terrains ou des exploitations plus larges, dont ils pouvaient disposer librement. Ces terrains sont souvent proches l'un de l'autre et les petites institutions monastiques, libres au même titre de toute obligation féodale, structures liées au territoire et à son exploitation, sont les premières à tirer profit de la condition économique qui est celle du début de l'installation du royaume normand. L'extension de leurs propriétés est favorisée par des donations pieuses, et des ventes, effectuées par des propriétaires libres. En cédant leur bien au monastère, ils assurent non seulement le salut de leur âme, comme disent les textes des donations, mais aussi une protection économique concrète qui prévoit, entre autre, la possibilité de continuer à jouir du bien en tant que tenancier ou simple parèque. A une plus grande échelle, cette dynamique, qui est à la base de la transformation économique et sociale des communautés grecques, contribuera à faire de l'archimandritat du Saint-Sauveur «le plus grand feudataire de la Sicile avec l'archevêque de Monreale et l'un de plus riches du royaume normand» (9).

Les archives du Saint-Sauveur conservent, en outre, des actes qui ont été dressés en sa faveur et d'autres qui ont été établis entre des personnes privées. La raison pour laquelle ces actes s'y trouvent n'est pas toujours

(9) M. SCADUTO, *cit.*, pp. 246 sgg. Cf. aussi M. CARAVALE, *La feudalità nella Sicilia normanna*, in *Atti del Congresso internazionale di studi sulla Sicilia normanna*, (Palermo 1972), Palerme, 1973, pp. 38-42.

facile à élucider. Il peut s'agir, parfois, de documents concernant des bien-fonds qui sont passés plus tard en la propriété du Saint-Sauveur ; dans d'autres cas, on peut penser que le dépôt au monastère pouvait représenter une garantie pour le propriétaire. Les notes dorsales des documents, successives et souvent très anciennes, voire contemporaines du texte, confirment, en tout cas, que la pratique d'enregistrement et de conservation était une exigence qui se présenta très tôt. Il est nécessaire de rappeler, à ce propos, que l'acte écrit était l'élément de preuve fondamentale qui attestait le droit, réclamé lors d'une controverse et confirmé par les témoins présents à l'action juridique. Il n'est pas surprenant, donc, qu'à une époque de transformations économiques importantes, l'écriture et sa conservation aient préoccupé tant les petits que les grands propriétaires de biens.

L'écriture des actes privés grecs était confiée à un notaire, désigné par les termes ταβουλάριος, νομικός mais aussi νοτάριος, ou à un scribe qui était à son service. Le rédacteur dresse le document sur la demande de l'auteur juridique, sous la forme subjective, n'ayant aucune autre fonction que celle de témoin qualifié, au même titre que les témoins qui apposent leur signature au bas du document. Comme la documentation prise en examen dans ce travail est très variée et s'étend sur une période de trois siècles, je ne crois pas opportun de résumer ici les problèmes liés à la nomenclature, au rôle, à la formation professionnelle du rédacteur des actes. Il suffit de dire ici que le dossier de Medinaceli contribue de manière significative à éclairer le profil d'une classe et d'une pratique qui ont été l'objet d'études spécifiques ([10]).

Les regestes qui suivent sont présentés suivant l'ordre chronologique des documents ; le terme technique grec qui les désigne, lorsqu'il est attesté, est indiqué et suivi par le numéro de la ligne du texte où il apparaît ; les chiffres entre parenthèses correspondent au classement provisoire effectué par les archivistes espagnols et italiens avant la restauration des parchemins.

(10) G. Ferrari, *I documenti*, cit., p. 9 s. ; M. Amelotti, G. Costamagna, *Alle origini del notariato italiano*, Rome, 1975 ; M. Von Falkenhausen-Amelotti, *Notariato e documento nell'Italia meridionale greca (X-XV secolo)*, in *Per una storia del notariato meridionale*, Rome, 1982, pp. 8-66 ; V. Von Falkenhausen, *I notai siciliani nel periodo normanno, Atti del II Congresso di Studi Antropologici Siciliani*, Palerme, 1980, pp. 61-69 ; Ead. *L'atto notarile greco in epoca normanno-sveva*, in *Civiltà del Mezzogiorno d'Italia. Libro, scrittura, documento in età normanno-sveva*, Salerne, 1994, pp. 241-278.

1. DONATION
Δωρεά, l. 4, 17 — 22 avril, ind. 5, (a.m. 6545) (= 1037)

La nonne Théodora, fille de Zôsime Plazytènètés, donne au monastère de Saint-Pancrace de Briatico les terrains hérités de son père, avec des vignes, des arbres fruitiers, des bois de chênes et la jouissance de l'eau.
Scribe : George *klèrikos*.
(1281 S 655)

2. DONATION
Δωρεά, l. 8, 20 — ind. 8, a.m. 6548 (= 1039-1040)

Kalokyros, descendant de Papanikolaos, fils du prêtre Constantin Arztoukas, avec son gendre Oursos, donne au monastère de Saint-Pancrace de Briatico et à son *higoumène* Théodule, fils d'Agathè, sa part de la châtaigneraie et des noyers sis aux Platzytènètés, l'autre part étant détenue par Kalos Pounzoulos.
Scribe : Georges *klèrikos*.
(1366 S 660)

3. VENTE
Διάπρασις, l. 21 — ind. 12, a.m. 6552 (= 1043-1044)

Chrysios, fils de Théodore Gémellarès, vend le terrain hérité de son père dans la paroisse de Briatico, près du monastère de Saint-Philippe, au *kathigoumène* Théodore Bojoannès pour la somme de 4 *nomismata* d'or.
Scribe : Nicétas, archidiacre de Vibona.
(1418 S 646)

4. DONATION
'Αφιέρωσις, l. 12
Δωρεά, l. 14 — ind. 1, a.m. 6556 (= 1048-1049)

Le moine Modeste, descendant du *prôtopsaltès* Philippe, fils de Jean de Palerme, donne au monastère de Saint-Philippe et au *kathigoumène* Théodule Bojoannès son cousin les terrains hérités de son père à partir des confins de Katanéos.
Scribe : Georges *klèrikos*.
(1285 S 656)

5. DONATION — ind. 5 (sic), a.m. 6559 (1050-1051)

Léon, fils de Xéraphès, Stéphane, fils de Philippe, et Léon donnent au monastère de Saint-Philippe-de-Bojoannès un terrain de 3 *rouba* sis près du monastère.
Scribe : Nicétas, archidiacre de Vibona.
(1378 S 654)

6. DONATION ind. 5, a.m. 6560 (1051-1052)
'Αποταγή, l. 2
Δωρεά, l.3, 16, 20
'Αφιέρωσις, l. 22, 24

Le moine Euphèmios Psathas, fils de Jean Kampoulos, donne l'exploitation constituée de deux parcelles, l'une, héritée de son père, située aux Kampouloi, l'autre, héritée de sa mère, située aux Thômades, avec des terrains, des arbres fruitiers, des châtaigniers, des bois de chênes et la jouissance de l'eau au monastère de Saint-Pancrace et à son higoumène Théodule.
Scribe : le scribe Hélie, prêtre de Sangineto, du monastère de Saint-Nicolas, sur ordre du *kathigoumène* de Saint-Pancrace, Théodule.
(1402 S 743).

7. DONATION ind. 7, a.m. 6562 (1053-1054)

Le *spatharokandidat* Cyrille, domestique du corps des Hongrois, à Léontios, *higoumène* de l'Asèkrètis, au moine Kosmas, au moine Léontios *kouratôr*, au moine Kosmas *papas* et au moine Bitalios, sur leur demande répétée, donne un de ses biens-fonds situés au Phellas dans les Salines du thème de Calabre, pour y établir une résidence, y planter une vigne, y faire des jardins potagers, y semer et, si possible, y construire un moulin, de telle façon qu'il y fonde un monastère à ses frais.
Scribe : le prêtre Philippe.
(1308 S 643)

8. VENTE-DONATION ind. 10 (?), a.m. 6566 (1057-1058)
a) Πρᾶσις, l. 18

Nicolas, descendant de Pounzoulos, et son neveu André, fils de Ploutinos, vendent à Théodule, *kathigoumène* du monastère de Saint-Pancrace, un terrain situé près de la vallée de Kalabrès pour la somme de 1 *nomisma*.
Scribe : le prêtre Léon Karonitès.

b) 'Αφιέρωσις, l. 43 ind. 10 (?), a.m. 6566 (= 1057-1058)

Craignant la mort, qui a frappé son oncle Siméon, moine au monastère de Saint-Pancrace, qui avant de mourir a légué au monastère un terrain de trois *modioi*, Nicétas Pounzoulos, en accord avec son neveu André, remet le dit terrain à Théodule, *kathigoumène* du monastère.
Scribe : le prêtre Nicolas.
(1263 S 631)

9. DONATION Mai, ind. 12, a.m. 6567 (= 1059)
'Αφιέρωσις, l. 9

Nicolas, fils d'Agathon avec Pierre, fils de Léon, pendant les trois années de maladie d'Agathon a été hébergé au monastère de Saint-Pancrace par le *kathigoumène* Théodule son cousin. Nicolas, en remerciement pour l'hospitalité reçue, donne au monastère sa part de terrains héritée du père – avec des vignes, des arbres fruitiers et la jouissance de l'eau – l'autre partie ayant été léguée par celui-ci au monastère.
Scribe : l'archimandrite Nicodème.
(1233 S 765)

10. JUGEMENT avant a. 1062

Jean Arménis et le moine Drongos de Briatico, en présence de Nicétas archidiacre de Vibona, après enquête et témoinage de Théodule, *kathigoumène* du monastère de Saint-Pancrace, du *kathigoumène* de Bojoannès et de Jean [ ] déboutent Nicétas de Mounia de sa plainte et restituent son terrain au moine Hilarion Boniphatès.
(1232 S 663)

11. INVENTAIRE 19 avril, ind. 15, a.m. 6570 (= 1062)

a) Au moment où Guillaume Kapriolès a remis le monastère de Saint - Pancrace au *kathigoumène* Gérasimos, il s'y trouvait des outils, des bœufs, des ânes, des chèvres, des moutons, des cochons et des fromages.

b) Liste des serfs donnés au même monastère par Guillaume Kapriolès et Roukkos Kapriolès, par Duchèssa, par Léon, *kathigoumène* de Saint-Ange, et par Aérenbourga de Nicastro.
(1234 S 620)

12. DONATION 16 février, ind. 3, a.m. 6573 (= 1065)
Δωρεά, l. 5, 20

Léon Gaïdarophagos et Nikètô, fille de Marie et nièce de feu Pierre Drosos, donnent au monastère de Saint-Nicolas-des-Drosi, métoque de l'Akrotèrion de Messine (11), l'exploitation héritée de Pierre Drosos et située dans la communauté rurale des Drosi.
Scribe : le prêtre Georges, *taboularios* de l'église de Tauriana.
(1424 S 687)

13. DONATION ind. 5, a.m. 6575 (= 1066-1067)
Δωρεά, l. 4, 19

(11) Rajout postérieur, probablement après 1136.

Constantin Skoutaras, son neveu Léon, son frère Basile, et Léon avec son fils Grégoire donnent au monastère de Saint-Nicolas-des-Drosi, dépendant du monastère de Saint-Phantin, un terrain agricole situé aux Drosi.
Scribe : le prêtre Grégoire, domestique de l'église de Tauriana, sur ordre de Nicétas *taboularios* et *deutéreuôn* de Tauriana.
(1327 S 771)

14. VENTE 13 novembre, ind. 6, a.m. 6576 (= 1067)
Ἀποταγὴ καὶ διάπρασις, l.5
Πρᾶσις, l. 19

Costantina, fille de Michail Kolobatès et sa fille Christodoulè vendent à Arsénios, *kathigoumène* du monastère de Saint-Nicolas-des-Drosi, un terrain situé aux Drosi pour la somme de 5 *nomismata* d'or.
Scribe : Grégoire, sous-diacre et *taboularios* de l'église de Tauriana.
(1279 S 761)

15. TESTAMENT
Διάταξις, l. 20, 26 ind. 11, a.m. 6506 (1087-88)

Anastase Rikamos, de son nom de moine Jacob, teste en faveur de Gérasimos, *kathigoumène* du monastère de Saint-Pancrace, laissant à l'église de la Théotokos la petite exploitation rurale qu'il a héritée de ses parents. Il déclare en outre périmée et sans valeur la pièce jadis signée avec Nicolas Bambakarès, car celui-ci n'a pas respecté les engagement pris en tant que fils spirituel.
Scribe : Philarète, hiéromoine de Saint-Pancrace.
(1379 S 675)

16. ATTESTATION fin XIe - début XIIe siècle

Le comte N. a donné à Clément un site désert pour y bâtir un monastère et réunir des moines, 100 *modioi* de blé, 10 *modioi* de fèves, 4 serfs, 2 ânes, 4 musulmans avec leurs femmes et fils, 100 moutons, 20 porcs, un calice et une patène en argent et 210 *taria*. Une deuxième fois, le comte lui a donné 500 *taria*.
(1235 S 617)

17. DONATION ind. 6, a.m. 6621 (= 1112-1113)
Ἀφιέρωσις καὶ δωρεά, l. 20

Chrysa, femme du notaire Kalokyros, fils de Léon, archiprêtre de la cathédrale de Tauriana, avec son fils Jean, conformément à la volonté de feu son mari remet au monastère de Saint-Nicolas-des-Drosi les terrains situés à Kannaba.
Scribe : le notaire Léon
(537 SS)

18. VENTE
Διάπρασις, l. 14 Juin, ind. 12, a.m. 6627 (= 1119)

Basile, fils de Papaléon Kannoutos, et ses frères Théodore et André, vendent à Pierre, fils de feu Saba, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro, un terrain situé à Epilphournè, dans le territoire de Messine, pour la somme de 45 *taria* comtaux.
Scribe : Georges, notaire de Messine, sur ordre du stratège Jean.
(1267 S 769)

19. DONATION
Πιττάκιον, l. 13 Mai, ind. 4, a.m. 6634 (= 1126)

L'émir Georges, seigneur de Palerme, se trouvant à Messine dans le palais de Maniace, Philippe fils de Théodéitos demande à Philippe le *logothète*, son frère, de lui donner des terrains. Le *logothète* consulte l'émir qui ordonne au notaire Arkadios de lui céder les terrains de Klémès situés à Saint-Paul, détenus par le *logothète* et payant le cens à l'émir.
Scribe : le notaire Philippe.
(1382 S 640)

20. VENTE
Διάπρασις, l. 12 ind. 10, a.m. 6640 (= 1131-1132)
Πρᾶσις, l. 24

Léon Séléchos et son fils Kostas vendent à Nicolas, neveu du *prôtopapas* Paenos, une vigne de 850 pieds située à Kyrophyllès pour la somme de 16 *nomismata*.
Scribe : Léon, *taboularios* de Mésa.
(1320 S 666)

21. VENTE
Διάπρασις, l. 12, 16 Février, ind. 10, a.m. 6640 (= 1132)

Jean, gendre de Sémidolos, Kalè sa femme et leurs fils, vendent au notaire Basile, fils du prêtre Léon, une vigne située à Bordonaro, pour la somme de 140 *taria* d'or.
Scribe : Léon, sur ordre du stratège de Messine, Jean.
(1268 S 639)

22. VENTE
Διάπρασις, l. 16 Mai, ind. 10, a.m. 6640 (= 1132)

Jean de Capoue, sa femme Oréngia et leurs fils Roger, Jordanos et Malgérios vendent à André Sourakès leur part des terrains qu'il s'ont reçue du père, Robert

Rokkos, située près de la rivière de Saint-Grégoire de Gesso, dans le territoire de Messine, pour la somme de 120 *taria* d'or.
Scribe : Léon, sur ordre du stratège de Messine, Jean.
(1406 S 730)

23. DONATION
'Αφιέρωσις, l. 12, 16 Avril, ind. 13, a.m. 6643 (= 1135)

Jean, fils de l'émir Eugène, et son frère Nicolas donnent à Paphnuce, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro, un verger situé à Bordonaro et ils en obtiennent à titre d'εὐλογία la somme de 60 *taria*.
Scribe : le prêtre Nicolas, *taboularios* de la ville de Messine, sur ordre du *prôtopapas* Nicéphore.
(1384 S 618)

24. DONATION
'Αφιέρωσις, l. 14 Octobre, ind. 15, a.m. 66(45) (= 1136)
Σιγίλλιον, l. 13, 17

Pierre Sèmènarès, gendre de feu Josfré de Romanos, par un acte scellé qui est remis au *kathigoumène* Barthélémy, donne un serf nommé Jean au monastère de la Théotokos de Gala.
Scribe : Basile, prêtre du village de Gala.
(1417 S 641)

25. VENTE
Πρᾶσις, l. 12, 19 ind. 15, a.m. 6645 (= 1136-1137)

Nicolas, fils de Théodore Strobèlos, André son fils et André son neveu, vendent au moine Ignace, fils de Kostas Goudrouppos, un terrain sis près de l'étang de Chrèma pour la somme de 12 *taria*.
Scribe : le prêtre Jean de Rèmatès.
(1369 S 774)

26. VENTE
'Αποταγὴ καὶ διάπρασις, l. 3 ind. 2, a.m. 6647 (= 1138-1139)
Διάπρασις, l.18

Nicolas, frère du notaire Arkadios de Traina, et son frère Léon vendent au notaire Constantin de Kastello les terrains et la maison situés au village de Bolos pour la somme de 200 *taria* d'or moins un grain.
Scribe : Jean, *taboularios* de Traina.
(1395 S 705)

27. DONATION
Ἀφιέρωσις, l. 4, 16 ind. 2, a.m. 6647 (= 1138-1139)

Nicétas Platzabia et son fils Constantin donnent au prêtre Léopardos un terrain sis au village de Gesso.
Scribe : Raos.
(1373 S 680)

28. VENTE ind. 3 (au lieu de 4) a.m. 6649 (= 1140-1141)
Ἔγγραφον, ἀποταγὴ καὶ διάπρασις, l. 16

Papajôannés, fils du notaire Kalokyros descendant de Fabaeiptarès (?), et ses ayants droit vendent à Luc, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, qui gère le monastère de Saint-Nicolas des Drosi, pour la somme de 70 *taria*, un terrain de 50 *modioi* situé à Kannaba et près d'un terrain de la même extension que son père avait donné naguère au monastère de Saint-Nicolas des Drosi. Une telle donation lui est confirmée selon les confins précédents tels qu'ils sont indiqués par les moines du couvent.
(1266 S 706)

29. DONATION
Ἀφιερωτικὸν ἔγγραφον, l. 23 Février, ind. 4, a.m. 6649 (= 1141)
Ἀφιέρωσις, l. 33

Grégoire, hiéromoine du monastère de Saint-Jean sur Mourgo, fondé par ses oncles Paul et Hélie, suite à la donation scellée d'un terrain faite jadis par Tancrède de Syracuse, remet le dit monastère avec ses terrains à Luc, archimandrite du Saint-Sauveur.
Scribe : le moine Ioannikios.
(1265 S 769)

30. DONATION Février, ind. 4, a.m. 6649 (= 1141)

Luc, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour remercier Stéphane des reliques qu'il a offertes au monastère, lui donne des troupeaux, de la farine, du vin et des terrains situés à Salikio (Salice) pour qu'il puisse y vivre, construire une église, des maisons et y planter des vignes et des vergers. Lui sont offerts aussi quatre livres : un Evangile, deux *hexaèméra* et une chronique.
Scribe : le moine Ioannikios.
(1328 S 683)

31. VENTE
Πρᾶσις, l. 3, 11 Juillet, ind. 5, a.m. 6650 (= 1142)
Ἔγγραφον πράσεως

Jean, fils de Nicolas Mélésis, sa femme Maria et leurs fils Nicolas et Georges vendent au notaire Nicolas Patrikios, une plantation située à Lardaria, dans le territoire de Messine, pour la somme de 210 *taria*.
Scribe : le notaire Léon.
(1331 S 716)

32. CONVENTION Août, ind. 6, a.m. 6651 (= 1143)
Συμβιβάσεως ἔγγραφον καὶ ἀσφαλείας, l.6
Διαλύσεως ἔγγραφον, l. 33

Nicolas Pèloménos et sa femme Chrysobirgas, qui ont porté plainte contre le monastère du Saint-Sauveur à propos de la construction de moulins et du passage de l'eau sur un terrain de leur propriété, sis près de la rivière de Moron, reçoivent du père spirituel 30 *taria* en dédommagement.
Scribe : Georges, *taboularios* de la ville de Reggio.
(1353 S 670)

33. VENTE
Διάπρασις, l. 5 Janvier, ind. 7, a.m. 6652 (= 1144)

Christophe, fils de Papabasiléios Trianta Anthal[ ] et son fils Théodore vendent un terrain de cinq hectares situé dans le territoire du bourg de Briatico, à Philarète, économe du monastère de Saint-Pancrace, pour la somme de 5 *taria* d'or.
Scribe : le prêtre Léon, *prôtopapas* et *taboularios* de Briatico.
(1346 S 719)

34. ECHANGE
Ἀλλαγή, l. 2 19 février, ind. 8, a.m. 6653 (= 1145)

Le prêtre Pierre, fils d'Arkoléon, échange avec Philarète, économe du monastère de Saint-Pancrace, deux terrains situés près du domaine du monastère avec un terrain qui se trouve en haut du village de Saint-Polycarpe à Campo.
Scribe : le prêtre Pierre, fils d'Arkoléon.
(1372 S 634)

35. ECHANGE
Ἀλλαγή, l. 2, 23 Mercredi, 21 février, ind. 8, a.m. 6653 (= 1145)

Le prêtre Jean Théologos échange avec Philarète, économe du monastère de Saint-Pancrace de Briatico, un terrain situé près du monastère contre le terrain dit de Barango qui se trouve au bas de Sainte-Parascève.
Scribe : manque.
(1425 S 673)

36. ECHANGE
'Ανταλλαγή, l. 21-22 ind. 9, a.m. 6654 (= 1145-1146)

Constantin Brachos et son fils échangent avec Philarète, économe du monastère de Saint-Pancrace de Briatico, deux parcelles de leur terrain situé au bas du monastère contre un terrain situé au village de Saint-Léontios.
Scribe : Léon, prêtre de Briatico.
(1423 S 668)

37. VENTE
Διάπρασις, l. 6 ind. 9, a.m. 6654 (= 1145-1146)
Πρᾶσις, l. 23

Mitzounès, fils de feu Théodore Malénos, et ses parents vendent un terrain situé à Traginaria au *papas* Jean, gendre de feu Constantin Kaloparpatéitos, pour la somme de 4 *nomismata* d'or et demi.
Scribe : Constantin, notaire du grand archimandrite.
(1415 S 622)

38. VENTE ind. 9, a.m. 6654 (= 1145-1146)

Théodore, fils de Blaise Mésitanos, et sa femme Anne vendent au notaire Nicolas une vigne située dans la plaine de Taormine, près du fleuve Kantara (Alcantara), pour la somme de 64 *taria* moins deux grains.
Scribe : illisible ; acte confirmé par le stratège de Taormine, Georges.
(531 SS)

39. ACTE DE GARANTIE
'Ασφαλιστικὸν ἔγγραφον, l. 20 Mai, ind. 9, a.m. 6654 (= 1146)

Nicolas, fils d'André Ornithos, et ses frères se voient restituer par le monastère de Saint-Sauveur qui le détenait depuis plus de 50 ans, leur terrain situé à Saint-Léontios, dans le territoire de Messine, et s'engagent à fournir au couvent quinze jours de travail par an.
(1245 S 775)

40. ACTE D'AFFRANCHISSEMENT
'Ελευθερία, l. 9 22 avril, ind. 11, a.m. 6655 (6556) (= 1147)

Fragment de l'acte d'affranchissement d'une certaine Hélène.
(1243 S 647)

41. VENTE
Διάπρασις, l. 10 Mai, ind. 10, a.m. 6655 (= 1147)
'Ωνή, l. 12

Théoktistè Choumatô, son fils et son gendre, vendent à Jean, notaire du très noble duc, une vigne située près de la rivière Siniskalkon pour la somme de 100 *taria* d'or.
Scribe : le prêtre Georges, sur ordre de Nicolas stratège de Messine.
(1322 S 689)

42. VENTE
Διάπρασις, l. 14 Juin, ind. 1, a.m. 6661 (= 1153)
'Ωνή, l.19

Nicolas, fils de feu Léon Chakès, Josfré Chakès, le notaire Anastase, fils de feu Léon Chakès et son fils vendent les terrains situés sur le fleuve Mélito à Kosmas, *kathigoumène* de l'Archistratège de Tuccio, pour la somme de 100 *taria* d'or.
Scribe : Georges, *nomikos* de la ville de Reggio.
(1299 S 725)

43. VENTE
Πρᾶσις, l. 16 20 septembre, ind. 2, a.m. 6662 (= 1154)
'Ωνή, l. 19

Hugues, fils d'Arnaud Kéramios, et Anne, sa femme, vendent les terrains situés au lieu-dit Lestès à Luc, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 300 *taria*.
Scribe : le *prôtopapas* Théodore.
(1389 S 764)

44. VENTE
Πρᾶσις, l. 11 ind. 3, a.m. 6663 (= 1154-1155)
'Ωνή, l. 17

Constantin Phantasménos, Kalokyros, fils de Léon Mandranès, Constantin Strabos vendent à Luc, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, leur part de jonchaie close et les terrains d'Argò qui s'y trouvent, situés près du moulin de Gélase, pour la somme de 3 *taria* qu'ils reçoivent de l'économe de Tuccio, Athanase.
Scribe : le *prôtopapas* Théodore.
(1396 S 755)

45. ECHANGE
'Αλλαγή, l. 4 ind. 3, a.m. 6663 (= 1154-1155)
'Ανταλλαγή, l. 11

Le prêtre Philippe, fils du prêtre Nicolas Rou[ ]os et ses ayants droit échangent le terrain qu'il a acheté de Kalokyros Gallikos situé à Kyrophyllon contre un ter-

rain de propriété du monastère de Saint-Sauveur. Le terrain de Philippe est de 3 *rouba*.
Scribe : Nicéphore, sur ordre du *taboularios* de la région de Mésa, Hélie.
(1113 SS AH 242-18)

46. VENTE
Διάπρασις, l. 12 Avril, ind. 3, a.m. 6663 (= 1155)
Ὠνή, l. 18

Léon Bénétzos et son frère Théodore vendent le quart d'un terrain clos avec jonchaie situé près du moulin de Gélase à Luc, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 5 *taria* d'or qu'il reçoivent de l'économe de Tuccio, Athanase.
Scribe : Jean, fils de Léon Bénétzos.
(1383 S 724).

47. VENTE
Διάπρασις, l. 9 Juillet, ind. 3, a.m. 6663 (= 1155)
Ὠνή, l. 12

Domna, femme de feu Basile Schinoplokos, et son fils Théodore vendent un terrain situé à Lardaria à Guillaume Boukkabarillos pour la somme de 300 *taria* d'or.
Scribe : Georges, sur ordre de Richard, stratège de Messine.
(1321 S 811)

48. VENTE
Διάπρασις, l. 10 Novembre, ind. 4, a.m. (= 1155)
Ὠνή, l. 13

Philippe, neveu d'Ornithos, Basile, son frère, et Archontissa, sa sœur, vendent à Anne, femme de feu Roland Parasakkon, une vigne avec des arbres fruitiers située près de la rivière du Iudaios pour la somme de 400 *taria* d'or.
Scribe : Georges notaire, sur ordre de Richard, stratège de Messine.
(1241 S 808)

49. Deux actes de VENTE sur le même parchemin
a) Ἀπόπρασις, l.10-11 ind. 4, a.m. 6664 (= 1156)
Ὠνή, l. 14

Jean Chakès, et ses fils Arkadios et Barsakès vendent les terrains situés à Agora à Luc, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 7 *taria* qu'ils reçoivent d'Athanase, économe de Tuccio.
Scribe : Théodore, *prôtopapas*.

b) Ἀπόπρασις, l. 30 Juin, ind. 4, a.m. 6664 (= 1156)
Διάπρασις, l. 34

Léon Eulapès, avec Marie sa femme et Jean leur fils, vendent les terrains situés à Agora à Luc, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme 30 *taria* qu'ils reçoivent d'Athanase, économe de Tuccio.
Scribe : Constantin Rodokallos.
(1277 S 749)

50. VENTE
Διάπρασις, l. 8 Janvier, ind. 5, a.m. 666(5) (= 1157)
Ὠνή, l.12

Philippe, fils de Schiastos, vend au notaire Nicolas la maison basse située dans le *kastron* de la ville de Messine pour la somme de 70 *taria* d'or.
Scribe : Georges, sur ordre de Richard, stratège de Messine.
(1392 S 882)

51. VENTE
Πρᾶσις, l. 14 12 juillet, ind. 5, a.m. 6665 (= 1157)
Διάπρασις, l. 20

Guy, fils de Kostas Barba, et Oulô sa femme vendent un terrain situé à Chrèma à Christophe Mystazos pour la somme de 8 *taria*.
Scribe : Constantin, notaire de la cour du grand archimandrite.
(1400 S 758)

52. ECHANGE
Ἀλλαγή, l. 2, 14 ind. 6, a.m. 6666 (= 1157-1158)
Ἀνταλλαγή, l. 9

Ioannikios, *kathigoumène* de la Théotokos de Gattikellon et *proestôs* du monastère de Saint-Pancrace, échange avec le notaire Jean, fils de Pierre de Briatico, un terrain divisé en deux parties, situées l'une à Goullada, l'autre à Gialon, avec une vigne de 70 pieds exploitée par Jean Chattès.
Scribe : Jean, *prôtopapas* de Briatico et *taboularios*.
(S 750)

53. A. ECHANGE
Ἀλλαγή, l. 3 ind. 6, a.m. 6666 (= 1157-1158)

Grégoire Chattés échange un terrain et un verger avec le monastère de Saint-Pancrace (économe Euthimios).
Scribe : Jean, *prôtopapas* de Briatico et *taboularios*.

B. VENTE
Πρᾶσις, l. 20 illisible

N. vend une vigne à Euthimios, économe du monastère de Saint-Pancrace
Scribe : Jean, *prôtopapas* de Briatico et *taboularios*.

54. VENTE
'Απόπρασις, l. 14 Février, ind. 6, a.m. 6666 (= 1158)
Διάπρασις, l. 18

Léon Eulapès et son fils Jean vendent le terrain situé à Arkéna à Luc, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 16 *taria* qu'ils reçoivent de l'économe Athanase.
Scribe : Constantin Rodokallos.
(1341 S 712)

55. VENTE
'Ωνή, l. 8, 10 Mai, ind. 6, a.m. 6666 (= 1158)

Marie, femme du *maïstôr* Pierre Skoutellarès, et ses fils vendent la maison basse située au dehors du *kastron* de la ville de Messine à Robert *de la Montagne* et à son fils Jean pour la somme de 180 *taria*.
Scribe : Nicolas, notaire, sur ordre de Richard, stratège de la ville de Messine.
(1273 S 694)

56. VENTE Juillet, ind. 7, a.m. 6667 (= 1159)

N. de Théodore Karbounarès et sa femme Irène vendent des terrains à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de N. *taria*.
Scribe : le notaire N. sur ordre de Richard, stratège de la ville de Messine.
(535 S 623)

57. VENTE
'Ωνή, l. 20, 22 ind. 8, a.m. 6668 (= 1159-1160)

Phillia, veuve de Serge, de la famille de Basile Xustakès, et ses ayants droit vendent la plantation située à Saint-Jean de Psychron (Fiumefreddo) à Nicolas de Reggio pour la somme de 26 *taria* moins un grain.
Scribe : Pancrace, hiéromoine, économe de Psychron.
(1411 S 757)

58. TESTAMENT
Διαθήκη, l. 13, 38 ind. 9, a.m. 6669 (= 1160-1161)
Διάταξις, l. 29

Le moine Gérasimos dit de Mousoulènos, testant en faveur du monastère de Saint-Sauveur donne le petit bien-fonds dont l'archimandrite, sur sa demande, lui avait concédée la vente et la préemption. Se rappelant ensuite la pauvreté de son frère spirituel, Barthélémy, le moine Gérasimos, ayant obtenu l'accord de l'archimandrite, dispose que le dit bien-fonds soit laissé à Barthélémy pour sa subsistance sa vie durant.
Scribe : le moine Ambroise.
(1226 S 624)

59. VENTE — XIIe siècle (ca. 1155 - 60)
Πρᾶσις, l. 9
Ὠνή, l. 14

Théodore Tyganès, son fils Barsakès, Kalokyros Moschianèsès et son frère Jean, vendent à Nicolas Routellos les terrains situés à Oumbros pour la somme de 4 *taria.*
Scribe : Jean Damaskènos, sur ordre de Constantin Rodokallos, notaire et *taboularios* de la cour de l'archimandrite.
(1294 S 672)

60. VENTE
Ἀπόπρασις, l. 13 — ind. 11, a.m. 6671 (= 1162-1163)
Διάπρασις, l. 17

Nicolas, de la famille d'Adranitos, et ses ayants droit vendent des terrains situés à Klèbanos au monastère de Saint-Barthélémy de Silipingo et à son higoumène Nicodème pour la somme de 16 *taria* d'or.
(1404 S 754)

61. DONATION-VENTE
Ὡς δῶρον, l. 5 — Mars, a.m. 6672 (1164)
Γραφή, l. 22

Paschalè, veuve de Georges Spipingos, et ses fils donnent la moitié d'un terrain situé près du fleuve Moron, dans la région de Mésa, à Onuphre grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur et lui vendent l'autre moitié pour la somme de 50 *taria* d'or.
Scribe : le *prôtopapas* de Messine, Théoprépès, sur ordre du stratège de la ville Barthélémy.
(1238 S 657)

62. VENTE
Ἀπόπρασις, l. 9 — a.m. 6673 (= 1164-1165)

Πρᾶσις, l. 14
Ὠνή, l. 15

Barsachè Chakès vend le terrain situé aux Sykamina à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 5 *taria* d'or qu'il reçoit de Hélie, grand économe de Tuccio.
Scribe : Grégoire, fils de Nicolas Doukas, notaire de la cour du grand archimandrite.
(1381 S 744)

63. VENTE
Διάπρασις, l. 13 a.m. 6673 (= 1164-1165)
Ὠνή, l. 17

Basile, fils de Nicolas Rapanos et Constantin de Gallikiana, son cousin, vendent le terrain situé à Traginaria à Onuphre grand archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 18 *taria* qu'ils reçoivent de Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : Grégoire, fils de Nicolas Doukas.
(1286 S 717).

64. CONCESSION DE CENSIVE ind. 13, a.m. 6673 (= 1164-1165)
Ἔγγραφον, l. 11

Basile, fils de Michel Papas, et ses frères donnent pour une période de 6 ans un terrain situé à Kampanariès, dans le bourg de Tuccio, à Onuphre grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 14 *taria*. Les six années révolues, le terrain devra revenir à Basile qui restituera la somme reçue jadis de Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin.
(1362 S 721)

65. VENTE
Διάπρασις, l. 13, 17 ind. 13, a.m. 6673 (= 1164-1165)

Nicolas Neophotistès, *maïstôr* de Darsana, vend un terrain à bâtir dit de Skinoplokos, situé en haut de Rasonpraxos, à moitié clos, et comprenant trois arbres, à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 20 *taria*.
Scribe : le notaire Nicolas sur ordre de Richard, stratège de Messine.
(1287 S 772)

66. DONATION-VENTE
Ἀφιερώπρασις, l. 5, 15 Août, ind. 13, a.m. 6673 (= 1165)

Théodore Karbounarès, Arkadios Toxotès, Procope fils de Patias, détiennent un terrain situé a Gesso qui appartient à la veuve du notaire Nicolas Gaïdarophagos et ils le cèdent en donation-vente au monastère du Saint-Sauveur pour la somme de 44 *taria*. Théodore, qui est titulaire de la moitié du dit terrain, reçoit de Onuphre, le grand archimandrite, 22 *taria*, tandis que la deuxième moitié est remise aux deux autres copropriétaires. Si un des héritiers de la veuve du notaire Nicolas Gaïdarophagos réclame son droit sur ce terrain il peut le racheter au monastère en versant la somme de 100 *taria*.
(1337 S 735)

67. VENTE
'Απόπρασις, l. 16 Octobre, ind. 14, a.m. 6674 (= 1166)
Διάπρασις, l. 20

Jean Rodokallos et son frère Constantin, fils de Théodore Rodokallos, vendent leur bien-fonds situé à Mésopotamia, dans le territoire de Tuccio, au monastère du Saint-Sauveur pour la somme de 120 *taria* qu'ils reçoivent de Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : Constantin Rodokallos.
(1269 S 704)

68. DONATION Janvier, ind. 14, a.m. 6674 (= 1166)
'Αφιέρωσις, l. 17

Siméon, fils de feu Mourillèsios, donne à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, le terrain, soit 5 *goumaria*, qu'il a acheté à sa cousine situé sur le site de Massa.
Scribe : le prêtre Jean, *taboularios*.
(1349 S 751)

69. VENTE
'Απόπρασις, l. 11 Novembre, ind. 2, a.m. 6677 (= 1168)
'Ωνή, l. 14

Kostas, fils de Basile Kondos, vend à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, le terrain situé aux Sykamina pour la somme de 14 *taria* et demi qu'ils reçoivent d'Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : Constantin Rodokallos.
(1364 S 627)

70. VENTE
Διάπρασις, l. 17 Mars, ind. 2, a.m. 6677 (= 1169)

Le prêtre Nicolas de Mansos et Marie sa femme vendent la maison à un étage, située près de l'église de Saint-Thomas-Apôtre, dans le nouveau *kastron* de

Messine, à Pountzos *maïstôr* des Arbalétriers pour la somme de 200 *taria* royaux et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Barthélemy, sur ordre du stratège de Messine, André.
(1284 S 773)

71. VENTE
Διάπρασις, l. 18 Novembre, ind. 3, a.m. 6678 (= 1169)

Oulô, femme de feu Asgottos Pharsotas, vend le terrain en friche situé dans la région de Messine, à Massa, près des terrains de Platzaropoullos, à Philippe, fils de Kalokyros de Rématès, pour la somme de 28 *taria* royaux et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Barthélemy, sur ordre du stratège de Messine, André.
(1350 S 758)

72. VENTE
Πρᾶσις, l. 9 a.m. 6678 (= 1169-1170)

Léon, fils de Nicolas Gounykarès, vend un terrain situé à Traginaria à Onuphre grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur qui le détenait en gage. Le terrain est vendu pour la somme de 21 *taria* que Léon reçoit de Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : Grégoire fils de Nicolas Doukas.
(1230S752

73. VENTE
Ἔγγραφον, ἀπόπρασις, l. 15 a.m. 6678 (= 1169-1170)

Constantin Alykyanysès et son fils Nicolas vendent à l'archonte Guillaume Kantouros la vigne située dans le bourg de Tuccio près du domaine de l'archonte, pour la somme de 40 *taria* et 1 *goumarion* d'orge.
Scribe : le prêtre Constantin, *klèrikos* et chapelain de l'archimandrite.
(1229 S 632)

74. Deux actes de VENTE sur le même parchemin.

a) Διάπρασις, l. 12, 15 12 janvier, ind. 3, a.m. 6678 (1170)
Ὠνή, l. 16

Léon Tornatôr, gendre de Basile Rodokallos, sa femme Lentô, et leur fils Jean vendent le terrain avec vigne situé à Saint-Georges de la rivière à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 5 *taria* qu'ils reçoivent de Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : Constantin Rodokallos.

b) Ἀπόπρασις, l. 35 Janvier, ind. 3, a.m. 6678 (= 1170)
Πρᾶσις, l. 38

Jean, fils de Nicolas Karabarès, Constantin Askimos, gendre de Karabarès, Chrysa sa femme, Anne femme de feu Théodore Chalkéopoullos, Irène femme de Basile Karabarès vendent le terrain situé à Saint-Georges de la rivière à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 10 *taria* qu'ils reçoivent de Hélie, économe de Tuccio.
Scribe : Constantin Rodokallos.
(1264 S 710)

75. DONATION
Ἀφιέρωσις, l. 17, 19 Lundi, le 6 avril, ind. 3, a.m. 6678 (= 1170)

Paenos, fils de Nicolas Chondrolémas, donne le terrain situé en haut de l'église de Sainte-Marie de Chondrolémas, dans le territoire de Briatico, au monastère de Saint-Pancrace.
Sctibe : le prêtre Nicolas, *prôtopapas* de Briatico.
(1412 S 737)

76. VENTE
Διάπρασις, l. 15 Avril, ind. 3, a.m. 6678 (= 1170)

André de Limoges vend sa maison située au dehors du *kastron* de Messine à Gandolfo Grande pour la somme de 1500 *taria* d'or moins deux grains.
Scribe : le notaire Pierre sur ordre du stratège de Messine, Stéphane.
(1357 S 806)

77. TESTAMENT
Διάταξις, l. 27 Août, ind. 3, a.m. 6678 (= 1170)

Makrè, veuve du notaire Arkadios, teste en faveur du monastère du Prodrome et en faveur du monastère du Saint-Sauveur.
Scribe : Constantin, prêtre de Saint-Hippolyte et *taboularios,* sur ordre du *prôtopapas* de Messine, Théoprépès.
(1278 S 759)

78. VENTE
Διάπρασις, l. 28 Septembre, ind. 5, a.m. 6680 (= 1171)

Arkadios Bioulè et ses ayants droit vendent leur part d'un terrain cultivé, la vigne et les maisons qui s'y trouvent, situé à Lardaria, dans le territoire de Messine, à Nicolas, archevêque de Messine, pour la somme de 490 *taria* qui seront partagés entre les membres de la famille ayants droit : Arkadios aura 225 *taria*, Constan-

tin son frère 225 *taria*, Grégoire, gendre de Pierre Bioulè aura 20 *taria*, son fils Jean les 20 *taria* restants.
Scribe : le notaire Pierre, sur ordre de Stéphane, stratège de Messine.
(1307 S 820)

79. VENTE
Διάπρασις, l. 20 Octobre, ind. 5, a.m. 6680 (= 1171)

Basile, fils de Matthieu de Saint-Hippolyte, sa femme Maria, ses fils Léon, Archontèssa et Anne, vendent la vigne et les arbres fruitiers situés à Lardaria, dans le territoire de Messine, à Nicolas archevêque de Messine pour la somme de 120 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Pierre, sur ordre de Stéphane, stratège de la ville de Messine.
(1330 S 804)

80. CONCESSION de CENSIVE
'Αποδοτικὸν ἔγγραφον, l. 19 15 mars, ind. 5, a.m. 6680 (= 1172)

Antoine, *kathigoumène* du monastère de la Théotokos de Myli, donne les terrains et les vignes situés à Lardaria, qui étaient détenus à cens par Arkadios Kakoeudomados, à Nicolas, archevêque de Messine. L'archevêque versera chaque année au monastère six *kafisia* d'huile le jour de l'Evangélismos, le 25 mars.
(1398 S 713)

81. DONATION
'Αφιέρωσις, l. 27 Mars, ind. 5, a.m. 6680 (= 1172)
Γραφίδιον τοῦ ἀφιερώματος, l. 30

Théodore, fils de feu Nicolas Sophòs, sa femme Anne, sœur de Philippe Pankos, Kalès et Marie, sœurs d'Anne, donnent la vigne située à Lardaria à Nicolas, archevêque de Messine, qui, les sachant dans la pauvreté, leur offre en contrepartie 150 *taria*.
Scribe : le prêtre Constantin, *taboularios*, en présence du *prôtopapas* de Messine.
(1281 S 655 bis)

82. VENTE
Διάπρασις, l. 5 Mai, ind. 5, a.m. 6680 (= 1172)

Ignace, gendre de Boukkabarillos, et ses ayants droit vendent les vignes, les plantations, les maisons et les arbres situés à Lardaria à Nicolas, archevêque de Messine, pour la somme de deux mille vingt-deux *taria* et 100 *taria* en droits de la cour.
Scribe : le notaire Pierre, sur ordre du stratège de Messine, Stéphane.
(1358 S 792)

83. VENTE
Διάπρασις, l. 19 Décembre, ind. 6, a.m. 6681 (= 1172)

Maria, femme de feu Alexandre d'Alétinès et Anne, sa fille, vendent la vigne avec les arbres fruitiers située à la rivière de Kammara (Cammaro), dans le territoire de Messine, à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 54 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Pierre, sur ordre de Stéphane, stratège de la ville de Messine.
(1237 SS AM LEG 223)

84. VENTE
'Απόπρασις, l. 12 ind. 6, a.m. 6681 (= 1172-1173)
Διάπρασις, l. 16
'Ωνή, l. 17

Jean, fils de Pierre Sangermano, et Arétè, sa femme, vendent le terrain situé à Saint-Philippe à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 32 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, grand économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin.
(1422 S 662)

85. VENTE
"Εγγραφον, l. 6 ind. 6, a.m. 6681 (= 1172-1173)
Πρᾶσις, l. 8, 26

Léon, fils de Kostas de la famille de Louppos, son fils Roger, Léon Oritanos avec sa femme Anne, sœur de Léon, vendent la vigne dite de Barango située dans le territoire de Briatico, au monastère de Saint-Pancrace pour la somme de 17 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Hélie, grand économe de Saint-Pancrace.
Scribe : le prêtre Nicolas, *prôtopapas* de Briatico.
(1401 S 720)

86. ECHANGE
'Αλλαγή, l. 4, 16 Juillet, ind. 6, a.m. 6681 (= 1173)

Nicolas Kolokauthès, sa femme Oulô et leur fils échangent la vigne située sur la rivière de Kammara contre une partie de la vigne dite de Mourabitos, avec des arbres fruitiers, de propriété du monastère de Saint-Sauveur.
(1403 S 715)

87. DONATION
Γράμμα, l. 13 ind. 7, a.m. 6682 (= 1173-1174)

Δωρεά, l. 17
'Αφιέρωσις, l. 19

Maimun, fils de Chalkissa, et son frère Jean donnent la vigne située à Klèbanon, qu'ils ont eue en don des anciens propriétaires, à Nicodème, fils d'Hélie Silipingo, *kathigoumène* du monastère de Saint-Barthélémy de Silipingo. En contrepartie Nicodème leur donne deux *sphakta* [animaux destinés à la boucherie ?]
Scribe : le prêtre Constantin *klèrikos* et chapelain de l'archimandrite.
(1334 S 642)

88. VENTE
'Απόπρασις, l. 9 ind. 7, a.m. 6682 (= 1173-1174)
Διάπρασις, ὠνή, l. 13

Kalokyros Agrikos, dit Bléchandos, vend le terrain situé à la Sainte-Kyriakè à Onuphre, grand archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 6 *taria* d'or qu'il reçoit de l'économe de Tuccio, Léontios.
Scribe : le prêtre Constantin.
(1242 S 681)

89. VENTE
Διάπρασις, l. 24, 29 Mars, ind. 8, a.m. 6683 (= 1175)

Jean Kalouménos vend deux parcelles de terrain qu'il a achetées à Basile, fils du notaire Constantin Podalgos, et à son frère Philippe, situées à Platéra, dans le territoire de Tuccio, à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 120 *taria*.
Scribe : le prêtre Joseph, *taboularios* de Réggio.
(1239 S 659)

90. VENTE
Πρᾶσις, l. 19 11 mars, ind. 8, a.m. 6683 (= 1175)

Grégoire, fils de Léon Magès vend deux parcelles de terrain situées dans le territoire de Briatico à Hélie, grand économe du monastère de Saint-Pancrace, pour la somme de 5 *taria* d'or.
Scribe : le prêtre Nicolas, *prôtopapas* de Briatico.
(1397 S 739)

91. VENTE
Διάπρασις, l. 17, 22 17 mars, ind. 8, a.m. 6683 (= 1175)

Oulô, femme du feu Barsakios Kènnéros, et ses fils Jean, André et Nicéphore vendent les terrains situés sur la rivière Mélito à Onuphre, grand archimandrite

du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 200 *taria* d'or.
Scribe : le prêtre Joseph, *taboularios* de Reggio.
(1386 S 695)

92. VENTE
Πρᾶσις, l. 16 — 30 mars, ind. 8, a.m. 6683 (= 1175)

Tirsos, fils de Kalokyros Salernitos, son cousin Kalokyros, fils de Jean de Gerace, Anne, sœur de Jean Salernitos, Léon, cousin de Tirsos, vendent un terrain situé dans le territoire de Briatico à Hélie, grand économe du monastère de Saint-Pancrace pour la somme de sis *taria* d'or.
Scribe : le prêtre Nicolas, *prôtopapas* de Briatico.
(1244 S 793)

93. VENTE
'Απόπρασις, l. 17 — ind. 9, a.m. 6684 (= 1175-1176)
Πρᾶσις, l. 22
'Ωνή, l. 23

Basile Bléchandos, sa femme Maria et leurs fils, Constantin et Léon, vendent le terrain situé à Saint-Blaise à Onuphre archimandrite du Saint-Sauveur pour la somme de 24 *taria* d'or.
Scribe : Achille, notaire de la cour.
(1275 S 760)

94. VENTE
Διάπρασις, l. 17 — Octobre, ind. 10, a.m. 6685 (= 1176)

Amilèna, fille d'Adam, et Marguerite sa sœur, vendent leur terrain avec des arbres fruitiers situé à Philopation, dans le territoire de Messine, à l'archevêque de Messine, Nicolas, pour la somme de 20 *taria*.
Scribe : Pierre, *notarios*, sur ordre d'André, stratège de Messine.
(1363 S 802)

95. CONTRAT DE CENSIVE
'Ασφαλιστικὸν ἔγγραφον σιγίλλιον, l. 12 — Mai, ind. 10, a.m. 6685 (= 1177)

Basile, fils de Jean Schynoplikos, et Jean Schynoplikos déclarent recevoir du monastère de Saint-Sauveur le terrain à bâtir situé à Messine et 200 pieds de vigne situés sur la rivière de Saint-Léontios, qui sont exploités par le serf du monastère Philippe Xérosikotès, et ils s'engagent à verser au monastère un cens annuel de 3 *taria*.

[Au bas du document une clause précise que pendant l'indiction 13, a été rédigée une autre pièce fixant le cens à 4 *taria*].
(1336 S 740)

96. VENTE
Ἔγγραφον, ἀπόπρασις, l. 12 ind. 12, a.m. 6687 (= 1178-1179)
Διάπρασις, l. 15

Jean, fils de Papagéorgios, ses frères Nicolas et Notarios, Kostas, fils de Nicolas Rosios, et ses frères Basile et Jean vendent un terrain situé aux Lykopholia à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur pour la somme de 12 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, grand économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin.
(1343 S 731)

97. VENTE
Χάρτης τῆς πράσεως, l. 2 ind. 12, a.m. 6687 (1178-1179)
Ἀπόπρασις, l. 14

Léon Phantasménos et sa femme Basilô vendent le terrain situé à Kopholiton d'en bas à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 34 *taria* d'or qu'ils reçoivent de l'économe de Tuccio, Léontios.
Scribe : Achille.
(1259 S 671)

98. ECHANGE
Ἀνταλλαγή, l. 5 Avril, ind. 12, a.m. 6687 (= 1179)
Ἔγγραφον, l. 36

Siméon, fils de feu le moine Théodose, avec sa femme Maria, échange avec le monastère de Saint-Stéphane Prôtomartyr sur l'île de Taormine les terrains que sa mère détenait de feu le notaire Kostas au cens annuel de 100 *taria* contre une partie de la maison que son père Théodose avait laissée au monastère. Au cas où l'un des héritiers du notaire Kostas réclamerait les dits terrains, pour les obtenir il devra verser au monastère la somme de 100 *taria* moins un grain.
Scribe : le prêtre Arkadios, notaire
(1393 S 779)

99. CONVENTION
Ἔγγραφον τῆς ὁμολογίας ind. 13 a.m. 6688 (= 1179-1180)

Fragment d'une convention concernant le moine Barthélémy et une vigne destinée au monastère du Saint-Sauveur (archimandrite Niphon).
(1310 S 785)

100. VENTE
Πρᾶσις, l. 15 ind. 12 (sic), a.m. 6688 (= 1179-1180)

Léon Mètèkka, sa femme Anne et leur fils Synatôr vendent les terrains situés au petit *kastron* de Mochlouphon à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de N. *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : le notaire Achille.
(1236 S 762)

101. VENTE
Διάπρασις, l. 10 ind. 14, a.m. 6689 (= 1180-1181)
'Απόπρασις, l. 15

Théodore, fils de Jean Chalkéopoullos, Léon, fils de Nicolas Langoubardos, et Eugénie, sa femme, vendent le terrain, avec des arbres fruitiers, dont des poiriers, situés à Pomasia, à Onuphre, grand archimandrite «de la Grande Laure» du Saint-Sauveur de Messine, pour la somme de 10 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : Théodore Chalkéopoullos (?).
(1376 S 664)

102. VENTE
Πρᾶσις, l. 15 ind. 14, a.m. 6689 (= 1180-1181)

Michel, fils de Kostas Pothètos, son frère Basile, sa femme Kalè avec leurs fils ; Léon, fils de Jean Pothètos, Kalè, veuve de Michel fils de Pothètos, Jean et Théodore ses fils, vendent les terrains situés à Schènoudyn à Onuphre, grand archimandrite du monastère du Saint-Sauveur pour la somme de 301 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, grand économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin Goudrouppos.
(1365 S 783)

103. VENTE
Πρᾶσις, l. 25 ind. 14, a.m. 6689 (= 1180-1181)

N. fils de feu Nicolas Scholarios, et sa femme Kalè vendent le terrain situé à Platéra à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 7 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin Goudrouppos.
(1297 S 766)

104. VENTE
Πρᾶσις, l. 21, 24 Avril, ind. 14, a.m. 6689 (= 1181)
'Ωνή, l. 25

Le notaire Gounikarès, Oulô sa femme, et leur fils Nicolas vendent les terrains situés à Boukina[rès] à Onuphre, grand archimandrite du Saint-Sauveur pour la somme de 16 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : Constantin Goudrouppos.
(1296 S 621)

105. VENTE
Πρᾶσις, l. 19, 21 Avril, ind. 14, a.m. 6689 (= 1181)
Ὠνή, l. 22

Léon, fils de Nicolas Kalabros, et Théophanô sa femme vendent un terrain situé à Schènoudyn à Onuphre, grand archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 10 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, grand économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin Goudrouppos.
(1254 S 645)

106. VENTE
Πρᾶσις, l. 16 Septembre, ind. 15, a.m. 6690 (= 1181)
Πρᾶσις καὶ ἀγόρασις, l. 25

Arkadios, fils d'Eustathios Molochitos, ses frères Jean et Nicolas, vendent les terrains situés à Schènoudyn à Onuphre, grand archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 16 *taria* qu'ils reçoivent de l'économe de Tuccio, Léontios. Après huit ans, les vendeurs pourront récupérer les dits terrains en versant au monastère la même somme.
(1295 S 636)

107. VENTE
Διάπρασις, l. 19, 25 ind. 15, a.m. 6690 (= 1181-1182)

Georges, fils de Basile de Chrysolia, et sa femme Irène vendent le terrain situé à Pyrgos à Onuphre, grand archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 5 *taria* d'or qu'ils reçoivent de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : Léon Mallig( )
(1292 S 669)

108. VENTE
Ὠνή, l. 22 ind. 15, a.m. 6690 (= 1181-1182)

Anne, fille de Nicolas de Reggio, vend le terrain situé à Chiloménon à Onuphre, grand archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, pour la somme de 10 *taria* d'or qu'elle reçoit de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin, sur ordre du *prôtopapas* de Tuccio et en présence du vicomte Nicolas Kellarès.
(1291 S 665)

109. VENTE
'Ωνή, l. 16, 23 ind. 15, a.m. 6690 (1181-1182)

Le *maïstôr* Jean de Reggio et sa femme Tarra, sœur de Léon Kalabros, vendent à Soliman deux vignes situées dans la plaine de Taormine pour la somme de 74 *taria.*
Scribe : N. fils de Nicolas Arménos, sur ordre du stratège Léon.
(1089 S 780)

110. VENTE
Διάπρασις, l. 13, 18 Février, ind. 15, a.m. 6690 (= 1182)

Jean Phlébotomos et ses ayants droit vendent les terrains situés aux sources de la rivière des Kammara à Basile Psomas pour la somme de 130 *taria* et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Philippe sur ordre de Jean Alonaras, stratège de Messine.
(1388 S 701)

111. VENTE
Διάπρασις, l. 18 Mai, ind. 15, a.m. 6690 (= 1182)

Nicolas de Mésa, fils de feu le notaire Théodore Mélitanos, Oulô sa femme, Théodore et Maria leur fils vendent trois parcelles de terrain situées à Massa, dans le territoire de Messina, à Saba, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro, pour la somme de 100 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Pierre sur ordre de Jean Alonaras, stratège de Messine.
(1325 S 688)

112. VENTE
Διάπρασις, l. 12, 16 Juillet, ind. 15, a.m. 6690 (= 1182)

Siméon et sa femme Anne vendent les terrains situés aux sources du fleuve des Kammara au *maïstôr* Gérard pour la somme de 80 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Philippe sur ordre de Jean Alonaras, stratège de Messine.
(1298 S 738)

113. DONATION
'Αφιερώσεως ἔγγραφον, l. 4, 22 24 janvier, ind. 1, a.m. 6691 (= 1183)

Le moine Ignace, fils de Nicolas Ekdarménos, donne un terrain situé à Massa à Saba, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro qui lui offre en contrepartie la somme de 20 *taria.*

Scribe : Onuphre, hiéromoine de l'Akrotèrion de Messine, chargé par le prêtre Nicolas, *taboularios*, et sur ordre du *prôtopapas* de Messine, Théoprépès.
(1332 S 698)

114. DONATION
Ἀφιέρωσις, l. 19 avril, ind. 1, a.m. 6691 (= 1183)

Théodore Tornatôr et sa sœur Kalè donnent leur atelier sis dans le *kastron* de Messine au *kathigoumène* de Saint-Pierre de Gitala (Itala), Hilarion.
Scribe : le prêtre Constantin de Saint-Hippolyte, sur ordre du *prôtopapas* de Messine,Théoprépès et du *taboularios* Nicolas Tiganès.
(1326 S 677)

115. VENTE
Πρᾶσις, l. 5 Août, ind. 1, a.m. 6691 (= 1183)

Le début manque.
N. vend une maison à un étage à Guillaume Broutzantès pour la somme de 40 *taria* moins un grain.
Scribe : le prêtre Nicolas de Kastellon, sur ordre de l'*éxousiastès* de Kastellon, Nicolas, fils de feu Constantin, notaire.
(1256 S 697)

116. VENTE
Διάπρασις, l. 18 Mars, ind. 2, a.m. 6692 (1184)

Pierre Argilappos, sa femme Irène et leur fils Arkadios avec Oulô sa femme vendent la vigne, les arbres, fruitiers et non, la maison, les tonneaux, le pâturage, le moulin, le pressoir situés à Massa, dans le territoire de Messina, à Niphon, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur pour la somme de 400 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : le notaire Pierre sur ordre des deux stratèges de Messine, Constantin et Hugues.
(1318S746)

117. VENTE
Πρᾶσις, l. 12-16 ind. 3, a.m. 6693 (= 1184-1185)

Mabilia, fille du notaire Guillaume, Roger, fils de Philippe Mélè, Michel, fils de Philippe et de Mabilia, vendent le quart des terrains qu'ils ont eus de leur grand-père Mélè situés au village de celui-ci à l'archevêque de Messine, Richard, pour la somme de 150 *taria*, ainsi que le terrain donné autrefois à leur père, pour son baptême, par Askaranos.
Scribe : Léon Perdikarès, sur ordre du *taboularios* de Traina, Jean.
(1409 S 741)

118. VENTE
Διάπρασις, l. 20 Octobre, ind. 4, a.m. 6694 (= 1185)

Jean, fils de Léon Chélônès, et son frère Nicolas vendent un terrain en friche situé dans le territoire de Messine, à Lardaria, à l'archevêque Richard pour la somme de 160 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : Pierre, notaire royal du *praetorium* de Messine, sur ordre du stratège, Jean Alonaras.
(1228 S 793)

119. VENTE
Πρᾶσις, l. 14 ind. 4, a.m. 6694 (= 1185-1186)

Agathè, fille de Jean Mélès, avec ses fils Jean et Marie, vendent le quart de leurs terrains, avec une saline et une source d'eau, situés au village de Mélès, à Richard, archevêque de Messina et Traina, pour la somme de 28 *taria* d'or pour qu'il donne les terrains à l'Eglise de la Théotokos de Traina.
Scribe : Constantin *taboularios* de Traina.
(1348 S 819)

120. VENTE
Πρᾶσις, l. 17 Octobre, ind. 6, a.m. 6696 (= 1187)
Ὠνή, l. 18

Régala, fille de Théodore Maléinos, vend les terrains situés à Tuccio, près de la rivière Mélito, à Niphon, archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 100 *taria* qu'elle reçoit de Léontios, économe de Tuccio.
Scribe : le prêtre Constantin Goudrouppos.
(1408 S 732)

121. VENTE
Διάπρασις, l. 23 ind. 6, a.m. 6696 (= 1187-1188)
Ἔγγραφον, l. 26

Risinolphe, gendre de Luciphère, et ses ayants droit, vendent la vigne, avec la maison, un grand tonneau, soit 55 *goumaria*, la moitié d'un four e d'un pressoir avec un verger, situés à Saint-Jean de Psychro, à Léon Torritès pour la somme de 200 *taria*. Le nouveau propriétaire est tenu de verser au monastère la dîme que celui-ci perçevait de ses prédécesseurs.
Scribe : le prêtre Josfré, sur ordre de l'économe, le prêtre Dorothé.
(1303 S 709)

122. VENTE
Χαρτίον, l. 11 Mai, ind. 6, a.m. 6696 (= 1188)
Πρᾶσις, l. 14

Nicolas, fils de feu le prêtre Skoutaras, vend à sa nièce Irène le terrain à bâtir situé devant le puits de Babissa pour la somme de un tarì et demi.
Scribe : Nicolas Skoutaras, diacre de l'église.
(1375 S 667)

123. VENTE
Διάπρασις, l. 18 Mai, ind. 6, a.m. 6696 (= 1188)

Kalè, femme d'Oursos Biglatorès, Georges et Basile ses fils, vendent les terrains situés à Massa, au lieu-dit Aigyalon, dans le territoire de Messine, à Sabas, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro, pour la somme de 35 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : Pierre, notaire royal du *praetorium* de Messine, sur ordre de Constantin, stratège de Messine.
(1374 S 700)

124. VENTE
Διάπρασις, l. 20 Juin, ind. 6, a.m. 6696 (= 1188)

André, fils du notaire Nicolas Kondos et ses frères Pierre, Pellégrinos et Maiô vendent les terrains situés à Gesso, dans le territoire de Messina, à Niphon, archimandrite du Saint-Sauveur, pour la somme de 180 *taria* d'or et les droits de la cour.
Scribe : Pierre, notaire royal du *praetorium* de Messine, sur ordre de Constantin de Taormine, stratège de Messine.
(1305 S 777)

125. DONATION
Σιγίλλιον, l. 20 septembre, ind. 6, a.m. 6696 (= 1188)

Sabas, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro, donne un terrain en friche situé au bas du monastère, près de la rivière Bordonaro, au *maïstôr* Nicolas Changémi et à ses héritiers, pour qu'ils y plantent des vignes et des arbres fruitiers contre le versement annuel au monastère de deux *kafisia* d'huile le 6 du mois d'août, jour de la fête du Saint-Sauveur.
Scribe : Athanase hiéromoine.
(1257 S 658)

126. DONATION Juin, ind. 9, a.m. 6699 (= 1191)

La nonne Marina, *kathigoumène* du monastère de Saint-Phantin-et- Balsamon, dans la région de Tuccio, donne au monastère de Saint-Sauveur, archimandrite Léontios, les terrains hérités de Dialektè Bizénias à Akraba et un autre terrain situé au bas de Saint-Georges.

Scribe : le prêtre Léon Scopèllitos.
(1329 SS AH Leg 132)

127. VENTE
'Απόρασις, l. 14 7 juin, ind. 10, a.m. 6700 (= 1192)
Πρᾶσις, l. 20
'Ωνή, l. 21

André, fils de Nicolas Maurikios, et Archontissè sa femme vendent les terrains situés près de la rivière de Mélito à Laurentios, archimandrite du monastère de Terréti, pour la somme de 460 *taria* d'or.
Scribe : Jean, *taboularios* de Reggio.
(1324 S 690)

128. ATTESTATION
"Εγγραφον, l. 3 Septembre, ind. 11, a.m. 6701 (= 1192)

Laurentios, archimandrite du monastère de Terréti, déclare avoir acheté de Nicolas fils de Maurikios et d'Archontissè sa femme, les terrains de Toxia situés près de la rivière de Mélito pour la somme de 460 *taria*, somme qu'il a ensuite versée à Luc, économe de Tuccio, en remettant l'acte de vente à Léontios, archimandrite du Saint-Sauveur.
Scribe : Constantin Goudrouppos (?).
(1368 S 648)

129. VENTE
'Απόρασις, l. 19 Septembre, ind. 12, a.m. 6702 (= 1193)
Πρᾶσις, l. 24
'Ωνή, l. 25

Jean, fils de Barsachès Kènnéros, vend le quart d'un terrain, avec une maison, un verger, des tonneaux, un pressoir et des roseaux, situé sur la rivière de Mélito, à Léontios, archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 660 *taria*. Les autres parcelles demeurent l'une dans la propriété d'André, frère de l'auteur de la vente, les deux autres dans celle de Régalas, sa nièce.
Scribe : Jean Kènnéros.
(1306 S 747)

130. VENTE ind. 10, a.m. 6700 (= 1199)

Léon, fils de feu Grégoire Brazos et sa femme Anne, fille de Léon Tourtarès, vendent la vigne qu'ils possèdent dans la terre de Psychro, domaine du monastère du prophète Prodrome Saint-Jean Baptiste de Psychro, au monastère de

Saint-Sauveur, archimandrite Léontios, pour la somme de 200 *taria* qu'il versent à l'économe du monastère de Saint-Jean, Nectaire.
Scribe : le notaire Nicolas, fils de Jean de Taormine.
(538)

131. VENTE — XIIe siècle
Πρατήριον ἔγγραφον, l. 13

Irène, fille de Basile Kamprillingos et veuve de Jean Logothète, R., P., et Gaitas fille de Jean Logothète, vendent les terrains situés à Phourloutzanos au monastère de la Théotokos, fondé par ses parents, pour la somme de 50 *taria* d'or royaux.
La fin manque.
(1293 S 781)

132. VENTE — XIIe siècle

Tasteinos Kaballarès et sa femme Frédisynda vendent à Théophile, *kathigoumène* du monastère de la Théotokos de Mallimachè, le terrain situé à Pharkalos, près de la vigne de Lalos, pour la somme de 100 *taria*.
(1421 S 661)

133. ACCORD — Août, ind. 14, fin du XIIe siècle
Ἔγγραφον, l. 30

Grégoire Toxia et sa femme Régala ont demandé à l'archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, Léontios, d'être libérés de la dette relative au verger qu'ils ont donné en gage au monastère et au terrain et à la vigne qu'ils ont achetés au même monastère à Mélito. L'archimandrite ayant refusé, ils ont recouru au vénérable Kardénarios ; suite à l'intervention de Barlaam, *kathigoumène* de Sainte-Marie de la Grotta de Palerme et de Macaire, *kathigoumène* de Agrò, ils obtiennent un nouveau délai : ils peuvent donc cultiver la vigne, avoir le revenu sur le moût et, s'il respectent le nouveau terme fixé au mois de janvier ind. 4, ils seront libérés de leur dette de 400 *taria* et ils obtiendrons les actes relatifs au gage et à la vente.
(1333 S 653)

134. VENTE
Διάπρασις, l. 10 — XIIe siècle

Agathè, femme de feu le notaire Basile, gendre de Jean de Bounoso, et ses fils Modeste (?) et Perrounès vendent leur vigne située sur la rivière du Iudaios (Messine) à Paschalès Xylos pour la somme de 164 *taria* d'or.
La fin manque.
(1309 S 684)

135. INVENTAIRE
Ἔκθεσις τῶν ἐξωτικῶν ἀνθρώπων ἀπὸ τῆς πλατείας Τούκκων, l. 1

Extrait de l'inventaire des serfs du monastère de Saint-Sauveur dans le territoire de Tuccio et leurs impôts.
(1416 S 625)

136. DONATION
Ἀφιέρωσις, l. 24 Février, ind. 5, (15 ?) a. m. 67(10) (= 1202 ?)

Philarète hiéromoine, fils de Nicolas Arabos, donne à l'église cathédrale de Saint-Nicolas et à son archevêque Bérard un verger situé à Lardaria, avec une vigne, des maison, des tonneaux, le pressoir et sa cuve. Philarète gardera l'usufruit du dit verger durant sa vie selon ce qu'atteste une pièce détenue par l'archevêque.
(1271 S 821)

137. CONVENTION
Ἔγγραφον ὁμολογίας, l. 1-2 Janvier, ind. 5, a.m. 6710 (= 1202)
Παρασφαλιστικὸν ἔγγραφον, l. 4
Ὁμολογίας ἀσφαλιστικὸν ἔγγραφον, l. 27

Barbaros, fils de Léon de Gioubènos Troupianos, sa femme Zoè et leurs fils Léon et Pierre, sont libérés par l'archimandrite du monastère du Saint-Sauveur de la dette de 660 *taria* relative à des terrains situés à Saint-Léontios, jadis tenus par leur oncle. Celui-ci n'avait pas respecté les accords avec le monastère ne lui restituant pas, à sa mort, les dits terrains ni n'en payant le cens, ce que à son tour Barbaros avait fait jusqu'au moment où il a été surpris par une enquête menée par les fonctionnaires de l'archimandrite. Evitant un procès, Barbaros demande grâce à l'archimandrite et en obtient en outre 100 *taria,* le monastère récupérant ses terres.
Scribe : Barbaros, auteurs juridique de l'acte.
(1304 S 745)

138. VENTE
Διάπρασις, l. 23 Janvier, ind. 5 a.m. 6710 (= 1202)

Nicolas Toxotès, Maria sa femme, et Barthélémy, leur fils, vendent un terrain à bâtir situé au dehors de la citadelle de Messine, dans la paroisse de Sainte - Lucie, à Philippe, fils de feu Jean Ananias, pour la somme de 300 *taria.*
Scribe : Jean Karouphillos, notaire royal, sur ordre de Bonobassallos de Bourellos stratège de Messine.
(1258 S 763)

139. TESTAMENT
Διάταξις, l. 25 — 15 avril, ind. 5, a.m. 6710 (= 1202)

Le debut manque.
N. veuve de Siméon teste en faveur de ses neveux Matthieu et Léon, leur laissant une partie des terrains avec maisons situés à Ambouton et à Rocca ; au monastère de Saint-Sauveur elle donne les vignes, les maisons et les tonneaux de Lardaria pour qu'on prie pour elle et pour que l'archimandrite donne au prêtre de la chapelle de Sainte-Kyriakè, où elle sera enterrée, un *nomisma*, un *goumarion* d'orge et cinq fromages. N. teste en outre en faveur de ses neveux, pour qu'ils aient ses affaires personnelles et ses bijoux. Les vilains qu'elle possède à Messine et à Mésa seront libérés.
Scribe : le prêtre Basile de l'Apôtre Marc, sur ordre de Matthieu, *taboularios* de la ville de Messine et du *prôtopapas* de Messine, Jean.
(1290 S 652)

140. CONSTITUTION DE DOT
Προικὸς συμβόλαιον, l. 2 — 25 mai, ind. 11, a.m. 6716 (= 1208)
'Αντιπροίξ, l. 13

Constitution de dot de Maria, fille du *prôtopapas* de Messine, Jean Mansos.
Προίξ de Nicéphore, fils de feu Nicolas Takès (argent liquide, biens-fonds).
'Αντιπροίκιον de Jean Mansos (argent, trousseau, ustensiles de ménage).
Scribe : le notaire Nicolas, fils de Daniel.
(1302 S 742)

141. VENTE
'Απόπρασις, l. 18 — Avril, ind. 12,a.m. 6717 (= 1209)
Πρᾶσις, l. 25

Nicolas Péléchès, ses fils Léon et Philippe, et leurs ayants droit, vendent les terrains et les châtaigniers situés près de la rivière des Kammara, dans le territoire de Messine, au *maïstôr* Jean Engliskon, médecin, pour la somme de 40 *taria* d'or.
Scribe : Théodore τοῦ Φιλοσόφου, notaire royal du *praetorium* de Messine, sur ordre de Barthélemy Abytos, stratège de Messine.
(1262 S 753)

142. VENTE
Πρᾶσις, l. 45 — Septembre, ind. 13, a.m. 6718 (= 1209)

Jean, fils de Ploutinos Ypoternios, Pierre fils du notaire Léon Kart( )ll( ), Mabilia sa femme, Leonard, Léon et Arrigo leurs fils, vendent des terrains avec des arbres fruitiers et des terrains en friche situés aux sources de la rivière de Kammara,

dans le territoire de Messine, à Mansos Moustazon et à Jean Engliskon, médecin, pour la somme de 350 *taria* d'or.
Scribe : Théodore τοῦ Φιλοσόφου, notaire royal du *praetorium* de Messine, sur ordre de Barthélemy Abytos, stratège de Messine.
(1314 S 801)

143. CONVENTION
Ἐκκλησιαστικὸν σιγίλλιον, l. 44 20 septembre, ind. 2, a.m. 6722 (= 1213)

Les moines du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro et leur *kathigoumène* Nectaire, avec l'autorisation de Luc, archimandrite du Saint-Sauveur de Messine, empruntent 1000 *taria* à Basile de Chostès et à sa femme Maria pour pallier la situation d'indigence de leur monastère. En contrepartie, ils leur cèdent la vigne dite des Plantes, située près de Sainte-Anne de l'Akrotèrion, qui reviendra au monastère à la mort de Basile et de sa femme, ces derniers leur remettant chaque année le jour de la Métamorphose, deux *kafisia* d'huile. Sont ajoutés les noms des divers prêteurs.
Scribe : le notaire Nicolas, fils de Daniel.
(1272 S 696)

144. VENTE 21 novembre, ind. 7, a.m. 6727 (= 1218)

Théognoia, *kathigoumène* du monastère de la Sainte Trinité de la citadelle de Kastellon et ses consœurs vendent la vigne avec deux maisons en ruine et les arbres situés à Markisia, dans le territoire de Kastellon, à Bérard, archevêque de Messine pour la somme de 60 *taria* moins un grains.
Scribe : Léon, prêtre de l'archevêché.
(1407 S 714)

145. CONCESSION
Μοιραστικὸν ἔγγραφον, l. 25 Février, ind. 12, a.m. 6732 (= 1224)

Ambroise, *kathigoumène* du monastère de Myli, avait donné à Léon Migaros (?) et à ses fils des terrains en métayage, comprennant des vignes, des arbres fruitiers, des maisons, avec la clause qu'ils s'engagaient à offrir au monastère un *kafision* et demi d'huile et cinq *pozoi* le jour de la Vierge, le 15 août de chaque année. Léon Migaros décédé, la propriété avait été divisée entre ses fils par des μοιραστικὰ ἔγγραφα. Kostas, un des fils, vient réclamer au *kathigoumène* son attestation, qui lui est accordée avec le *sigillion* du *kathigoumène*.
Scribe : le moine Théodore.
(1315 S 809)

146. ECHANGE-VENTE
Ἀνταλλαγή, l. 29 9 mai, ind. 15, a.m. 6735 (= 1227)
Ἀνταλλαγὴ καὶ διάπρασις, l. 31

Nicandre, fils du notaire Basile Egidarès, sa femme et leur fils échangent avec Sabas, économe du Saint-Sauveur, 260 pieds d'une vigne située à Karpiana avec 260 pieds d'un δεσποτικὸν ἀπόριον qui se trouve au village de Saint-Nicolas de Placa en haut des Saints-Anargyroi dont le cens annuel est de 1 *tarí*. De même, ils vendent à l'archimandrite du Saint-Sauveur et au chapitre la part restante de la vigne pour la somme de 30 *taria* d'or.
Scribe : Nicolas, fils de feu Basile Agrillitanos.
(1240 S 679)

147. TESTAMENT
Διάταξις, l. 29 a. 1227

Nicétas, frère de feu Dionysios, hiéromoine du monastère de Saint-Sauveur, teste en faveur de sa fille Jeanne et lui laisse 150 *taria* et la maison à un étage qui se trouve en dehors de Messine. La fille devra offrir chaque année au monastère de Saint-Sauveur cinq *taria* d'or le 6 août, jour de la fête du saint. Il laisse aussi, suite à leur demande, une maison à sa fille Marguerite et à son époux Roger. Ensuite, de ses animaux, Nicétas dispose que quatre bœufs soient donnés au monastère, les autres - bœufs et moutons - soient vendus afin d'obtenir la somme de cent *taria*. De ces *taria*, 1 sera offert à la cour du roi, 5 au prêtre Nicolas de Saint-Pancrace, 10 aux *epitropoi*, Jean Minnina et Pérégrinos Agatza. Ce qui reste sera consacré pour son enterrement.
Scribe : Siméon, fils du prêtre Nicolas du monastère de Saint-Pancrace.
(1280 S 778)

148. VENTE
'Απόπρασις, l. 17 20 février, ind. 1 a.m. 6736 (= 1228)
Πρᾶσις, l. 21

Le notaire Josphré, fils de feu Achille de Tuccio, Chrysobènè sa femme, Achille et Jean, leurs fils, et Robert, frère de Josphré, vendent les terrains situés dans le territoire de Tuccio, à Barychôria, à Macaire, archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, pour la somme de 28 *taria* d'or qu'ils reçoivent de l'économe de Tuccio, Sabas.
Scribe : Nicolas Kèpérès, notaire, en présence du stratège Nicolas Lykastés.
(1345 S 707)

149. Acte bilingue greco-latin Septembre, ind. 2, a.m. 6737 (= 1228)
Στεραίωμα, l. 16

Matthieu de Romania, seigneur des terres grecques, confirme à Macaire, archimandrite du monastère du Saint-Sauveur, les confins relatifs au domaine dont il est propriétaire.
(1385 S 262)

150. ECHANGE
'Ανταλλαγή, l. 4, 29 15 février, ind. 2 a. m. 6737 (= 1229)

André, fils de feu Grégoire de Komporachos, et son frère Nicolas échangent avec Sabas, économe du monastère du Saint-Sauveur, deux parcelles d'un terrain divisé en trois parties qu'ils possèdent dans le territoire de Tuccio, celle d'André située à Cholóméni, celle de Nicolas aux Malénitika. Sabas leur donne en contrepartie deux parcelles de terrain de propriété du monastère du Saint-Sauveur (archimandrite Macaire), située l'une au lieu dit Monastirakia, l'autre confinant avec les terrains dit de Trigonos.
Scribe : le notaire Nicolas Kèpérès, en présence des stratèges de Tuccio, Jean Logothète et Nicolas Agrillitanos.
(1367 S 711)

151. ECHANGE
'Αντίδοσις, l. 2 15 mars, ind. 3, a.m. 673(8) (= 1230)
'Εγγραφον, l. 17
'Ανταλλαγή, l. 18

Nicolas, fils de feu Basile Argillitanos, échange les terrains situés dans le territoire de Tuccio, à Barychôria, contre une vigne de propriété du monastère de Saint-Sauveur située à Antiléris.
Scribe : Nicolas Agrillitanos, en présence du notaire Nicolas Kèpérès.
(1361 S 784)

152. DONATION
'Εγγραφον, l. 12 1 avril, ind. 7, a.m. 6742 (= 1234)

La femme de Jourdain Boulentos, qui a porté plainte auprès de l'archimandrite Macaire pour avoir été privée de ses terrains par l'église de Karpiana, reçoit de Kosmas, économe de Tuccio, sur ordre de l'archimandrite, une autre vigne de la même étendue, 270 pieds, qui reviendra à sa mort à l'église de Karpiana.
Scribe : Nicolas, fils de Jean Kondos, sur ordre de Kosmas, économe de Tuccio.
(1335 S 726)

153. CONVENTION
Σύμφωνον, l.25 10 avril, ind. 2, a.m. 6752 (= 1244)
'Ομολογία, l. 27

Jean Aldouin, médecin, juge de la ville de Messine et notaire, rend officielle la concession amicale faite par Paul, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, à Karnelabaros (Carnevale) de Pavie, seigneur de la terre de Sinopoli, de l'eau du fleuve de la terre de Tuccio pour irriguer son oliveraie dit d'Amirissia. L'oli-

veraie sera tenu amicalement par les moines du monastère et à la mort de Karnelabaros la jouissance de l'eau reviendra au monastère.
Scribe : Nicolas Korakès, βασιλικὸς καὶ δεσποτικὸς νοτάριος de la ville de Messine.
(1399 S 782)

154. CONCESSION 26 février, ind. 12, a.m. 6762 (= 1254)
Ἔγγραφον πρὸς ὑπόμνησιν...καὶ ἀσφάλειαν, l. 19
Πουβλικὸν ἔγγραφον, l. 18

Le moine Gérasimos du monastère de Saint-Sauveur de l'Akrotèrion de Messine, présente à Basile Kalabros, juge de Katouna (Catona), et à Pérégrinos Démennitos, notaire public, un acte de l'archonte Pierre Rousios (Pietro Ruffo) de Calabre, comte de Catanzaro et maréchal de Sicile, adressé à Jean Joffos de Katouna, qui gère la moitié d'une plantation de roseaux propriété du monastère de Saint-Sauveur. Cette moitié, qui faisait partie des taxes échangées chaque année avec le monastère, lui sera laissée et concédée avec le pâturage pour qu'il coupe chaque année la dite plantation pour les besoins du monastère.
Scribe : Pérégrinos Demennitos, *publicus notarius* de Katouna.
(1371 S 770)

155. VENTE
Πρᾶσις, l. 25 ind. 11, a.m. 6776 (= 1267-1268)

Jacob, fils de Nicolas Stéphanos, sa femme Arabella et leurs fils vendent un terrain situé à Chèramis (Cerami) à Matthieu Krémastès pour la somme de 66 *taria* d'or.
Scribe : le notaire Nicolas de Reggio, sur ordre de Michel, *praktôr*.
(1414 S 633)

156. CONVENTION
Ὁμολογιτικὸν πουβλικὸν ἔγγραφον, l. 32 Décembre 1315

Attestation délivrée à l'archimandrite Niphon pour ses terres de Mésa.
(1246 S 728)

157. VENTE
Πρᾶσις, l. 27 19 septembre, ind. 13, a.m. 6838 (= 1329)

Alloula vend à Bénétzia Lèbritzanena la maison située dans le village d'Ochrias pour la somme de 5 *taria*.
Scribe : Jean, fils du prêtre Alamannos, notaire public d'Ochrias.
(1387 S 651)

158. VENTE
Ἔγγραφον, l. 6, 8 12 mai, ind. 8, a.m. 6860 (= 1352)
Ἀποταγὴ διάπρασις, l. 9

Nicolas Simès, sa femme Bénédicte, Jacob, Manuel et Byntourella, leurs fils, vendent le terrain situé à Saboukkon, dans le ressort de la terre de Randax (Randazzo), à Basile Koméas.
Scribe : le notaire public Nicolas.
(1390 S 644)

159. INVENTAIRE (xve siècle)
l. 1-43 Liste des terres de Tuccio.
l. 44-47 Liste des terres des Gelsi.
(536 S 748)

Cristina Rognoni, EHEES, Paris.

INDEX DES NOMS DES SCRIBES

Achille	93, 97, 100
Ambroise, moine	58
Arkadios, prêtre, notaire	98
Athanase, hiéromoine	125
Barbaros	137
Barthélemy, notaire	70, 71
Basile, prêtre de l'Apôtre Marc	139
Basile, prêtre de Gala	24
Constantin, prêtre de Saint-Hippolyte	114
Constantin Goudrouppos, prêtre	102, 103, 104,105, 120, 128
Constantin Rodokallos	49/b, 54, 67, 69, 74/a, 74/b
Constantin, *taboularios* de Traina	119
Constantin, notaire du grand archimandrite	37
Constantin, notaire de la cour de l' archimandrite	51
Constantin, prêtre	64, 84, 88, 96, 108
Constantin, prêtre de Saint-Hippolyte et *taboularios*	77
Constantin, prêtre, *klèrikos* et chapelain de l'archimandrite	73, 87
Costantin, prêtre, *taboularios*	81
Georges *klèrikos*	2, 3, 5
Georges	47, 50
Georges, *nomikos* de la ville de Reggio	42
Georges, notaire de Messine	18

Georges, prêtre	41
Georges, *taboularios* de la ville de Reggio	32
Georges, *taboularios* de l'église de Tauriana, prêtre	13
Grégoire, domestique de l'église de Tauriana, prêtre	14
Grégoire, fils de Nicolas Doukas, notaire de la cour de l'archimandrite	62, 63, 72
Grégoire, sous-diacre et *taboularios* de l'église de Tauriana	15
Hélie, prêtre de Sangineto, du monastère de Saint-Nicolas	7
Ioannikios, moine	29
Jean Damaskènos	59
Jean de Rèmatès, prêtre	25
Jean Karouphillos, notaire royal	138
Jean Kènnéros	129
Jean, fils de Léon Bénétzos	46
Jean, fils du prêtre Alamannos, notaire public d'Ochrias	157
Jean, prêtre, *taboularios*	68
Jean, *prôtopapas* de Briatico et *taboularios*	52, 53/a, 53/b
Jean, *taboularios* de Reggio	127
Jean, *taboularios* de Traina	26
Joseph, prêtre, *taboularios* de Reggio	89, 91
Josfré, prêtre	121
Léon	21, 22
Léon Karonitès, prêtre	
Léon Mallig( )	107
Léon Perdikarès	117
Léon Scopèllitos, prêtre	126
Léon, notaire	17, 31
Léon, prêtre de Briatico	36
Léon, prêtre de l'archévêché de Messine	144
Léon, prêtre, *prôtopapas* et *taboularios* de Briatico	33
Léon, *taboularios* de Mésa	20
N. fils de Nicolas Arménos	109
N., notaire	56
Nicéphore	45
Nicétas, archidiacre de Vibona	4, 6
Nicodème, archimandrite	10
Nicolas Agrillitanos	151
Nicolas de Kastellon, prêtre	115
Nicolas de Reggio, notaire	155
Nicolas Kèpérès, notaire	148, 150
Nicolas Korakès, βασιλικὸς καὶ δεσποτικὸς νοτάριος de la ville de Messine	153
Nicolas Skoutaras, diacre de l'église	122
Nicolas, fils de Daniel, notaire	140, 143
Nicolas, fils de feu Basile Agrillitanos	146
Nicolas, fils de Jean de Taormine, notaire	130

Nicolas, fils de Jean Kondos	152
Nicolas, notaire	55
Nicolas, notaire public	158
Nicolas, prêtre	9/b
Nicolas, prêtre, *prôtopapas* de Briatico	75, 85, 90, 92
Nicolas, prêtre, *taboularios* de Messine	23
Onuphre, hiéromoine de l'Akrotèrion de Messine	113
Pancrace, hiéromoine, économe de Psychron	57
Pérégrinos Demennitos, notaire public de Katouna	154
Philarète, hiéromoine de Saint-Pancrace	1
Philippe, notaire	110, 112
Philippe, prêtre	8
Pierre, fils d'Arkoléon, prêtre	34
Pierre, notaire	76, 78, 79, 82, 83, 111, 116
Pierre, notaire royal du *praetorium* de Messine	118, 123, 124
Pierre, notaire	94
Raos	27
Siméon, fils du prêtre Nicolas du monastère de Saint-Pancrace	147
Théodore Chalkéopoullos (?)	101
Théodore τοῦ Φιλοσόφου, notaire royal du *praetorium* de Messine	141, 142
Théodore, moine	145
Théodore, *prôtopapas*	43, 44, 49/a
Théoprépès, *prôtopapas* de Messine	61

INDEX DES LIEUX PRINCIPAUX

Agora, territoire de Tuccio	49/a, 49/b
Antiléris, territoire de Tuccio	151
Arkéna, territoire de Tuccio	54
Barychoria, territoire de Tuccio	148, 151
Bolos, village de, Traina	26
Monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro	18, 23, 111, 113, 123, 125, 143
Boukinarès, territoire de Tuccio	104
Briatico	4, 33, 75, 85, 90, 92
Chrèma, étangs de, teritoire de Tuccio	25, 51
Karpiana, église de, territorio di Tuccio	152
Saint-Thomas-Apôtre, église de, dans le nouveau *kastron* de Messine	70
Epilphournè, territoire de Messine	18
Gesso	27, 66, 124
Gialon, Briatico	52
Goullada, Briatico	52

Kammara, rivière de, territoire de Messine	83, 86, 110, 112, 141, 142
Kampanariès, dans le bourg de Tuccio	64
Kannaba, Drosi	17, 28
Kantara, rivière de, plaine de Taormine	38
Kastellon, territoire de Messine	115
Kopholiton, territoire de Tuccio	97
Lardaria, territoire de Messina	31, 47, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 118, 136, 139
Lykopholia, territoire de Tuccio	96
Sainte-Trinité de Kastellon, territoire de Messine	144
Massa, territoire de Messina	68, 71, 111, 113, 116, 123
Mélito, riviere de, territoire de Tuccio	42, 91, 120, 127, 128, 129, 133
Mésa	20, 156
Mésopotamia, dans le territoire de Tuccio	67
Messine	19, 95, 139, 147
Messine, paroisse de Sainte-Lucie	138
Messine, rivière de Siniskalkon	41
Messine, rivière du Iudaios	134, 48
Messine, rivière de Saint-Léontios	95
Mochlouphon, *kastron* de, territoire de Tuccio	100
Monastère de Saint-Barthélemy de Silipingo	60,87
Monastère de Saint-Grégoire de Gesso, territoire de Messine	22
Monastère de Saint-Jean de Mourgon	29
Monastère de Saint-Jean de Psychro	57, 121, 130
Monastère de Sainte-Marie de Terréti	127,128
Monastère de Saint-Nicolas-des-Drosi	13,14,15,17,28
Monastère de Saint-Pancrace de Briatico	1, 2, 3, 7, 9, 10, 15, 33, 34, 35, 36, 52, 53, 75, 85, 90, 92
Monastère de Saint-Philippe-de-Bojoannès	6
Monastère de la Théotokos de Gala	24
Monastère de la Théotokos de Mallimachè	132
Moron, rivière de, Mésa	32, 61
Ochrias, bourg de	157
Phellas, dans les Salines	8
Philopation, territoire de Messine	94
Platéra, territoire de Tuccio	103
Pomasia, territoire de Tuccio	101
Pyrgos, territoire de Tuccio	107
Saints-Anargyroi, territoire de Tuccio	146
Sainte-Anne de l'Akrotèrion, territoire de Messine	143
Saint-Blaise, territoire de Messine	93
Saint-Georges de la rivière, territoire de Tuccio	74/a, 74/b

Sainte-Kyriakè, territoire de Tuccio 88
Saint-Léontios, territoire de Messine 39
Saint-Nicolas de Placa 146
Sainte-Parascève, Briatico 35
Saint-Polycarpe à Campo, Briatico 34
Salikion, territoire de Messine 30
Schènoudyn, territoite de Tuccio 102, 105, 106
Taormine 109
Traginaria 37, 63, 72
Traina, église de la Théotokos de 119
Tuccio 73, 89, 135, 150, 153

INDEX DES NOMS PROPRES

Achille, fils du notaire Josphré 148
Aérenbourga de Nicastro 12b
Agathè, femme de feu le notaire Basile, gendre de Jean de Bounoso 134
Agathè, fille de Jean Mélès 119
Alloula 157
Ambroise, *kathigoumène* du monastère de Myli 145
Amilèna, fille d'Adam, sœur de Marguerite 94
Anastase Rikamos 1
Anastase, fils de feu Léon Chakès, notaire 42
André, neveu de Nicolas 25
André de Limoges 76
André, neveu de Nicétas Pounzoulos 9/b
André Sourakès 22
André, fils de feu Grégoire de Komporachos 150
André, fils de Nicolas Maurikios 127, 128
André, fils de Oulô femme du feu Barsakios Kènnéros 91
André, fils de Ploutinos, neveu de Nicolas 9a
André, fils del Nicolas 25
André, fils du notaire Nicolas Kondos 124
André, frère de Basile et Théodore 18
André, stratège de Messine 70, 71, 94
Anne, femme de feu Théodore Chalkéopoullos 74/b
Anne, femme de feu Roland Parasakkon 48
Anne, femme de Hugues 43
Anne, femme de Léon Mètèkka 100
Anne, femme de Léon Oritanos 85
Anne, femme de Siméon 112
Anne, femme de Théodore 38
Anne, femme de Théodore, sœur de Philippe Pankos 81
Anne, fille de Léon Tourtarès 130

Anne, fille de Maria 83
Anne, fille de Nicolas de Reggio 108
Anne, fille del Basile 79
Anne, sœur de Jean Salernitos 92
Antoine, *kathigoumène* du monastère de la Théotokos de Myli 80
Arabella, femme de Jacob, fils de Nicolas Stéphanos 155
Archontissa, fils de Basile 79
Archontissa, sœur de Philippe et Basile 48
Archontissé, femme d'André, fils de Nicolas Maurikios 127, 128
Arétè, femme de Jean 84
Arkadios, fils de Jean Chakès 49/a
Arkadios Bioulè 78
Arkadios de Traina, notaire 26
Arkadios Kakoeudomados 80
Arkadios Toxotès 66
Arkadios, fils de Pierre Argilappos 116
Arkadios, fils d'Eustathios Molochitos 106
Arkadios, notaire 19
Arrigo, fils de Pierre 142
Arsénios, kathigoumène du monastère de Saint-Nicolas des Drosi 15
Athanase, économe de Tuccio 44, 46, 49, 54
Barbaros, fils de Léon de Gioubènos Troupianos 137
Barhélémy Abytos, stratège de Messine 141, 142
Barlaam, *kathigoumène* de Sainte-Marie de la Grotta de Palerme 133
Barsakès, fils de Jean Chakès 49/a, 62
Barsakès, fils de Théodore Tyganès 59
Barthélémy, moine 58
Barthélémy, fils de Nicolas Toxotès 138
Barthélémy, *kathigoumène* de la Théotokos de Gala 24
Barthélémy, moine 99
Barthélémy, stratège de la ville de Messine 61
Basile Bléchandos 93
Basile de Chostès 143
Basile Kalabros, juge de Katouna 154
Basile Koméas 158
Basile Psomas 110
Basile, fils de Jean Schynoplikos 95
Basile, fils de Kalè 123
Basile, fils de Matthieu de Saint-Hippolyte 79
Basile, fils de Michel Papas 64
Basile, fils de Nicolas Rapanos 63
Basile, fils de Papaléon Kannoutos, frère de Théodore et André 18
Basile, fils du notaire Constantin Podalgos, frère de Philippe 89
Basile, frère de Constantin Skoutaras 14
Basile, frère de Kostas, fils de Nicolas Rosios 96
Basile, frère de Michel, fils de Kostas Pothètos 102

Basile, frère de Philippe et Archontissa	48
Basile, notaire	21
Basilô, femme de Léon Phantasménos	97
Bénédicte, femme de Nicolas Simès	158
Bénétzia Lèbritzanena	157
Bérard, archevêque de Messine	136, 144
Bitalios, moine	8
Bonobassallos de Bourellos, stratège de Messine	138
Byntourella, fille de Nicolas Simès	158
Christodoulè, fille de Costantina	15
Christophe Mystazos	51
Christophe, fils de Papabasiléios	33
Chrysa, femme de Constantin Askimos	74/b
Chrysa, femme du notaire Kalokyros, fils de Léon	17
Chrysios, fils de Théodore Gémellarès	4
Chrysobènè, femme du notaire Josphré	148
Chrysobirgas, femme de Nicolas Pèloménos	32
Clément	16
Constantin Alykyanysès	73
Constantin Askimos, gendre de Karabarès	74/b
Constantin Brachos	36
Constantin de Gallikiana	63
Constantin de Kastello, notaire	26
Constantin de Taormine, stratège de Messine	124
Constantin Phantasménos	44
Constantin Rodokallos, fils de Théodore, frère de Jean	67
Constantin Rodokallos, notaire et *taboularios* de la cour de l'archimandrite.	59
Constantin Skoutaras	14
Constantin Strabos	44
Constantin, fils de Basile Bléchandos	93
Constantin, fils del Nicétas Platzabia	27
Constantin, frère de Arkadios Bioulè	78
Constantin, stratège de Messine	116, 123
Costantina, fille de Michail Kolobatès	15
Cyrille, *spatharokandidat*, domestique du corps des Hongrois	8
Dialektè Bizénias	126
Domna, femme de feu Basile Schinoplokos	47
Dorothé, prêtre, économe	121
Drongos de Briatico, moine	11
Duchèssa	12b
Eugénie, femme de Léon	101
Euphèmios Psathas, fils de Jean Kampoulos, moine	7
Euthimios, économe du monastère de Saint Pancrace	53/a, 53/b
Frédisynda, femme de Tasteinos Kaballarès	132
Gaitas, fille de Jean Logothète	131

Gandolfo Grande	76
Georges, émir	19
Georges, fils de Basile de Chrysolia	107
Georges, fils de Jean et Maria	31
Georges, fils de Kalè	123
Georges, notaire	48
Georges, stratège de Taormine	38
Gérard, *maïstôr*	112
Gérasimos dit de Mousoulènos, moine	58
Gérasimos, *kathigoumène* du monastère de Saint-Pancrace	1
Gérasimos, moine du monastère de Saint-Sauveur de Messine	154
Gounikarès, notaire	104
Grégoire Chattés	53/a
Grégoire Toxia	133
Grégoire, fils de Leon	14
Grégoire, fils de Léon Magès	90
Grégoire, gendre de Pierre Bioulè	78
Grégoire, hiéromoine du monastère de Saint-Jean sur Mourgo	29
Guillaume Boukkabarillos	47
Guillaume Broutzantès	115
Guillaume Kantouros, archonte	73
Guillaume Kapriolès	12/a, 12/b
Guy, fils de Kostas Barba	51
Hélène	40
Hélie, économe de Tuccio	62, 63, 64, 67, 69, 72 74/a, 74/b
Hélie, économe du monastère de Saint-Pancrace	85, 90, 92
Hélie, *taboularios* de la région de Mésa	45
Hilarion Boniphatès, moine	11
Hilarion, *kathigoumène* de Saint-Pierre de Gitala	114
Hugues, fils d'Arnaud Kéramios	43
Hugues, stratège de Messine	116
Ignace, fils de Kostas Goudrouppos, moine	25
Ignace, fils de Nicolas Ekdarménos, moine	113
Ignace, gendre de Boukkabarillos	82
Ioannikios, *kathigoumène* de la Théotokos de Gattikellon et *proestôs* du monastère de Saint-Pancrace	52
Ioannikios, moine	30
Irène, femme de Basile Karabarès	74/b
Irène, femme de Georges, fils de Basile de Chrysolia	107
Irène, femme de N. de Théodore Karbounarès	56
Irène, femme de Pierre Argilappos	116
Irène, fille de Basile Kamprillingos et veuve de Jean Logothète	131
Irène, nièce de Nicolas	122
Jacob, fils de Nicolas Simès	158
Jacob, fils de Nicolas Stéphanos	155

Jacob, moine	I
Jean Mansos, *prôtopapas* de Messine	140
Jean [ ]	11
Jean Aldouin, médecin, juge de la ville de Messine et notaire	153
Jean Alonaras, stratège de Messine	110, 111, 112, 118
Jean Arménis	11
Jean Chakès	49/a
Jean Chattès	52
Jean de Capoue	22
Jean de Reggio, *maïstôr*	109
Jean Engliskon, médecin, *maïstôr*	141, 142
Jean, fils de Robert de la Montagne	55
Jean Joffos de Katouna	154
Jean Kalouménos	89
Jean Logothète, stratège de Tuccio	150
Jean Minnina	147
Jean Phlébotomos	110
Jean Rodokallos, fils de Théodore, frère de Costantin	67
Jean Schynoplikos	95
Jean Théologos, prêtre	35
Jean, fils de Oulô femme du feu Barsakios Kènnéros	91
Jean, fils d'Agathè	119
Jean, fils de Barsachès Kènnéros	129
Jean, fils de Chrysa	17
Jean, fils de Kalè, veuve de Michel fils de Pothètos	102
Jean, fils de l'émir Eugène	23
Jean, fils de Léon Chélônès	118
Jean, fils de Léon Eulapés et Marie	49/b, 54
Jean, fils de Léon Tornatôr et Lentô	74/a
Jean, fils de Nicolas Karabarès	74/b
Jean, fils de Nicolas Mélésis	31
Jean, fils de Papagéorgios	96
Jean, fils de Pierre de Briatico, notaire	52
Jean, fils de Pierre Sangermano	84
Jean, fils de Ploutinos Ypoternios	142
Jean, fils de Grégoire	78
Jean, fils du notaire Josphré	148
Jean, frère d'Arkadios, fils d'Eustathios Molochitos	106
Jean, frère de Kalokyros Moschianèsès	59
Jean, frère de Konstas, fils de Nicolas Rosios	96
Jean, frère de Maimun, fils de Chalkissa	87
Jean, gendre de Sémidolos	21
Jean, notaire du très noble duc	41
Jean, *papas*, gendre de feu Constantin Kaloparpatéitos	37
Jean, *prôtopapas* de Messine	139
Jean, serf	24

Jean, stratège de Messine 18, 21, 22
Jean, *taboularios* de Traina 117
Jeanne, fille de Nicétas 147
Jordanos, fils de Jean de Capoue et de Orengia 22
Josfré Chakès 42
Josphré, fils de feu Achille de Tuccio, notaire 148
Kalè, femme d'Oursos Biglatorès 123
Kalè, femme de Basile 102
Kalè, femme de Jean, gendre de Sémidolos 21
Kalè, femme de N. 103
Kalè, sœur de Théodore Tornatôr 114
Kalè, veuve de Michel fils de Pothètos 102
Kalè, sœur de Anne, femme de Theodore, et de Marie 81
Kalokyros, notaire 17
Kalokyros Agrikos, dit Bléchandos 88
Kalokyros Gallikos 45
Kalokyros Moschianèsès, frère de Jean 59
Kalokyros, fils de Jean de Gerace 92
Kalokyros, fils de Léon Mandranès 44
Kalokyros, fils du prêtre Constantin Arztoukas 3
Kalos Pounzoulos 3
Karnelabaros de Pavie, seigneur de la terre de Sinopoli 153
Konstas, fils de Basile Kondos 69
Konstas, fils de Nicolas Rosios 96
Kosmas, *papas*, moine 8
Kosmas, économe de Tuccio 152
Kosmas, *kathigoumène* de l'Archistratège de Tuccio 42
Kosmas, moine 8
Kostas, notaire 98
Kostas, fils de Léon Migaros 145
Kostas, fils de Léon Séléchos 20
Laurentios, archimandrite du monastère de Terréti 127, 128
Lentô, femme de Léon Tornatôr 74/a
Léon 6
Léon 14
Léon 26
Léon Bénétzos, frere de Théodore 46
Léon Eulapès 49/b, 54
Léon Gaïdarophagos 13
Léon Mètèkka 100
Léon Migaros 145
Léon Oritanos 85
Léon Phantasménos 97
Léon Séléchos 20
Léon Tornatôr, gendre de Basile Rodokallos 74/a
Léon Torritès 121

Léon, archiprêtre de la cathédrale de Tauriana 17
Léon, cousin de Tirsos 92
Léon, fils de Barbaros 137
Léon, fils de Basile 79
Léon, fils de Basile Bléchandos 93
Léon, fils de feu Grégoire Brazos 130
Léon, fils de Jean Pothètos 102
Léon, fils de Kostas de la famille de Louppos 85
Léon, fils de Nicolas Gounykarès 72
Léon, fils de Nicolas Kalabros 105
Léon, fils de Nicolas Langoubardos 101
Léon, fils de Nicolas Péléchès 141
Léon, fils de Pierre 142
Léon, fils de Xéraphès 6
Léon, *kathigoumène* de Saint-Ange 12b
Léon, neveu de Constantin Skoutaras 14
Léon, neveux de N., veuve de Siméon 139
Léon, stratège 109
Leonard, fils de Pierre 142
Léontios *kouratôr,* moine 8
Léontios, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur de Messine 126, 128, 129, 130, 133
Léontios, économe de Tuccio 84, 88, 97, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 120
Léontios, *higoumène* de l'Asèkrètis 8
Léopardos, prêtre 27
Luc I, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur 28,29, 30,43,44,46, 49a, 49b, 54
Luc II, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur de Messine 142, 143
Luc, économe de Tuccio 128
Mabilia, femme de Pierre 142
Mabilia, fille du notaire Guillaume 117
Macaire, archimandrite du monastère du Saint-Sauveur de Messine 148, 149, 150, 152
Macaire, *kathigoumène* de Agrò 133
Maimun, fils de Chalkissa, frère de Jean 87
Maiô, fils du notaire Nicolas Kondos 124
Makrè, veuve du notaire Arkadios 77
Malgérios, fils de Jean de Capoue et de Orengia 22
Mansos Moustazon 142
Manuel, fils de Nicolas Simès 158
Marguerite, fille de Nicétas 147
Marguerite, sœur de Amilèna 94
Maria, femme de Basile 79

Maria, femme de Basile Bléchandos 93
Maria, femme de Basile de Chostès 143
Maria, femme de feu Alexandre d'Alétinès 83
Maria, femme de Jean 31
Maria, femme de Léon Eulapès 49/b
Maria, femme de Nicolas Toxotès 138
Maria, femme de Siméon 98
Maria, fille d'Agathè 119
Maria, fille de Nicolas de Mésa 111
Maria, fille du *prôtopapas* de Messine, Jean Mansos 140
Marie, femme du *maïstôr* Pierre Skoutellarès 55
Marie, femme du prêtre Nicolas de Mansos 70
Marie, sœur de Anne, femme de Theodore, et de Kalè 81
Marina, *kathigoumène* du monastère de Saint-Phantin-et-Balsamon 126
Matthieu de Romania, seigneur des terres grecques 149
Matthieu Krémastès 155
Matthieu, neveux de N., veuve de Siméon 139
Matthieu, *taboularios* de la ville de Messine 139
Michel, fils de Kostas Pothètos 102
Michel, fils de Philippe et de Mabilia 117
Michel, *praktôr* 155
Mitzounès, fils de feu Théodore Malénos 37
Modeste (?), fils d'Agathé 134
Modeste, descendant du *prôtopsaltès* Philippe, fils de Jean de Palerme, moine 5
N. de Théodore Karbounarès 56
N. fils de feu Nicolas Scholarios 103
N., comte 16
N., veuve de Siméon 139
Nectaire, économe du monastère de Saint-Jean de Psychron 130
Nectaire, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro 143
Nicandre, fils du notaire Basile Egidarès 146
Nicéphore , fille de Oulô femme du feu Barsakios Kènnéros 91
Nicéphore, fils de feu Nicolas Takès 140
Nicéphore, *prôtopapas* 23
Nicétas de Mounia 11
Nicétas Platzabia 27
Nicétas Pounzoulos 9/b
Nicétas, *taboularios* et *deutéreuôn* de Tauriana 14
Nicétas, archidiacre de Vibona 11
Nicétas, frère de feu Dionysios, hiéromoine du monastère de Saint-Sauveur de Messine 147
Nicodème, fils d'Hélie Silipingo, *kathigoumène* du monastère de Saint-Barthélémy de Silipingo 60, 87

Nicolas 150
Nicolas Agrillitanos, stratège de Tuccio 150
Nicolas Bambakarès 1
Nicolas Changémi, *maïstôr* 125
Nicolas de Mansos, prêtre 70
Nicolas de Mésa, fils du feu notarios Théodore Mélitanos 111
Nicolas de Reggio 57
Nicolas de Saint-Pancrace, prêtre 147
Nicolas Kellarès, vicomte 108
Nicolas Kèpérès, notaire 151
Nicolas Kolokauthès 86
Nicolas Lykastés, stratège 148
Nicolas Neophotistès, *maïstôr* de Darsana 65
Nicolas Patrikios, notaire 31
Nicolas Péléchès 141
Nicolas Pèloménos 32
Nicolas Routellos 59
Nicolas Simès 158
Nicolas Tiganès, *taboularios* 114
Nicolas Toxotès 138
Nicolas, archevêque de Messine 78, 79, 80, 81, 82, 94
Nicolas, de la famille d'Adranitos 60
Nicolas, descendant de Pounzoulos 9a
Nicolas, fils d'Agathon 10
Nicolas, fils d'André Ornithos 39
Nicolas, fils de Constantin Alykyanysès 73
Nicolas, fils de feu Basile Argillitanos 151
Nicolas, fils de feu Constantin, notaire, *éxousiastès* de Kastellon 115
Nicolas, fils de feu le prêtre Skoutaras 122
Nicolas, fils de feu Léon Chakès 42
Nicolas, fils de Jean et Maria 31
Nicolas, fils du notaire Gounikarès 104
Nicolas, fils de Léon Chélônès 118
Nicolas, fils de Théodore Strobèlos 25
Nicolas, frere d'Arkadios, fils d'Eustathios Molochitos 106
Nicolas, frère de Jean, fils de l'émir Eugène 23
Nicolas, frère de Jean, fils de Papagéorgios 96
Nicolas, frère du notaire Arkadios de Traina 26
Nicolas, neveu du *prôtopapas* Paenos 20
Nicolas, notaire 38, 50, 65
Nicolas, prêtre, *taboularios* 113
Nicolas, stratège de Messine 41
Nikètô, fille de Marie et nièce de feu Pierre Drosos 13
Niphon I, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur de Messine 99, 116, 120, 124
Niphon IV, archimandrite du monastère du Saint-Sauveur de Messine 156

Notarios, frère de Jean, fils de Papagéorgios 96
Onuphre I, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur de Messine 56, 61, 62, 63, 64, 65, 66
Onuphre II, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur de Messine 68, 69, 72, 74/a, 74/b, 83, 84, 88, 89, 91, 93, 96, 97, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108
Oréngia, femme de Jean de Capoue 22
Oulô, femme de Guy 51
Oulô, femme d'Arkadios 116
Oulô, femme de feu Asgottos Pharsotas 71
Oulô, femme de Nicolas de Mésa 111
Oulô, femme de Nicolas Kolokauthès 86
Oulô, femme de notaire Gounikarès 104
Oulô, femme du feu Barsakios Kènnéros 91
Oursos, gendre de Kalokyros 3
Paenos, fils de Nicolas Chondrolémas 75
Papajôannés, fils du notaire Kalokyros descendant de Fabaeiptarès (?) 28
Papabasiléios Trianta Anthal[ ] 33
Papanikolaos 3
Paphnuce, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro 23
Paschalè, veuve de Georges Spipingos 61
Paschalès Xylos 134
Paul, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur 153
Pellégrinos, fils du notaire Nicolas Kondos 124
Pérégrinos Agatza 147
Pérégrinos Démennitos, notaire public 154
Perrounès, fils d'Agathé 134
Philarète, économe du monastère de Saint-Pancrace 33, 34, 35, 36
Philarète, fils de Nicolas Arabos, hiéromoine 136
Philippe, fils de Théodéitos 19
Philippe, *logothète* 19
Philippe Xérosikotès 95
Philippe, fils de feu Jean Ananias 138
Philippe, fils de Kalokyros de Rématès 71
Philippe, fils de Nicolas Péléchès 141
Philippe, fils de Schiastos 50
Philippe, fils du prêtre Nicolas Rou[ ]os, prêtre 45
Philippe, frère de Basile, fils du notaire Constantin Podalgos 89
Philippe, neveu d'Ornithos, frere de Basile et Archontissa 48
Philippe, notaire 19
Phillia, veuve de Serge, de la famille de Basile Xustakès 57
Pierre Argilappos 116

Pierre Drosos 13
Pierre Rousios de Calabre (Pietro Ruffo), archonte, comte de Catanzaro et maréchal de Sicile 154
Pierre Sèmènarès, gendre de feu Josfré de Romanos 24
Pierre, fils d'Arkoléon, prêtre 34
Pierre, fils de Barbaros 137
Pierre, fils de feu Saba, kathigoumène du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro 18
Pierre, fils de Léon 10
Pierre, fils du notaire Léon Kart( )ll( ) 142
Pierre, fils du notaire Nicolas Kondos 124
Pountzos, *maïstôr* des Arbalétriers 70
Procope, fils de Patias 66
Régala, femme de Grégoire Toxia 133
Régala, fille de Théodore Maléinos 120
Richard, archevêque de Messine 117, 118, 119
Richard, stratège de Messine 47, 48, 50, 55, 56, 65
Risinolphe, gendre de Luciphère 121
Robert *de la Montagne* 55
Robert Rokkos 22
Robert, frère du notaire Josphré 148
Roger 147
Roger, fils de Jean de Capoue et de Orengia 22
Roger, fils de Léon 85
Roger, fils de Philippe Mélè 117
Roukkos Kapriolès 12b
Saba, *kathigoumène* du monastère de Saint-Sauveur de Bordonaro 111, 113, 123, 125
Sabas, économe du Saint-Sauveur de Messine 146, 150
Siméon 112
Siméon, fils de feu le moine Théodose 98
Siméon, fils de feu Mourillèsios 68
Siméon, moine au monastère de Saint-Pancrace 9/b
Soliman 109
Stéphane 30
Stéphane, fils de Philippe 6
Stéphane, stratège de Messine 76, 78, 79, 82, 83
Synatôr, fils de Léon Mètèkka 100
Tancrède de Syracuse 29
Tarra, sœur de Léon Kalabros, femme de Jean de Reggio 109
Tasteinos Kaballarès 132
Théodora, fille de Zôsime Plazytènètés 2
Théodore Bojoannès 4
Théodore Karbounarès 66
Théodore Tornatôr 114
Théodore Tyganès 59
Théodore, fils de Blaise Mésitanos 38

Théodore, fils de Domna 47
Théodore, fils de feu Nicolas Sophòs 81
Théodore, fils de Jean Chalkéopoullos 101
Théodore, fils de Kalè, veuve de Michel fils de Pothètos 102
Théodore, fils de Nicolas de Mésa 111
Théodore, fils de Papabasiléios Trianta Anthal[ ] 33
Théodore, frère de Basile et André 18
Théodore, frere de Léon Bénétzos 46
Théodule Bojoannès, *kathigoumène* du monastère de Saint-Philippe 5
Théodule, *kathigoumène* de monastère de Saint-Pancrace 3, 7, 9/a, 9/b, 10, 11
Théognoia, *kathigoumène* du monastère de la Sainte-Trinité de la cittadelle de Kastellon 144
Théoktistè Choumatô 41
Théophanô, femme de Léon, fils de Nicolas Kalabros 105
Théophile, *kathigoumène* du monastère de la Théotokos de Mallimachè 132
Théoprépès, *prôtopapas* de Messine 77, 113, 114
Tirsos, fils de Kalokyros Salernitos 92
Zoè, femme de Barbaros, fils de Léon de Gioubènos Troupianos 137

INFORMATIONS

LA SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES BYZANTINES EN 2001

Comme d'habitude, en 2001, la Société Belge d'Études Byzantines s'est réunie trois fois. Nous résumons ici les communications qui ont été faites pendant la partie scientifique de chacune de ces réunions.

Séance du 3 février 2001 — Xavier LEQUEUX.

L'alphabet grec et le micro-ordinateur : problèmes et solutions

Contrairement aux apparences, les fichiers informatiques, même s'il s'agit de fichiers texte, ne contiennent pas de caractères. Ils sont constitués de suites binaires appelées «bits», ne pouvant prendre que les valeurs 0 et 1. Dans le codage informatique, les caractères sont pour l'ordinateur des entités numériques, qu'il associe à des chiffres et/ou des lettres répertoriés dans une table, un jeu de caractères.

L'échange efficace de données entre deux parties exige que celles-ci utilisent le même encodage normalisé de caractères. De nombreux jeux de caractères ont été mis au point par les fabricants de matériel informatique et par les organismes de normalisation. Les plus connus de ces jeux, à savoir les normes ISO-Latin-n ou ISO-8859-n apparues vers le milieu des années 80, permettent de saisir des textes dans la plupart des langues de l'Europe Occidentale et de l'Amérique ; le codage du grec moderne, monotonique, est pris en charge par la norme ISO-8859-7, parfois dénommée ELOT 928 ou encore ECMA-118.

Il n'existe malheureusement aucune norme dédiée au grec polytonique. Plusieurs systèmes d'encodage ont été mis au point sans concertation par des philologues débrouillards. Ces systèmes reposent tous sur le même principe : la création d'une police de caractères grecs, qui n'est jamais déclarée au système comme grecque (1). Autrement dit, les caractères grecs n'ont pas reçu un numéro

(1) Une liste de ces polices grecques est disponible sur le site: http://cgm.cs.mcgill.ca/~luc/greek.html.

d'identification propre et leur affichage n'est correct que dans la police utilisée. Laissons aussi de côté le système de transcription, appelé «Beta codes», lequel, basé sur l'ASCII pur, représente, à quelques exceptions près, les lettres grecques par leur équivalent phonétique latin (2).

L'idéal serait de disposer d'une norme qui spécifie un numéro unique pour chaque caractère, quels que soient la plate-forme, le logiciel et la langue utilisés. De telles normes existent déjà. La norme Unicode, qui se confond avec les positions 0 et 65535 du standard ISO-10646, comprend tous les caractères nécessaires à la saisie d'une multitude de langues, parmi lesquelles figure le grec polytonique, dissimulé sous les séquences «Greek and Coptic» (positions 0370 à 03FF en hexadécimal) et «Greek Extended» (positions 1F00 à 1FFF en hexadécimal) (3).

Plusieurs polices TrueType (fichiers TTF), compatibles Unicode, recèlent ces deux séquences (4). Leur utilisation sous Windows 97 et 98 requiert l'installation d'un petit utilitaire qui active une série de macros dans Word (versions 97, 98 et 2000) (5). Par conséquent, cet utilitaire ne fonctionne que sous Word. On nous promet toutefois la possibilité de générer son propre clavier Unicode (6). Cette solution logicielle s'avère particulièrement intéressante pour nos études :

(2) Une présentation éclairante de ce système, mis au point pour les besoins du *Thesaurus Linguae Graecae* (University of California at Irvine), est disponible en ligne: http://www.cs.utk.edu/~mclennan/BA/OM/Beta-codes.html.

(3) Pour la consultation des tables Unicode, se reporter au site officiel : http://www.unicode.org/charts/.

(4) Polices TTF, compatibles Unicode et dotées de tous les caractères du grec ancien:

- *Arial Unicode MS :* http://officeupdate.microsoft.com/2000/downloadDetails/aruniupd.htm;
- *Athena :* http://www.jiffycomp.com/smr/unicode/athena.zip;
- *Caslon :* http://bibliofile.mc.duke.edu/gww/fonts/Caslon/CasUni.zip;
- *Code 2000 :* http://home.att.net/~jameskass/;
- *Georgia Greek :* http://moose.uvm.edu/~rspauldi/download.html;
- *Titus Cyberbit Basic :* http://titus.fkidg1.uni-frankfurt.de/unicode/tituut.asp.

(5) Utilitaires (macros Word) disponibles pour la saisie du grec polytonique, compatible Unicode :

- *Antioch :* http://www.users.dircon.co.uk/~hancock/antioch.htm;
- *MultiKey :* http://www.oeaw.ac.at/kal/multikey/ (fonctionne aussi pour les signes latins diacritiques, l'arabe, l'hébreu et le cyrillique);
- *Polytonistis :* http://www.magenta.gr;
- *Ukeys :* http://members.aol.com/AtticGreek/.

(6) Possibilité offerte par le nouveau programme «Tavultsoft Keyman Manager» : informations et version demo téléchargeables à l'adresse: http://www.tavultesoft.com/keyman/.

1. les hellénistes et les orientalistes pourront transposer leur clavier favori et ainsi conserver leurs habitudes pour la frappe des textes ;
2. les claviers générés seront tout à fait autonomes ; ils ne seront plus subordonnés à l'utilisation de macros Word et limités à ce programme, pour autant que le programme en question soit lui-même compatible avec la norme Unicode.

La généralisation de la norme Unicode s'avère donc très prometteuse pour l'élaboration et l'échange de fichiers où se mêlent souvent plusieurs langues et alphabets (7). Il n'y a pas lieu de douter qu'elle fera bientôt partie de la panoplie informatique de tout helléniste...

Séance du 19 mai 2001 Anne Tihon.

Calendriers, comput pascal et ère mondiale byzantine

Ce sont les problèmes astronomiques liés à la date de Pâques qui ont abouti à la création de l'ère mondiale byzantine. On sait d'après les Évangiles que Jésus a célébré la Pâque juive avant sa Passion. Or, la Pâque juive est fixée par la Bible le 14e jour du mois du premier mois de l'année (Nisan), soit pratiquement à la pleine Lune. Le premier mois de l'année est celui où tombe l'équinoxe de printemps. Donc, deux phénomènes astronomiques sont en cause : la pleine Lune (ou le 14e jour de la Lune) et l'équinoxe de printemps. La célébration de la Pâques chrétienne suscita de nombreuses discussions, notamment : fallait-il garder strictement la pleine Lune et perdre les jours de la semaine? Le Concile de Nicée (325) finit par trancher en décidant que la fête de Pâques se célébrerait le premier dimanche qui suit la première pleine Lune après l'équinoxe de printemps. Il fallait donc ajouter au problème le cycle des jours de la semaine. La plupart des computs se fondent sur le cycle de 19 ans attribué à Méton, soit 19 années solaires = 235 lunaisons. Encore fallait-il trouver un point de départ. On voulut alors se référer à la création de nos deux luminaires, un point de départ «naturel». Comme la Bible ne donne pas de date pour la Création, mais seulement des chronologies relatives, on a donc reconstitué des chronologies bibliques pour arriver à la date de la Création. C'est pourquoi les discussions sur la date de Pâques sont aussi liées aux discussions sur la date de la Création du monde. L'ère mondiale byzantine la plus couramment utilisée est de 5509-5508 avant Jésus-Christ, mais au VIIe s., il est évident qu'elle est encore en concurrence avec d'autres systèmes.

Le comput pascal dû à l'empereur Héraclius se compose de 3 chapitres (ch. 28-30) qui figurent à la fin du *Commentaire aux Tables Faciles* de Stéphane

(7) Pour se tenir informé, consulter le site «Unicode and Multilingual Support in HTML, Fonts, Web Browsers and Other Applications», régulièrement mis à jour par Alan Wood : http://www.hclrss.demon.co.uk/unicode/.

d'Alexandrie (ca 610-617). Ce comput est une adaptation maladroite et peu scientifique pour le calendrier julien d'un système conçu pour le calendrier égyptien. L'intervention impériale dans ce problème de comput demande encore à être expliquée.

D'un niveau tout différent sont les traités sur la date de Pâques composés au XIVe s. par deux savants : Barlaam de Seminara et Nicéphore Grégoras. D'un point de vue astronomique, les deux savants font preuve d'une égale maîtrise de l'astronomie de Ptolémée. Le traité de Barlaam témoigne cependant de plus de rigueur dans le développement du problème. Les deux sont d'accord pour dire que le canon pascal en usage est périmé, mais Barlaam rejette l'idée d'une réforme, tandis que Grégoras le recommande. En ce qui concerne les circonstances de la composition des deux traités, il est clair que leurs auteurs connaissaient l'œuvre de l'autre et il est permis de mettre en doute le récit de Grégoras qui prétend avoir proposé cette réforme en présence de l'empereur en 1324. Le traité de Barlaam, daté avec certitude de 1333, montre qu'il a été composé pour réfuter les tentatives de Grégoras, à un moment où celles-ci étaient d'actualité.

Séance du 27 octobre 2001 — Andrée COLINET.

En aurifiant le plomb : l'alchimie à Byzance

«Comme Eurysthée, tu m'as demandé de t'apporter les pommes d'or en aurifiant le plomb, l'étain ou quelque autre production naturelle» : Michel Psellos, dans son *Épître sur la chrysopée*, § 1, considérait l'art de faire de l'or comme une partie de la philosophie de la nature. Pour désigner cet art, nous utilisons le terme «alchimie», qui par le latin nous vient de l'arabe, lequel l'avait emprunté au grec χυμεία, de la racine χέω, fondre un métal.

En effet, l'alchimie occidentale est née à Alexandrie, à peu près en même temps que l'ère chrétienne. Elle nous est connue par deux papyrus et par quelques manuscrits dont le plus ancien est le *Marcianus gr. 299*, que l'on date du X-XIe s. Malheureusement, il ne contient que des extraits et des commentaires d'extraits d'auteurs non datés. Cette alchimie est basée sur des pratiques artisanales d'imitation d'or, d'argent, de pierres précieuses et de pourpre, interprétées selon des idées philosophiques grecques éclectiques (théorie des quatre éléments, puissance et acte, atomes, sympathie universelle) et enrobées d'une forme hermétique à la mode à cette époque. Au fil du temps, suivant les auteurs, ces trois tendances seront plus ou moins importantes.

C'est son aspect philosophique qui intéressera surtout les commentateurs de la période byzantine. Parmi eux, le plus important sera Stéphane d'Alexandrie, le philosophe oecuménique, qui dédie son œuvre à Héraclius. Viennent ensuite Michel Psellos et Nicéphore Blemmydès, qui ajoutent à la tradition ancienne des éléments nouveaux avant que l'on intègre des recettes alchimiques dans des recueils de curiosités en compagnie d'astronomie, d'astrologie et de magie dans des manuscrits des XIV-XVe s.

Mais le texte alchimique grec le plus long et le plus original est un traité systématique et rationnel, l'*Anonyme de Zuretti*, contenu dans le *Vaticanus gr. 1134* et rédigé en Italie du Sud vers 1300 d'après des sources grecques pour une part, mais surtout d'après des sources latines et arabo-latines, le tout dans une langue influencée par les parlers de la région. Il passe en revue toutes les substances utiles en décrivant leur préparation : il connaît les acides minéraux, l'alcool, la poudre à canon, l'or potable ; il cite Arnaud de Villeneuve et des auteurs italiens inconnus. Il est ainsi le témoin du syncrétisme culturel qui fleurissait dans le royaume de Naples à l'époque angevine et constitue un document intéressant pour l'étude de la langue grecque médiévale calabraise.

José Declerck.

COMPTES RENDUS

K.-P. MATSCHKE et F. TINNEFELD, *Die Gesellschaft im späten Byzanz : Gruppen, Strukturen und Lebensformen,* Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau Verlag, 2001, 444 pages. ISBN 3-412-10199-0.

Cet ouvrage constitue un trésor prosopographique et une analyse approfondie des courants socio-économiques et culturels de l'époque des Paléologues.

Le premier chapitre expose les «Structures et tendances générales de la société byzantine du temps des Paléologues» (pp. 15-98), en les différenciant de l'Occident et en esquissant les tendances apparentes depuis l'époque des Macédoniens. Le début du règne des Paléologues est marqué par la concentration de la propriété privée : richesse foncière et liens familiaux de la haute société, au point que certaines fonctions se fixent dans certaines familles (par ex. des Néokaisarites, des Makrénoi, des Kinnamoi, Oiniaiotes). Cette aristocratie attache beaucoup d'importance à l'éducation, à la possession de manuscrits, à l'écriture littéraire et épistolaire, tandis que l'enseignement spécialisé, par ex. juridique ou militaire, semble faire défaut. On constate un déclin du pouvoir central impérial, et la population provinciale et citadine faisait les frais de la prépondérance des aristocrates. L'aristocratie, quasi omnipotente perd des moyens d'existence au milieu du XIVe s. L'histoire des Métochites et des Méliténiotes illustre la problématique du fonctionnarisme. L'administration ecclésiastique prête un refuge aux membres des familles des Balsamon, Eugénikos. Pendant ce dernier siècle, une réorientation de la haute société vers les affaires commerciales et bancaires constitue le dernier renouveau social important à Byzance.

L'apparition d'une couche moyenne (*μέσοι, μεσότης, δευτέρα καὶ μέση μοῖρα*) est le sujet du chapitre suivant (pp. 99-157) : commerce de blé et de bestiaux, transport maritime, piraterie, activités bancaires ou productives. Dans ce groupe aussi apparaît une couche de fonctionnaires et de propriétaires petits ou moyens. La montée sociale restait cependant difficile. Les A.s expliquent pourquoi ces *μέσοι* disparaissent des sources dès le milieu du XIVe s.

Une des explications se trouve dans le quatrième chapitre, «Traces d'un goût aristocratique de l'entreprise dans les dernières décennies des Paléologues» (pp. 158-220). Dès le début du XVe s., des Paléologues, Ange, Argyre, Asanès, Doukas, Vatatzès, Lascaris, Kantacuzène, Sophianoi, Gabalas, Gudélès, Rhallès,

Basilikoi, Notaras, etc. exerçaient des activités commerciales ou bancaires ; ils ont des relations familiales en Occident et l'exemple d'immigrés monemvasiotes, les Sophianoi, des Mamonas. Ils pénétrèrent même l'administration d'États avoisinants, comme Théodore Théodégès Colybas à Mitylène ou comme Georgios Paléologue Dermokaitès à Imbros, et ils exerçaient des fonctions au Palais tout en étant entrepreneurs, à l'image des Byzantins des colonies latines, comme les familles Corésès et Pétritzès ou Michael Ligéros. Cette aristocratie d'entrepreneurs démontre la flexibilité de la société byzantine. Constantinople dispose jusqu'à sa chute d'une remarquable dynamique économique et sociale.

Le cinquième chapitre (pp. 221-385) traite du groupe des lettrés et des antagonismes, profanes – religieux-théologiques, unionistes – anti-unionistes, Palamites – anti-Palamites. Cette couche de la population est, elle aussi, en grande partie située dans la haute société. La formation intellectuelle et la carrière vont rarement l'une sans l'autre à l'époque byzantine tardive, et des écrits de 174 lettrés nous sont parvenus, dont les A.s donnent une liste. Des sujets philosophiques occupent ces érudits (par ex. la dispute au sujet de la sagesse divine ou profane). – Le système éducatif est réformé, l'éducation primaire, secondaire et supérieure est confiée à des professeurs privés, mais parfois subventionnés par le Palais (Michel VIII, Andronic II) ou le Patriarcat (Germanos III, Matthaios Ier) ou des monastères (Akataleptos, Chora, etc.). On trouve ici une liste de lettrés qui jouaient un rôle en tant que professeur et/ou élève (pp. 297-300) : J. Chortasmenos, par ex. élève de Michael Balsamon et professeur de Théodégès Colybas le Jeune, M. Eugénikos, Bessarion, Gennadios II. – Un autre paragraphe (pp. 344-365) intitulé «Manifestations des lettrés dans les questions sociales et économiques de leur temps» traite de A. Macremvolitès, N. Cabasilas Chamaëtos, G. Gémistos Pléthon et Bessarion. – Les premiers Paléologues encourageaient la formation littéraire, les débuts de la querelle autour de la théologie de G. Palamas entraînaient une crise de la vie littéraire. À la suite de l'avance turque, des lettrés, souvent anti-palamites, se sont tournés vers l'Occident. Dans les dernières décennies de Byzance, des échanges intellectuels sont intenses au Palais, en Crète, à Mistra. – Le chapitre se clôture par la liste prosopographique (pp. 371-396) des lettrés importants de l'époque.

Un deuxième plan de lecture est celui de la mise en question de certaines données généralement considérées comme acquises, par ex. la population pouvait-elle vraiment imposer sa décision de ne pas livrer Nikopolis au sultan après la défaite (2, note 304) ? – Le crédit qu'un certain Georgios Magoulas/Magolla devait contracter auprès d'un Vénitien, nécessitait-il un voyage en Italie (3, n. 121) ? – Les *μέσοι*, étaient-ils des nouveaux riches, une *gente nuova* ou un *popolo grasso* (p. 144) ? – Le voyage en Europe du Nord, décrit par Lascaris Kananos, serait-il purement fictif (4, n. 202) ? – L'A. conteste que Nosokomos Lascaris eût été un moine (4, n. 227). – Jean Cucuzélès Papadopoulos n'est pas Bulgare, mais Grec (p. 380) ! – Pour l'A., dans la formule de Loukas Notaras,

l'alternative au turban turc ne serait pas la tiare latine, mais la couronne impériale latine (4, n. 262). – L'A. met en doute la formule d'Ostrogorsky écrivant qu'Andronic était d'une «formation intellectuelle extraordinairement élevée» (p. 304). – Les arguments de Th. N. Zeses contre l'authenticité de certains discours de Scholarios ne sont pas acceptables (p. 342). – Le fragment de N. Cabasilas en faveur des socialement faibles (Ms. Paris. gr. 1276) édité en 1960 est systématiquement oublié dans la littérature (5, n. 796). – Certains auteurs supposent que le traité *Κατὰ τοκιζόντων* (Contre les prêteurs) de Cabasilas se réfère à Basile Ier, tandis qu'il y est question de S. Basile (5, n. 819).

Un troisième plan de lecture relève maintes indications de sujets de recherche, par ex. l'absence de déplacement social de la pauvreté à Byzance par opposition à l'Occident (1, n. 27), la taxation des Juifs, discriminatoire ou non (2, n. 250), l'existence de bouchers ou non dans la Capitale (3, n. 50), activités commerciales des Rhadénoi, Roussotas, Cabasilas, Argyropoulos, Dadas (p. 171/172), l'identité des commerçants Andréas et Alexandre Grékys et Andréas et Alexandre Esmafi/Effomato, forme tronquée d'Euphémianos (4, n. 204), la continuité des activités commerciales post-byzantines jusqu'aux activités des Phanariotes (pp. 218-220), la dispute épistolaire entre Argyropoulos et un « analphabète théologique » visant Georges Scholarios (pp. 264-266 et n. 300). Les recherches approfondies de V. Tiftixoglu au sujet du platonisme de Bessarion ne sont toujours pas publiées (5, n. 420), et la *Στοιχείωσις ἐπὶ τῇ ἀστρονομικῇ ἐπιστήμῃ* (Éléments d'astronomie) n'est pas encore éditée (5, n. 426), ni la *Defensio sancti Thomae adversus Nilum Cabasilam* (5, n. 511). Pour l'A., *τέλη* dans le sens «biens de production» (Pléthon) est un hapax (5, n. 841). Une recherche est encore à faire sur les carrières de fonctionnaires et d'ecclésiastiques byzantins et sur leur niveau de formation intellectuelle (5, n. 872).

Cet ouvrage aux messages clairs et significatifs se termine par une bibliographie de 22 pages, un index prosopographique de 20 pages et un index topographique.

Margarete LUY-DÄSCHLER.

O. KRESTEN, *Die Beziehungen zwischen den Patriarchaten von Konstantinopel und Antiocheia unter Kallistos I. und Philotheos Kokkinos im Spiegel des Patriarchatsregisters von Konstantinopel (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse*, 6), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000, 87 pages, dont deux planches. ISBN 3-515-07748-0.

Cette étude concerne le *Cod. Vind. hist. gr. 47*, premier tome manuscrit conservé du registre du patriarcat de Constantinople du XIVe s., qui traite de la seconde mise en fonction des patriarches Calliste Ier et Philothée Kokkinos et des relations entre les patriarcats de Constantinople et d'Antioche.

L'A. expose les problèmes chronologiques, dûs e.a. à la dissolution temporaire du registre sous Calliste pour des raisons politiques ; il justifie ses datations, qui ne coïncident pas toujours avec celles de J. DARROUZÈS.

Le premier document (PRK 239, f. 199 $^{r-v}$) est une lettre de Calliste adressée « au patriarche d'Antioche », c.à.d., Ignace II. Selon l'A., ce patriarche était soupçonné d'être anti-palamite et engagé à manifester une position nette. Cette lettre a trait aussi au monastère Ton Hodigon, qui dépendait du patriarcat d'Antioche. Selon des documents patriarcaux, ce monastère était un antre du vice, et le patriarche de Constantinople avait destitué l'higoumène Ananias, neveu du métropolite Arsène de Tyr. L'A. date ce document autour de décembre 1362 (DARROUZÈS : [1355-] automne 1356).

On suppose que la deuxième lettre de Calliste (PRK 251, f. 214^{v}-215^{r}) est aussi adressée à Ignace II. Elle parle de la condamnation des hérétiques Barlaam de Calabre, Grégoire Akindynos, Matthieu d'Éphèse et Joseph de Ganos et du fait que, bien que le synode des Blachernes en 1351 eût confirmé l'orthodoxie des Palamites, le métropolite Arsène de Tyr répandait encore des dogmes « nocif et irrévérencieux ». Le patriarche d'Antioche est exhorté à faire connaître, par écrit, sa propre position vis-à-vis de ces questions théologiques. Pour l'A., cette lettre, malgré sa position postérieure dans le codex, est antérieure à la lettre de décembre 1362 et est à dater entre mai 1359 et décembre 1360 (DARROUZÈS : 1359-1361).

Le document PRK 249 (f. 213^{v}-214^{r}), une annexe à cette lettre, s'adresse aux métropolites du diocèse d'Antioche, invités à faire connaître leur position à l'égard des thèses défendues par le métropolite Arsène de Tyr. L'A. date cette annexe comme la lettre elle-même entre mai 1359 et décembre 1360 (DARROUZÈS : [1359-] 1361).

Le document PRK 265 (moitié supérieure de f. 226^{v}), un procès-verbal de Calliste au sujet du scandale de l'higoumène Ananias et du moine Ioasaph du monastère Ton Hodigon, porte en marge une date qui a toujours été lue erronément (même par MIKLOSICH et MÜLLER dans leur *editio princeps*). L'A. le date de décembre 1362 (DARROUZÈS : décembre 1355), *terminus ante quem* pour les documents PRK 239, 251 et 249.

Dans le document PRK 286 (f. 238^{r}-239^{r}), une lettre synodale, des métropolites du diocèse d'Antioche confirment au patriarche Philothée Kokkinos l'élection canonique du patriarche Pacôme. L'A. date la lettre (fin 1364 ou) début 1365.

Malgré la place des documents PRK 255 et 256 (f. 216^{v}) dans le codex et certaines indications prêtant à confusion, ceux-ci sont datables de janvier 1376 (DARROUZÈS). Cette datation est corroborée par le contenu des documents. Dans la lettre PRK 255, le patriarche de Constantinople confirme à Pacôme qu'il le reconnaît comme légitime patriarche d'Antioche. Il se plaint du métropolite Arsène de Tyr : dans le cas où le synode d'Antioche ne serait pas en mesure de

le condamner canoniquement, que la juridiction soit alors cédée au patriarche de Constantinople. Suivent encore des doléances concernant le monastère Ton Hodigon. – Le document PRK 256 constitue certainement une annexe à cette lettre et est donc de janvier 1376. Philothée l'a destinée à tous les clercs du diocèse d'Antioche ; il les informe de la circulation d'une lettre falsifiée portant sa signature et affirmant qu'il n'était pas prêt à reconnaître Pacôme comme patriarche d'Antioche.

Le dernier document de cette étude, PRK 339 (f. 266ᵛ-267ʳ), ne pose pas de problème dû à sa place dans le codex ou à sa datation (15 février 1370), mais le destinataire n'est pas cité nominalement. L'A. se joint à Darrouzès pour l'identifier à un concurrent temporaire de Pacôme, le patriarche Michel Iᵉʳ d'Antioche, cité par Paul Tagaris. – Le patriarche Philothée Kokkinos se plaint du comportement de Marc, ancien métropolite d'Apamée, que Michel avait précédemment envoyé au monastère Ton Hodigon.

Au IXᵉ chapitre, l'A. résume les documents examinés dans leur nouvel ordre chronologique. Et dans un Appendice, il rassemble, en les revoyant, les dates biographiques du métropolite Arsène de Tyr, qui jouait un rôle important dans les relations entre les deux patriarcats, vu sa claire position anti-palamite et ses liens étroits avec le monastère Ton Hodigon. L'A. spécifie que la littérature scientifique, y incluse l'étude récente de Ioannis D. Polemis, s'appuie exclusivement sur les datations de J. Darrouzès, qui, on l'a vu, sont en partie insoutenables.

Pour mieux tirer au clair la chronologie du *Cod. Vind. hist. gr. 47*, l'A. a entrepris une étude des filigranes, dont il annonce la publication dans un des prochains volumes des *Études du Registre patriarcal de Constantinople.*

Margarete Luy-Däschler.

G. Koch (éd.), *Byzantinische Malerei. Bildprogramme – Ikonographie – Stil.* Symposion in Marburg vom 25. – 29.6.1997 (= *Spätantike – Frühes Christentum – Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend.* Série B : *Studien und Perspektiven*, VII), Wiesbaden, Reichert, 2000, 456 p. + 44 pl. ISBN 3-89500-130-9.

Ce très beau volume rassemble 25 articles issus des communications présentées au colloque sur la peinture byzantine tenu à Marburg, du 25 au 29 juin 1997. Par son contenu, cet ouvrage montre bien la richesse de ce vaste domaine de l'art byzantin qui, à la lueur des nouvelles découvertes, ouvre et laisse encore présager de belles perspectives de recherches. Parmi les sujets traités, une large part est réservée aux fresques de monuments conservés en Grèce. En témoignent l'article de J. Albani sur la représentation d'un patriarche dans l'église de la Panagia Chrysaphitissa à Chrysapha en Laconie ; l'étude d'H. Deliyanni-Dori sur les fresques de trois églises (Eglise de la Vierge à Vrestena, Saint-Nicolas à Agoriani et l'église des Archanges à Agriakona) situées entre Tripoli et Sparte ; la contribution de N. Gkiolès sur les fresques paléochrétiennes de la basilique

Damokratia à Demetrias (près de Volos), celles de Thessalonique (Hosios-David, Saint-Démétrios, Agora romaine) et celles de l'église de la Panagia Drossiani à Naxos ; l'exposé de E. Haustein-Bartsch sur un vantail de porte d'autel crétois (XVe s.) conservé au musée d'icônes de Recklinghausen ; celle de K. Kirchhainer sur le décor peint de l'annexe sud de l'église Saint-Nicolas Orphanos à Thessalonique ; celui d'A. G. Mantas livrant son interprétation de la représentation de la Déisis dans l'abside principale des églises de Grèce ; celui d'A. Mitsani relatif aux fresques de trois églises de la péninsule de Methana (à l'est du Peloponnèse) reflétant la persistance d'un art provincial aux XIIIe-XIVe s. au cours de l'occupation latine de cette région ; et enfin l'étude d'A. Tsitouridou-Turbié sur le programme iconographique de l'église du Christ Sauveur à Verria. Signalons aussi deux articles qui apportent de nouvelles hypothèses sur la peinture chypriote de la fin du XIIe s. Celui de S. Sophocleus propose d'attribuer à Théodore Apsevdis, et/ou à son entourage les fresques (détruites vers 1900) et les icônes du monastère de Megas Agros et de l'église Theoskepasti à Kato Paphos. A. Weyl Carr met en relation avec beaucoup de finesse l'icône du Christ Helkomenos provenant de l'église Sainte-Croix à Pelendri (au nord de Limassol) avec les lamentations de la Vierge telles qu'elles apparaissent décrites dans la tradition imaginaire de la littérature grecque. Une place est naturellement réservée au riche patrimoine de la Cappadoce : R. Warland s'intéresse à l'agencement du programme iconographique de plusieurs églises rupestres du XIIIe s., tandis H. Wiemer-Enis traite des peintures postbyzantines de l'église de l'Archange à Cemil. S. Westphalen fournit une bonne synthèse sur les fresques des XIe-XIIIe s. en Syrie. Avec son étude sur les fresques de Salve, Carpignano et Torre Santa Susanna, L. Safran offre une importante contribution qui élargit de manière décisive notre connaissance de la peinture byzantine du Sud de l'Italie autour de l'an 1000. Les Balkans sont aussi bien représentés avec l'article de P. Miljković-Pepek consacré à un portrait de saint Clément à Sainte-Sophie d'Ohrid et celui de B. Penkova qui démontre que les «trois églises funéraires bulgares», comme les avait ainsi nommées Grabar – à savoir l'ossuaire de Bačkovo, les églises de Bojana et d'Assenovgrad – présentent des types de constructions aux fonctions et aux décors bien distincts. Les autres articles concernent divers thèmes plus particuliers : celui de M. Altripp se rapporte au programme iconographique de la prothèse, recherche qu'il a menée de manière approfondie dans sa thèse ; celui de S. Gabelić traite des inscriptions – prophylactiques et autres – et parvient à montrer que ces dernières sont davantage répandues sur les fresques tardobyzantines des provinces ; celui de G. Gounaris constitue une utile mise au point sur l'iconographie de l'hymne Acathiste dans les icônes tardobyzantines ; celui de V. Kepetzi concerne le décodage des images de vénération de l'empereur dans la peinture mésobyzantine ; celui de G. P. Schiemenz étudie les représentations des derniers psaumes dans les monastères de l'Athos ; celui de S. Schrenk s'intéresse à la fiabilité que l'on peut accorder à la méthode comparative pour trai-

ter de l'ornementation des tissus et de celle des peintures ; celui de G. Tourta montre l'importance des miniatures à illustrations marginales des psautiers du IXe s. pour la formation du cycle iconographique de Judas dans la peinture post-byzantine ; enfin, celui de T. Velmans insiste sur la distinction à opérer entre ce qu'elle appelle la *Renaissance byzantine de la fin du Moyen-Age* (qui caractérise les fresques exécutées entre 1225/1230 et 1265) avec la peinture postérieure à cette période, à savoir *la peinture de l'époque des Paléologues* proprement dite. Enfin, on s'étonnera de trouver parmi ces diverses études réunies autour d'un même champ de recherche l'article d'A. Mikaberidze où il n'est pas (ou très peu) question de peinture mais de l'impératrice Maria-Martha dont la tombe a pu être localisée, grâce à des fouilles archéologiques récentes, à Papikion, au nord-ouest de la ville actuelle de Komotini.

Catherine VANDERHEYDE.

R. OUSTERHOUT, *Master Builders of Byzantium*, Princeton/New Jersey, Princeton University Press, 1999, 329 p., 209 ill. ISBN : 0-691-00535-4.

Ce livre aborde l'architecture byzantine de 843 à 1453 de manière bien particulière, non pas du point de vue de l'historien de l'art qui s'attache essentiellement à l'évolution des formes, mais suivant celui des constructeurs en s'intéressant à leurs techniques. A l'aide d'exemples concrets et de témoignages littéraires, l'A. s'interroge sur les problèmes rencontrés par les équipes d'architectes au cours des processus d'élaboration et de construction d'un bâtiment. Cet ouvrage, composé de 8 chapitres et enrichi d'une abondante bibliographie et d'un index des noms de lieux et de personnes, présente un souci didactique qui reflète les années d'enseignement dispensées par l'auteur en histoire de l'architecture. Si les nombreux dessins et figures illustrent correctement l'argumentation, on regrettera néanmoins que certaines photographies manquent parfois de netteté (166, 193) et soient uniquement en noir et blanc, ce qui ne permet pas au lecteur d'appréhender le jeu chromatique de maintes façades d'églises. On notera une petite erreur à la figure 172 représentant l'église des Saints-Apôtres à Thessalonique en coupe et en perspective : les *tribèla* situés entre le narthex et le déambulatoire n'apparaissent pas alors qu'ils sont pourtant figurés sur la fig. 87. Dans son introduction, R. Ousterhout justifie la période retenue en insistant d'une part, sur les changements introduits dans l'architecture de la période comprise entre la fin du VIe et le début du IXe s. (ou «période de Transition» comme il la qualifie avec raison) par rapport à la période antérieure, et, d'autre part, sur la continuité des techniques de construction aux époques méso- et tardobyzantine, en spécifiant que l'occupation latine de Constantinople, de 1204 à 1261, ne constitue pas une rupture à ce point de vue. Le premier chapitre détaille les composantes d'une église byzantine médiévale qui sont, comme l'A. le souligne, à la fois liées au facteur liturgique et aux contingences architecturales. L'évolution des formes architecturales résulte également de mutations socio-culturelles, à

savoir le passage d'une liturgie processionnelle à une célébration plus privée du culte. Comme l'explique R. O. dans son deuxième chapitre, le statut des architectes évolue aussi au cours du temps : les ingénieurs savants de la période protobyzantine ont fait place à des architectes anonymes qui ont acquis leur formation petit à petit en participant à divers chantiers. Le troisième chapitre traite des méthodes de bâtir qui, d'après les textes et les exemples, semblent davantage fondées sur l'expérience pratique et ne pas recourir à un dessin d'architecture préalable. Le quatrième chapitre concerne un aspect bien particulier de l'architecture mésobyzantine qui est la transformation d'un bâtiment en cours de construction pour répondre à diverses nécessités. En témoignent par exemple les absides latérales du katholikon du monastère de la Grande Laure au Mont Athos et la coupole du katholikon du monastère de la Néa Moni à Chios. Le cinquième chapitre traite des matériaux de construction. L'a. insiste sur la fréquente réutilisation de matériaux en pierre (sculptée ou non) et suggère l'existence d'un commerce de remplois (p. 142-143). Le chapitre suivant est consacré à la construction des fondations et des murs. La technique de la brique masquée est notamment bien expliquée et pouvait être utilisée pour des raisons techniques, comme à l'église de la Panagia ton Chalkéon à Thessalonique. Dans certains cas (église de la Dormition à Nicée, Çanli kilise en Cappadoce), l'aspect des façades conditionné par cette technique fut l'objet d'imitations. Vient ensuite un chapitre sur les arcs et les voûtes qui apparaissent comme le reflet de la structure interne du bâtiment. L'A. insiste entre autres sur le rôle de la corniche qui n'est pas seulement un élément décoratif mais revêt une haute importance structurale car elle soutient le départ des voûtes. Enfin, le dernier chapitre constitue un bon complément aux précédents car il est question du décor intérieur des églises (placages de marbres, décors mosaïqué et peint). Si elle survient dans certains cas (Néa Moni, Monreale), l'interaction entre la conception du décor et celle de l'architecture n'est pas systématique. Rien n'est malheureusement dit du décor architectural dont la place et l'intégration spatiale ne sont pas fortuites et auraient pu nourrir nombre de réflexions. L'ouvrage se termine par un épilogue qui constitue une synthèse des principaux aspects de l'architecture méso- et tardobyzantine mis en évidence dans les chapitres précédents.

Le grand mérite de ce livre est d'avoir fourni une approche novatrice de l'architecture byzantine en mettant l'accent sur l'aspect technique des constructions tout en se montrant attentif au contexte social dans lequel elles s'insèrent. Comme le dit R.O. lui-même dans son introduction (p. 5), l'enquête est loin d'être exhaustive, puisqu'elle se limite surtout aux églises de Constantinople et à celles des régions avoisinantes. Il reste à espérer que ce livre stimule d'autres études qui complèteront le sujet suivant la même perspective et le même souci didactique.

Catherine VANDERHEYDE.

M. Popović, *The Fortress of Ras* (*Archaeological Institute Monographies*, n° 34), Belgrade, 1999, 449 p., 256 ill. ISBN : 86-80093-14-9.

Ce livre propose une étude de la forteresse de Ras (située à 10 kms de la ville actuelle de Novi Pazar dans le Sud-Ouest de la Serbie) de la préhistoire au XIVe s. L'a. présente les résultats de ses recherches qui sont le fruit des campagnes archéologiques successives menées sur ce site ainsi que dans ses alentours immédiats, de 1971 à 1996. Construite sur un site défensif naturel contrôlant la vallée occidentale de la Raska, cette forteresse a joué un rôle stratégique au cours des différentes périodes de son histoire. En témoignent les fouilles archéologiques qui ont permis de distinguer neuf couches stratigraphiques correspondant à cinq étapes chronologiques, à savoir l'occupation préhistorique (âges du Bronze et du Fer anciens), les vestiges d'époque romaine (milieu et 2ème moitié du IIIe s.), la fortification paléochrétienne et protobyzantine (IVe/Ve s. et VIe s.), la première forteresse médiévale (milieu du IXe-XIe s.), la seconde forteresse médiévale (avec plusieurs remaniements réalisés de la fin du XIe s. à 1233). Un résumé en anglais (p. 391-409) dans lequel l'A. mêle de manière adroite les événements historiques aux données fournies par la découverte du matériel archéologique, permet de bien suivre le développement de la forteresse de Ras au cours des différentes périodes d'occupation. Sa situation, au cœur d'une région riche en minerai, en fit un emplacement économiquement attractif dès l'époque romaine. A proximité de la fortification paléochrétienne (peut-être restaurée sous l'empereur Justinien), est construite une basilique à trois nefs (où ont été retrouvées les fondations d'un ambon) au cours du VIe s. Plus tard, au cours de la seconde moitié du IXe s., la forteresse, située dans une zone frontière entre la Bulgarie et la Serbie, fait l'objet d'âpres disputes entre Bulgares, Byzantins et Serbes. Ces derniers finiront par l'occuper à partir du milieu du XIIe s. et en feront une place-forte défensive importante à la lisière de leur État.

Cet ouvrage montre donc combien l'apport de l'archéologie est important pour éclairer l'histoire des lieux stratégiques qui, comme Ras, situés à la croisée de plusieurs territoires, furent le théâtre d'échanges entre divers peuples. En effet, grâce à la découverte de certains types d'objets, la présence successive de Barbares, de Bulgares, de Byzantins et de Serbes ne fait aucun doute. M. Popović nous donne ainsi une vision très complète d'un site à la destinée chahutée. On notera aussi que la lecture de cet ouvrage est hautement facilitée par de nombreux renvois aux plans, aux reconstitutions, aux coupes stratigraphiques, aux photographies et surtout au catalogue des objets trouvés (p. 307-370), illustrés par des dessins. Le résumé est suivi d'une liste des illustrations dont les légendes sont traduites en anglais. En fin de volume, se succèdent trois annexes (catalogues des monnaies et des sceaux suivis de deux brèves études environnementales) et une riche bibliographie qui sera utile à tous ceux qui s'intéressent à la culture matérielle d'autres sites de Grèce et des Balkans.

Catherine Vanderheyde.

W. TREADGOLD, *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford, Stanford University Press, 1997, XXIII + 1019 pages. ISBN 0-8047-2421-0 (cl.) et 0-8047-2630-2 (pbk.)

Cette histoire générale de l'État byzantin, à l'opposé des rédactions analogues dues aux historiens d'origine latine, slave ou grecque, entre dans la vision anglo-saxonne de l'Histoire, qui met beaucoup plus l'accent sur l'évolution interne d'une société. Cela est visible dans les intitulés des grandes parties de ce volume. La première partie, qui couvre la période entre 284 et 457, montre en outre que l'A. attache l'empire byzantin à l'empire romain, non pas dans un sens de succession dans le temps, mais d'une manière organique, institutionnelle et sociale. Par contre, il limite manifestement la présence du passé romain dans la vie de l'empire byzantin plus que ne le font plusieurs historiens européens qui prolongent l'antiquité jusqu'au VIIe s. C'est dans cette première période que l'A. voit la naissance d'une réalité nouvelle, dont la base sociale est, d'après lui, plus juridique qu'économique.

Pour le reste, le volume est divisé d'une manière plus traditionnelle ; il comporte six parties subdivisées en 26 chapitres. Les parties vont de 457 à 610 ; de 610 à 780 ; de 780 à 1025 ; de 1025 à 1204 et de 1204 à 1461. Certes, le choix de l'année 780 comme repère chronologique et date significative marquant la fin d'une période est surprenant, mais il est bien connu que les dates proposées pour diviser une longue période, telle que l'histoire de l'empire byzantin, sont forcément conventionnelles et arbitraires. L'A. est conscient de ces conventions, raison pour laquelle il néglige la date de 1261 et ne s'attarde pas sur la période latine à Byzance. Pour lui, et à juste titre d'ailleurs, la société byzantine a continué son fonctionnement en dépit des événements politiques majeurs de sorte que l'empire latin d'Orient devient un accident de parcours. Pour les mêmes raisons, l'A. retient l'année 1025 et non pas le grand événement militaire de 1071 comme date significative. Pour lui, la mort de Basile II marque aussi la fin de la féodalité militaire. C'est pourquoi la disparition de cet empereur constitue un tournant sociopolitique plus important pour la vie de l'État byzantin que la défaite de Mantzikert.

Nous mettons à l'actif du livre son aspect analytique, qui ne néglige aucun détail historique d'une certaine ampleur. Sur ce même plan, nous signalons l'objectivité de l'A., qui ne trie pas les événements ou les détails pour retenir seulement ceux qui ont eu une influence majeure sur l'évolution historique, comme le font par ex. V. Vasiliev, G. Ostrogorsky, S. Lambros, D. Zakythinos et d'autres. De ce fait, le récit est riche en détails habituellement absents des histoires générales. Le lecteur arrive ainsi à évaluer par lui-même les événements et à en tirer des conclusions. Nous ajoutons encore à l'actif du volume ses cartes historiques, très instructives et bien présentées, comme aussi les évaluations statistiques de certains faits historiques, tendance assez nette chez les historiens transatlantiques, qui procurent une image plus claire des situations qu'une analyse verba-

le, même très poussée. Par contre les illustrations, d'une qualité typographique plutôt mauvaise, suscitent chez le lecteur des questions au sujet de leur raison d'être et de leur relation avec le texte qui les entoure. En outre, placer les notes et les références à la fin du volume et même par chapitre (il y en a 26 comme nous l'avons noté), est sans doute le système le moins bon. Quant à la présentation de la bibliographie, elle laisse à désirer ; il est quasiment impossible de s'y retrouver.

En conclusion, un travail très solide, qui servira de référence aux byzantinistes américains, mais aussi aux amateurs anglophones.

P. YANNOPOULOS

Jeaninne VEREECKEN et Lydie HADERMANN-MISGUICH, *Les oracles de Léon le Sage illustrés par Georges Klontzas. La version Barozzi dans le Codex Bute* (*Ἑλληνολατινικὴ Ἀνατολή / Oriens Graecolatinus*, 7), Venise, Institut Hellénique de Venise et Bibliothèque Vikelaia d'Héraclion, 2000, 352 pages, dont pp. 283-313 : planches en couleur et pp. 315-338 : planches en noir et blanc.

Ce volume a le mérite d'intéresser les philologues, les historiens de l'art et les historiens. Il concerne les oracles dits de Léon le Sage, une collection de prophéties byzantines attribuées à Léon VI, dont l'une des coauteurs, Jeannine Vereecken, a présenté une édition critique en 1986. Au XVIe s., ce texte a été édité par le savant crétois Francesco Barozzi. Cette édition est tranmise par deux manuscrits : le *Barocianus 170* et son doublet, l'actuel *codex Bute*, copié sur parchemin, vers 1575-1677 à Candie de Crète, enrichi de 27 miniatures, dont trois sont signées par le peintre crétois Georges Klontzas. L'analyse des deux manuscrits et l'édition des *Oracles* par B. Barozzi font l'objet du troisième chapitre du volume. Les deux premières parties sont respectivement consacrées aux différentes prophéties à caractère eschatologique qui circulaient dans l'empire byzantin et à la place des *Oracles de Léon le Sage* dans la tradition byzantine.

Des textes prophétiques, on peut en compter par centaines durant la période byzantine. Ils sont anonymes ou attribués à des personnages d'une importance majeure : des empereurs dont la mémoire n'a pas péri avec le temps, des saints populaires, des personnages véterotestamentaires, etc. Ils sont rédigés indifféremment en grec érudit ou en grec vulgaire, preuve de leur large diffusion. Les sources historiques en font couramment état et signalent la présence de livres prophétiques gardés dans le palais et consultés par les empereurs. Cette littérature connaîtra un nouvel essor après la prise de Constantinople en 1453, car elle prônait la reconquête de la capitale chrétienne.

Les *Oracles de Léon le Sage* sont une collection de quinze courtes prophéties en grec érudit, accompagnées d'une illustration qui leur est propre ; elles n'ont aucunement un caractère eschatologique, mais traitent des idées abstraites tandis que certaines parlent du droit dynastique byzantin. Peut-être l'attribution à Léon

VI tire-t-elle son origine du fait que cet empereur, afin de légitimer son fils Constantin VII, a fait appel à des prophéties. Vers 1200, Léon est lié à une prophétie qui prédisait tous les futurs empereurs byzantins ; depuis ce moment, la rumeur de Léon VI prophète n'a jamais cessé de s'amplifier. Les oracles en question ont sans doute été rédigés à Constantinople, mais il est impossible de déterminer leur auteur, et même de dire si toutes ces prophéties sont dues à un seul rédacteur, chose très peu probable. La date de leur rédaction reste aussi aléatoire. Il est possible qu'elles n'aient pas toutes été rédigées au même moment. La forme actuelle de la collection ne peut toutefois pas être antérieure au XIIIe s.

L'édition du texte et la traduction française sont suivies par l'édition de la traduction latine de F. Barozzi ; l'édition et la traduction de ce dernier sont décevantes, peut-être à cause de l'état de ses manuscrits. Le reste du volume est occupé par les commentaires historiques et philologiques et par l'analyse des miniatures. Il s'agit de bons spécimens de la peinture crétoise postbyzantine. Une étude systématique est accordée à Georges Klontzas, sa production picturale et son rôle dans l'évolution de la peinture tardobyzantine.

Ce livre n'a que des mérites : une belle édition, des reproductions exemplaires des miniatures, une présentation impeccable. Les éditeurs, l'Institut Hellénique de Venise et la Bibliothèque Vikelaia d'Héraclion, ont fait preuve d'une générosité appréciable. Le contenu du livre est aussi à la hauteur du mérite scientifique. Sans doute pourrait-on dire beaucoup plus sur la littérature prophétique à Byzance, sur les nombreuses *Apocalypses*, les prédictions sibyllines, les pratiques de prévision, les innombrables devins prédicateurs et prophètes populaires qui sillonnaient l'empire byzantin. Mais l'objet du livre étant les *oracles de Léon le Sage*, cette recherche, toujours à faire, est une perspective d'avenir ouvert par le travail de deux éminentes collègues.

P. YANNOPOULOS.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Maria Luisa AGATI, *Giovanni Onorio da Maglie, copista greco (1535-1563)* (*Bollettino dei Classici*, Suppl. 20), Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 2001, 349 pages + 22 planches hors texte. ISSN 0391-8270 ; ISBN 88-218-0840-8.

Du point de vue purement historique, ce livre ne concerne pas directement les études byzantines puisqu'il est une biographie de Giovanni Onorio, un copiste romain du XVIe s. Il présente aussi peu d'intérêt paléographique, car il a pour objet la production des manuscrits après l'apparition de la typographie. Toutefois, le chapitre qui se réfère à l'état de la Bibliothèque vaticane au XVIe s. peut avoir un certain intérêt pour les paléographes. Le livre présente, par contre, de l'intérêt à partir du troisème chapitre qui est consacré à Giovanni Onorio comme restaurateur des manuscrits de la Vaticane : il y a travaillé sur une vingtaine de manuscrits grecs datant du IXe au XVe s. En outre, Giovanni a imprimé à Rome, entre 1542 et 1550, le *Traité sur l'Iliade* d'Eustathe de Thessalonique et il a créé pour cela ses propres caractères typographiques. Le cinquième chapitre du livre est sans doute le plus intéressant ; l'A. y cherche les modèles que Giovanni a copiés. Le dernier chapitre du livre est en réalité une récapitulation des investigations de l'A. ; il s'agit d'une liste de tous les manuscrits copiés ou restaurés par Giovanni.

P. YANNOPOULOS.

Ακαδημία Αθηνών. Επετηρίς του Κέντρου Ερεύνης της Ιστορίας του Ελληνικού Δικαίου, 35 (2001), 459 pages.

L'article de M. TOURTOGLOU, *Το βυζαντινό δίκαιο και η επίδρασή του στο ποινικό δίκαιο των μετεπαναστατικών χρόνων* (pp. 7-13), ayant pour objet les survivances du droit pénal byzantin dans le droit pénal néogrec, et celui d'I. ARNAOUTOGLOU, *Η ρωμαϊκή νομοθεσία περί σωματείων και η εφαρμογή της στη Μικρά Ασία* (pp. 317-329), qui parfois franchit la frontière du monde romain et regarde aussi le droit des corporations du Bas empire, peuvent intéresser les byzantinistes.

P. YANNOPOULOS.

A Lost Art Rediscovered. The Architectural Ceramics of Byzantium, éd. par S. E. J. GERSTEL et Julie A. LAUFFENBURGER, University Park (Pennsylvania), The Pennsylvania State University, 2001, XVII + 318 pages. ISBN 0-271-02139-X.

Le Walters Art Museum de Baltimore dispose d'une collection de 28 fragments de céramiques byzantine, datés du milieu du IXe s. jusqu'au milieu du XIe s., et destinés à la decoration architecturale. Cela a donné l'idée aux éditeurs d'une étude plus ample de la céramique architecturale byzantine de la même époque. Ce volume collectif est le résultat de cette collaboration. Le livre est divisé en deux parties, dont la première est composée par les articles ; la seconde (pp. 170-309) est en réalité un catalogue, par musée, des pièces jugées représentatives.

Dans l'Introduction (pp. 1-3), S. E. J. GERSTEL, signale que la décoration des bâtiments à l'aide de plaques de céramique polychromes était un signe extérieur de richesse. C. MANGO complète cette introduction par un exposé (pp. 5-11) sur le contexte sociopolitique et culturel de la période macédonienne, tandis que Marlia MUNDELL MANGO étudie (pp. 13-41) les tuiles polychromes découvertes à Constantinople, surtout dans le quartier du Grand Palais et établit leur typologie. Il s'agit de produits en grande partie importés du califat ou de Bulgarie, tandis qu'un atelier byzantin semble avoir fonctionné à Nicomédie. Mais en ce qui concerne les icônes en céramique, S. E. J. GERSTEL, est certain (pp. 43-65) qu'elles sont de fabrication constantinopolitaine et qu'on peut y reconnaître au moins cinq groupes et peut-être un nombre égal d'ateliers, sans parler les inclassables. Suit une très intéressante étude technique (pp. 67-87) concernant la fabrication des tuiles byzantines, qui touche tous les aspects : la terre, le modelage, la finition, la décoration, la glaçure, la cuisson comme aussi les techniques actuelles utilisées pour l'étude matérielle de ces objets. L'étude est signée par trois spécialistes : Julie A. LAUFFENBURGER, Christine VOGT et Anne BOUQUILLON. Tenant compte des résultats des analyses, elles attribuent les céramiques du Walters Art Museum au même atelier de Constantinople que celles qui sont conservées au Louvre et au Musée de Sèvres. J. C. ANDERSON, analyse (pp. 89-117) l'utilisation des tuiles ornementales qui à partir d'une certaine période (depuis le IXe s.?) remplacent la décoration mosaïque, beaucoup plus coûteuse, pour les bâtisses d'une importance secondaire. Le même A. étudie la relation entre les ornements architecturaux et la décoration des manuscrits ; ces derniers copient souvent les décorations architecturales et l'A. en donne des exemples. Du moments où les tuiles décoratives sont utilisées dans l'architecture, elles ont influencé la décoration des manuscrits. W. TRONZO, signale (pp. 143-157) que les tuiles carrées avec les représentations sont sans doute byzantines, mais les autres aniconiques et décoratives peuvent être musulmanes ou chrétiennes, surtout à partir du IXe s. et le virage de l'architecture byzantine vers des motifs plus orientaux. L'A. fait état des églises et des mosquées dont la décoration céramique est identique. Dans le même sens, l'étude d'A. CUTLER (pp. 159-169), après un examen des techniques

et des aptitudes des céramistes, Byzantins ou Arabes, constate le caractère commun des motifs décoratifs, ce qui suggère un contact fécond entre les deux mondes.

P. YANNOPOULOS.

Annuaire de l'Université de Sofia «St. Kliment Ohridski». Centre de recherches slavo-byzantines «Ivan Dujčev», 88 (7) (1995) paru en 1999, 286 pages. ISSN 0861-8216.

Parmi les articles, signalons celui d'E. TOMPOS, *Hexagonal Baptistries and Maryries Built in the 4th-7th Centuries* (pp. 5-10), dont le titre est assez évocateur de son contenu. S. KISSAS, dans un article en bulgare (pp. 27-35), parle de la sculpture byzantine de la fin du IXe s. à Thessalonique. Nicole THIERRY, *L'iconographie impériale dans la numismatique byzantine. Remarques sur certaines innovations monétaires* (pp. 41-59), analyse l'image de l'empereur couronné par le Christ, celle de l'empereur et de la Vierge et celle de l'empereur militaire qui font leur apparition sur la monnaie byzantine sous les empereurs macédoniens. Maria KAMBOURI-VAMVOUKOU, *Quelques remarques à propos de Sainte-Sophie à Kiev* (pp. 61-70), signale les innovations architecturales et iconographiques de l'église en question. L'évolution du programme iconographique des églises byzantines fait l'objet d'un article de Svetlana TOMEKOVIĆ, *L'illustration de la vie des saints dans le programme iconographique de l'église (IVe-XIIe s.)* (pp. 71-84). Le même sujet, mais pour la période qui suit le XIIe s., est traité par S. DJURIC dans deux articles en serbe (respectivement pp. 85-94 et 95-104). Les autres contributions concernent essentiellement l'histoire des peuples balkaniques après le XIIe s.

P. YANNOPOULOS.

G. DIMITROKALLIS, *Γεράκι. Οἱ τοιχογραφίες τῶν ναῶν τοῦ Κάστρου*, Athènes, chez l'Auteur, 2001, 197 pages.

Geraki, en Laconie, fut une importante agglomération byzantine, qui en 1204 passa, avec six autres fiefs, à Guy de Nivelet qui en fit la capitale de sa baronnie. C'est lui qui a construit le «*castrum*», l'acropole de la localité. En 1261, Geraki est redevenu byzantin, mais l'acropole est restée le centre de l'agglomération, ce qui a provoqué une campagne de construction. Les fresques de neuf églises construites à cette époque, donnent une idée de la production picturale d'une école locale, dont on trouve des oeuvres dans le reste de la Laconie et à Cythères. Parmi ces églises, la petite basilique de Sainte-Catherine, garde encore ses fresques du XIVe s. La décoration Sainte-Parascève, construite vers 1270/80, remonte en partie à la construction ; le reste est plus récent. Saint-Georges, le plus original et le plus intéressant des monuments étudiés, a été construit au début du XIIIe s., peut-être par les Francs ; les influences de l'art arabe et occi-

dental y sont très visibles. La décoration peinte date du XIIIe et du XIVe s. Les fresques en mauvais état de conservation de Saint-Démétrius, ont été exécutées à la fin du XIIIe s. En mauvais état de conservation se trouve aussi le grand complexe architectural de l'église dite «anonyme», dont les fresques, assez maladroites, datent d'environ 1400. Par contre, les peintures de l'église de la Sainte-Vierge sont d'une grande qualité ; elles datent de 1430/31, malgré le fait que le bâtiment est de l'époque franque, comme l'indiquent ses bas-reliefs stylisés. Les fresques de la modeste église de Saint-Elie sont de la même date et peut-être des mêmes artistes. Le peu de fresque conservées sur les murs de l'église de l'Épiphanie, sont du XIIIe s., tandis que la décoration stylisée en «coufiques fleuries» indique une influence arabe.

L'illustration abondante du volume donne une vision assez claire de la décoration picturale des toutes ces églises.

P. YANNOPOULOS.

A. DUCELLIER, *Chrétiens d'Orient et Islam au Moyen Age. VIIe-XVe siècle*, Paris, A. Colin, 1996, 492 pages. ISBN 2-200-01448-1.

Un livre important pour comprendre la politique religieuse des États protagonistes dans le Moyen-Orient entre l'apparition de l'islam et la conquête turque. La guerre religieuse qu'a déclenchée Byzance contre les hérétiques nestoriens et monophysites ne laissait pas beaucoup de chances à ces derniers : ils étaient condamnés à disparaître surtout après la soumission de la Perse en 628. L'islam a, d'une certaine manière, sauvé ces minorités hérétiques et cela malgré les nombreuses conversions forcées. Au départ, Byzance, pour s'assurer l'assistance du monde chrétien, a présenté la progression arabe comme une offensive contre la chrétienté. Or, l'émancipation de Rome et la création d'un front anti-byzantin en Europe occidentale a obligé les Byzantins à changer de cap et à reconnaître le nouveau statu quo en Orient, ce qui impliquait la reconnaissance tacite des minorités chrétiennes hérétiques vivant sous la domination protectrice de l'islam. Les relations de plus en plus tendues entre Byzance et l'Occident ont à la fin obligé les Byzantins à adopter une politique de tolérance envers l'islam et à considérer l'Occident comme ennemi potentiel. La dissolution de l'empire par les Croisés a confirmé l'hypothèse selon laquelle le vrai danger pour l'orthodoxie venait de l'Occident qui voulait à tout prix lui faire perdre son identité par une soumission forcée à l'Église romaine. C'est la raison pour laquelle l'Orient chrétien a opté finalement pour une soumission politique à l'autorité turque, afin de préserver son indépendance religieuse et culturelle.

P. YANNOPOULOS.

Εγκυκλοπαιδικό Προσωπογραφικό Λεξικό Βυζαντινής Ιστορίας και Πολιτισμού. Γενική Βιβλιογραφία Βοηθημάτων éd. par A. G. SAVVIDES,

Athènes, Ιωλκός-Μέτρον, 2000, 447 pages. ISBN 960-426-166-5. (set) : 960-426-029-4.

Comme son titre l'indique, ce volume est un complément aux trois premiers de ce Dictionnaire encyclopédique. Les trois premiers volumes étudient notamment les personnages byzantins ou ayant une relation avec Byzance, dont les noms commencent, en grec, par la lettre A. Ce volume bibliographique, très complet, concerne toutefois des volumes qui vont suivre, puisqu'il couvre la totalité de la publication.

P. YANNOPOULOS.

Maria GEORGOPOULOU, *Venice's Mediterranean Colonies. Architecture and Urbanism*, Cambridge, University Press, 2001, XV + 383 pages. ISBN 0-521-78235-X.

Le titre de cette remarquable étude trompe le lecteur ; son sujet est en réalité la colonisation et ensuite la domination de la Crète par Venise. Fondée en 421, Venise restera byzantine jusqu'en 751, quand elle deviendra une république. Elle confirma son rôle de puissance économique et à partir du début du XIIIe s., profitant de la situation trouble créée par les Croisés de la IVe croisade, elle fonda un empire. A l'opposé des autres empires, Venise au lieu de conquérir de larges espaces, a conquis les cités-clés sur les côtes dalmates et égéennes lui permettant de contrôler des territoires limités, mais économiquement importants. Parmi ces cités, Candie, l'actuel Héraclion en Crète, deviendra le centre administratif qui permettra le contrôle de toute l'île. La cité a été colonisée en partie par les Vénitiens et elle était dotée d'une administration et d'institutions qui rappelaient le rôle dominant de la métropole. L'urbanisme et les bâtisses de toutes les cités colonisées suivaient un modèle importé par le colonisateur (le port fortifié avec l'arsenal, le châteaux, les remparts typiques, le palais du gouverneur, la cathédrale). Même le ghetto juif des cités coloniales reproduit celui de Venise. L'A. étudie ainsi l'architecture, civile et religieuse, importée en Crète et les institutions qui y fonctionnaient. Les populations grecques de l'île habitaient hors les murs et malgré une liberté religieuse, elles avaient des droits réduits. Elles cultivaient les terres en tant que colons, tandis que l'exclusion spatiale avait pour conséquence l'exclusion politique. Seuls les Grecs latinisés jouissaient de tous les droits. Byzance a essayé, pendant un premier temps, de faire face à la menace vénitienne en faisant alliance avec Gênes, mais cette politique n'a pratiquement rien donné, raison pour laquelle elle a été finalement abandonnée.

P. YANNOPOULOS.

R. P. H. GREENFIELD, *The Life of Lazaros of Mt. Galesion : An Eleventh-Century Pillar Saint*, Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2000, XXI + 423 pages. ISBN 0-88402-272-2.

Cet ouvrage est consacré à la vie du saint stylite Lazare, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 7 novembre 1052, après avoir fondé un monastère sur le mont Galésion près d'Éphèse. L'auteur de la *vita*, Grégoire, disciple de Lazare, rédigea ce texte peu après la mort du saint. On peut le dater d'après 1058, et certainement du troisième quart du XIe s. La traduction de P. H. Greenfield s'appuie sur l'édition du texte par H. Delehaye dans les *Acta Sanctorum*, en 1910, édition faite à partir du manuscrit athonite *Lavra*, I. 127 (ff. 81-293), daté du XVe s.

Le texte brosse un portrait de saint Lazare et de la vie monastique du XIe s., fondé essentiellement sur les souvenirs de Grégoire et sur les témoignages des moines de la communauté, mais il fournit également des informations précieuses sur la société et la vie quotidienne de l'époque aussi bien dans la communauté monastique que dans le monde extérieur. Dans l'introduction du livre saint Lazare est d'abord présenté : sa réputation, sa biographie, son caractère, sa place dans la vie monastique du XIe s et ses fonctions sur le mont Galésion. Ensuite il est question du texte de la *vita* et de son rédacteur, le tout assorti des versions hagiographiques tardives. Enfin on envisage la destinée des communautés du mont Galésion après la mort de saint Lazare, et le développement du culte de celui-ci.

L'ouvrage est enrichi, la bibliographie mise à part, d'une chronologie de la vie de saint Lazare, d'une prosopographie des personnes citées dans la *vita* et de trois index (index des lieux et des personnes, index général et index des principaux mots grecs)

Sophie LAVENNE

M. GRUNBART, *Epistularum Byzantinarum Initia (Alfa - Omega*, Reihe A : *Lexika-Indizes-Konkordanzen zur klassischen Philologie*, 224), Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann, 2001, 43* + 372 pages. ISBN 3-487-11462-3.

Après une introduction consacrée à l'épistolographie byzantine entre 300 et 1500, l'A. établit la liste des personnalités byzantines dont la correspondance est à notre disposition, éditée ou non ; dans le premier cas l'édition la plus récente est mentionnée, et dans le second le(s) manuscrit(s) qui conserve(nt) les textes. La partie essentielle du livre consiste dans une liste alphabétique de tous les *initia* byzantins connus ; les *initia* des lettres encore inédites sont frappés d'un astérisque. Les *initia* mutilés au début sont rangés à la fin (pp. 361-362). Un *index locorum* signale les passages d'origine scripturaire, proverbiale, classique ou patristique contenus dans la première phrase d'une lettre.

P. YANNOPOULOS.

R. H. HEWSEN, *Armenia : A Historical Atlas*, Chicago, London, The University of Chicago Press, XVIII + 341 pages, 232 cartes en couleur, 3 plaches. ISBN 0-226-33228-4.

Cet atlas, d'une importance majeure pour l'histoire arménienne, constitue en même temps un manuel de l'histoire de l'Arménie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'ouvrage est divisé en cinq parties, l'introduction et les parties annexes (bibliographie, index) mises à part. Seule la deuxième partie, consacrée à l'Arménie médiévale (IVe s.-XVe s.), et l'introduction intéressent les études byzantines.

Dans l'introduction, l'A., après un rapide exposé sur l'histoire du haut plateau arménien, étudie l'orographie, l'hydrologie, le climat et la flore de la région. La partie consacrée à l'Arménie médiévale est composée d'une série des cartes historiques, de dessins et de plans qui illustrent les changements historiques survenus dans la région. l'A. voit successivement : l'expansion de la domination byzantine sur l'Arménie orientale et ensuite sur toute l'Arménie, le développement des royaumes vassaux, l'expansion et la domination arabes sur l'Arménie occidentale jusqu'à la formation de l'État arménien sous les Bagratides. Dans la suite, sont présentées les principautés semi-indépendantes de l'Arménie orientale, jusqu'à la nouvelle domination byzantine sous les Macédoniens et finalement l'apparition des Seljoucides, qui deviennent maîtres de l'Arménie du sud-ouest, tandis que le reste du pays était soumis à la domination géorgienne. La situation créée par les Croisés, la création de la Petite Arménie et la retraite de l'Empire byzantin de la région marquent la période qui suit la fin du XIIe s. La domination turque dans la région, depuis 1378, marque à son tour la fin de l'indépendance arménienne et en même temps la fin de la période médiévale.

Nous soulignons la clarté de l'exposé de ce livre et la qualité particulière de son matériel cartographique.

P. YANNOPOULOS.

Lucy-Anne HUNT, *Byzantium, Eastern Christendom and Islam. Art at the Crossroads of the Medieval Mediterranean*, vol. I, Londres, The Pindar Press, 1998, 366 pages. ISBN 1-899828-04-4.

Ce livre s'intéresse à un matériel historique, inédit ou peu connu. Il propose une approche interdisciplinaire pour interpréter les oeuvres d'art produites dans le contexte multiculturel de la Méditerranée orientale à l'époque médiévale, afin de combler une lacune de la littérature scientifique existante. Le thème central des articles figurant dans ce volume est le rôle des arts visuels et de l'architecture dans l'interaction culturelle entre les sociétés chrétienne et musulmane durant le Moyen âge. Différentes productions des communautés chrétiennes sont ainsi présentées et leur origine est située dans le contexte socio-politique général. Les principales régions étudiées sont l'Égypte, la Syrie et la Palestine, dans leurs relations avec Byzance, l'islam et l'Occident. L'ouvrage traite spécialement de communautés locales dans lesquelles les oeuvres d'art sont les témoins des relations (tantôt conflictuelles tantôt d'échange culturel) entre chrétiens et musulmans. L'étude s'étend du XIIe au XIVe s., mais des productions antérieures et pos-

térieures à ces dates sont également évoquées. Chaque chapitre comprend des documents iconographiques, des notes ainsi qu'une bibliographie ; un index général thématique complète le volume.

L'analyse débute avec une section consacrée à l'art byzantin et post-byzantin. Les mosaïques chrétiennes des ve et vi^e^ s. en Jordanie sont étudiées dans le premier chapitre. Le seconde montre le lien existant entre l'art palatial byzantin, à l'époque de la dynastie des Comnènes, et le monde musulman au xiie s. Vient un chapitre consacré à des icônes byzantines inconnues du xiiie et xive s en Égypte. Les deux chapitres suivants décrivent l'introduction d'icônes «italo-crétoises» et crétoises, en Égypte durant le xve et le xvie s. La deuxième partie du volume est consacrée à l'art chrétien en Égypte ou provenant d'Égypte, à l'époque médiévale. Les articles de cette partie traitent de manuscrits restés en Égypte ou conservés dans des bibliothèques occidentales, de fresques, d'icônes et de sculptures en bois. L'influence byzantine sur l'art des différentes communautés chrétiennes en Égypte (y compris l'Église copte) est indéniable. L'analyse de fresques d'un «monastère des Syriens» situé entre le Caire et Alexandrie, montre l'échange existant entre les communautés syriennes et coptes. Les derniers chapitres de la publication mettent en exergue les relations qui existaient entre musulmans et chrétiens. Une étude comparative de l'art et l'architecture des églises chrétiennes et des mosquées montre, par ex., l'usage d'un vocabulaire commun pour les lieux de culte des deux religions.

Nathalie Tireur

Grammatiki A. Karla, *Vita Aesopi. Überlieferung, Sprache und Edition einer frühbyzantinischen Fassung des Äsopromans* (*Serta Graeca*, Band 13), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2001, xiv + 269 pages + 6 planches hors texte. ISBN 3-89500-222-4.

Édition critique de la biographie d'Ésope, dont la date de rédaction, tout en restant inconnue, peut être située vers le iie s. de notre ère. L'édition est précédée d'une très longue partie introductive concernant la composition du texte, sa transmission et son aspect philologique et linguistique. Le texte est devenu commun durant l'époque byzantine et, de ce fait, il a influencé l'hagiographie byzantine.

P. Yannopoulos.

Κληρονομία, 31,1-2 (1999, juin-décembre), 398 pages.

Parmi les articles de ce volume signalons celui de E. Litsas, *Ἡ βιβλιοθήκη καὶ τὰ χειρόγραφα τῆς μονῆς Ξηροποτάμου* (pp. 161-204) et celui de D. Papazis, *Κατάλογος ἀνεκδότων πατριαρχικῶν ἐγγράφων γιὰ τὴν ἱστορία τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Ὁσίου Νικάνορα-Ζάβορδα* (pp. 287-300), qui intéressent les paléographes et les philologues, car il donne des informations sur les manuscrits

byzantins des monastères de Xiropotamou et de Zavorda. Les historiens de l'art peuvent consulter l'article de Kono KEIKO, *The Invention of the Head of St John Prodromos in Byzantins Peintig* (pp. 67-112), qui toutefois se limite aux miniatures des manuscrits. Les autres études ont un caractère théologique ou concernent l'époque post-byzantine.

P. YANNOPOULOS.

M. KLINKOTT, *Altertümer von Pergamon*, Band 16 : *Die Stadtmauern*. Teil 1 : *Die byzantinischen Befestigungsanlagen von Pergamon mit ihrer Wehr- und Baugeschichte* (Deutsches Archäologisches Institut), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2001, XXIV +116 pages + 46 planches hors texte + 1 carte detachée. ISBN 3-11-016857-X.

Une étude exemplaire qui combine les données historiques aux résultats de l'archéologie. L'A., après un exposé sur l'histoire de la ville de Pergame durant la période byzantine, focalise son intérêt sur l'acropole et ses constructions défensives, en définissant les différentes phases de ces constructions depuis l'époque antique. La ville byzantine n'occupait qu'une partie de la ville antique ; plusieurs bâtiments publics ont changé d'affectation, tandis que d'autres sont venus occuper des espaces déjà désaffectés. L'A. suit les différentes campagnes de reconstruction de la ville. La première phase se termine au VIIIe s. ; après une longue accalmie, l'activité reprend sous les Comnènes. Dans une deuxième partie, sont analysées les constructions dans l'acropole, le *kastron* byzantin. C'est surtout sous les Comnènes, quand Pergame est devenue la capitale d'un thème, qu'on peut suivre plus en détail les différentes phases de construction. L'étude de l'évolution de chaque bâtiment permet de saisir ses différentes utilisations, tandis que l'étude des remparts de la ville constitue une vraie initiation à l'art de la guerre défensive des Byzantins et aux solution proposées par les ingénieurs et les bâtisseurs byzantins.

La clarté de l'exposé mise à part, cet ouvrage a le mérite d'une illustration abondante et instructive : les photographies et les esquisses donnent une idée claire de la topographie, de l'état actuel des restes de la ville et restituent l'image que ces constructions présentaient à leur époque.

P. YANNOPOULOS.

J. KODER, M. HINTERBERGER, O. KRESTEN et alii, *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel*, 3. Teil : *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1350-1363* (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 19/3), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2001, 609 pages + 8 planches hors texte. ISBN 3-7001-2884-3.

Ce troisième volume des actes du patriarcat de Constantinople conservés dans le *Cod. Vind. histor. Gr.* 47 commence avec l'acte n° 176 concernant l'élection

du patriarche Calliste Ier, le 10 juin 1350, et se termine avec l'acte n° 271, une lettre synodale signée par le patriarche Calliste Ier et adressée à Macaire, métropolite de Smyrne. Le plan de travail établi lors de l'édition du premier vol., reste inchangé : édition critique des actes avec traduction en allemand. Pour chaque acte, sont mentionnées des éditions plus anciennes et la date byzantine est convertie en date moderne. Il n'a pas de commentaires, mais parfois une introduction explique les circonstances historiques d'un acte. Les remarques faites lors de la présentation du premier volume, concernant l'intérêt de cette édition, restent toujours valables.

P. YANNOPOULOS.

Matoula KOUROUPOU et Evangélia BLATA, *Ἑλληνορθόδοξες κοινότητες τῆς Καππαδοκίας*, I. *Περιφέρεια Προκοπίου. Πηγὲς στὰ Γενικὰ Ἀρχεῖα τοῦ Κράτους καὶ στὸ Κέντρο Μικρασιατικῶν Σπουδῶν*, Athènes, Centre des études microasiatiques, 2001, 222 pages. ISBN 960-85976-5-X.

Des archives concernant les populations transplantées en Grèce, en 1924, sont conservées dans les Archives de l'État grec, d'autres sont sauvegardées par diverses institutions culturelles et une partie est restée en Turquie. Le répertoire que voici fournit un relevé de ces archives officiellement accessibles en Grèce. Cette documentation concerne essentiellement des périodes très récentes, toutefois, au-delà de son intérêt sociologique immédiat, qui est évident, elle peut aider indirectement les archéologues et historiens de l'art et du monde byzantins en facilitant l'accès à des vestiges de la haute époque, notamment dans la région concernée par ce premier volume, aux alentours de Procopios (= Urgüp), Tzalela (= Tzemil), Potamia (= Ortakoï) et Synasos (= Mustafapacha), où les sites troglodytiques, monastiques ou autres, très anciens, sont particulièrement nombreux.

J. MOSSAY

Ch. LOHR, *Eustratius Nicaenus. Commentaria in II librum Posteriorum analyticorum Aristotelis. Innominati Auctoris. Expositiones in II librum Posteriorum resolutionorum Aristotelis. Übersetzt von Andreas Gratiolus* (*Commentaria in Aristotelem Graeca. Versiones latinae temporis resuscitatarum litterarum*, Band 7), Stuttgart, Frommann-Holzboog, 2001, XIV + 195 pages. ISBN 3-7728-1227-9.

Ce vol. est une réimpression de l'édition d'A. Gratiolus d'une traduction latine des commentaires à l'Aristote d'Eustrate de Nicée. L'A. du volume y ajoute une introduction biographique (pp. V-XII). Eustrate, né en 1045, est un des grands philosophes et théologiens de la renaissance macédonienne qui a profité de l'enseignement de Jean Italos. Sous Alexis Comnène, il a été élu métropolite de Nicée et a défendu les positions orthodoxes contre l'iconoclasme de Léon de

Chalcédoine. Il a en outre participé à la rencontre de 1112 entre les théologiens orthodoxes et Pierre de Grossolano, représentant du pape, et au synode de 1114 qui a essayé d'obtenir l'union entre l'église arménienne et l'église orthodoxe. Il fut sans doute le plus grand aristotélicien de son temps, celui qui a développé et mieux appliqué la méthode du syllogisme. Ses commentaires sur Aristote ont attiré l'attention des Occidentaux ; certains ont été traduits en latin par P. Manutius en 1534 et édités par A. Gratiolus en 1542.

P. YANNOPOULOS.

Medieval Mosaics : Light, Color, Materials (*Villa i Tatti. The Harvard University Center for Italian Renaissance Studies*, 17) éd. par Eve BORSOOK, Fiorella GIOFFREDI SUPERBI et G. PAGLIARULO, Florence, Silvana Etitoriale, 2000, 328 pages.

Un article dans ce volume collectif, celui de Liz JAMES, *What Colours were Byzantine Mosaics ?* (pp. 35-46), intéresse les études byzantines. L'A. étudie la fabrication des tessères utilisées pour la confection des mosaïques. Sans doute existait-il un atelier impérial, qui d'ailleurs écoulait son surplus de production vers le califat.

P. YANNOPOULOS.

Helene METREVELI, Ketevan BEZARACHVILI, Tsiala KOURTSIKIDZE, Nino MELIKICHVILI, Thamar OTHKHMEZOURI et Maia RAPHAVA, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio iberica*, III : *Oratio XXXVIII*, (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 45 = *Corpus Nazianzenum*, 12), Turnhout et Leuven (Brepols et University Press), 2001, XV + 221 pages. ISBN 2-503-40451-0 HB ; 2-503-40452-9 PB.

Ce vol., l'édition du *Discours 38* de Grégoire de Nazianze (*Sur la Nativité* ou *Sur l'Épiphanie*), étant déjà le troisième de la version ibérique du *Corpus Nazianzenum*, ne contient que peu d'informations introductives ; elles ont été exposées dans le Ier volume qui date de 1998. Ici sont reprises quelques notes au sujet du *Discours* 38 et des commentaires à ce *Discours*. L'appréciation de l'édition reste aux spécialistes qui en outre peuvent manier la langue géorgienne. Il n'y a pas de traduction dans une langue de plus grande diffusion, manque compensé par un apparat critique qui fait état de toutes les concordances entre le géorgien et le grec.

P. YANNOPOULOS.

Modern Greek Studies Yearbook. A Publication of Mediterranean, Slavic, and Eastern Orthodox Studies, 14-15 (1998-1999), 550 pages. ISSN 0884-8432.

Annemarie WEYL CARR, *Correlative Spacres : Art, Identity, and Appropriation in Lussignan Cyprus* (pp. 59-80), constate que la population chypriote sous les

Lusignan a gardé son identité religieuse et artistique, malgré une certaine osmose culturelle au niveau des milieux élevés qui participaient au pouvoir.

P. YANNOPOULOS.

MOCXOBIA, 1 (1998, paru en 2001), 566 pages + 62 planches hors texte. ISBN 5-85759-149-X

Ce volume, dédié à Boris Fonkič pour ses 60 ans, contient plusieurs études paléographiques et philologiques. Ainsi, pour M. V. BIBIKOV (pp. 121-123), le manuscrit *Guelf. Gr.* 53 contenant les *Questions et réponses* d'Anastase le Sinaïte, est du XIe s. et non pas du Xe s. L. B. VOLFISUN présente (pp. 139-146) l'historique de l'acquisition de certains manuscrits grecs par la Bibliothèque Impériale Publique de Saint-Pétersbourg. N. F. KAVRUS-HOFFMANN étudie (pp. 179-184) le manuscrit *GIM* 45 du Musée Historique de Moscou, du Xe s., copié dans le monastère de la Vierge *tou stylou* par le copiste Mikhaïl. S. N. KISTEREV se réfère (pp. 219-227) aux livres russes originaires de l'Athos ou de Constantinople conservés actuellement à Moscou, à Tver et à Novgorod ; ils sont de la fin du XIVe/début du XVe s. A. MARKOPOULOS attire l'attention (pp. 287-291) sur un manuscrit récent d'Alexios Kolyvas 199, qui constitue un témoin d'activité littéraire de Léon VI et de Constantin VII. I. P. MEDVEDEV explique (pp. 293-299) l'origine des manuscrits grecs conservés dans la Bibliothèque de l'Université de Saint-Pétersbourg. I. PÉREZ MARTIN présente (pp. 355-363) les manuscrits de Plutarque ayant appartenu à Planude, actuellement dispersés dans diverses bibliothèques. P. YANNOPOULOS, explique (pp. 527-539) pourquoi le *Parisinus Gr.* 1710, contenant la *Chronique* de Théophane, a été copié en 843. Finalement A. L. SAMINSKY s'intéresse (pp. 417-418) aux enluminures du Psautier du *Paris. Gr.* 64.

Ces contributions mises à part, deux articles concernent l'art byzantin : I. BENTCHEV (pp. 107-120) étudie les monogrammes tracés sur les icônes byzantines ; Y. A. PIATNITSKY analyse (pp. 391-402) une icône byzantine du début de XVe s. représentant la Vierge, actuellement conservée dans le Musée de l'Ermitage.

La sigillographie byzantine est représentée par l'étude de V. S. SHANDROVSKAYA (pp. 469-480), qui étudie un groupe de sceaux appartenant aux membres de la dynastie des Comnènes dans le but de suivre l'évolution de la titulature byzantine.

Parmi les études littéraires, signalons celle d'A. KARPOZILOS, qui a pour objet Socrate le Scolastique (pp. 195-208), qui pour l'A. n'était qu'un simple sympathisant des Novatiens tout en restant orthodoxe, et celle de Y. N. LIOUBARSKY (pp. 259-274), qui fait un état de la question relative à Michel Psellos et des études qui lui ont été consacrées au cours des vingt dernières années.

Signalons encore deux études concernant l'histoire du droit canon, celle de L. A. GERD, qui analyse (pp. 155-161) les retombées canoniques après l'occupation turque des régions orientales de l'empire byzantin, et celle de C. G. PITSAKIS, qui

cherche (pp. 365-376) dans la tradition byzantine les bases canoniques du patriarcat de Russie.

Les autres études, toutes très intéressantes, concernent soit l'histoire russe, soit la période après la chute de l'empire byzantin.

P. YANNOPOULOS.

D. R. REINSCH, *Anna Komnene, Alexias*, 2. Auflage, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 2001, 607 pages. ISBN 3-11-017195-3.

Cette traduction de l'*Alexiade* en allemand présente de l'intérêt pour le public germanophone non familiarisé avec le grec byzantin. La partie introductive du livre vise aussi le grand public et explique la composition, le contenu et les circonstances de la rédaction d'Anne Comnène. Par contre les commentaires en notes infrapaginales, présentent un intérêt aussi pour les spécialistes.

P. YANNOPOULOS.

Robes and Honor. The Medieval World of Investiture éd. par S. GORDON (*The New Middle Ages*), N. York, Palgrave, 2001, XIV + 394 pages. ISBN 0-312-21230-5.

Ce livre collectif a pour objet le rituel de l'investiture de personnages porteurs d'un pouvoir durant le Moyen âge. Or, malgré des nombreuses références à l'empire byzantin, aucune étude n'a vraiment pour objet l'investiture dans le monde byzantin.

P. YANNOPOULOS.

A. G. SAVVIDES, *Ούννοι, Βυζάντιο και Ευρώπη. Ο κόσμος των πρώιμων Τούρκων (Το Βυζάντιο και οι Ξένοι*, 1), Athènes, Ίδρυμα Γουλανδρή-Χορν, 2000, 94 pages. ISBN 960-7079-73-6.I

Intéressante petite étude, destinée aux amateurs de l'histoire byzantine, qui retrace l'histoire des Huns depuis leur apparition à la frontière ouralienne de l'Europe jusqu'à leur disparition sous Léon Ier. Appartenant à la famille touranienne, ils ont poussé les Goths vers l'ouest et ils ont créé un État entre l'Oural et le Danube. En 408, ils ont franchi le Danube et ils ont commencé les razzias à l'intérieur de l'empire d'Orient. Sous Attila, les Huns sont arrivés à leur apogée, ont envahi tout l'empire pour être finalement battus par Aétius en 451. Toutefois, leur puissance restait encore considérable et Attila a même menacé Rome. Ce n'est qu'après sa mort que les Huns ont vraiment faibli et finalement ont disparu de la scène historique.

P. YANNOPOULOS.

A. G. SAVVIDES, *Βυζάντιο. Μεσαιωνικός κόσμος. Ισλάμ. Δεκαέξι δοκίμια Ιστορίας και Παιδείας*, 2e éd., (*Μελέτες για τη Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Ελληνική Ιστορία*, 4), Athènes, Δημιουργία, 1996, 173 pages.

Une série de petits articles, dont une bonne moitié ont paru dans des journaux grecs ou de petites revues locales. Parmi ceux-ci présentent de l'intérêt un article qui traite des Vandales et un autre qui a pour objet la vénalité des offices à Byzance. Plus importants sont les articles destinés aux spécialistes qui paraissent pour la première fois dans ce volume ; ils traitent successivement : 1) une incursion perse contre Rhodes sous Héraclius, 2) les déplacements de la ligne frontalière entre Byzance et les peuples d'origine turque ou touranienne, et 3) une étude de l'histoire de l'île de Carpathos à époque byzantine.

P. YANNOPOULOS.

A. SAVVIDES et L. DERIZIOTIS, *Ιστορία του Βυζαντίου με αποσπάσματα από τις πηγές*. I : *284-717 μ. X.*, 3ème éd. complétée et enrichie, Athènes, Πατάκης, 2001, 545 pages. ISBN 960-16-0124-4.

Ce volume est le résultat d'une collaboration entre les deux coauteurs qui, en 1983, ont été chargés par le Ministère grec de l'Éducation nationale de rédiger un livre destiné aux élèves du secondaire supérieur et ayant pour objet l'histoire byzantine. La première partie de ce travail, qui couvre la période entre 284 et 717, a finalement pris la forme d'un livre séparé, destiné aux étudiants universitaires et à un public averti. Les deux premières éditions ont fait l'objet de nombreuses présentations et de comptes rendus, dont il est question dans l'avant-propos de la troisième édition. Cette troisième édition présente des différences insignifiantes par rapport à la deuxième, de 1993. Dans les six premiers chapitres, les A. présentent les faits historiques de la période envisagée ; les deux chapitres suivants sont consacrés à l'art proto-byantin. Suivent cinq chapitres qui traitent certains aspects de la civilisation byzantine et des relations entre Byzance et ses voisins. Le volume est couronné par une longue liste des sources et des ouvrages consultés. L'intérêt du travail consiste dans les extraits des sources (traduits en grec moderne) qui se rapportent aux événements cités et à l'illustration très suggestive, qui visualise d'une manière réaliste ces mêmes événements.

P. YANNOPOULOS.

I. SHAHÎD, *Byzantium and the Arabs in the Sixth Century*, vol. II, Part 1 : *Toponymy, Monuments, Historical Geography, and Frontier Studies*, Washington, D.C., Dumbarton Oaks Publications Office (Dumbarton Oaks Research Library and Collection), 2002, XXXVI. + 468 pages + 2 illustrations en couleur. ISBN 0-88402-284-6.

Byzantion s'honore de la collaboration régulière d'Irfan Shahîd, professeur à Georgetown University et *Associate fellow* de Dumbarton Oaks Institute for Byzantine Studies à Washington. Il est l'auteur de nombreuses études sur les rapports entre l'empire romain et les Arabes, spécialement sur Byzance et les Arabes au Ve s., et il a publié récemment le premier volume en deux tomes de

Byzantium and the Arabs in the Sixth Century. Voici le premier tome du second volume de cette vaste étude. L'intérêt se porte ici sur les frontières et les institutions des Arabes fédérés de l'empire byzantin, principalement celles des Ghassanides, Arabes chrétiens associés à la défense des frontières face à la Perse et à l'Arabie, au siècle de Justinien. Au-delà de la géographie, le sujet comporte une étude détaillée des données militaires, civiles et religieuses de l'histoire des Ghassanides et des relations de ceux-ci avec les Ommayades, les Nabatéens, Palmyréens, etc. L'originalité de nombreux aperçus retient particulièrement l'attention, par exemple l'intérêt des pâturages du Golan et de la Syrie pour la cavalerie des peuples du désert (p. 179-180), les emprunts de termes juridiques au latin dans la langue des Arabes fédérés (p. 67 et ss), la diffusion des architectures monastiques parallèle à celle du christianisme dans les communautés frontalières préislamiques (p. 143-148). Plusieurs spécialistes avaient déjà noté occasionnellement et analysé, notamment dans Procope, la déformation systématique de l'histoire. Dans les derniers chapitres de ce livre (à partir de la p. 355, spécialement p. 363-374), I. Shahîd fournit une synthèse et un développement de ces exercices de critique historique sous le titre *Historiographical Observations*, qui met en parallèle des sources byzantines et arabes. On attend avec intérêt la seconde partie de cet important ouvrage.

J. Mossay

J. Schamp, *Les Vies des dix orateurs attiques*, Fribourg (Suisse), Éditions Universitaires, 2000, 232 pages. ISBN 2-8271-0853-4.

Comme son titre l'indique, le livre étudie un traité, jadis attribué à Plutarque, intitulé *Vies des dix orateurs*. L'intérêt que présente l'étude pour les études byzantines consiste dans le fait que Photius avait lu ce texte et qu'il en a rédigé un résumé, conservé dans sa *Bibliothèque*. L'A. localise dans le texte original les parties que Photius a choisies pour faire ses notices.

P. Yannopoulos.

O. L. Smith (†), *The Byzantine Achilleid* (= *Wiener byzantinistische Studies*, 21), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1999, XII + 231 pages. ISBN 3-7001-2769-3.

Édition posthume (assurée par P. Agapitos et Karin Hult) d'une version de l'*Achilleiade* byzantine contenue dans le manuscrit de *Biblioteca Nationale* III. B. 27 de Naples et qui diffère fondamentalement de la version dite «d'Oxford», éditée par l'A. en 1999, et qui est réimprimée en annexe (p. 155 et ss.). Le volume est en outre enrichi de deux articles de l'A. (réimprimés en annexe, pp. 177-182 et 183-194) qui traitent de la langue grecque vernaculaire de l'époque byzantine et de la sexualité à l'époque byzantine. Ce poème épique est, comme toute la production poétique populaire byzantine, indatable. D'où l'intérêt de

nombreux commentaires linguistiques et philologiques de l'A., qui ont pour but de cerner la question de la composition de ce long poème, apparemment tardif et proche de la langue néogrecque.

P. YANNOPOULOS.

Θεσμοὶ καὶ Ἰδεολογία στὴ νεοελληνικὴ κοινωνία 15ος - 19ος αἰ. Athènes, *Εθνικό Ἵδρυμα Ερευνών. Κέντρο Νεοελληνικών Ερευνών*, 2000, 98 pages. ISBN 960-7916-16-6.

Ce livre présente le bilan d'un programme de recherches intitulé «Institutions et idéologie dans la société néogrecque, XVe -IXe s.». Or plusieurs publications, résultats de ce programme, se réfèrent à la dernière période byzantine et parfois même à des dates antérieures à la dynastie des Paléologues. A ce titre, le livre constitue une source très importante pour la connaissance de la bibliographie hellénique.

P. YANNOPOULOS.

R.W. THOMSON, *The Lawcode [Datastanagirk] of Mxit' ar Gos (Dutch Studies in Armenian Language and Literature*, 6), Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 2000, 359 pages. ISBN 90-420-0790-7.

Traduction anglaise du code législatif arménien de Mxit'ar, compilation de textes à portée canonique et juridique, dont l'origine est habituellement byzantine. L'édition est précédée d'une longue introduction consacrée à la biographie de Mxit'ar (1180-1213) et à son oeuvre. L'origine des lois que Mxit'ar a codifiées fait aussi l'objet de l'introduction, et l'analyse de ces textes donne lieu à une rapide présentation du contenu des lois. La codification est transmise sous la forme de trois recensions (A, B et G), dont la B est le plus tardive, puisqu'elle date d'après la fin du XIIIe s. Sans doute ces lois étaient-elles d'application dans le cadre du droit civil, mais puisque les rois arméniens avaient confié la justice aux évêques, les textes législatifs avaient une forte connotation canonique, raison pour laquelle les personnes concernées par une affaire judiciaire sont classées selon les critères canoniques : schismatiques, sectes, hérétiques, musulmans, etc.

Un livre qui rend accessible une source d'une importance capitale aux chercheurs qui ne maîtrisent pas la langue arménienne.

P. YANNOPOULOS.

Anne TIHON, Régine LEURQUIN et Claudy SCHEUREN, *Une version byzantine du Traité sur l'astrolabe du Pseudo-Messahalla (Corpus des Astronomes Byzantins*, 10), Louvain-la-Neuve, Bruylant - Academia, 2001, 96 pages. ISBN 2-87209-629-9.

Édition et traduction française d'un traité sur l'astrolabe, transmis par un seul manuscrit du début de XIVe s. Ce texte est de 1309 et reste anonyme. Il s'inspire, s'il ne le copie pas, d'un traité du même nom attribué à Messahalla, un savant juif de Basra (730-815). L'édition est assortie de commentaires astronomiques et techniques.

P. YANNOPOULOS.

Το νόμισμα στο Μακεδονικό χώρο. Πρακτικά Β΄ επιστημονικής συνάντησης. Νομισματοκοπεία, κυκλοφορία, εικονογραφία, ιστορία. Αρχαίοι, βυζαντινοί και νεότεροι χρόνοι (= *'Οβολός*, 4), éd. par Polyxène ADAM-BELENI, Thessalonique, University Studio Press, 2000, 375 pages. ISBN 960-12-0907-7.

Actes d'un colloque tenu à Thessalonique, au mois de mai de 1998 et ayant pour objet la monnaie dans l'espace macédonien. Les articles qui concernent la période byzantine sont nombreux. D. M. METCALF, *Mint-Activity in Byzantine Thessaloniki* (pp. 171-182), signale que l'atelier monétaire de Thessalonique a fonctionné pleinement du Ve au VIIe s. et du XIIe au XIVe s. Peut-être a-t-il émis des bronzes au Xe et XIe s. Euterpi MAKRI et Maria POLYCHRONAKI, *Νομισματικές συγκεντρώσεις και θησαυρός από το επισκοπικό συγκρότημα των Λουλουδιών* (pp. 183-194) signalent que les fouilles effectuées à Louloudies (entre Thessalonique et le Mont Olympe) ont donné 136 pièces de monnaies byzantines en bronze, dont la plus récente date du règne de Justinien Ier. Les résultats des fouilles font aussi l'objet de deux autres articles : celui de Mina GALANI-KRIKOU et Io TSOURTI, *Μακεδονική Ρεντίνα. Η νομισματική μαρτυρία (ανασκαφές : 1976-1996)* (pp. 347-354), et celui de Melina PAÏSSIDOU, *Νομίσματα από τον Άγιο Αχίλλειο Μικρής Πρέσπας κατά τις ανασκαφικές περιόδους 1996-1998* (pp. 355-364). Le premier signale que les fouilles à Rentina ont donné, entre autres, des monnaies byzantines, dont les plus anciennes sont du règne de Théophile. Le second souligne le grand nombre de monnaies byzantines du XIIe s. trouvées sur l'îlot de S. Achillios du lac de Petite Prespa ; elles témoigne l'importance de l'agglomération à cette époque. Vasso PENNA, *Η απεικόνιση του αγίου Δημητρίου σε νομισματικές εκδόσεις της Θεσσαλονίκης : μεσοβυζαντινή και ύστερη βυζαντινή περίοδος* (pp. 195-210), place sous Alexis Ier la frappe des monnaies avec l'image de S. Démétrius, patron de Thessalonique. Pour toute la période des Comnènes, on connaît quatre variantes de ce type iconographique. Un nouveau type est signalé par I. MOTSIANOS et Maria POLYCHRONAKI, *Τύπος παλαιολόγειου νομίσματος της συλλογής της 9ης ΕΒΑ με παράσταση του μαρτυρίου του αγίου Δημητρίου* (pp. 211-231), celui du saint mis à mort par des soldats païens. N. ZIKOS, *Η κυκλοφορία των παλαιολογείων νομισμάτων στην ανατολική Μακεδονία και Θράκη μέσα από ανασκαφικά δεδομένα* (pp. 233-241), constate que, grâce aux indices procurés par les trouvailles monétaires lors des fouilles, la circulation monétaire en

Macédoine orientale et en Thrace a fortement chuté depuis le règne de Jean V. Signalons finalement une étude sigillographique, celle de Ioanna KOLTSIDA-MAKRI, *Η βυζαντινή Θεσσαλονίκη μέσα από τη σιγιλλογραφική μαρτυρία (8ος - 10ος αι.)* (pp. 243-267), qui exploite 149 sceaux en relation avec la ville de Thessalonique pour la période qui va du VIIIe au Xe s. Elle constate que les sceaux des militaires sont beaucoup moins nombreux que ceux des fonctionnaires civils et elle en déduit l'importance de la cité dans le processus économique et commercial des Balkans.

P. YANNOPOULOS.

E. TRAPP et alii, *Lexikon zur byzantinischen Gräzität*, 4. Faszikel (*Ζωοσταγής-κώφευσις*) (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften*, 293. Band = *Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, Band VI/4), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2001, pp. 649-905. ISBN 3-7001-2990-4.

Le quatrième fascicule complète de premier volume de cet instrument de travail très utile pour les études byzantines. Il est accompagné d'un cahier typographique séparé qui doit remplacer le premier cahier — provisoire celui-là — du premier fascicule ; il contient un préambule, que H. Hunger avait rédigé en mars 1994, un avant-propos signé par E. Trapp (août 2000) et une courte présentation. En outre, une reliure envoyée aux clients doit servir de couverture pour les quatre fascicules, qui prendront ainsi la forme d'un dossier-volume. Solution sans doute peu pratique, qui pourtant s'impose du fait de la publication de l'ouvrage sous forme des fascicules séparés. Finalement, le fascicule *Lexikon zur byzantinischen Gräzität. Verzeichnis der Abkürzungen* (*Österreichische Akademie der Wissenschaften*), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2001, 65 pages. ISBN 3-7001-2992-0, ne doit pas être incorporé dans le premier volume ; il restera séparé comme un petit manuel à part. Sa forme actuelle est provisoire ; il prendra sa forme définitive après la fin du second volume.

P. YANNOPOULOS.

Sotiria TRIANTARI-MARA, *Οἱ πολιτικὲς ἀντιλήψεις τῶν Βυζαντινῶν διανοητῶν ἀπό τὸ δέκατο ὡς τὸ δέκατο τρίτο αἰῶνα μ. Χ.*, Thessalonique, Ηρόδοτος, 2002, 282 pages. ISBN 960-8256-04-6.

A Byzance, les traités politiques ayant comme thème le rôle de l'empereur, ses relations avec ses sujets et ses devoirs à l'égard de l'Église sont peu nombreux. Les plus importants parmi eux sont les «miroirs des princes», c'est-à-dire des textes qui esquissent le portrait du souverain idéal, lieutenant de Dieu sur terre et gardien de l'ordre social. Toutefois, ces textes n'arrivent pas à former une idéologie politique et encore moins à changer la situation politique. Leurs points de vue utopiques désignent plutôt des règles de déontologie ou des remèdes pour

les maladies inévitables provoquées par le pouvoir absolu, enrichies par une dose abondante de morale chrétienne. L'A. expose les idées politiques byzantines exprimées dans les «miroirs» à partir du xe s. jusqu'au xiiie s. Dans la première partie du livre sont présentées les idées des intellectuels byzantins antérieurs à Thomas Magister et dans la seconde celle de Thomas Magister. La philanthropie, la justice, l'absence des passions sont des vertus impériales, qui renforcées par une bonne éducation, font du souverain l'image terrestre de Dieu et le modèle pour ses sujets.

Zoè Antonopoulou-Trechli

Laurence Tuerlinckx, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio arabica antiqua.* II : *Orationes I, XLV, XLIV (arab. 9, 10, 11)* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 43 = *Corpus Nazianzenum*, 10), Turnhout et Leuven (Brepols et University Press), 2001, xliv + 297 pages. ISBN 2-503-40431-6 HB ; 2-503-40432-4 PB.

Après un bref exposé sur l'histoire et le contenu de la version arabe des *Discours* de Grégoire de Nanzianze, l'introduction du volume est consacrée à la description des manuscrits et à la présentation de l'édition. Les 18 manuscrits conservés s'échelonnent du xiie au xixe s. Ils permettent l'établissement d'un stemma qui conduit vers un archétype arabe qui est à dater du xe s. Quant à l'histoire de la version arabe, elle conduit aussi au xe s. et au monastère de Saint-Sabas en Palestine, où a eu lieu la traduction à partir du texte grec par le moine Antoine, futur supérieur du monastère de Saint-Syméon à Antioche. Pour une plus ample compréhension de cette partie, il faut aussi lire l'introduction du Ier vol., réalisé par l'A. en collaboration avec le Prof. J. Grand'Henry.

Suit l'édition du texte arabe (pages paires) avec une traduction française (pages impaires).

P. Yannopoulos.

P. N. Tzermias, *Ιστορία της Κυπριακής Δημοκρατίας*, vol. I-II, Athènes, Libro, 2000.1327 pages. ISBN vol. I. 960-490-042-0 ; vol. II 960-490-043-9 ; set 960-490-041-2.

Traduction grecque, due à l'A., de l'édition allemande, parue en première édition en 1991 et en troisième en 1998. Dans la partie introductive, le livre traite de Chypre avant son indépendance le 16 août 1960. La période byzantine occupe les p. 41-47, mais rien de nouveau n'y est apporté. Notons seulement que les considérations au sujet de Isaakios Comnène, qui entre 1184 et 1191 a détaché Chypre de Byzance pour en faire un État, sont très négatives et influencées par une historiographie nationaliste et peu objective. Le reste de l'ouvrage est très objectif et constitue la première étude sérieuse de l'histoire moderne de l'île.

P. Yannopoulos.

Anastasia VAKALOUDI, *Μυστικισμός, θαυματοποιΐα και ιατρική της θεουργίας. Οι συνεχιστές του Πυθαγόρα και του Πλάτωνα στη χριστιανική εποχή. Θαυματουργοί ιερείς ή μάγοι* ; Athènes, A. Καρδαμίτσα, 2000, 332 pages.

Des devins, des prédicateurs, des voyants, des magiciens et des sorciers existaient depuis l'antiquité. Le christianisme n'a pas pu changer les habitudes enracinées depuis des siècles. La base de la magie était le syncrétisme qui mélangeait des idées de tout horizon et le mysticisme qui élaborait une philosophie prônant l'intervention du divin dans les affaires humaines. Durant la période hellénistique, la magie devient un phénomène de société. L'apparition du christianisme et la guerre qu'il a déclenchée contre la magie ont fait que, dans la conscience collective, le magicien était devenu synonyme du païen néopythagoricien qui pouvait, grâce aux actes et aux paroles spécifiques, prévoir l'avenir, faire des miracles et créer des objets ayant le pouvoir de produire des effets bénéfiques ou maléfiques, selon la volonté du détenteur. Durant la première période byzantine, la magie trouvera un sol fertile dans la philosophie néoplatonicienne, dont le caractère mystique et pratique est bien connu. Les grands philosophes de ce courant étaient considérés comme des prêtres munis de pouvoirs spéciaux et capables de faire intervenir les divinités païennes comme acteurs dans la vie des personnes. Pour cela, il recouraient à des pratiques rituelles, que l'A. décrit clairement en exploitant des sources très peu connues permettant de bien argumenter son exposé. Les plus importants des philosophes païens de la période protobyzantine sont ainsi passés en revue et leurs actes sont analysés sous l'angle des effets magiques qu'ils ont produits. Un domaine de prédilection de la magie restait la santé. A cause de la précarité de la vie humaine durant l'antiquité, la médecine était entourée de légendes et baignait dans une atmosphère presque divine. Les thérapeutes étaient vus comme des sages, porteurs d'un pouvoir surhumain et la guérison était identifiée au miracle. Le christianisme a continué dans cette même voie et presque tous les saints étaient aussi des guérisseurs. Ici aussi le livre, avec appui sur les sources, fait l'analyse des actes et des paroles des magiciens guérisseurs. Un livre excellent, dans un néogrec brillant et agréable.

P. YANNOPOULOS.

OUVRAGES REÇUS PAR LA RÉDACTION DU 1 JANVIER AU 30 JUIN 2002

Ces ouvrages font ou feront l'objet soit d'un compte rendu, soit d'une chronique, soit encore d'une notice.

K. AL-AS'AD, cfr Andreas SCHMIDT-COLINET.

H. ALFEYEV et L. NEYRAND, *Syméon le Studite. Discours ascétique* (= *Sources Chrétiennes*, 460), Paris, Cerf, 2001, 154 pages. ISBN 2-204-06676-1.

R. ALSTON, *The City in Roman and Byzantine Egypt*, London et New York, Routledge, 2002, XVI + 479 pages. ISBN 0-415-23701-7.

M. V. ANASTOS, *Aspects of the Mind of Byzantium. Political Theory, Theology, and Ecclesiastical Relations with the See of Rome*, Aldershot, Burlington USA, Singapore et Sydney, Ashgate-Variorum, 2001, XIV + 342 pages. ISBN 0-86078-840-7.

D. APOSTOLOPOULOS, *Γύρω ἀπὸ τὴ διαθήκη τῆς Ρωξάνδρας Μαυροκορδάτου (†1684)*, extrait d' *'Ο 'Ερανιστής*, 22 (1999), pp. 29-43.

B. ATSALOS, *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine*. Première partie : *Termes désignant le livre-manuscrit et l'écriture*, 2ème éd. anastatique, Thessalonique, University Studio Press, 2001, 322 pages. ISBN 960-12-1004-0.

Atti del VIII Simposio di Efeso su S. Giovanni Apostolo (= *Turchia: la Chiesa e la sua storia*, XV) éd. par L. PADOVESE, Rome, Istituto Francescano di Spiritualità - Pontificio Ateneo Antoniano, 2001, 374 pages.

M. BALARD, *Croisades et Orient latin, XIe-XIVe siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, 272 pages. ISBN 2-200-21624-6.

P. F. BEATRICE, *Anonymi Monophysitae, Theosophia. An Attempt at Reconstruction* (*Supplements to Vigiliae Christianae*), Leiden, Boston et Köln, Brill, 2001, LXXII + 140 pages. ISBN 90-04-11798-9.

J. M. BLÁZQUEZ, *Relaciones de los líderes del monacato antiguo con los altos funcionarios y con la alta sociedad del Imperio*, extrait de *Gerión*, 18 (2000), pp. 475-508.

IDEM, *El Cristianismo religion oficial*, extrait de *Teodosio, un hispano en el ocaso imperial* (= *Historia*, 16 [1997]), pp. 56-65.

J. BOMPAIRE, J. LEFORT, Vassiliki KRAVARI et Ch. GIROS, *Actes de Vatopédi*, I: *Des origines à 1329. Édition diplomatique* (= *Archives de l'Athos*, XXI), Paris, P. Lethielleux, 2001, XIX + 475 pages de textes + un Album de 88 planches. ISBN 2-283-60421-4.

Leslie BRUBAKER et J. HALDON, *Byzantium in the Iconoclast Era (ca 680-850): The Sources. An Annotated Survey*. With a section on *The Architecture of Iconoclasm: The Buildings* by R. OUSTERHOUT (*Birmingham Byzantine and Ottoman Monographs*, 7), Aldershot, Burlington USA, Singapore et Sydney, Ashgate, 2001, XXXI + 324 pages + 32 planches hors texte. ISBN 0-7546-0418-7.

Byzantine Garden Culture, éd. par A. LITTLEWOOD, H. MAGUIRE et J. WOLSCHKE-BULMAHN, Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2002, XVII + 260 pages. ISBN 0-88402-280-3.

Βυζαντινός Δόμος, 12 (2001), 276 pages. ISSN 1106-1901.

Byzantium and East Central Europe (= *Byzantina et Slavica Cracoviensia*, III), éd. par G. PRINZING, M. SALAMON et P. STEPHENSON, Cracow, Jagiellonian University, 2001, 248 pages + 16 planches hors texte. ISBN 83-88737-45-7.

S. CARUSO, *Una sorta di "confronto all'Americana"* ante litteram *nel Βίος di S. Elia Speleota da Reggio (BHG 581)*, extrait de *Pan*, 18-19 (2001), pp. 91-100.

F. CASSINGENA-TRÉVEDY, cfr F. GRAFFIN.

Aikaterini CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία*, vol. Γ1 *1081-1204*, Athènes, chez l'Auteur, 2001, 442 pages + 1 carte hors texte. ISBN 960-91706-0-9.

Marie-Hélène CONGOURDEAU et S. SALAVILLE, *Théolepte de Philadelphie. Lettres et Discours monastiques* (*Les Pères dans la foi*), Paris, Migne, 2001, 319 pages. ISBN 2-908587-45-9.

B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Asterii Amaseni et Firmi Caesariensis* (*Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Graecorum*), Turhout, Brepols, 2001, XX + 100 pages + 12 microfiches. ISBN 2-503-51264-X.

IIDEM, *Thesaurus Basilii Caesariensis. Opera omnia* (*Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Graecorum*), Pars I : *Introductio. Enumeratio lemmatum et formarum A-I* ; Pars II : *Enumeratio lemmatum et formarum K-W*, Turhout, Brepols, 2002, Pars I : LI + 248 pages + 60 microfiches; Pars II : pp. 249-525 + 60 microfiches (nos 61-120). ISBN 2-503-51098-1.

B. CROKE, *Count Marcellinus and his Chronicle*, Oxford, University Press, 2001, XVI + 300 pages. ISBN 0-19-815001-6.

Erica CRUIKSHANK DODD et alii, *The Frescoes of Mar Musa al-Habashi. A Study in Medieval Painting in Syria* (= *Studies and Texts*, 139), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 2001, XXVIII + 204 pages + 82 planches hors texte. ISBN 0-88844-139-8.

Der Roman im Byzanz der Komnenenzeit, éd. par P. Agapitos et D. Reinsch (= *Meletemata*, 8), Frankfurt am Main, Beerenverlag, 2000, xi + 146 pages. ISBN 3-929198-26-6.

G. Dimitrokallis, *Γεράκι. Οἱ τοιχογραφίες τῶν ναῶν τοῦ Κάστρου*, Athènes, chez l'Auteur, 2001, 197 pages.

Idem, *Βυζαντινὴ ναοδομία στὴν Νάξο*, Athènes, chez l'Auteur, 2000, 71 pages.

G.-M. de Durand, *Marc le Moine, Traités*, II (= *Sources Chrétiennes*, 455), Paris, Cerf, 2000, 380 pages. ISBN 2-204-06584-6.

Eastern Approaches to Byzantium. Papers from the Thirty-third Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Warwick, Coventry, March 1999 (= *Society for the Promotion of Byzantine Studies, Publications*, 9), éd. par A. Eastmond, Aldershot, Burlington USA, Singapore et Sydney, Ashgate-Variorum, 2001, xxi + 297 pages. ISBN 0-7546-0322-9.

J. M. Egea, *Versos del Gramático señor Teodoro Prodromo el Pobre o Poemas Ptocoprodrómicos*, Granada, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, 2001, 225 pages. ISBN 84-95905-00-0.

Εγκυκλοπαιδικό Προσωπογραφικό Λεξικό Βυζαντινής Ιστορίας και Πολιτισμού (ΕΠΑΒΙΠ), vol. IV : *Βαάνης-Βέσας. Προσθήκες - Διορθώσεις στους τόμους Α΄ - Β΄ - Γ΄*, éd. A. G. C. Savvides, Athènes, Ιωλκός / Μέτρον, 2002, 381 pages. ISBN 960-426-232-7.

Εκκλησιαστικός Φάρος, 82 (2000), 266 pages. ISSN 1018-9556.

Ενδείκτης. Ενημερωτικό Δελτίο του Πανεπιστημίου Κύπρου, 4 (mars 2001), 28 pages.

Erytheia. Revista de Estudios Bizantinos y Neogriegos, 21 (2000), 380 pages. ISSN 0213-1986.

P. Évieux, *Isidore de Péluse, Lettres*, tome II: *Lettres 1414-1700* (= *Sources Chrétiennes*, 454), Paris, Cerf, 2000, 521 pages. ISBN 2-204-06516-1.

Folia canonica. Review of Eastern and Western Canon Law, 2 (1999), 418 pages. ISSN 1419-0060.

M. Fouyas, *Θεολογικαὶ καὶ ἱστορικαὶ μελέται. Ἐπιλογὴ κριτικῶν καὶ ἀπόψεων στὶς ἐργασίες μου*, vol. XVI, Athènes, chez l'Auteur, 2002, 763 pages. ISBN 960-8144-60-4.

G. Giamberardini, *Sant'Antonio Abate astro del deserto* (= *Studia Orientalia Christiana Monographiae*, 10), Cairo, Franciscan Centre of Christian Oriental Studies, 2000, 108 pages.

Ch. Giros, cfr J. Bompaire.

F. Graffin et F. Cassingena-Trévedy, *Éphrem de Nisibe, Hymnes sur la Nativité* (= *Sources Chrétiennes*, 459), Paris, Cerf, 2001, 344 pages. ISBN 2-204-06675-3.

G. Greatrex et S. N. C. Lieu, *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars*, Part II: *AD 363-630. A Narrative Sourcebook*, London et New York, Routledge, 2002, xxxii + 373 pages. ISBN 0-415-14687-9.

Ph. GRIERSON, *Scritti storici e numismatici* (*Collectanea*, 15), Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 2001, xxx +381 pages. ISBN 88-7988-244-9.

J.-C. HAELEWYCK, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio Syriaca*, I : *Oratio XL* (*Corpus Christianorum, Series Graeca*, 49 = *Corpus Nazianzenum*, 14), Turnhout et Leuven, Brepols et University Press, 2001, XL + 223 pages. ISBN 2-503-40492-8.

J. HALDON, *The Byzantine Wars. Battles and Campaigns of the Byzantine Era*, Stroud, Tempus, 2000, 160 pages. ISBN 0-7524-1795-9.

IDEM, cfr Leslie BRUBAKER.

G. Ch. HANSEN, *Anonyme Kirchengeschichte (Gelasius Cyzicenus, CPG 6034)* (= *Die Griechischen Christlichen Schrifsteller der ersten Jahrhunderte*, Neue Folge, 9), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, LVIII + 201 pages. ISBN 3-11-017437-5.

B. HENDRICKX, cfr A. G. C. SAVVIDES.

D. HOMBERGEN, *The Second Origenist Controversy. A New Perspective on Cyril of Scythopolis' Monastic Biographies as Historical Sources for Sixth-Century Origenism* (= *Studia Anselmiana*, 132), Roma, Pontificio Ateneo S. Anselmo, 2001, 448 pages. ISBN 88-8139-091-4.

C. HOURIHANE, *King David in the Index of Christian Art*, Princeton, University Press, 2002, XXVI + 438 pages. ISBN 0-691-09547-7.

Il Tardoantico alle soglie del duemila. Diritto religione società. Atti del Quinto Convegno Nazionale dell'Associazione di Studi Tardoantichi, éd. par.Giuliana LANATA, Pisa, Editioni Ets, 2000, X + 352 pages. ISBN 88-467-0360-X.

H. INGLEBERT, *Interpretatio Christiana. Les mutations des savoirs (cosmographie, géographie, ethnographie, histoire) dans l'Antiquité chrétienne, 30-630 après J.-C.* (*Collection des Études Augustiniennes*, Série Antiquité, 166), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2001, 632 pages. ISBN 2-85121-186-2.

Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik, 51 (2001), 489 pages + 22 planches hors texte. ISSN 0378-8660.

D. KALAMAKIS, *Ἡ ὑπὸ τοῦ Ἁγίου Νεκταρίου Πενταπόλεως ἐκπονηθεῖσα μετάφρασις τοῦ "Κεκραγαρίου τοῦ Ἱεροῦ Αὐγουστίνου"*, extrait de *Πρακτικὰ συνεδρίου "Ἅγιος Νεκτάριος*, Athènes, 2000, pp. 1-22.

T. A. KARANASTASIS, cfr I. N. KAZAZIS.

ΚΑΦΕΔΡΑ, 1 (Moscou, 2000), 278 pages.

I. N. KAZAZIS et T. A. KARANASTASIS, *Επιτομή του Λεξικού της Μεσαιωνικής Ελληνικής δημώδους γραμματείας 1100-1669 του Εμμανουήλ Κριαρά*, vol. I: *A-K*, Thessalonique, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 2001, 635 pages. ISBN 960-7779-27-4; set: 960-7779-26-6.

Κέντρο Νεοελληνικών Ερευνών Εθνικού Ιδρύματος Ερευνών. Ενημερωτικό Δελτίο, 26 (2001), 114 pages.

B. KINDT, cfr B. COULIE.

Th. KISLAS, *Nil Cabasilas, Sur le Saint-Esprit (Théologie byzantine)*, Paris, Cerf, 2001, 494 pages, dont pp. 463-489 planches. ISBN 2-204-06744-X.

E. KISLINGER, *Regionalgeschichte als Quellenproblem. Die Chronik von Monemvasia und das sizilianische Demenna. Eine historisch-topographische Studie (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften*, 294 = *Veröffentlichungen der Kommission für die Tabula Imperii Byzantini*, 8) Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2001, 207 pages + 21 planches hors texte + 3 cartes détachées. ISBN 3-7001-3001-5.

Vassiliki KRAVARI cfr J. BOMPAIRE.

Law, Society and Authority in Late Antiquity, éd. par R. W. MATHISEN, Oxford, University Press, 2001, XV + 324 pages. ISBN 0-19-924032-9.

J. LEFORT, cfr J. BOMPAIRE.

J. H. W. G. LIEBESCHUETZ, *The Decline and Fall of the Roman City*, Oxford, University Press, 2001, XVII + 479 pages. ISNB 0-19-815247-7.

S. N. C. LIEU, cfr G. GREATREX.

M. MACCORMICK, *Origins of the European Economy. Communications and Commerce AD 300-900*, Cambridge, University Press, 2001, 1101 pages. ISBN 0-521-66102-1

Maria MAVROUDI, *A Byzantine Book on Dream Interpretation. The Oneirocriticon of Achmet and Its Arabic Sources* (= *The Medieval Mediterranean Peoples, Economies and Cultures, 400-1453*, 36), Leiden, Boston et Köln, Brill, 2002, XI +522 pages. ISBN 90-04-12079-3.

O. MAZAL, *Justinian I. und seine Zeit. Geschichte und Kultur des Byzantinischen Reiches im 6. Jahrhundert*, Köln, Weimar et Wien, Böhlau, 2001, 764 pages + 16 planches hors texte. ISBN 3-412-02501-1.

Mésogeios/Méditerrannée, 11 (2001), 160 pages, ISBN 2-911859-11-1 ; 12 (2001), éd. par N. NICOLOUDIS, 224 pages, ISBN 2-911859-12-X ; 13-14 (2001) éd. par T. C. LOUNGHIS et A. G. C. SAVVIDES, 320 pages. ISBN 2-911859-14-6.

A. MESSINA, *Le chiese rupestri del Val Demone e del Val di Mazara* (= *Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, Monumenti*, 7), Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 2001, 175 pages + 32 plaches en couleur hors texte. ISSN 0393-0904.

L. NEYRAND, cfr H. ALFEYEV.

Hans-Christoph NOESKE, *Münzfunde aus Ägypten. I. Die Münzfunde des ägyptischen Pilgerzentrums Abu Mina und die Vergleichsfunde aus den Dioecesen Aegyptus und Oriens vom 4.-8. Jh. n. Chr.* (= *Studien zu Fundmünzen der Antiken*, Band 12), Berlin, Gebr. Mann Verlag, 2000, vol. I : 291 pages ; vol. II : 747 pages ; farde de plaches. ISBN 3-7861-1947-3.

Novum Millennium. Studies on Byzantine History and Culture Dedicated to Paul Speck, 19 December 1999, éd. par Claudia SODE et Sarolta TAKÁCS, Albershot,

Burlington USA, Singapore et Sydney, Ashgate, 2001, XIX + 450 pages + une photographie hors texte. ISBN 0-7546-0424-1.

Οι σκοτεινοί αιώνες του Βυζαντίου (7ος-9ος αι.) (= *Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Διεθνή Συμπόσια*, 9), Athènes, Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, 2001, 462 pages. ISBN 960-371-015-6.

Ortodoksia/ Ὀρθοδοξία, juillet-décembre 1999, pp. 260-553 ; janvier-décembre 2000, 731 pages. ISSN 1106-4889.

OUSTERHOUT, cfr Leslie BRUBAKER.

Maria PAPANICOLAOU, *Francesco Porto e il greco volgare nei rapporti con Scaliger, Crusius, Gesner*, extrait d' *Ἀθηνᾶ*, 82 (1999), pp. 257-298.

EADEM, *Ἀρμόνιος ὁ Ἀθηναῖος. Bibliofilo e copista, maestro di greco e diplomatico*, extrait d' *Ὀπώρα. Studi in onore di mgr Paul Canard per il lxx comleanno* (= *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, 52 (1998), II, pp. 283-301.

Φιλοσοφίας Ἀνάλεκτα, 1 (Athènes, 2001), 86 pages.

M. PIRARD, *Οἱ ἀσκητικοὶ λόγοι τοῦ Ἀββᾶ Ἰσαὰκ τοῦ Σύρου. Προλεγόμενα γιὰ μιὰ κριτικὴ ἔκδοση*, extrait de *Σύναξη*, 81 (janvier-mars 2002), pp. 50-58.

V. POGGI, *Per la storia del Pontificio Istituto Orientale. Saggi sull'istituzione, i suoi uomini e l'Oriente Cristiano* (= *Orientalia Christiana Analecta*, 263), Roma, Pontificio Istituto Orientale, 2000, 448 pages. ISBN 88-7210-328-2.

Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit (PMBZ). I. Abteilung *(641-867)*, 6. Band: *Abkürzungen, Addenda und Indices*, Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, 445 pages. ISBN 3-11-017456-1.

F. QUARANTA, *In difesa dei matrimoni greci e del mattutino pasquale. Un testo pugliese inedito del XIII secolo*, extrait *de Studi sull'Oriente Cristiano*, 5,2 (2001), pp. 91-110.

Republique tunisienne. Ministère de la Culture. Africa. Serie: *REPPAL* (= *Revue des Études Phéniciennes-Puniques et des Antiquités Libyques*), XI, Tunis, Institut National du Patrimoine, 1999, 233 pages en français + 35 pages en arabe.

S. SALAVILLE, cfr Marie-Hélène CONGOURDEAU.

A. G. C. SAVVIDES, *Βυζαντινό ιστοριογραφικό πεντάπτυχο : Προκόπιος, Μιχαήλ Ψελλός, Άννα Κομνηνή, Ιωάννης Κίνναμος, Γεώργιος Σφραντζής. Συμβολή για τους ιστοριογράφους και την εποχή τους*, Athènes, Ηρόδοτος, 2001, 127 pages. ISBN 960-7290-80-1.

IDEM, *Bernard Lewis, Οι Άραβες στην ιστορία. Προλογικά και βιβλιογραφικά*, Athènes, Γκοβόστης, 2001, XII pages.

IDEM, *Τα προβλήματα της ιστορίας της Καρπάθου κατά τη Βυζαντινή / μεσαιωνική περίοδο. Μέρος α' : Η περίοδος ως τα μέσα του 13ου αιώνα*, extrait de *Τετράμηνα*, 65 (2001), pp. 5068-5096.

A. G. C. SAVVIDES et B. HENDRICKX, *Introducing Byzantine History (A Manual for Beginners)*, Paris, Hérodotos, 2001, 254 pages. ISBN 2-911859-13-8.

Andreas SCHMIDT-COLINET, Annemarie STAUFFER et K. AL-AS'AD, *Die Textilien aus Palmyra. Neue und ale Funde (Deutsches Archäologisches Institut Orient - Abteilung. Damaszener Forschungen*, 8), Mainz am Rhein, Verlag Philipp von Zabern, 2000, XI + 201 pages + 104 plaches en noir et blanc hors texte + 8 planches en couleur hors texte. ISBN 3-8053-2592-4.

J.-M. SPIESER, *Urban and Religious Spaces in Late Antiquity and Early Byzantium*, Aldershot, Burlington USA, Singapore et Sydney, Ashgate-Variorum, 2001, XII + 358 pages. ISBN 0-86078-851-2.

Annemarie STAUFFER, cfr. Andreas SCHMIDT-COLINET

Studi sull'Oriente Cristiano, 4, *2* (2000), 303 pages ; 5, *1* (2001), 268 pages ; 5, *2* (2001), 277 pages.

"Τ' ἀδόνιν κεῖνον ποὺ γλυκὰ θλιβᾶται" Εκδοτικά και ερμηνευτικά ζητήματα της δημώδους ελληνικής λογοτεχνίας στο πέρασμα από το Μεσαίωνα στην Αναγέννηση (1400-1600). Πρακτικά του 4ου Διεθνούς Συνεδρίου Neograeca Medii Aevi (Νοέμβριος 1997, Λευκωσία), éd. par P. AGAPITOS et M. PIERIS, Héraclion, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, 2002, ιθ' + 645 pages. ISBN 960-524-140-4.

The Sabaite Heritage in the Orthodox Church from the Fifth Century to the Present (= *Orientalia Lovaniensia Analacta*, 98), éd. par J. PATRICH, Leuven, Peeters, 2001, XVII + 463 pages. ISBN: Leuven 90-429-0976-5 ; France 2-87723-552-1.

Το νόμισμα στο Μακεδονικό χώρο. Πρακτικά Β΄ επιστημονικής συνάντησης. Νομισματοκοπεία, κυκλοφορία, εικονογραφία, ιστορία. Αρχαίοι, βυζαντινοί και νεότεροι χρόνοι (= *Ὀβολός*, 4), éd. par Polyxène ADAM-BELENI, Thessalonique, University Studio Press, 2000, 375 pages. ISBN 960-12-0907-7.

Sotiria TRIANTARI-MARA, *Οἱ πολιτικὲς ἀντιλήψεις τῶν Βυζαντινῶν διανοητῶν ἀπό τὸ δέκατο ὡς τὸ δέκατο τρίτο αἰῶνα μ. Χ.*, Thessalonique, Ηρόδοτος, 2002, 282 pages. ISBN 960-8256-04-6.

P. N. TZERMIAS, *Ιστορία της Κυπριακής Δημοκρατίας*, vol. I-II, Athènes, Libro, 2000, 1327 pages. ISBN vol. I : 960-490-042-0 ; vol. II : 960-490-043-9 ; set 960-490-041-2.

R. P. VAGGIONE, *Eunomius of Cyzicus and the Nicene Revolution* (*Oxford Early Christian Studies*), Oxford, University Press, 2000, XXV +425 pages. ISBN 0-19-814678-7.

Z. Κ. XINTARAS, *Γερμανοῦ Β΄, Κυριακοδρόμιον, ἤτοι Πατριαρχικὸν Ὁμιλιάριον Β΄ κατὰ τοὺς ἐν Παρισίοις κώδικας*, Athènes, Ροές, 1999, 22 pages non paginées + 308 pages. ISBN 960-283-075-1.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

Zoé ANTONOPOULOU-TRECHLI, *Continuité et ruptures dans la vie politique byzantine: de l'ostracisme à l'excommunication* . 325
B. CVETKOVIĆ, *Christianity and Royalty: The Touch of the Holy* . 347
Barbara KOUTAVA-DELIVORIA, *La contribution de Constantin Porphyrogénète à la composition des* Geoponica 365
T. LOUNGHIS, *The Byzantine Historians on Politics and People from 1042 to 1081* 381
J. SIGNES-CODOÑER, *Helenos y Romanos: la cultura bizantina y el islam en el siglo IX* 404
B. TODIĆ, *L'apôtre André et les archevêques serbes sur les fresques de Sopoćani* 449

Document

Le codex Sinaïticus Graecus ΜΓ *25*
P. NICOLOPOULOS, *Aperçu paléographique et codicologique* 475
J. MOSSAY, *Notes philologiques* 480

Mémoire

Cristina ROGNONI, *Le fonds d'archives «Messine» de l'Archivio de Medinaceli (Toledo). Regestes des actes privés grecs* 497

Informations

J. DECLERCK, *La Société belge d'Études byzantines en 2001* 555

Bibliographie

1. *Comptes rendus*
Margarete LUY-DÄSCHLER, c. r. de K.-P. MATSCHKE et F. TINNEFELD, *Die Gesellschaft im späten Byzanz. Gruppen, Strukturen und*

Lebensformen, Cologne, Weimar et Vienne, Böhlau Verlag, 2001, 444 pages 560

EADEM, c. r. de O. KRESTEN, *Die Beziehungen zwischen den Patriarchaten von Konstantinopel und Antiocheia unter Kallistos I. und Philotheos Kokkinos im Spiegel des Patriarchatsregisters von Konstantinopel* (*Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse*, 6), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000, 87 pages, dont deux planches 562

Catherine VANDERHEYDE, c. r. de G. KOCH (éd.) *Byzantinische Malerei. Bildprogramme - Ikonographie - Stil. Symposion in Marburg vom 25. - 29.6.1997*, (*Spätantike - Frühes Christentum - Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend*, Band 7), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2000, 456 pages + 43 planches en couleur hors texte 564

EADEM, c. r. de R. OUSTERHOUT, *Master Builders of Byzantium*, Princeton, Princeton University Press, 1999, viii + 320 pages 566

EADEM, c. r. de M. POPOVIĆ, *The Fortress of Ras* (*Archaeological Institute. Monographies*, 34), Belgrade, 1999, 449 pages + une carte hors texte 568

P. YANNOPOULOS, c. r. de W. TREADGOLD, *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford, Stanford University Press, 1997, xxiii + 1019 pages 569

IDEM, c. r. de Jeaninne VEREECKEN et Lydie HADERMANN-MISGUICH, *Les oracles de Léon le Sage illustrés par Georges Klontzas. La version Barozzi dans le Codex Bute* (*Ἑλληνολατινικὴ Ἀνατολή / Oriens Graecolatinus*, 7), Venise, Institut Hellénique de Venise et Bibliothèque Vikelaia d'Héraclion, 2000, 352 pages, dont pp. 283-313: planches en couleur et pp. 315-338: planches en noir et blanc 570

2. *Notices bibliographiques* par Zoé ANTONOPOULOU-TRECHLI, Sophie LAVENNE, J. MOSSAY, Nathalie TIREUR, et P. YANNOPOULOS 572

3. *Ouvrages reçus par la Rédaction* par P. YANNOPOULOS 592

Table des matières 599